



## TABLE DES MATIÈRES

<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>4</b>
L'HOMME, LA LANGUE, LA CULTURE ET LA SOCIÉTÉ	4
UNE SOCIÉTÉ BILINGUE ?	14
L'INTERFÉRENCE LINGUISTIQUE	26
LANGUE ORALE, LANGUE ÉCRITE ET LANGUE LITTÉRAIRE	29
<b>1. LE ROMAN POLICIER : ANDREU MARTIN, <i>BARCELONA CONNECTION</i>. .....</b>	<b>37</b>
1.1 RECIT ET DISCOURS DIRECT	41
1.1.1 Le discours direct : la langue utilisée par chaque personnage	41
1.1.2 Le récit. Les mutations du narrateur.	48
1.2. SOCIOLECTES ET REGISTRES DE LANGUE	53
1.3 ANALYSE DES PHENOMENES DE LANGUE	60
1.3.1 Langue soutenue et correction grammaticale	60
1.3.2 Erreurs grammaticales et évolution de la langue	65
1.3.3 Questions de lexique	79
1.3.4 Cohérence ou incohérence lexicale	126
1.4 BILINGUISME, ÉVOLUTION ET SUBSTITUTION LINGUISTIQUE	136
<b>2. LA NOUVELLE POUR ADOLESCENTS : XAVIER HERNÁNDEZ ET ISABEL-CLARA SIMÓ.....</b>	<b>144</b>
2.1 XAVIER HERNÁNDEZ, <i>COM LA TERRA VOL LA PLUJA</i>	147
2.1.1 LE PARLER ADOLESCENT	150
2.1.2 QUESTIONS GRAMMATICALES	158
2.1.3. QUESTIONS DE LEXIQUE	164
2.2 ISABEL-CLARA SIMÓ : <i>RAQUEL</i>	209
<b>3. LE ROMAN « RÉALISTE » : JORDI CUSSÀ, <i>CAVALLS SALVATGES</i>.....</b>	<b>230</b>
3.1 NARRATEUR(S), STYLE ET LANGUE(S)	231
3.2 QUESTIONS GRAMMATICALES	241
3.3 QUESTIONS LEXICALES	247

<b>4 LE THEATRE : JORDI GALCERAN ET JOSEP MARIA BENET I JORNET .....</b>	<b>291</b>
4.1 JORDI GALCERAN, <i>EL METODE GRÖNHOLM</i>	292
4.2 JOSEP M. BENET I JORNET, <i>QUAN LA RÀDIO PARLAVA DE FRANCO</i>	311
<b>BILAN .....</b>	<b>326</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>350</b>

# INTRODUCTION

## L'HOMME, LA LANGUE, LA CULTURE ET LA SOCIÉTÉ

*"En posant l'homme dans sa relation avec la nature ou dans sa relation avec l'homme, par le truchement du langage, nous posons la société. Cela n'est pas coïncidence historique, mais enchaînement nécessaire. Car le langage se réalise toujours dans une langue, dans une structure linguistique définie et particulière, inséparable d'une société définie et particulière. Langue et société ne se conçoivent pas l'une sans l'autre. L'une et l'autre sont données. Mais aussi l'une et l'autre sont apprises par l'être humain, qui n'en possède pas la connaissance innée. L'enfant naît et se développe dans la société des hommes. Ce sont des humains adultes, ses parents, qui lui inculquent l'usage de la parole. L'acquisition du langage est une expérience qui va de pair, chez l'enfant, avec la formation du symbole et la construction de l'objet. Il apprend les choses par leur nom ; il découvre que tout a un nom et que d'apprendre les noms lui donne la disposition des choses. Mais il découvre aussi qu'il a lui-même un nom et que par là il communique avec son entourage. Ainsi s'éveille en lui la conscience du milieu social où il baigne et qui façonnera peu à peu son esprit par l'intermédiaire du langage.*

*A mesure qu'il devient capable d'opérations intellectuelles plus complexes, il*

*est intégré à la culture qui l'environne. J'appelle culture le milieu humain, tout ce qui, par delà l'accomplissement des fonctions biologiques, donne à la vie et à l'activité humaine forme, sens et contenu. La culture est inhérente à la société des hommes, quel que soit le niveau de civilisation. Elle consiste en une foule de notions et de prescriptions, aussi en des interdits spécifiques ; ce qu'une culture interdit la caractérise au moins autant que ce qu'elle prescrit. Le monde animal ne connaît pas de prohibition. Or, ce phénomène humain, la culture, est un phénomène entièrement symbolique. La culture se définit comme un ensemble très complexe de représentations, organisées par un code de relations et de valeurs : tradition, religion, lois, politique, éthique, arts, tout cela dont l'homme, où qu'il naisse, sera imprégné dans sa conscience la plus profonde et qui dirigera son comportement dans toutes les formes de son activité, qu'est-ce donc sinon un univers de symboles intégrés en une structure spécifique et que le langage manifeste et transmet ? Par la langue, l'homme assimile la culture, la perpétue ou la transforme. Or comme chaque langue, chaque culture met en œuvre un appareil spécifique de symboles en lequel s'identifie chaque société. La diversité des langues, la diversité des cultures, leurs changements, font apparaître la nature conventionnelle du symbolisme qui les articule. C'est en définitive le symbole qui noue ce lien entre l'homme, la langue et la culture."*<sup>1</sup>

Dans ce court extrait de sa « *Linguistique générale* », Emile Benveniste montre, avec une remarquable clarté, les liens indéfectibles qui existent nécessairement entre l'homme, la langue, la culture et la société. Dans la société catalane, à cause de sa situation linguistique, culturelle et politique, la conscience de ces liens est sans doute plus présente qu'ailleurs. Le débat – ancien mais encore

---

1 E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 1966, p.29-30.

d'actualité – sur les relations entre la Catalogne et l'Etat espagnol s'accompagne et se nourrit toujours d'une réflexion sur la langue et la culture, les aspects politiques, sociaux ou économiques n'apparaissant que comme des conséquences de ce que l'on a fini par appeler le « *fet diferencial* » ( fait différentiel ), expression qui vise à traduire tout ce qui fait la singularité de la Catalogne par rapport au reste de l'Espagne mais aussi aux autres communautés humaines. Or, le cœur de ce « fait différentiel » est sans nul doute la langue.

C'est là, en effet, la question fondamentale. Les catalans, dans leur ensemble, perçoivent clairement que sans l'existence d'une langue – vivante – différente du castillan il n'existerait pas de *culture catalane*. On parlerait alors uniquement de *culture espagnole*, dans laquelle on inclurait quelques aspects particulièrement catalans tout comme on y inclut des éléments andalous, asturiens ou d'autres communautés. S'il n'existait pas une langue catalane ou si cette langue avait cessé d'être utilisée, comme c'est arrivé à tant d'autres, les revendications d'autonomie – ou d'indépendance – des catalans vis-à-vis de l'Etat espagnol perdraient vraisemblablement leur raison d'être. Il est donc plus que probable qu'on ne parlerait pas non plus, aujourd'hui, de *catalanisme*, ou de *nationalisme catalan*. Le « fait différentiel » catalan –c'est-à-dire, au fond, l'identité catalane – est principalement fondé sur l'existence et la vitalité de la langue. Défendre la langue et assurer sa pérennité est, en effet, tout à la fois l'origine et la finalité première de la revendication nationale catalane. Car, comme le montre si bien Benveniste, une langue ce n'est

pas seulement un outil ou un ensemble d'outils servant à la communication entre les humains. C'est aussi, beaucoup plus profondément, le véhicule d'une culture et sa première matérialisation. Et, donc, le fondement d'une identité collective<sup>2</sup>.

L'histoire montre en effet que la revendication de cette identité, ce que nous conviendrons d'appeler ici le *catalanisme* (bien qu'il ait pris et qu'il prenne encore

---

2 Voir aussi, sur ce point :

H. BERGSON, *la Pensée et le Mouvant* (1939), Ed. du Centenaire, P.U.F., 1963, pp. 1292-1293 :

« Les concepts sont inclus dans les mots. Ils ont, le plus souvent, été élaborés par l'organisme social en vue d'un objet qui n'a rien de métaphysique. Pour les former, la société a découpé le réel selon ses besoins. »

O. KLINEBERG, Langage, pensée, culture, in *Bulletin de psychologie*, janvier 1966, pp.656-657

« Il est vraisemblable que l'intérêt porté à certaines questions ou à certains objets engendre un vocabulaire permettant de traiter de ces questions ou objets de façon adéquate ; mais il est également vraisemblable qu'un individu né dans un milieu d'une culture spécifique pensera dans des termes en usage dans sa société, et que, par conséquent, la nature de sa pensée en sera affectée. »

CLAUDE HAGEGE, *l'homme des paroles*, Contribution linguistique aux sciences humaines, Fayard, coll. « Le temps des sciences », 1985, p. 320 :

« Nommer, ce n'est pas reproduire, mais classer. Donner un nom aux choses, ce n'est pas leur attribuer une étiquette. Construire ou interpréter des phrases, ce n'est pas prendre ou contempler une photographie d'objets. Si les mots des langues n'étaient que des images des choses, aucune pensée ne serait possible. Le monde ne sécrète pas de pensée. Or, il est pensable pour l'homme, qui tient des discours sur lui. C'est donc que les mots, et plus précisément ce qu'en linguistique on appelle signe [...], ne sont pas de simples étiquettes dont l'ensemble constituerait les langues en purs inventaires. Ce ne sont pas les articles énumérables d'une taxinomie. Ce sont des sources de concepts. Par eux, l'univers se trouve ordonné en catégories conceptuelles. Des catégories, donc, qui ne sont d'aucune manière inhérentes à la nature des choses. La langue reconstruit à son propre usage, en se les appropriant, les objets et notions du monde extérieur (qui, comme on l'a vu, constituent ce que les linguistes appellent le référent). Et cette construction est elle-même soumise à des modifications, puisque les emplois dans des situations de discours sont toujours variables, comme les modèles idéologiques qui s'y déploient.

Ainsi les langues, en parlant le monde, le réinventent. »

aujourd'hui différentes formes : *fédéralisme, régionalisme, nationalisme, etc.*) apparaît, tout d'abord, comme l'expression d'une volonté de redonner pleine vie à la langue catalane et à la culture à laquelle elle est indéfectiblement liée. Et que ce n'est qu'un peu plus tard que cette affirmation linguistique et culturelle, au fur et à mesure qu'elle grandit et qu'elle évolue, prend la forme d'une revendication politique à proprement parler, comme si celle-ci était le corollaire logique de celle-là.

C'est, en effet, dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, que surgit un puissant mouvement de revendication que l'on a appelé « *Renaixença* » (mot que l'on pourrait traduire par « Renouveau<sup>3</sup> »). Au début de ce siècle-là, la langue catalane avait perdu, en grande partie, son prestige d'antan. Depuis le départ, à la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, de la monarchie vers la Castille (conséquence du mariage de Ferdinand avec Isabelle de Castille) et, plus encore, depuis que les décrets de *Nueva Planta* avaient mis fin, au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle, aux institutions d'état de la Catalogne (et des autres états de la Couronne d'Aragon), son utilisation écrite s'était progressivement réduite aux genres populaires et à quelques textes religieux. A l'oral, par contre, elle restait la seule langue parlée par la quasi-totalité de la population, malgré les efforts déployés par les autorités politiques en faveur de la substitution linguistique.

---

3 Pour éviter toute confusion historique, on préférera ce terme à celui de « Renaissance » (qui se dit, en catalan, Renaixement).

Or, au XIX<sup>ème</sup> siècle, la Catalogne est en plein essor industriel et, par voie de conséquence, la société catalane en pleine mutation. Ce qui augmente les différences – et les conflits d'intérêt – par rapport à l'ensemble de l'Espagne, restée à l'écart de la révolution industrielle. De plus, cet essor industriel entraîne l'ascension d'une bourgeoisie de langue et de culture catalanes, qui va supplanter ce qui reste de l'ancienne aristocratie castillanisée. Ainsi, au moment où d'autres langues (comme l'aragonais) disparaissent, affaiblies par des circonstances historiques comparables, la société catalane décide de redonner vie pleine et entière à la sienne, de retrouver la culture populaire catalane et de renouer les fils de la tradition littéraire.

Dans la deuxième moitié du siècle cet élan linguistique et culturel va déboucher sur une affirmation politique : puisque la Catalogne possède une langue et une culture propres ; puisque, en outre, la société catalane, qui a subi les changements imposés par la révolution industrielle, est très différente de la société espagnole encore dominée par ses anciennes structures agraires, elle a donc le droit de prendre en main son destin en tant que communauté *régionale* ou *nationale* (les termes vont évoluer avec le temps). Dès lors, le *catalanisme*, sous ses différentes formes, deviendra un élément essentiel dans la politique catalane. Tous les mouvements et partis politiques catalans, quelle que soit leur idéologie, mais aussi les associations, les syndicats, les organisations culturelles, etc., vont devoir se positionner par rapport à cette question.

Portée par ce puissant courant, la langue catalane a non seulement survécu à des circonstances historiques souvent défavorables – parfois même hostiles – mais, qui plus est, elle a accru son prestige grâce à une floraison de publications – poésie, roman, journaux et revues diverses – qui lui ont redonné un statut de « langue de culture » et non plus de langue exclusivement orale.

Ainsi, au cours du XX<sup>ème</sup> siècle, elle a résisté à l'interdiction imposée par deux dictatures : celle du général Primo de Rivera (1923-1930) puis celle du général Franco (1939-1975). Mieux encore, c'est autour de la défense de la langue et de l'identité catalanes que des forces politiques diverses et parfois clairement antagonistes par leurs origines et leur idéologie ont réussi à organiser et à coordonner la résistance contre la dictature puis à participer ensemble à la création d'institutions démocratiques.

Les temps ont changé. L'Espagne est depuis longtemps redevenue une démocratie. Avec l'adoption de la Constitution de 1978, puis du Statut d'autonomie de la Catalogne de 1979, la langue catalane est aujourd'hui reconnue comme langue officielle (à parité avec le castillan) sur le territoire de la communauté autonome de Catalogne. Il en va de même, d'ailleurs, aux îles Baléares et dans la communauté autonome de Valence – où cette même langue est cependant appelée officiellement « valencien » et non catalan.

Ces considérations historiques pourraient laisser croire qu'aujourd'hui la situation de la langue est stabilisée et sa pérennité assurée. Or il n'en est rien. Tous les observateurs constatent, au contraire, que sa situation est probablement plus précaire que jamais. Dans la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, en effet, la Catalogne a connu une évolution politique et économique qui a profondément modifié sa démographie et, par voie de conséquence, les conditions d'emploi des deux langues, catalane et castillane<sup>4</sup>.

Entre la fin des années 50 et le début des années 70, la forte croissance de l'industrie catalane a donné lieu à une immigration massive (estimée par les démographes à un million et demi de personnes), provenant de Murcie, d'Andalousie, d'Aragon ou d'autres régions d'Espagne, donc de langue castillane. Pour arriver à loger un aussi grand nombre de migrants, on a alors construit en toute hâte – et avec bien peu de moyens – des « cités-dortoirs », situées en périphérie de Barcelone ou d'autres villes et, par conséquent, à l'écart des populations catalanophones. Cette ségrégation de facto, jointe à la répression linguistique, a privé ces immigrés et leurs enfants de toute possibilité d'assimiler la langue catalane par simple contact, comme cela s'était passé pour les générations antérieures

---

4 Pour des raisons de clarté, nous utiliserons ici les termes castillan, langue castillane et même castillanophone, plutôt que de parler d'espagnol, de langue espagnole et d'hispanophone. Ces derniers termes pourraient, en effet, prêter à confusion, puisque le catalan est aussi une langue espagnole.

d'immigrants. C'est ainsi que se sont constituées de nombreuses zones périurbaines où la quasi-totalité de la population ne connaissait que le castillan.

De cette façon la langue catalane s'est trouvée exclue des deux extrémités de la chaîne linguistique : d'une part, le castillan, en tant que langue officielle unique, était la seule admise dans l'enseignement, dans l'administration et dans les mass média ; d'autre part, les catégories les plus modestes de la société étaient presque totalement castillanophones. Les stratèges du régime franquiste comptaient d'ailleurs sur cet état de fait pour faire disparaître ou au moins faire régresser l'usage du catalan. Si cette régression ne s'est pas produite – du moins pas immédiatement – c'est parce qu'en contrepartie, le catalan était la langue d'usage courant pour la très grande majorité des membres des classes moyennes et supérieures. Bien entendu, ceux-ci, savaient – savent – parler le castillan, parfois même très bien, mais cette langue était, malgré tout, ressentie par eux comme une langue « semi-étrangère ». En d'autres termes ils ne s'identifiaient pas avec cette langue qu'ils ne considéraient pas comme leur « *langue propre* ». Cette prépondérance du catalan dans les classes moyennes et supérieures lui a longtemps conféré un prestige social qui a incité de très nombreux castillanophones à apprendre le catalan, cet apprentissage étant perçu comme un moyen de promotion sociale. De plus, bien malgré lui, le franquisme a « réussi » à fédérer contre lui toutes les forces d'opposition, c'est-à-dire la quasi-totalité de la population catalane (quelle que fût sa langue habituelle) pour

qui la revendication de la démocratie incluait celle des droits linguistiques et culturels ainsi que le droit à l'autonomie politique.

Bien entendu, avec le retour à la démocratie, cet unanimité a disparu, même si le catalanisme est encore aujourd'hui revendiqué par quatre des cinq partis politiques représentés au parlement de Catalogne. D'autre part, le temps passant, les enfants des immigrés des années 50-70 (ou du moins certains d'entre eux) ont, tout naturellement, connu une promotion sociale et se sont donc intégrés aux classes moyennes ou supérieures. A travers eux, le castillan s'est donc implanté dans ces catégories de la population où, jusque là, le catalan était très nettement prédominant. Tout ceci a donc remis en cause le schéma relativement simple des décennies précédentes.

Le bilan de tous ces changements, on le voit, est très mitigé : d'un côté, le catalan est de nouveau présent à l'école, dans les médias et dans l'administration, même si certains secteurs – comme la justice, par exemple – ont encore du mal à s'adapter. De l'autre, l'implantation, aujourd'hui solide, du castillan dans les classes moyennes, a fait perdre au catalan une partie du prestige social qu'il détenait autrefois. La situation qui résulte aujourd'hui de ces évolutions contradictoires est donc complexe et ne permet pas d'affirmer avec certitude que l'avenir de la langue catalane soit assuré. Le sentiment qui prévaut parmi les sociolinguistes est plutôt celui d'un équilibre précaire qui peut, à terme, basculer dans un sens ou dans l'autre.

Or, depuis quelques années, l'immigration a repris à un rythme très élevé. Il s'agit, cette fois d'une immigration provenant non plus d'Espagne, mais d'Amérique Latine, d'Afrique ou d'Europe de l'est, ce qui complique encore le problème. Il est évidemment difficile qu'un latino-américain et, a fortiori, un africain ou un européen de l'est, confrontés à bien des difficultés pour vivre – ou pour survivre, tout simplement – perçoive comme une urgente nécessité l'apprentissage du catalan, langue dont il ignorait parfois l'existence même, avant d'arriver en Espagne.

## **UNE SOCIÉTÉ BILINGUE ?**

Si l'on en revient au postulat énoncé ci-dessus par Benveniste établissant une corrélation indissociable entre langue et société, on est amené à se poser un certain nombre de questions sur la situation catalane. En premier lieu, puisqu' en Catalogne la population utilise non pas une mais deux langues, faut-il en déduire que ce sont également deux cultures, donc deux sociétés distinctes qui coexistent sur un même territoire? C'est, en effet, une situation que l'on trouve dans plusieurs régions du monde où, conséquence des événements successifs de l'histoire, deux (ou plus de deux) populations distinctes – et parfois rivales – cohabitent, pacifiquement ou non. Disons-le tout de suite, ce n'est pas le cas de la Catalogne, puisqu'ici les utilisateurs de l'une et l'autre de ces deux langues sont, en majeure partie, les mêmes. De ce fait

il n'y a pas en Catalogne – fort heureusement – de clivage perceptible ni d'animosité généralisée entre catalanophones et castillanophones.

Peut-on alors dire, comme on peut l'entendre ou le lire bien souvent, que la société catalane est une *société bilingue* (et, par conséquent, que la culture catalane est, elle-même, une *culture bilingue*) ? Répondre à cette question suppose que l'on définisse précisément ce que l'on entend par les termes *bilingue* et *bilinguisme*. Remarquons tout d'abord que ces mots peuvent être appliqués à un individu ou à une communauté humaine. Dans l'usage courant, lorsqu'on les applique à un individu, ces mots ont un sens très imprécis qui peut aller de « qui parle deux langues » (définition du *Dictionnaire du Français*, Hachette 1989) à « Qui parle, possède parfaitement deux langues » (définition du *Petit Robert*). L'exemple donné par le premier de ces deux dictionnaires est significatif : « *une secrétaire bilingue* ». Lorsqu'une entreprise, dans une annonce de recrutement, demande une (ou un) secrétaire bilingue il faut comprendre que la personne recherchée doit être capable de comprendre et de se faire comprendre dans une langue *étrangère*, en plus de sa langue *usuelle* ou *maternelle* (bien souvent, d'ailleurs, on précisera « bilingue anglais », par exemple). Les qualificatifs attribués à chacune des langues montrent bien qu'on ne s'attend pas à ce que les compétences soient de même niveau dans l'une et dans l'autre. Par contre, lorsqu'un demandeur d'emploi précise dans son C.V. qu'il est *bilingue*, il donne à ce mot le sens du *Petit Robert* : il veut signifier qu'il est capable de manier « parfaitement » deux langues. En réalité, la perfection n'étant

pas de ce monde, cela signifie qu'il est capable de manier les deux langues avec la même aisance. Est-ce tout à fait vrai ? Peut-il vraiment s'exprimer indifféremment dans l'une ou dans l'autre, quel que soit le domaine d'utilisation et le registre de langage ? Il est probable que c'est souvent par abus de langage que l'on applique (ou que l'on s'applique) le qualificatif *bilingue*.

Certains linguistes, spécialement les psycholinguistes, ont donné, pour les besoins de leurs recherches, des définitions plus précises mais très différentes les unes des autres. Pour L. Bloomfield, par exemple, un individu ne peut être considéré comme bilingue que s'il possède « une maîtrise des deux langues égale à celle d'un natif » <sup>5</sup>. A l'inverse, selon J. Macnamara<sup>6</sup>, une personne peut être qualifiée de bilingue si, outre ses compétences dans sa première langue, elle possède également des compétences dans l'une des quatre modalités (à savoir : comprendre, parler, lire, écrire) d'une autre langue.

Lorsque l'on cherche à appliquer l'une ou l'autre de ces définitions au cas concret de la Catalogne et des catalans, il est facile de s'apercevoir que, dans la réalité, les situations sont extrêmement différentes d'une personne à l'autre en fonction de l'histoire personnelle de chacun, de ses capacités, de son éducation, et

---

5 Bloomfield, Léonard, *Language*, Henry Holt & Co, New York, 1933, p. 56.

6 Macnamara, John, "How can one measure the extent of a person's bilingual proficiency?", in *Description and Measurement of Bilingualism: An International Seminar* (1967), Kelly, L. G. (ed.), University of Toronto Press, Toronto, 1969.

de sa volonté. Il va de soi que l'on trouvera des personnes également compétentes dans les deux langues (que cette compétence soit élevée ou non) mais aussi beaucoup d'autres personnes qui sont nettement plus à l'aise dans l'une des deux (que l'on devrait alors qualifier d'*unilingues connaissant une deuxième langue*). Il faudrait des enquêtes de terrain très précises pour pouvoir déterminer le degré de compétence de chaque individu dans chaque langue et obtenir ainsi des statistiques fiables.

De telles statistiques n'existant pas à notre connaissance, nous devons nous contenter des enquêtes linguistiques réalisées à intervalles réguliers par les services statistiques de la *Generalitat de Catalunya*<sup>7</sup> (le gouvernement catalan). Elles nous apprennent, en effet, que 94,5% des résidents en Catalogne déclarent comprendre le catalan et 74,5% se disent capables de le parler. Il ne s'agit là, bien sûr, que de compréhension et d'expression orales. Si l'on regarde du côté de la langue écrite, on constate des pourcentages nettement inférieurs : 79,59 % de la population catalane déclare savoir lire et 54,98 % savoir écrire en catalan. Notons que ces études sont fondées sur les déclarations individuelles des sondés, sans aucune vérification. Elles ne traduisent donc pas leur degré réel de connaissance du catalan mais leur conviction d'avoir ou non les compétences indiquées. La question de la connaissance du castillan n'est pas posée puisqu'on suppose d'emblée que tous les espagnols connaissent cette langue, conformément à l'obligation exprimée dans

---

<sup>7</sup> Generalitat de Catalunya, IDESCAT, *Cens lingüístic de 2001*.

l'article 3-1 de la Constitution de 1978<sup>8</sup> et compte tenu du fait que cette langue, à la différence du catalan, a toujours été enseignée à tous les ressortissants. Même si, là encore, il semble évident que le degré de compétence est variable selon les individus.

En fonction de ces données, peut-on dire que les catalans soient, en grande majorité, bilingues ? Sûrement pas si l'on s'en tient à la définition la plus stricte (celle de Bloomfield<sup>9</sup>, par exemple). Peut-être, si l'on accepte une définition plus large du bilinguisme, consistant à dire qu'un individu peut être considéré comme bilingue à partir du moment où il est capable de manier deux langues avec une aisance à peu près égale. Certainement, si l'on se contente de la définition *a minima* de Macnamara puisque alors les 94,5 % qui déclarent simplement comprendre le catalan peuvent être admis dans cette catégorie.

Mais, à partir de ces données portant sur les compétences individuelles des catalans, est-il possible d'extrapoler et d'affirmer que la société catalane est une *société bilingue* ? Là encore, tout dépend de la définition que l'on donnera de cette expression. Idéalement, une société bilingue serait celle dont tous les membres utiliseraient tour à tour et indifféremment deux langues quel que soit le domaine

---

8 « Le castillan est la langue officielle de l'Etat. Tous les espagnols ont le devoir de la connaître et le droit de l'utiliser. »

9 Voir supra, p. 16, note 5.

d'utilisation, le milieu social des locuteurs et le registre de langage utilisé. Une telle société existe-t-elle ? C'est improbable. Dans la plupart des pays que l'on dit bilingues – ou multilingues – les différentes langues se partagent, en fait, le territoire. Ainsi la Belgique et le Canada, souvent cités en exemple lorsqu'on parle de bilinguisme, ne peuvent pas être considérées comme des *sociétés bilingues* puisque dans ces deux pays la plupart des habitants n'utilisent habituellement qu'une seule langue – même lorsqu'ils sont capables d'en parler deux ou plus – en fonction de leur lieu de résidence et de leurs origines. D'autre part, lorsque deux langues (ou plus) coexistent sur un même territoire, le plus souvent l'une d'entre elles est en position de langue dominante et souvent de langue véhiculaire, les autres se trouvant, par voie de conséquence, en position d'infériorité (numérique, politique, sociale, etc.). C'est évidemment le cas du catalan, langue parlée sur un territoire et par une population restreints – si on le compare à celui du castillan – et qui, même sur ce territoire, n'est connue que par une partie des habitants, comme on vient de le voir.

De plus, savoir parler une langue ne veut pas dire qu'on l'utilise réellement. Pour connaître les usages linguistiques réels des catalans, on dispose d'une autre étude du gouvernement catalan, intitulée « *Estadística d'usos lingüístics a Catalunya 2003* ». Elle nous renseigne sur l'utilisation du castillan et du catalan et sur l'identification des individus avec chacune de ces deux langues. On a en effet demandé à chaque personne sondée de préciser quelle était sa « première langue » (à savoir la première que la personne avait apprise dans son enfance) ; puis sa

langue «propre » (celle qu'elle considérait comme la sienne, avec laquelle elle s'identifiait) ; enfin sa langue « habituelle » (celle que la personne utilisait le plus souvent). Les résultats globaux obtenus sont les suivants :

	catalan	castillan	les deux	autres
Première langue	40,4 %	53,5 %	2,8 %	3,3 %
Langue propre	48,8 %	44,3 %	5,2 %	1,8 %
Langue habituelle	50,1 %	44,1 %	4,7 %	1,1 %

La première constatation qui ressort de ces chiffres est que la transmission « naturelle » du catalan est aujourd'hui minoritaire. La majorité des catalans actuels ont d'abord appris, dans leur enfance, le castillan. Ce qui montre que le schéma traditionnel de l'apprentissage linguistique en Catalogne s'est inversé au cours des dernières décennies. Pendant longtemps – au moins jusque dans les années 60 – les enfants catalans apprenaient d'abord le catalan dans le cercle familial, puis acquéraient le castillan à l'école et au contact des castillanophones de leur entourage. Il semble bien qu'aujourd'hui, pour une majorité d'entre eux, ce soit le contraire qui se produit. Une autre observation que l'on peut faire au vu de ces

statistiques est que, malgré ce qui précède, les deux langues sont quasiment à égalité d'usage sur l'ensemble du territoire catalan, avec, semble-t-il une préférence pour le catalan de la part d'une majorité relative de la population. Si on affine par régions, on observe toutefois une différence assez marquée entre l'aire métropolitaine de Barcelone et le reste du territoire. Dans la première zone, de loin la plus peuplée, et celle qui a historiquement reçu le plus grand nombre d'immigrants, les résultats sont en effet les suivants :

	catalan	castillan	les deux	autres
Première langue	31,9 %	61,5 %	5,9 %	1,8 %
Langue propre	40,2 %	52,1 %	5,2 %	1,8 %
Langue habituelle	41,5 %	52,1 %	5,3 %	1,2 %

Une autre partie de l'enquête précise dans quelles situations les sondés utilisent l'une ou l'autre des deux langues ou les deux. Sans entrer dans les détails, on observe que dans les relations en dehors de la famille (amis, voisins, camarades de classe ou de travail) on utilise fréquemment les deux langues alternativement, ce qui prouve qu'une bonne partie de la population passe – avec ou sans difficultés – d'une langue à l'autre selon la situation.

En définitive il semble donc que coexistent dans la population catalane deux groupes linguistiques principaux, d'importance numérique à peu près équivalente,

chacun d'entre eux étant centré sur une langue principale (celle que l'on considère comme sa langue propre) mais capables de parler – ou du moins de comprendre – l'autre. Avec toutefois un déséquilibre important puisque, comme on l'a vu, un quart environ de la population se déclare incapable de parler le catalan tandis que toute la population – en principe – sait parler le castillan. On ne peut donc qualifier la société catalane de bilingue que si, une fois de plus, on donne à ce mot un sens très général et imprécis : une société où une partie importante de la population utilise alternativement deux langues. C'est dans ce sens que nous utiliserons désormais cette expression de *société bilingue* même si elle ne donne qu'une vision excessivement simplifiée, donc réductrice, de la situation linguistique actuelle en Catalogne.

En fait, de nombreux linguistes opposent le terme de diglossie à celui de bilinguisme. Pour J. A. Fishman, par exemple « le bilinguisme est essentiellement une caractéristique du comportement linguistique individuel tandis que la *diglossie* est une caractéristique de l'organisation linguistique sur le plan socioculturel »<sup>10</sup>. Comme le bilinguisme, la diglossie se caractérise par l'alternance entre deux langues. Mais, dans la diglossie ces deux langues n'ont pas le même statut, chacune d'elles étant utilisée pour des fonctions différentes. En général, l'une d'elles est perçue par les locuteurs comme la langue « noble », celle qui est liée au savoir et à

---

<sup>10</sup> FISHMAN J.A., Bilingualism with and without diglossia, diglossia with and without bilingualism, in : *The journal of social issues*, XXIII, n° 2, 1967, pp. 29-38.

la connaissance, celle aussi que l'on utilise pour s'adresser aux autorités, aux représentants du pouvoir, qu'il soit politique, administratif, économique ou académique. L'autre est considérée comme la langue familière, celle que l'on emploie dans l'intimité, dans les relations avec ses proches et, d'une façon générale, dans la vie quotidienne. Il y a donc entre elles une échelle de valeurs : langue supérieure / langue inférieure. Le plus souvent cette dernière n'est utilisée qu'à l'oral, ses locuteurs étant incapables de l'écrire. C'est la situation dans laquelle se trouvent, en France, les langues dites « régionales », du moins celles qui ont réussi à survivre.

Cela a été pendant longtemps – et c'est encore en partie – la situation du catalan. Pendant longtemps, en effet, le catalan étant banni de l'enseignement ainsi que de tout usage officiel, il pouvait paraître voué à n'être plus qu'une langue orale, limitée à un usage strictement familial. C'est d'abord le travail réalisé par les écrivains, les linguistes, les intellectuels, puis par les politiques, depuis la période de la *Renaixença* qui a complètement modifié la situation et a permis au catalan de retrouver son statut de langue écrite et de langue de culture. En même temps, l'alternance historique de périodes de répression avec des périodes de liberté et quelquefois, même, de soutien de la langue, a donné lieu à des situations très différentes selon les personnes, les lieux et les catégories socioculturelles. Si bien que le tableau de la situation linguistique de la société catalane est aujourd'hui très contrasté. Une partie non négligeable de la population catalane est encore, dans les faits, diglossique. C'est le cas de beaucoup de catalans autochtones qui ont quitté le

système scolaire avant que le catalan n'y fasse son entrée. Le catalan est leur langue habituelle, mais ils sont incapables de l'écrire et parfois même de le lire. Ils ont donc besoin de recourir au castillan pour ces usages. Par opposition, dans les générations plus jeunes, qui ont bénéficié d'un enseignement du catalan et – au moins en partie – en catalan, la quasi-totalité sait parler, lire et écrire les deux langues. Enfin, la manifestation la plus évidente d'une situation plus diglossique que bilingue est la persistance d'une importante partie de la population incapable de parler catalan, soit parce qu'elle n'a pas pu, soit parce qu'elle n'a pas voulu l'apprendre. Elle prouve qu'aux yeux de nombreuses personnes il n'est pas indispensable de parler catalan pour vivre en Catalogne. Ce qui la place, de fait, en situation d'infériorité par rapport au castillan.

Compte tenu de cette histoire et de la situation complexe qui en découle, on doit alors se poser des questions sur la capacité de la langue catalane à répondre à tous les besoins, à s'adapter à toutes les situations et à toutes les catégories sociales, comme le présupposent les linguistes. Nous avons vu comment Benveniste définit le concept de langue et affirme l'existence d'un lien indissociable entre une langue et la société qui la pratique. Or, une société est un organisme complexe, somme non seulement de toutes ses individualités, mais aussi d'une infinité de sous-catégories (telles que le sexe, l'âge, la profession, l'origine géographique, le lieu de résidence, le niveau d'instruction, la classe sociale, etc.); chaque individu faisant d'ailleurs partie de plusieurs de ces sous-catégories. Si,

donc, société et langue sont intimement liées, cette dernière doit nécessairement être le reflet à la fois de l'unité et de la diversité sociale. Ce que Jakobson exprime ainsi:

*"Pour toute communauté linguistique, pour tout sujet parlant, il existe une unité de langue, mais ce code global représente un système de sous-codes en communication réciproque; chaque langue embrasse plusieurs systèmes simultanés, dont chacun est caractérisé par une fonction différente."<sup>11</sup>*

Toute langue est donc supposée capable de s'adapter à la diversité sociale et de répondre à tous les besoins expressifs, quelle que soit la situation. Mais cette règle, qui paraît évidente lorsqu'une société dispose d'une langue unique, s'applique-t-elle réellement au cas de la langue catalane, concurrencée sur l'ensemble de son territoire par le castillan ? Celle-ci parvient-elle effectivement à s'adapter à la diversité des situations et des milieux sociaux alors qu'une partie de la population l'ignore ? Les fonctions différentes dont parle Jakobson, ne sont-elles pas servies par des langues différentes ? Si, comme nous l'avons vu, le catalan est pratiquement absent dans les classes sociales les plus modestes de la société, peut-on alors vraiment croire que cette langue est adaptée aux besoins de cette partie de la population ? Dans une société monolingue celle-ci participe à l'évolution de la langue et en particulier à la création et au renouvellement de ce que nous appellerons la

---

11 R. JAKOBSON, *Essais de linguistique générale I*, Paris, Minuit, 1963, p.213.

*langue informelle*. Qu'en est-il dans le cas du catalan ? La diglossie de la société catalane ne fait-elle pas obstacle à cette modalité de la langue catalane ? Ce sont là quelques-unes des questions que nous devons nous poser en étudiant les textes que nous avons choisis.

## L'INTERFÉRENCE LINGUISTIQUE

Dans un tel contexte où deux langues sont en contact permanent et où beaucoup de locuteurs ne connaissent qu'imparfaitement l'une des deux (voire les deux), il est inévitable que des confusions se produisent et que des mots, des locutions, des tournures passent de l'une à l'autre. Ceci, bien entendu, se produit plus facilement de la langue que l'on maîtrise le mieux vers celle que l'on connaît moins bien, c'est-à-dire, dans notre cas, du castillan vers le catalan (même si l'inverse se produit également).

Au départ il s'agit, bien sûr, d'un phénomène individuel. Ces confusions sont évidemment d'autant plus fréquentes que le locuteur maîtrise moins bien la langue dans laquelle il s'exprime – il faut bien admettre cependant que personne n'est à l'abri, y compris des personnes ayant une excellente maîtrise des deux langues.

Mais lorsque certaines de ces confusions se répètent avec fréquence – et c’est un phénomène inévitable au niveau de l’ensemble de la société – elles finissent par s’imposer dans l’usage courant. C’est ce que l’on appelle l’*interférence linguistique*.

Ce n’est pas un phénomène nouveau en catalan : on trouve des castillanismes dans le catalan roussillonnais, alors que le Roussillon appartient à la France depuis le Traité des Pyrénées de 1659. Ce n’est pas non plus un phénomène exclusivement catalan : il se produit partout où les membres d’une société – ou au moins une partie significative d’entre eux – sont amenés à utiliser régulièrement deux langues (ou plus). En particulier lorsqu’une de ces langues, pour des raisons qui peuvent être politiques, économiques, sociales ou à cause de simples phénomènes de mode, se trouve en position de supériorité par rapport à l’autre (ou aux autres). Un cas bien connu et largement étudié est celui du « *spanglish* » des Etats-Unis<sup>12</sup>: la population hispano-américaine immigrée dans un pays où l’anglais est prépondérant par le nombre de ses locuteurs et par son prestige social a fini par créer une sorte de langue syncrétique dont la base est le castillan mais dans laquelle se sont intégrés de nombreux mots et expressions anglais. Les nombreux anglicismes qui ont pénétré dans la plupart des langues actuelles (ou peut-être dans toutes) à la faveur du prestige international de l’anglais sont une autre forme d’interférence linguistique, moins visible et pourtant très répandue. Et, selon les mécanismes bien connus de

---

<sup>12</sup> Cf. STAVANS Ilán, *Spanglish: The Making of a New American Language*, Rayo (Harper-Collins Publishers), 2003. Et : DE COURTIVRON Isabelle, *Lives in Translation: Bilingual Writers on Identity and Creativity*, Palgrave McMillion, 2003.

l'évolution linguistique, lorsqu'une erreur est répétée fréquemment et durablement par les locuteurs d'une langue, elle peut finir par s'imposer et devenir la règle. C'est ainsi que, dans toutes les langues, des mots, des expressions et des tournures d'origine étrangère ont fini par entrer dans les dictionnaires et les grammaires, y compris les plus intransigeants et les plus académiques.

Or, même si la langue catalane a retrouvé aujourd'hui un certain prestige institutionnel, puisqu'elle a désormais le statut de langue co-officielle, de langue enseignée et même de langue d'enseignement dans les établissements scolaires, il n'en reste pas moins que le castillan est la langue unique de l'Etat espagnol – sans parler de l'Amérique Latine – et, en Catalogne même, la seule langue parlée par toute la population. Ce à quoi il faut ajouter qu'elle est, aujourd'hui encore, quasiment la seule utilisée dans les classes les plus modestes de la société catalane. Le résultat de cette étrange situation d'infériorité globale – parfois compensée par quelques domaines de supériorité locale ou occasionnelle – est une forte pénétration du castillan dans le lexique et la syntaxe du catalan oral. Il suffit d'écouter les conversations dans la rue, les lieux publics, les magasins et parfois même les médias (bien que les professionnels de la radio et de la télévision soient très attentifs à la correction de la langue qu'ils utilisent) pour s'en rendre compte. On pourra objecter qu'il ne s'agit là que de langue parlée, que l'on a l'habitude de considérer comme le niveau le plus bas de l'édifice linguistique, par opposition à la langue écrite

et parfois à la langue littéraire. Mais peut-on vraiment séparer ces deux modalités de la langue ? Ne sont-elles pas, au contraire, étroitement liées ?

## **LANGUE ORALE, LANGUE ÉCRITE ET LANGUE LITTÉRAIRE**

La différence qualitative entre la langue orale et la langue écrite est évidente. L'expression orale est généralement spontanée. On procède souvent par tâtonnements : on hésite, on se reprend, on modifie la construction d'une phrase ; on emploie souvent des termes approximatifs, quitte à rectifier ou à préciser ensuite sa pensée par d'autres mots ou par une périphrase. Bien sûr, il existe aussi une langue orale formelle : celle, par exemple des discours, des conférences, des cérémonies. Mais il s'agit alors, presque toujours, d'un oral préparé, c'est-à-dire, en fait, d'un écrit que l'on se contente de lire. Dans le meilleur des cas, lorsque l'orateur est capable d'improviser, il s'efforcera alors de s'exprimer dans une langue la plus proche possible de l'écrit.

L'écrit est, en effet, nécessairement plus rigoureux. Lorsqu'on écrit un texte on prend le temps de réfléchir, de construire son discours, de choisir les termes appropriés, voire de corriger ce que l'on ne juge pas satisfaisant. La langue écrite exige donc une plus grande précision dans le choix des mots, une plus grande rigueur dans la construction grammaticale. Elle suppose aussi, en général, un certain

souci formel, même dans des textes non littéraires : faciliter la compréhension du texte, rendre sa lecture aussi agréable que possible, éviter la monotonie... Afin de concilier toutes ces exigences et de donner au texte une plus grande efficacité expressive, il faut disposer de moyens plus variés et souvent plus sophistiqués. C'est pourquoi la langue écrite est généralement considérée comme le niveau supérieur de toute langue, celui qui permet d'exprimer les aspects les plus élaborés de la pensée humaine. C'est généralement par l'écrit que se transmet et se conserve la science, au sens le plus large, c'est-à-dire l'ensemble des savoirs acquis par l'être humain. Plus encore, c'est souvent l'acte d'écrire qui permet de construire et de structurer la pensée.

C'est sans doute pour ces raisons que chacun perçoit, ne serait-ce que de façon empirique, qu'une langue qui ne possède pas d'écrit est une langue incomplète. Et c'est pourquoi l'une des principales préoccupations des défenseurs de la langue catalane depuis la *Renaixença* a été de faire vivre le catalan écrit. En particulier pendant la période du franquisme : l'exclusion durable du catalan de la vie politique, administrative, économique, juridique, scientifique, médiatique, culturelle, etc. – domaines dans lesquels l'écrit joue un rôle éminent – pouvait, en effet, laisser planer un doute sur sa capacité à s'adapter à toutes les sphères et à toutes les situations. Il était (il est) donc essentiel de faire vivre le catalan écrit, et de lui garder (ou de lui donner) la souplesse et la précision nécessaires pour qu'il puisse répondre à toutes les exigences expressives et, ainsi, être utilisable et utilisé dans tous les

domaines, objectif ultime de ce que l'on appelle aujourd'hui la politique de *normalisation*.

Le problème est que l'on a souvent confondu *langue littéraire* et *langue écrite*. Or il va de soi que tout écrit n'est pas nécessairement littéraire. Il suffit pour s'en rendre compte de penser à tout ce qui est publié quotidiennement (du magazine « people » à l'essai philosophique et du traité de physique quantique au recueil de recettes de cuisine...). Bien que ce soit un pléonasme, on a trop souvent oublié que la langue littéraire est celle de la littérature et uniquement celle-là. Et que, si la littérature est nécessairement un texte écrit, la réciproque n'est pas vraie. Pour qu'un texte puisse être qualifié de littéraire, il faut qu'il ait, au minimum, une ambition esthétique, créative, artistique. Une telle confusion était compréhensible dans le contexte de la dictature franquiste où l'édition en langue catalane était limitée, de facto, à un nombre relativement réduit d'œuvres, principalement littéraires. Cependant, dès cette époque, certains linguistes faisaient la distinction entre ces deux notions. C'est le cas d'Antoni Badia i Margarit qui, dans *Llengua i cultura als Països Catalans* (1964)<sup>13</sup>, fait la distinction entre langue littéraire et ce qu'il appelle « *langue écrite intranscendante* ». C'est également le cas de Francesc Vallverdú<sup>14</sup> qui, un peu plus tard, définira trois catégories de langue écrite : La langue *littéraire*, la

---

13 Badia i Margarit, Anton M<sup>a</sup>, *Llengua i cultura als Països Catalans*, Edicions 62, Barcelone, 1964, p. 113.

14 Francesc Vallverdú, *L'escriptor català i el problema de la llengua*, Edicions 62, Barcelone, 1968, p. 72.

langue *écrite savante* (écrits scientifiques, érudition, histoire, critique, etc.), la langue *écrite vulgaire ou intranscendante* (information générale, déclarations, textes publicitaires, etc.).

Malgré tout, ces deux classifications admettent un lien de parenté entre langue écrite savante et langue littéraire. Ainsi, Vallverdú affirme dans le même ouvrage (et à la même page) : « *essent totes dues llengües cultes, tenen més coses en comú que no sembla i és comprensible que alguns autors prefereixin de no fer la distinció* ». Or, à bien y réfléchir, un tel rapprochement semble fortement réducteur. Dans les écrits savants non littéraires on recherche le plus souvent la précision et l'objectivité. La langue écrite savante tend donc généralement à l'univocité. C'est quelquefois aussi le cas de la langue littéraire. Mais, le plus souvent, c'est au contraire la subjectivité humaine que la littérature cherche à exprimer. Dès lors, la langue doit jouer sur la polysémie, la connotation, la sonorité des mots... C'est surtout le cas en poésie, mais aussi, très souvent, dans le roman et dans les autres genres littéraires. De plus il n'y a rien d'aussi divers que la littérature (en prenant ce terme au sens large, comme le fait Vallverdú, ce qui permet d'y inclure non seulement la poésie et le roman mais aussi les autres genres narratifs – contes ou nouvelles – le théâtre, l'essai, etc.). Les genres, les styles, les sujets traités et, bien sûr, les auteurs, y sont innombrables. Le type de langue utilisée sera donc différent dans chaque cas. Il n'y a donc pas *une* langue littéraire mais *des* langues littéraires. On pourrait même dire que, dans la mesure où la littérature peut embrasser tous les

domaines de la vie et des préoccupations humaines, elle doit nécessairement se servir de toutes les variantes possibles de la langue, de tous ses registres, de tous ses dialectes ou sociolectes. C'est peut-être en cela que la langue littéraire est essentielle pour témoigner de la vitalité globale d'une langue. Elle est, en somme, un aboutissement, le lieu où toutes les variantes, habituellement séparées par les usages et les conventions sociales peuvent se rencontrer.

On y trouvera donc, à côté des formes les plus élaborées, les plus recherchées, voire les plus affectées, des mots et des tournures appartenant aux variantes considérées comme les moins nobles de la langue : langue orale populaire ou familière et même celle que l'on qualifie fréquemment d'argotique, de vulgaire ou de grossière. Il est vrai que la littérature a longtemps évité ces formes, sans doute considérées comme une matière première de trop basse extraction pour entrer dans la composition d'une œuvre d'art. Si on faisait un historique de cette question on s'apercevrait cependant que, très tôt, elles sont entrées dans le roman et dans le théâtre, d'abord par le biais des dialogues, puis dans la narration elle-même, où elles se sont introduites par la technique du personnage narrateur ou par le style indirect libre. On songe, par exemple au *parler berrichon* des paysans de Molière ou à la *lengua de germanía* des personnages du roman picaresque. Mais aussi, à une époque encore antérieure – et en catalan – au parler des personnages de *Tirant lo Blanc* de Joanot Martorell. Après tout, pour produire une œuvre d'art, il n'est pas

indispensable de travailler l'or ou l'ivoire. Dans certains cas, la glaise sera plus appropriée.

Or, la préoccupation des intellectuels – et parmi eux les écrivains – catalans pour la préservation de la langue les a longtemps conduits à se méfier du catalan parlé « vulgaire », considéré comme « non authentique », principalement à cause de l'influence du castillan et, de ce fait, trop peu respectueux des normes. C'est particulièrement vrai pour la langue parlée des citadins – spécialement les barcelonais – qui, longtemps, a été systématiquement écartée de la production littéraire. S'il s'agissait de faire parler le peuple, on lui préférerait la langue des ruraux, considérée – à tort ou à raison – comme plus authentique<sup>15</sup>.

Mais une telle attitude est incompatible avec la quête, en particulier dans de nombreux romans et pièces de théâtre, d'un *réalisme* ou tout au moins d'une *vraisemblance*<sup>16</sup> littéraire. Qu'on le veuille ou non, la société catalane actuelle, comme toutes les sociétés occidentales, est très majoritairement urbaine. Si la littérature doit être le reflet de la vie humaine, elle peut difficilement ignorer cette

---

15 Il est vrai qu'à ces considérations linguistiques s'en sont parfois mêlées d'autres, plus idéologiques, sur l'« authenticité » supposée de la vie rurale et la « superficialité » des citadins. Cliché encore bien vivant aujourd'hui et exploité jusqu'à satiété par les publicitaires, les politiques, les agences de tourisme...

16 Ce dernier mot est sans doute préférable à celui de réalisme qui renvoie, comme chacun sait, à un (ou des) courant(s) littéraire(s) et artistique(s) sans rapport avec notre propos. Par *réalisme* nous entendons ici tout simplement la volonté de ressembler au réel dans des genres qui relèvent de la fiction, comme le roman ou le théâtre.

partie de la population. D'autre part, si, dans un roman ou une pièce de théâtre, l'auteur veut présenter des personnages vraisemblables, correspondant à des types (ou à des stéréotypes) humains, ceux-ci doivent s'exprimer dans une langue qui ne paraisse pas trop éloignée de leurs modèles « réels ». Il est donc nécessaire, dans ce cas, d'admettre une partie au moins des mots, des tournures, des constructions courantes de la langue orale. Dans une langue « normale » (entendons par là une langue qui ne subit que marginalement des influences extérieures), cela ne pose, en principe aucun problème, autre que stylistique. Dans le cas du catalan il y a, en revanche, une opposition très marquée entre, d'une part, l'exigence de correction et d'authenticité linguistique<sup>17</sup> et d'autre part celle – éventuelle – de vraisemblance. Ainsi les écrivains qui veulent donner à leur récit et à leurs personnages une apparence de réalité se trouvent parfois confrontés à cette contradiction et sont alors amenés à déployer différentes stratégies en fonction de leurs objectifs.

Ce sont ces différentes manières de résoudre cette contradiction que nous nous proposons d'étudier ici, à travers quelques genres où le souci de vraisemblance est fortement présent. C'est ainsi que nous nous sommes penché tour à tour sur le roman (roman noir d'abord, roman « générationnel » ensuite) puis sur la nouvelle destinée aux adolescents et enfin sur le théâtre. Notre objectif étant essentiellement linguistique, nous n'avons pas choisi les œuvres en fonction de leurs qualités

---

17 Entendons par là le fait d'employer des mots et des tournures propres à la langue catalane et non empruntées au castillan.

littéraires – ce qui ne veut pas dire qu’elles en soient dépourvues – mais du registre de langue auquel nous avons voulu nous intéresser. D’autre part, il va de soi que la production littéraire étant importante –même dans une « petite langue » comme le catalan – il ne nous est pas possible de prétendre à l’exhaustivité. Nous devons donc nous limiter à un nombre d’ouvrages réduit mais diversifié – et par conséquent, espérons-le, significatif – de façon à ne pas fonder nos recherches sur un seul ouvrage ou même un seul genre, ce qui en réduirait la portée et rendrait les résultats sujets à caution. Certes, nous en avons conscience, la méthode employée, les observations faites et les conclusions en découlant seront discutables, mais n’est-ce pas là le destin de tout travail de recherche ?

# 1. LE ROMAN POLICIER : ANDREU MARTIN, *BARCELONA CONNECTION*

Si nous avons choisi, pour commencer cette étude, le roman *Barcelona Connection* d'Andreu Martín c'est parce qu'il relève d'un genre bien particulier: le roman policier de série noire. D'origine anglo-saxonne, ce genre obéit à des règles particulières et assez précises. L'élément principal en est l'intrigue, qui doit captiver le lecteur et le tenir en haleine du début jusqu'à la fin. Mais – et c'est là l'aspect qui nous intéresse tout particulièrement – cette intrigue doit se dérouler dans un monde fictif, certes, mais qui doit avoir toutes les apparences du réel. Tout élément fantastique en est absolument banni. Ce type de roman prétend être un reflet, voire un portrait "plus vrai que nature" – et toujours dans les tons sombres – de la société et du monde réel.

Ainsi, dans *Barcelona Connection* le référent spatial est parfaitement reconnaissable: l'action se déroule, comme l'indique le titre, à Barcelone, dans des lieux qui existent réellement – la plupart d'entre eux sont d'ailleurs bien connus – et les descriptions que nous en fait le narrateur sont bel et bien conformes à la réalité. Il en va de même du référent temporel, bien que cela soit moins visible. Un certain nombre de détails nous placent clairement dans les années 80 (le roman est daté de 1987) : l'automobile du héros (*un atrotinat R5*), les lieux où se concentrent la

prostitution et la drogue (*el Barri xinès, la Plaça Reial...*), les références au contexte politique du post-franquisme (cf. p. 51, la longue digression sur le personnage de *Banderita*) ou à un sportif très connu à l'époque (*Calderé*, p.90)...

Quant aux personnages ce sont presque toujours de véritables stéréotypes sociaux. Le narrateur ne s'intéresse à eux que pour le rôle qu'ils jouent dans l'action, c'est à dire principalement pour leur fonction de policier, de délinquant, de juge, de prostituée... Même lorsqu'il nous parle de leur caractère, de leur psychologie, c'est dans un but éminemment fonctionnel : le héros, par exemple, est un policier idéaliste, ce qui l'amènera à ne pas accepter les conclusions officielles de l'enquête et à poursuivre ses investigations, même quand cela devient dangereux pour lui; d'autre part, il est divorcé, ce qui lui permet d'être disponible à tout instant; mais père d'un enfant, ce qui permettra aux malfaiteurs d'exercer un chantage sur lui... Le romancier est donc tenu de donner à ces personnages des caractéristiques en accord avec leur condition sociale. Leur langage, en particulier, doit être conforme à cette condition sociale et, bien entendu, à chaque situation présentée. A ce titre, ces personnages devraient être révélateurs, sinon de la réalité du langage utilisé par les classes sociales concernées, du moins de la représentation que s'en fait l'auteur.

Dans le cas particulier de *Barcelona connection*, cette volonté de "coller au réel" est d'ailleurs clairement explicitée par l'exergue (p.6):

*"Al marge del que, de forma evident i manifesta, ha estat inspirat en fets reals, extrets de la premsa quotidiana, els fets i personatges que es descriuen en aquesta novel·la son imaginaris i, per tant, tota similitud amb fets presents o passats i personatges reals, vius o morts, és pura coincidència."*

A première vue, cette phrase semble fondée sur une contradiction, puisque la deuxième partie paraît démentir la première. Mais chacun sait que cette deuxième partie est en réalité une formule rituelle (que l'on trouve fréquemment en tête de nombreuses oeuvres de fiction: romans, films, etc.) qui sous-entend le contraire de ce qu'elle dit explicitement. En effet, le lecteur (ou spectateur) est censé comprendre que l'histoire et les personnages correspondent bel et bien à des personnes et à des événements réels, que l'on préfère présenter comme fictifs pour éviter tout risque de poursuites judiciaires (que ce soit parce que l'on ne possède pas toutes les preuves nécessaires ou parce qu'il a fallu reconstituer une ou plusieurs parties du récit...). En somme, cela revient à répéter exactement ce qu'affirme la première partie de la phrase. Il y a donc là une double revendication d'authenticité, qui nous donne lieu de penser que l'auteur a dû prendre soin de ce que son histoire paraisse tout à fait réelle. Et tout particulièrement à faire parler ses personnages "comme dans la réalité".

Rappelons enfin que nous avons délibérément choisi de porter une attention toute particulière aux registres de langage allant du familier au vulgaire en passant par le populaire et l'argotique et que, dans ce but, la panoplie des personnages

figurant sur ce roman était idéale: dealers, prostituées, proxénètes, tueurs à gages, trafiquants, chefs de bande, industriels véreux, juges et policiers corrompus... Que le lecteur veuille bien nous excuser si le langage auquel nous allons consacrer notre attention n'est pas des plus fleuris.

## 1.1 RECIT ET DISCOURS DIRECT

### 1.1.1 Le discours direct : la langue utilisée par chaque personnage

Le roman d'Andreu Martin comporte, comme la plupart des romans, une importante partie narrative (que nous conviendrons ici d'appeler *récit* ou *narration*, en prenant ces termes au sens large), entrecoupée de dialogues censés reproduire exactement et précisément les paroles de chaque personnage (*discours direct*). C'est dans ce discours direct que nous pouvons le mieux appréhender le type de langage utilisé par chacun d'entre eux. Et en premier lieu, la langue dans laquelle ils s'expriment. Dans le livre, leurs paroles apparaissent toujours en catalan, ce qui paraît normal, au premier abord, s'agissant d'un roman écrit en catalan. Mais si ce roman est censé refléter la réalité, on peut objecter que la société catalane est bilingue (au sens large, comme nous l'avons vu) et qu'il serait donc surprenant qu'aucun des nombreux personnages du roman ne s'exprime en castillan plutôt qu'en catalan. D'autant plus que certains de ces personnages portent des surnoms sans ambiguïté sur ce point: *Lucero, Sillo, Chencho, Banderita, Novelista, Obispo...*

En outre, deux d'entre eux sont de nationalité étrangère. Le premier est présenté comme suit (p. 71):

*"Adolfo Roberto Turek, de nacionalitat argentina, vint-i-sis anys, va sortir del seu país l'any 80, suposadament perseguit per raons polítiques, i anà a viure a Roma, on treballà de model d'estudi i de passarel·la. Fou detingut en dues ocasions perquè el*

*van enxampar en festes privades on es traficava amb droga. En cap moment, però, es va poder demostrar que ell en vengués ni tant sols que en consumís. Per raons desconegudes, feia un any que s'havia instal·lat a viure a Barcelona, on havia trobat feina de cambrer (primer va dir de cambrer, després va reconèixer la seva qualitat de proxeneta) al Club Merecumbé."*

Il s'agit donc d'un castillanophone, récemment arrivé à Barcelone et qui ne semble avoir aucune raison de connaître la langue catalane (on remarque, d'ailleurs, que ses deux prénoms sont donnés en castillan). Or, interrogé par la police, il répond dans un catalan irréprochable, utilisant des expressions telles que: *"Déu n'hi do"* et maniant sans faute le système, pourtant complexe, des pronoms personnels catalans: *"No m'hi havia fixat bé. El conec. Li vaig dir si me'l deixava, i me'l va deixar."* Ou encore: *"No ho sé què en vaig fer! El vaig llençar!"* Bien des catalans "de soca a arrel" seraient incapables d'une telle correction grammaticale! Le lecteur est donc censé comprendre – implicitement, car cela n'est jamais précisé nulle part – que c'est en castillan que s'exprime "dans la réalité"<sup>18</sup> ce personnage<sup>19</sup> et que ses propos sont donc "traduits".

---

18 Les guillemets nous paraissent ici nécessaires pour indiquer que cette "réalite" est, en fait, celle du récit. Donc une "réalité fictive" en quelque sorte, puisque le récit est lui-même fiction. La traduction dont il est question à la ligne suivante est donc également fictive.

19 Un autre exemple de personnage castillanophone mais dont les paroles figurent en catalan dans le texte est le personnage principal d'un autre roman d'Andreu Martín: *Muts i a la gàbia* (Ed. de la Magrana). Celui-ci est un gitan nommé Julio Izquierdo Gaona qui raconte qu'il a tout fait pour quitter son milieu misérable et qui conclut (p. 75): "Per això, he oblidat el caló, i he lluitat per abandonar el meu accent andalús... i fins i tot xampurrejo una mica el català." Or, le personnage qui dit cela est, en même temps le narrateur de toute l'histoire, écrite, bien sûr, en excellent catalan.

L'autre personnage étranger est un allemand. Lui aussi subit un interrogatoire de police. Mais là, la question de la langue est traitée de façon complètement différente (p. 137):

*" – Pregunta-li si coneix aquest home.*

*L'intèrpret d'Internacional parlà en alemany. Krohn, inexpressiu com una serp, va donar una ullada a l'Adolfo Turek.*

*– Nein.*

*– Diu que no."*

Et plus loin (p.139):

*"Tenia la impressió que l'Alemanys entenia perfectament el que ell li deia i que utilitzava els espais dedicats a traduccions per rumiar les preguntes i les respostes."*

Suit un dialogue "traduit" en catalan qui se termine comme suit:

*" – El meu client – va dir l'advocat, després d'un llarg parlament en alemany del detingut – diu que no coneix ningú anomenat Montero i que s'acull al dret de no fer cap declaració.*

*L'intèrpret de la policia va confirmar que allò era el que havia dit Krohn. El Huertas s'emprenyà en adonar-se que l'advocat també parlava l'alemany. Se sentí en desavantatge."*

Le passage d'une langue à l'autre est ici parfaitement explicite. Il est matérialisé par la présence d'un interprète et même par la présence d'un mot – monosyllabique et aisément compréhensible – en langue allemande au début du premier dialogue.

Le contraste est particulièrement révélateur. L'allemand est une langue étrangère que bien peu d'espagnols comprennent. Sa présence est donc un événement en soi, intégré dans le récit. Elle joue un rôle dans l'action, dont elle modifie le cours. Il n'en va évidemment pas de même pour le castillan, langue que tous les catalans connaissent et que presque tous utilisent, ne serait-ce qu'occasionnellement. Son emploi ne pose aucun problème pratique. Son intervention est donc neutre au regard du récit. Que les personnages s'expriment en catalan ou en castillan, voire qu'ils mélangent les deux, ne modifie en rien le cours des événements de ce récit.

Dès lors, le romancier dispose de plusieurs possibilités. Il peut choisir de présenter les dialogues tantôt dans l'une de ces deux langues, tantôt dans l'autre, selon le personnage ou, parfois même, selon la situation. Cette solution pourrait avoir l'avantage de rapprocher le roman de la réalité linguistique de la société catalane. À l'opposé, l'auteur peut aussi décider de tout "traduire"<sup>20</sup> en catalan, ce qui présente

---

20 Rappelons qu'il s'agit d'une traduction fictive, le personnage étant lui-même fictif. Cf. note n° 16.

l'avantage de l'homogénéité idiomatique. C'est, à quelques détails près, cette dernière solution qu'a choisie Andreu Martín: les dialogues sont, en effet, tous en catalan, à l'exception de quelques jurons ou exclamations dont l'écrivain a dû penser qu'ils n'auraient pas la même intensité ou les mêmes connotations en catalan:

– Joooder, *digué el Faura*. " (p. 23)

Ou, plus loin (p. 25):

" – Coño, Huertas – *va dir l'un*.

– Joder, Huertas – *va dir l'altre*. – Cuánto tiempo."

Ou encore (p. 45):

" – *Olé* – *va fer la Banderita, admirat o admirada* –. Una Paloma que volaba  
alto...*pel que es veu*."

A propos de ce même personnage, on nous explique l'origine de son nom:

"(...) *aquella cançó que feu famosa el franquisme: "Banderita, tú eres roja, Banderita, tú eres guapa"*<sup>21</sup>. *I el travesti replicava, descarat, accelerat per tota la benzina que li corria per les venes:*

¡Banderita, yo soy roja, sí, señor, qué pasa, más roja que la Carrillo, que era tan atea y al final la han ganado las Iglesias!"

---

21 Citation modifiée de la chanson intitulée "*Pasodoble de la bandera*" dont le refrain commence en réalité par : "*Banderita tú eres roja / banderita, tú eres gualda* ".

En dehors de ces exclamations et citations en "version originale"<sup>22</sup> – dûment signalées par des italiques – la présence du castillan et de personnages s'exprimant dans cette langue est rappelée, comme on l'a vu, par de nombreux surnoms. Pourtant, il est difficile, et même parfois impossible, de savoir, pour chaque personnage, en quelle langue il est censé s'exprimer. On peut estimer que les personnages désignés par un surnom castillan sont plutôt d'expression castillane et vice-versa. Mais cela n'est pas une certitude: le surnom peut avoir été attribué par une personne parlant l'autre langue. Dans certains cas on dispose des prénoms qui, plus encore que les surnoms, semblent représentatifs de la langue dans laquelle s'expriment les personnages. Notons au passage que le héros de l'histoire se nomme Paco Huertas, ce qui semble indiquer qu'il s'agit d'un castillanophone. Les noms de famille, en revanche, ne sont guère utiles dans ce but: on peut être catalanophone même si l'on s'appelle Pérez ou Martín (comme l'auteur du roman) et castillanophone tout en se nommant Puig ou Savater. Leur choix reflète toutefois la diversité des origines patronymiques (*Huertas, Leyva, Valbuena, Cuenca, Montero...* cohabitent avec *Faura, Muntané, Bertran* – qui se transforme parfois en *Beltran* – *Solà*, etc.)

En somme, la question de la langue parlée par les personnages n'est jamais explicite dans ce roman. Martín se contente de rappeler, par les procédés que nous venons de voir, l'une des caractéristiques les plus visibles de la société catalane: le

---

22 Voir notes n° 18 et 20.

bilinguisme. Mais il a choisi d'écrire un roman monolingue catalan. Ce choix n'a d'ailleurs rien d'exceptionnel: un romancier francophone (ou hispanophone ou anglophone...) qui voudrait mettre en scène des personnages s'exprimant dans une autre langue, trouverait tout naturel de présenter les dialogues dans sa langue d'écriture plutôt que dans celle des personnages. Faute de quoi, il prendrait le risque de ne pas être compris d'une bonne partie de ses lecteurs<sup>23</sup>. La possibilité d'introduire une autre langue sans se couper de son public ne se présente que dans le contexte d'une communauté bilingue comme la société catalane. Ce qui est, en fait, une situation anormale, au sens étymologique du terme: la norme est qu'une société soit monolingue. Martín (suivant en cela l'ensemble des écrivains catalans) semble avoir pris le parti de la normalité de la langue catalane. Il n'ignore évidemment pas le bilinguisme de la société dans laquelle il vit mais il lui suffit des quelques touches que nous avons signalées plus haut pour rappeler cette réalité. Pour le reste, il écrit en catalan, estimant, sans doute, que société bilingue n'implique pas nécessairement littérature bilingue. Ce parti pris n'est pas sans conséquences. Nous les étudierons plus loin.

---

23 Il existe tout de même quelques exemples de dialogues, parfois assez longs, en langue étrangère. L'un d'entre eux, et non des moindres, se trouve dans le roman de Victor HUGO, *Les travailleurs de la mer*, Ed. Garnier-Flammarion 1980, pp. 249-255, où l'on trouve de longs dialogues en "espagnol" (très approximatif, du reste). Mais ces dialogues sont immédiatement suivis d'une traduction.

### 1.1.2 Le récit. Les mutations du narrateur.

Après avoir ainsi choisi sa langue d'écriture, l'auteur a encore de nombreux autres choix à faire concernant les procédés narratifs qu'il souhaite utiliser. En particulier, il va devoir se poser le problème du narrateur et celui du point de vue narratif. C'est en effet le narrateur qui, selon les règles traditionnelles du genre, va nous conduire à travers les méandres de l'intrigue. Dans plusieurs de ses romans, Martín fait appel à un personnage-narrateur (ce personnage étant, en général, le héros du roman, lequel est, le plus souvent, un policier ou un détective privé). Rien de tel ici, puisque le narrateur s'exprime, dans *Barcelona connection*, à la troisième personne. On est donc fondé à se demander qui est (ou qui sont) le(s) narrateur(s). Dans les dialogues, sur lesquels nous avons centré notre attention jusqu'ici, le locuteur est chaque fois clairement identifié (par définition, puisque le discours direct est la transcription exacte et précise des paroles que les personnages du roman sont supposés avoir prononcées). Il en va autrement dans ce que nous avons convenu d'appeler ici, par commodité, le récit. Faute de personnage-narrateur, l'identification du locuteur dans la partie narrative et descriptive est un peu moins aisée. On s'aperçoit cependant, dès les premières pages, qu'il y a focalisation sur le personnage principal, l'inspecteur de police Paco Huertas: c'est à travers ses faits et gestes que le lecteur suivra les développements de l'intrigue (p. 18) :

*"Dissabte, com ja s'estava convertint en costum, el Huertas va treure a passejar el seu fill Òscar.*

*De bon matí el va anar a cercar a can Farriol, la mansió dels pares de la seva ex, on ella havia corregut a refugiar-se d'ençà del divorci. Aturar-se davant l'imponent reixat modernista, fer notar la seva presència prement el timbre, internar-se amb el seu atrotinat R-5 en el jardí que feia ben bé cinc cents metres quadrats, i recórrer-lo fins a la casa que semblava més gran com més s'hi apropava, era per al Huertas una mena de calvari agobiant, un preu elevat que havia de pagar per poder gaudir d'un dia amb el seu fill.*

*Tot allò li recordava interminables vetllades de somriures dolorosos i converses embogidores, disfressat amb smokings incòmodes (sempre llogats perquè sempre s'havia resistit, per principis, a tenir-ne un), després de les quals ell es desfogava a casa, escridassant l'Amèlia, insultant tots aquells creguts que, així que sabien que era policia, se'l miravant arrufant el nas."*

Comme on le voit dans ce passage, le narrateur ne se contente pas de nous raconter ce que fait le héros et ce qui lui arrive, mais également ce qu'il pense et ce qu'il sent. C'est ce que Genette appelle la focalisation interne<sup>24</sup>. Le procédé, bien entendu, n'a rien d'original. Dans le roman policier c'est même le point de vue narratif le plus fréquent. Il a cependant un intérêt particulier pour nous, car, pour mieux exprimer les pensées et les sentiments intimes du personnage, le narrateur va fréquemment adopter les mêmes mots que celui-ci aurait utilisés (p. 19) :

---

24 G. GENETTE, Figures III, Paris, le Seuil, 1972, p. 183.

*"I, no obstant, coses de la vida, va acabar lligant amb l'Amèlia Farriol, una intel·lectual filla de papà (tot i que a ell d'antuvi no li ho va semblar). Exhibint-se junts, van jugar a escandalitzar el personal. El poli i la filla dels Farriol, quasi res, quines penques ell, que valenta ella, ja tenim tema de conversa. I es van casar. I llavors s'ho van passar bé jugant a escandalitzar la família d'ella. Una Farriol i un poli, quines coses s'han de veure, embolica que fa fort.*

Mais les métamorphoses de ce narrateur ne s'arrêtent pas là: dans certains chapitres, on constate que les paroles de certains personnages, distincts du héros, nous sont transmises en partie par discours direct, en partie par le narrateur, en style indirect libre (p. 84) :

*"Sis mesos després, va engegar el xaval, que estava completament enganxat, perquè és molt difícil viure amb un paio que està completament enganxat (somreia sarcàstica la noia, mentre explicava això envoltada pel fum de la maria), és molt dur suportar-li els monos, i els capricis, i les malalties, i que et foti els pocs calés que et queden, o que es vengui els teus walk-man per a comprar-se mandanga. La Paloma va fer una tria millor, ja ho crec que sí, no s'havia deslliurat de la merda de vida dels seus pares per caure en una merda de vida pitjor, no fotis ara. Ella se'n va anar amb el camell que els proporcionava el cavall. Bona idea, no? Se les saben totes, els camells, diuen. Un bon camell sap com col·locar-se sense enganxar-se.*

*– Va ser aquell fill de puta qui em va ficar a treballar al Mercumbé – va dir la Paloma pensadora. – Em va dir que anàvem curts de peles, que el negoci no rutllava, i que, a més, a ell no li agradava mantenir a ningú. Jo li vaig dir que tampoc no m'agradava que em mantinguessin però que jo no volia fer de puta.*

Là encore, on observe que le narrateur, véritable caméléon, est capable de se glisser dans la peau de l'un ou l'autre des personnages. Et que, pour exprimer les paroles ou les pensées de ces personnages, même secondaires, le narrateur utilise le même type de langage qu'ils auraient eux mêmes utilisé.

Ce fait est d'autant plus remarquable qu'à d'autres moments, en particulier dans les descriptions ou dans la narration proprement dite (c'est à dire lorsqu'il nous présente l'enchaînement des événements), le narrateur est capable de s'exprimer dans un style bien différent. Il suffit de lire la première phrase du roman pour s'en rendre compte (p. 7):

*"El bar La Mina havia començat essent una precària construcció de fusta i de cartó, amb un sostre que s'envolava quan feia vent i es convertia en colador quan plovia."*

L'utilisation de la forme savante ou littéraire du verbe être (*ésser*, plutôt que *ser*); du mot *cartó*, considéré plus correct que *cartró*, qui est pourtant la forme courante dans le parler barcelonais; d'un verbe comme *envolar-se*, d'usage peu fréquent, prouvent que l'auteur sait se servir – et qu'il entend le faire – d'un lexique riche et varié appartenant à tous les registres de la langue (on peut d'ailleurs faire la même observation à partir du passage déjà cité de la p. 18, avec l'emploi de mots tels que *d'ençà*, *prémer*, *apropar-se*, *gaudir*, etc.). Au delà du lexique, il s'agit sans

doute de revendiquer d'entrée de jeu une certaine ambition littéraire, une certaine recherche dans l'écriture. Bien que ce ne soit pas là notre objectif, nous pouvons noter cette volonté, qui apparaît tout au long du roman, de soigner la forme tout autant que le fond.

## 1.2. SOCIOLECTES ET REGISTRES DE LANGUE

Ce souci de soigner et de varier la forme, d'une part, et le parti pris de réalisme social d'autre part, conduit l'auteur, nous l'avons vu, à explorer tous les registres de langue. Avant d'aller plus loin, il nous semble nécessaire de définir clairement cette notion et de voir jusqu'à quel point on peut l'appliquer à notre roman. Une langue, nous l'avons dit dans l'introduction, est en même temps le reflet de l'unité et de la diversité d'une société forcément complexe. D'une part, tous les membres d'une même communauté linguistique doivent pouvoir, par son intermédiaire, se comprendre. Mais inversement, aucune langue n'est totalement homogène. Toutes connaissent des variantes plus ou moins importantes (à l'exception, sans doute, de quelques langues parlées par des communautés très restreintes). Lorsque ces variantes sont liées à la répartition géographique des populations, on convient de les appeler dialectes. Dialectes locaux ou régionaux dont l'ensemble forme la langue. Mais les clivages linguistiques ne sont pas uniquement géographiques. La sociolinguistique a depuis longtemps montré que l'on ne parle pas tout à fait de la même façon selon son âge, sa profession (chacune ou presque ayant son jargon), son sexe (en fonction de l'image que se fait une société de la féminité et de la masculinité), etc. Mais la différenciation linguistique la plus forte et la plus perceptible, en dehors des dialectes géographiques, est sans conteste celle qui

correspond aux clivages sociaux. Les sociolinguistes parlent alors de *sociolectes*, qui seraient donc des sortes de dialectes correspondant à différents groupes sociaux. Ces sociolectes jouent évidemment un rôle important dans la formation des identités sociales des individus: on affirme son appartenance à une certaine classe sociale en parlant d'une certaine façon, de même que l'on reconnaît l'appartenance de chaque individu à une classe sociale en l'entendant parler. Elles jouent aussi un rôle dans l'éducation, dans la transmission – ou la non transmission – des savoirs, et, à travers tous ces mécanismes, dans la perpétuation des structures sociales<sup>25</sup>.

En ce qui concerne le catalan, peu d'études ont été faites pour définir ses différents sociolectes. En 1976, López del Castillo en avait relevé et décrit quelques uns<sup>26</sup>. En premier lieu, il avait observé, du côté des classes aisées, ou d'une partie d'entre elles, des évolutions phonologiques telles que la non neutralisation en u du o atone (dans des néologismes comme *moto, foto, total*), l'articulation non vélaire du /, le glissement du *a* et du *e* atones vers un *a* ouvert; à ces modifications phonologiques s'ajoutent des particularités lexicales, telles que l'emploi d'archaïsmes comme *quelcom* et de mots d'origine étrangère (à l'époque plutôt empruntés au français: *frapar, afrós...* ; aujourd'hui sans doute remplacés par des anglicismes) et le rejet de mots considérés comme vulgaires, tels que: *got, ficar, plegar, engegar,*

---

25 Pour toutes ces questions, voir, entre autres, les oeuvres de B. BERNSTEIN, P. BOURDIEU, H. BOYER, R.L. COOPER, C. LAGARDE, citées dans la bibliographie.

26 L. LOPEZ DEL CASTILLO, *Llengua estàndard i nivells de llenguatge*, 1976, Ed Laia.

*totxo*... López del Castillo donne à cette variété de catalan le nom de *català bleda*. A l'autre extrémité de l'échelle sociale, il détecte l'existence d'un *català xava*, propre aux classes populaires de certains quartiers de Barcelone, et d'un *català xarnego*, très proche du précédent (avec, toutefois l'introduction d'un plus grand nombre de castillanismes), parlé par des castillanophones de même niveau social que les utilisateurs du *xava*. Les principales caractéristiques phonologiques de ce sociolecte sont:

- Réduction du *a* et du *e* atones en *a* (de façon plus marquée encore que dans le *bleda*).
- Transformation du *o* et du *e* ouverts en *o* et *e* fermés et, comme dans le *bleda*, la non neutralisation du *o* en *u* dans certains mots (néologismes en particulier).
- Assourdissement du *j* (*Joan* sera prononcé *Xoan* en *xava* et *Txoan* en *xarnego*), et du *s* intervocalique (*casa* sera prononcé *cassa*).
- Transformation du *ll* en yod (*llum* et *cella* prononcés "*yum*" et "*ceya*").
- Élision et aspiration du *s* implusif (*les nenes* devenant *lah nenah*).

Ce à quoi s'ajoutent, du point de vue de la morphologie et de la syntaxe, de nombreuses anomalies dans l'emploi des pronoms *en*, *hi*, *ho* (suppression, usage pléonastique, confusion) : "*tinc tres*", "*n'hi ha una casa*", "*lo farem tot*"...

L'étude de López del Castillo ne mentionne pas, en ce qui concerne ces sociolectes *xava-xarnego*, de particularités lexicales. On pourrait pourtant s'attendre à ce que ces particularités phonétiques et morphosyntaxiques soient associées à un certain lexique. S'agissant de sociolectes de classes sociales modestes, on pense naturellement à tous les mots (ou expressions) répertoriés par les dictionnaires avec la mention *familier* ou *populaire* ou bien *vulgaire* ou encore *argotique* (nous verrons plus loin – v. 1.3.3 – que les frontières entre ces différentes catégories sont pour le moins difficiles à établir). Ou encore à tous ceux qui n'y sont pas répertoriés, soit parce qu'il s'agit de mots tabous (c'est le cas, en particulier, de nombreux mots liés au sexe, parfois aussi à la toxicomanie...), soit précisément parce que ce sont de vrais mots d'argot. En effet, un mot qui entre dans le dictionnaire ne peut plus être considéré, en toute rigueur, comme de l'argot. On pourra dire, tout au plus, qu'il s'agit d'un mot ou d'une expression *d'origine argotique* (ou *argotique* tout court, en prenant ce mot au sens large), c'est à dire qui provient de l'argot (voir infra : 1.3.3). Sauf si l'on admet une définition plus large de ce terme, qui correspondrait au sens que l'on attribue couramment à ce mot. A savoir tous les mots d'origine argotique. Dans cette définition, l'argot est, on le voit, principalement une affaire de lexique. Alors que, dans sa définition stricte, il s'agit d'un véritable sociolecte. Car parler de sociolecte, c'est faire référence à un ensemble de phénomènes qui concernent non seulement les mots mais aussi, comme on l'a vu, la morphosyntaxe et la phonologie. C'est l'ensemble de ces phénomènes que nous aurions voulu analyser dans le roman d'Andreu Martin (et les autres). Comment les différents personnages prononcent-ils

la langue catalane? Comment manient-ils sa grammaire? Comment utilisent-ils son vocabulaire? Malheureusement, pour diverses raisons, tous ces phénomènes n'apparaissent pas dans les livres.

Le premier obstacle provient du choix d'écriture que nous avons commenté dans la première partie. Nous avons vu que l'auteur avait choisi d'écrire tout son roman en catalan. Et que, par conséquent, il présente en catalan les dialogues de certains personnages qui sont supposés s'exprimer en castillan. Ce choix pose un problème pour l'auteur et pour nous: le discours direct n'est peut-être pas tout à fait direct, dans la mesure où il est passé par le filtre d'une « traduction ». Même s'il ne s'agit que d'une traduction fictive (les personnages étant eux mêmes fictifs, comme nous l'avons déjà vu) elle implique que les paroles qui figurent écrites dans le roman ne sont pas – ou pas forcément – celles exactes et précises que les personnages sont supposés avoir prononcées. L'écrivain se prive ainsi d'un procédé, fréquemment employé dans ce genre de roman, qui consiste à reproduire graphiquement la prononciation particulière (non conforme aux normes) d'un personnage ainsi que ses écarts par rapport à la norme grammaticale (à la manière, par exemple, d'un Raymond Queneau, dans ses *Exercices de style*<sup>27</sup>). Dans tout le roman, en effet, on ne trouve que trois cas de transcription graphique d'une prononciation particulière:

---

27 "L'était un peu plus dmidi quand j'ai pu monter dans l'esse. J'monte donc, jpaye ma place comme de bien entendu, et voilatipas qu'alors jremarque un zozo l'air pied, avec un cou qu'on aurait dit un télescope..." (Raymond Queneau, *Exercices de style*, coll. Folio Gallimard, 1947, p. 64)

- La forme verbale *anem* (verbe *anar* à l'impératif), apparaît trois fois orthographiée sous la forme *'nem* (p. 9).
- La formule de politesse *si us plau* est orthographiée *sisplau* (p. 78).
- L'interjection *me cago en dena* (ce dernier mot étant, à l'évidence, un euphémisme de *Déu*) est écrite en un seul mot: *mecagondena*. Ainsi que sa variante *mecagontú*.

Mais ces transcriptions, outre qu'elles sont, comme on le voit, assez rares, ne font que reproduire tout bonnement la prononciation courante de ces mots par l'ensemble de la population barcelonaise. Cette prononciation ne permet donc pas d'assimiler le locuteur à une classe sociale particulière, puisqu'elle est commune à quasiment toutes les classes sociales. En dehors de ce cas, on observe que dans tout le roman, l'orthographe des dialogues, et a fortiori celle du récit, est rigoureusement conforme aux normes<sup>28</sup>. Il nous faudra donc renoncer à détecter des phénomènes phonologiques dans notre roman. Nos recherches ne pourront donc

---

28 Il y a bien quelques erreurs de-ci, de-là, mais qui peuvent être considérées comme des coquilles d'imprimerie:

\* p. 114: cada cop que vulguin veurem (veure'm)

\* p. 123: deixat estar (deixa't estar).

\* p. 127: El que (què) sé?

\* p. 141: és qüestió de hores (d'hores)

\* p. 143: bufetada que queda (quedà) suspesa en l'aire.

s'orienter que vers les aspects grammaticaux et lexicaux. Voilà pourquoi nous avons préféré le terme de *registre de langue* à celui de *sociolecte*. Un sociolecte, on l'a vu est un système complet, qui englobe des phénomènes linguistiques de nature diverse et qui les relie à l'appartenance à un groupe social. La notion de *registre de langue* nous paraît moins systématique et moins marquée socialement. Moins systématique car on peut l'appliquer à un fait isolé (spécialement aux mots et aux tournures). Moins marquée socialement puisque le fait de s'exprimer dans un registre de langue donné n'implique pas, ou pas forcément, l'appartenance à une classe sociale déterminée. Bien au contraire, nous utilisons tous différents registres selon les circonstances et les nécessités de chaque moment. Savoir adapter le registre de langue à la situation et au message que l'on souhaite faire passer est l'une des conditions nécessaires à une expression riche et efficace. Nous avons déjà entrevu (cf. 1.2) que tel est le cas dans *Barcelona Connection*. Il nous faut maintenant approfondir cet aspect des choses.

## 1.3 ANALYSE DES PHENOMENES DE LANGUE

### 1.3.1 Langue soutenue et correction grammaticale

Plusieurs passages cités nous ont déjà montré que l'auteur n'hésite pas à faire employer au narrateur des mots qui n'appartiennent pas au catalan couramment parlé à Barcelone, ce que l'on pourrait appeler le barcelonais standard. Il n'y a, bien entendu, rien d'étonnant à cela. Il est normal que, dans un roman, l'écrivain fasse appel à toutes les ressources de la langue. Il serait trop long de dresser ici la liste exhaustive des mots, des locutions, des tournures que l'on pourrait considérer comme appartenant à un registre de langue soutenu, voire recherché. Nous pouvons cependant citer ici, à titre d'exemple, quelques mots, recueillis tout au long du texte, qui ne sont pas ceux qu'aurait spontanément utilisés un locuteur barcelonais (nous mettons entre parenthèses le mot standard barcelonais):

p. 8: *engrapar, enxampar* (*agafar*);

p. 9: *posar-se dempeus* (*aixecar-se, posar-se dret*);

p. 14: *quequejar* (*tartamudejar*);

p. 16: *bramular* (*cridar, bramar*);

p. 17: *entabanar* (*enganyar*);

p. 32: *bajanada* (*bestieses, tonteries*);

p. 34: *cercar* (*buscar*);

- p. 35: *llambregada (mirada)*;
- p. 42: *fer l'orni (fer el distret)*;
- p. 48: *altri (un altre, una altra persona)*
- p. 78: *fer marrada (fer una volta)*;
- p. 79: *de sobines (Ajagut boca amunt)*;
- p. 154: *agotnat (ajupit)*; etc.

Tous ces mots, dont la plupart apparaissent d'ailleurs plus d'une fois dans le texte, peuvent, on le voit, être remplacés par d'autres, plus courants. Ce qui prouve la volonté de l'auteur de dépasser le cadre de la langue orale standard. Dans le même sens, on peut citer d'autres mots pour lesquels il est difficile de trouver un équivalent ou pour lesquels l'équivalent serait un mot castillan. Ainsi on peut lire p. 14: "*L'home se'ls mirava bocabadat com un lluç*". Comment exprimer ce *bocabadat* en mots courants si ce n'est à l'aide d'une périphrase (*amb la boca oberta*) ou d'un castillanisme du genre "*bocaobert*" ou même "*boquiobert*"? De même, des mots comme *un tret* (p. 22) ou *un aldarull* (p. 28) sont habituellement remplacés par des mots empruntés au castillan: *un tiro*, *un lio*. Martín corrige aussi le castillanisme, devenu presque règle générale, qui consiste à féminiser le mot *senyal*, qui est masculin, en catalan. Il va même jusqu'à corriger la curieuse déformation du mot castillan *gaseosa*, couramment transformé en *graciosa* (ce qui ne manque pourtant pas d'une certaine allure) par le catalan oral, pour rétablir la forme académique *gasosa*.

Tout ceci montre le souci de l'auteur d'employer un catalan plus "authentique", plus riche et moins castillanisé que le barcelonais courant. Ce que l'on peut apprécier plus aisément dans des phrases comme: *"El Giner se'l mirà amb la cara embotornada pel menyspreu"* (p. 33). Ou: *"El Huertas es posà dempeus, violentat, desitjant etzibar una bufetada a aquella dona"* (p. 63). Ou encore: *"No hi havia ningú i, en canvi, al Huertas, li va semblar curull de presències ominoses"* (p. 102). Ce que nous confirme également l'utilisation – assez fréquente – de locutions telles que: *tirar-s'ho a l'esquena* (p. 30; s'en moquer), *engegar a dida* (envoyer promener), *afluixar la mosca* (graisser la patte)... Ce même souci se retrouve dans le choix de certaines formes verbales: *haig d'anar* (p. 106) au lieu de *he d'anar*, bien plus courant; *o potser fóra millor* (p. 107), au subjonctif imparfait là où on aurait couramment le conditionnel: *o potser seria millor*.

Il faut aussi remarquer l'utilisation des pronoms personnels atones. Les règles d'emploi de ces pronoms sont redoutées de tous les étudiants en catalan parce que particulièrement complexes. Complexes et quelque peu artificielles, puisqu'elles ont été fixées par les grammairiens du début du siècle, ceux-là mêmes qui ont fixé les normes orthographiques – Pompeu Fabra, en particulier – dont le souci était d'établir une norme commune à l'ensemble des Pays Catalans. Ce qui fait que ces règles ne sont, en fait, nulle part respectées au pied de la lettre (sauf à l'écrit et par les professeurs de catalan, lorsqu'ils assurent leurs cours). Le parler barcelonais, en particulier, en est bien loin. Les écarts par rapport à la norme sont fréquents et bien

connus. Le barcelonais, par exemple, dit *"aparteu-se"* au lieu de *"aparteu-vos"*; *"escapem-se"* au lieu de: *"escapem-nos"*. Ces écarts sont particulièrement importants lorsqu'il s'agit de combiner deux pronoms. Or, en parcourant les pages de ce livre, il est facile de trouver de nombreuses phrases où ces pronoms sont employés, seuls ou en combinaison, sans la moindre erreur: *"li ho havien aconsellat"* (p. 17), là où le barcelonais dirait: *"l'hi havien aconsellat"*; *"sense conèixer-ne bé les dificultats"* (p. 17), et non: *"sense coneixe'n bé "...* On trouve même des formes particulièrement complexes, comme dans la phrase suivante: *"els regalaven els negatius o potser no els els ensenyaven mai"* (p. 91). Cette combinaison, parfaitement correcte selon les manuels de grammaire, n'est quasiment jamais employée. La plupart des barcelonais – pour ne pas dire des catalans – ignorent jusqu'à son existence. La forme inévitablement utilisée, bien que jugée incorrecte par les grammairiens, est: *"no els hi ensenyaven"* (forme calquée sur le singulier: *"no l'hi ensenyaven"*).

L'auteur semble donc très attaché au respect des normes, au point que l'on pourrait presque lui reprocher une tendance à l'hyper-correction, voire au purisme, ce qui n'est pas toujours en accord avec le contexte et avec ses personnages. Car si un tel perfectionnisme peut se justifier lorsqu'il s'agit du narrateur, il a de quoi surprendre s'agissant de certains personnages. A titre d'exemple, un personnage (*"Obispo"*) issu des classes sociales les plus défavorisées (d'origine gitane, chef d'une bande de délinquants des quartiers pauvres) est cependant capable de

prononcer une phrase telle que: *"ets massa passerell per ficar-te en aquest aldarull, noi..."*. Quant à la phrase citée ci-dessus (*"els els ensenyaven"*), elle est prononcée par une jeune prostituée héroïnomane qui, par ailleurs s'exprime dans un langage des plus crus. Force est donc de constater un certain manque de cohérence entre le statut social des personnages et leur façon de s'exprimer.

Ce manque de cohérence est d'autant plus flagrant que, dans la même phrase, ce même personnage est capable de commettre une belle faute dans l'emploi des pronoms. La phrase complète est, en effet, la suivante: *"Imagino que, un cop s'hi ficaven, els regalaven els negatius, o potser no els els ensenyaven mai, o potser tant se'ls fotia..."*. L'expression construite sur le verbe *fotre* qui exprime l'indifférence et le mépris, est (à la 1<sup>ère</sup> personne du singulier) *"[tant] se me'n fot"* (expression attestée par les dictionnaires catalans que nous avons consultés). Elle combine donc deux pronoms personnels faibles (COI et COD) et le pronom adverbial *en*. Dans cette phrase la forme correcte (au sens grammatical, bien sûr) serait donc : *tant se'ls en fotia*. Il est vrai que, cette combinaison de trois pronoms étant perçue comme difficile, l'usage courant a tendance à simplifier l'expression en *tant me fot*. Dans ce cas on devrait avoir dans le texte : *tant els fotia*. L'expression telle qu'elle apparaît dans le texte semble donc être un mélange entre ces deux formes. Ou plutôt une tentative avortée de décliner la forme complète à la troisième personne du pluriel. Or, une telle erreur fait penser aux parlers *xava* et *xarnego*, selon l'appellation de López del Castillo dont nous avons fait mention plus haut (cf. 2.1). Nous avons vu,

en effet, que l'une des caractéristiques de ces sociolectes, est un mauvais emploi des pronoms atones *en, hi, ho*. Nous pouvons donc nous demander si l'auteur a voulu caractériser le personnage en lui attribuant une façon de parler particulière aux quartiers les plus pauvres de Barcelone. Mais alors, pourquoi ce personnage est-il capable – et dans la même phrase, encore – d'utiliser, sans se tromper, une combinaison aussi peu courante que *els els*? Le contraste a de quoi surprendre.

### 1.3.2 Erreurs grammaticales et évolution de la langue

Pour essayer de comprendre cette contradiction, il faut donc vérifier dans le livre, si de semblables erreurs se reproduisent. Dans le cas contraire, nous pourrions conclure à une simple faute d'imprimerie. Or, tel n'est pas le cas, puisque d'autres erreurs comparables parsèment notre texte. Citons-en quelques unes:

1. "*Esteu bojos si us penseu que m'aniré del morro*" (Obispo, p. 29). La forme correcte serait: *Me n'aniré*.
2. "*Hi ha uns que son més enllà de la frontera...*" (Huertas, p. 46). La forme correcte serait: *n'hi ha que*.
3. "*El Faura va riure i li va dir que no fes cas*" (Narrateur, p. 47). Forme correcte: *que no en fes cas*.

4. "Hi ha una que es diu *Silvia*, que té relacions amb gent de categoria." (*Banderita*, p. 53). Là encore la forme correcte serait: *n'hi ha una*.
5. "No tinc ni idea". (*Paloma*, p. 87) Au lieu de: *no en tinc ni idea*.
6. "Tot se us anirà en orris". (*Paloma*, p. 89) Au lieu de: *tot se us n'anirà*.
7. "*Estic acusant un magistrat que deté uns, però no uns altres*" (*Huertas*, p. 99).  
Au lieu de: *en deté uns però d'altres no*; ou : *en deté uns però uns altres no*;  
ou encore : *que deté els uns però no els altres*.
8. "*fot el camp o sortiràs perdent. (...) Si li toques un pèl, "sortiràs perdent, Calderé.*" (*Muntané*, p. 105) Au lieu de: *en sortiràs perdent*.
9. "*Abans de presentar-se al Club Mercumbé, el Huertas i el Faura es van estar informant, trucant aquí i allí, per no anar amb les mans buides.*" Au lieu de:  
*per no anar-hi*
10. "*Una estudiant que es pensava que allà podia anar només per ensenyar els pits i prou.*" (*Paloma*, p. 93) Au lieu de: *allà hi podia anar* ou : *allà podia anar-hi*.

11. "*Parlem-ho demà*" (Huertas, p. 107) Au lieu de: *parlem-ne*

Comme on le voit, il ne s'agit pas d'un ou deux cas isolés, qui auraient pu faire penser à une erreur d'imprimerie. D'autant plus que, lorsqu'on analyse ces erreurs on remarque certaines constantes. Dans les phrases 1 et 6, l'erreur porte sur le verbe *anar-se'n* qui, comme en français *s'en aller*, s'accompagne de deux pronoms pour prendre le sens de partir. Mais en castillan, le pronom *en* n'ayant pas d'équivalent, on exprime ce même sens par *irse*; c'est à dire avec un seul pronom. L'oubli du pronom *en* (ou d'une de ses variantes) est donc, de toute évidence, un castillanisme.

Dans les phrases 2 et 4, c'est la périphrase *hi ha* qui est à l'origine de l'oubli: en catalan, comme en français encore une fois, lorsqu'elle s'accompagne d'un pronom complément, c'est nécessairement *en*. En castillan, faute d'un pronom équivalent, on a recours à d'autres pronoms ou, lorsque cela ne pose pas de problèmes de compréhension, à l'omission. D'où les formes que l'on trouve ici: *hi ha uns*, *hi ha una* (notons que dans ce cas, dès lors que l'on emploie correctement *en* – *n'hi ha* – l'autre pronom – *uns* – devient superflu).

Dans les phrases 3 et 5, on trouve des tournures verbales qui appellent nécessairement un complément de nom: *fer cas d'algú* ou *d'alguna cosa*, *tenir idea d'alguna cosa*. Elles ne peuvent en aucun cas être utilisées, comme c'est le cas ici,

de façon absolue. Le complément du nom doit être, soit précisé *in extenso*, soit simplement rappelé par le pronom *en*. En castillan, par contre, lorsque ce complément est précisé dans les phrases précédentes, il peut être sous-entendu par la suite. C'est donc, encore une fois, sous l'influence du castillan que le pronom est omis.

Le verbe *parlar* (phrase 11), en revanche, peut parfaitement être employé sans complément. Ce qui n'est pas possible c'est d'accoler à ce verbe intransitif un complément d'objet direct, comme c'est le cas ici avec ce *parlem-ho*. Cette règle est d'ailleurs tout aussi valable en castillan qu'en catalan. Cependant, faute de disposer d'un pronom génitif neutre (rôle que joue, en catalan, *en*), le castillan oral recourt à l'accusatif neutre *lo* : *hablémoslo*, alors qu'en toute rigueur grammaticale, il faudrait dire (et surtout écrire) *hablemos de ello* (ou *de esto*, *de eso*, *de aquello...*). Et, en catalan, bien entendu, *parlem-ne*.

La phrase 7 est un curieux mélange de purisme et de confusion. Pour exprimer la même phrase en castillan on dirait: *un magistrado que detiene a unos pero no a otros*. Mais, comme le complément d'objet direct se construit, en catalan, sans préposition, on a supprimé la préposition *a* devant *uns* et *altres*. Ce qui donnerait : *un magistrat que deté uns però no altres*. Construction que tout catalanophone perçoit comme incorrecte. D'une part parce que le pronom *altre* ne s'utilise que très rarement sans article (l'alternance *uns / altres*, sans article ne

s'utilise pratiquement que lorsque ces deux pronoms sont sujets<sup>29</sup>, ce qui n'est pas le cas ici). D'autre part, *uns* est ici un indéfini partitif. Il exprime l'idée d'une partie par rapport à un total sous-entendu. Il équivaut donc à *una part [de]*. Il convient, dans ce cas, de représenter ce substantif sous-entendu par le pronom *en*<sup>30</sup>. C'est donc encore l'omission du pronom *en* – probablement sous l'influence du castillan – que l'on constate ici.

Un dernier cas d'omission du *en* est celui de la phrase 8 où ce pronom remplace un complément circonstanciel de lieu introduit par *de*. Il s'agit ici du *en* qui indique le lieu d'origine, la provenance (*vas a Barcelona? Doncs jo en vinc*). Comme ce lieu est ici d'ordre abstrait, métaphorique (= *sortiràs perdent d'aquesta historia*), il n'a probablement pas été perçu comme tel. Ce pronom, indispensable du point de vue de la grammaire, est donc superflu du point de vue du sens. Et, une fois de plus, l'influence du castillan semble l'avoir emporté sur les règles de grammaire.

Enfin, dans les phrases 9 et 10, on constate également l'omission d'un pronom, mais il s'agit ici du pronom *hi*. Là encore, ce pronom peut sembler superflu, voire pléonastique, dans le cas de *allà hi podia anar*, puisque le complément de lieu est déjà représenté par *allà*. On remarquera d'ailleurs que la construction *podia anar*

---

29 Cf. A. M. BADIA MARGARIT, *Gramàtica catalana*, Biblioteca Románica Hispánica, Ed. Gredos, 1975, T. I, p.241, § 132, 3, e et T. II, p. 226, § 288, h.

30 Cf. A. M. BADIA MARGARIT, Op. cit., T. I, p. 182, § 111, d.

*allà* est parfaitement correcte. Car, dans ce cas, le complément circonstanciel de lieu est à sa place habituelle. C'est donc son antéposition au verbe qui requiert son dédoublement par le pronom *hi*.

En somme, ce que l'on constate dans tous ces cas c'est l'élision des pronoms *en* et *hi*, pronoms qui, nous l'avons vu, n'ont pas d'équivalent en castillan. Et, dans la phrase 10, une confusion entre *en* et *ho*. Ce dernier pronom a bien un équivalent en castillan, mais nous avons vu que son emploi n'était pas toujours le même qu'en catalan. Pourtant, nous l'avons déjà dit, il ne s'agit là que de cas relativement rares. En parcourant le texte on constate qu'en général, ces trois pronoms sont régulièrement utilisés, sans la moindre erreur. La tendance générale est donc à l'hypercorrection, les fautes que nous avons relevées étant donc l'exception. . D'autre part, nous avons remarqué que, lorsque de tels oublis se produisent, c'est toujours dans des constructions où cet oubli ne pose aucun problème de sens. Et, par conséquent, dans des cas où l'ajout de ces pronoms peut paraître inutile. Inutilité qui apparaît d'autant plus évidente lorsqu'on est bilingue et que l'on dispose par conséquent du contre-exemple du castillan. Vu sous cet angle là, on pourrait donc considérer que ce qui sous-tend ces erreurs c'est en fait un principe d'économie: pour parvenir à un même résultat, on préfère toujours la solution la plus économique. Dans cette optique, ce qui, aux yeux des grammairiens, apparaît comme fautif pourrait également être considéré comme une évolution positive de la langue.

Une autre entorse à la grammaire catalane, récurrente dans ce livre, semble aller dans le même sens. C'est l'utilisation du futur et du conditionnel pour exprimer une hypothèse. Ce procédé, fréquent en castillan, n'existe pas, en principe, en catalan. Or, on le rencontre de nombreuses fois dans ce roman:

- p. 11 (Faura): *"què voldrà, ara?"*
- p. 12 (Narrateur): *"amb una cara de fàstic que feia pensar si no seria aristòcrata."*
- p. 54 (Huertas): *"No serà aquí on treballa la noia aquella que et porta boig..."*
- p. 87 (Huertas): *"Alguna onda t'arribaria."*
- p. 107 (Faura): *"No et pensaràs que et deixaré sol perquè després tu solet et pengis totes les medalles, oi?"*
- p. 118 (Amèlia): *"Estaràs content, no?!"* (2 fois)
- p. 156 (Huertas): *"Segurament haurien fet malbé la nau espacial de l'Oscar."*

Là encore, on pourrait considérer que, plus qu'une faute, il s'agit d'un apport linguistique utile pour la langue catalane qui s'enrichit ainsi d'une nouvelle manière d'exprimer l'hypothèse. Mentionnons, pour finir, bien qu'elle n'apparaisse qu'une seule fois, la construction *com* + subjonctif, que l'on rencontre p. 69 : *"Adolfo, que et veig venir. Com em posis un glaçó al damunt, te l'empasses"*. Comme on le perçoit

bien dans la phrase, cette tournure, elle aussi empruntée au castillan, est l'équivalent du français *si jamais*<sup>31</sup>. Nuance qui n'a pas de traduction exacte en catalan (la solution la plus proche serait sans doute *si* + indicatif, c'est à dire la construction du potentiel simple). Il est donc clair, une fois de plus, que cette transgression syntaxique peut constituer un apport constructif pour le catalan.

Cependant, on rencontre aussi, en parcourant le texte, d'autres formes de transgression des règles de la morphologie et de la syntaxe, dont l'utilité semble nettement plus discutable. Puisque l'on a parlé, ci-dessus, de l'omission de certains pronoms, il convient de mentionner la phrase suivante, prononcée par le "second rôle" du roman, le policier Faura (p. 47):

*"I el xaval que ningú no l'ha ensenyat a treballar, i que tant faria que l'haguéssin ensenyat perquè llavors seria a l'atur".*

Il ne s'agit plus ici d'omission, mais de confusion entre deux pronoms de la troisième personne: l'accusatif et le datif (autrement dit le complément d'objet direct et indirect). Il est plus que vraisemblable, une fois de plus, que l'explication de cette confusion est à rechercher du côté du castillan. Dans cette langue, en effet, le complément d'objet direct se construit avec la préposition *a* lorsqu'il s'agit d'une (ou

---

31 Voir, par exemple: P. GERBOIN, C. LEROY, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, Hachette, 1991-1994, p. 395.

plusieurs) personne(s), ce qui rend parfois difficile la distinction d'avec le complément d'objet indirect. Surtout avec des verbes, comme celui que l'on a ici (*ensenyar*), qui ne peuvent s'appliquer qu'à des personnes (ou à des animaux, qui se trouvent alors "personnifiés"). Cela se traduit par de fréquentes confusions sur l'usage des pronoms personnels de la troisième personne (les problèmes bien connus du *leísmo*, du *loísmo* et du *laísmo*, signalés par la plupart des manuels de grammaire<sup>32</sup>). Ce sont ces problèmes que l'on trouve ici transposés au catalan. Sans aucune raison, cette fois-ci, puisque dans cette langue le complément d'objet direct se construit sans préposition et qu'il n'y a donc aucune confusion possible.

Tout ceci nous conduit à nuancer ce qui a été dit plus haut sur l'évolution positive de la langue. Cette erreur là semble bien n'être que cela: une erreur. Et en l'occurrence, on ne voit guère ce qu'elle pourrait apporter de constructif à la langue. On peut d'ailleurs citer d'autres cas similaires. Par exemple, p.92, on peut lire: "*Devia de ser aquell dia, doncs.*". Il s'agit de nouveau d'une tournure calquée sur le castillan: la périphrase verbale *deber* + infinitif peut, dans cette langue, avoir deux sens: l'hypothèse et l'obligation. C'est pourquoi on utilise la tournure *deber de* pour lever l'ambiguïté et préciser qu'il s'agit d'une hypothèse. Or, en catalan, le verbe *deure*, suivi d'un infinitif, ne peut exprimer qu'une hypothèse. En aucun cas une obligation (celle-ci s'exprime ordinairement avec *haver de* + infinitif ou avec le semi-auxiliaire *caldre*). L'ajout de la préposition *de* ne présente donc strictement aucun intérêt. Il ne

---

32 P. GERBOIN, C. LEROY, Op. cit., pp. 65-68.

fait qu'allonger la phrase, allant ainsi à l'encontre du principe d'économie énoncé ci-dessus. C'est d'autant plus évident ici qu'à la même page, quelques lignes auparavant, on trouve la forme correcte: *devia ser*.

Le constat est le même en ce qui concerne le mauvais emploi du pronom relatif, dans la phrase: "*Si la noia li hagués fet cas (...), hauria estat ell el que hauria embrutat el parquet de cervell.*" (Narrateur, p. 119). Il s'agit une fois de plus d'un castillanisme, le pronom relatif castillan *el que* pouvant s'appliquer indifféremment aux personnes ou aux objets, tandis que le catalan fait la distinction, grâce à l'alternance *el que / el qui*. Loin d'enrichir la langue, cette uniformisation ne fait que l'appauvrir.

Comme nous l'avons remarqué chaque fois, toutes les erreurs grammaticales dont il a été question jusqu'ici sont très clairement des castillanisms. On peut cependant aussi en relever quelques-unes, peu nombreuses il est vrai, qui semblent échapper à cette règle. Ainsi, p. 106, le personnage principal dit: "*Si creus que està tancat, no hi ha res més a parlar.*", transformant ainsi le verbe intransitif *parlar* en transitif. Ce qui ne serait pas plus correct en castillan (avec *hablar*, verbe lui aussi intransitif) qu'en catalan. C'est d'autant plus surprenant qu'un peu plus loin, p. 142, on trouve quasiment la même phrase, mais, cette fois, correctement utilisée: "*no hi ha res més de què parlar*". La même remarque est d'ailleurs valable pour le pronom relatif *el qui*, (voir paragraphe précédent) que l'on retrouve, correctement employé p.

113 (Narrateur): "*hi havia els qui respectaven determinats i particulars codis de convivència i n'hi havia que no respectaven a sa mare.*". Ainsi que pour la périphrase *devia ser*, comme on vient de le voir.

Tout ceci nous conduit à douter de la pertinence de ces transgressions grammaticales. S'il est vrai que certaines d'entre elles semblent en mesure d'apporter un enrichissement des possibilités expressives de la langue catalane, les derniers exemples cités ci-dessus tendraient plutôt à démentir ce bel optimisme. Deux autres considérations y contribuent également. En premier lieu le pléonasme de l'avant-dernière phrase: "*Segurament, haurien fet malbé la nau espacial de l'Oscar*". La notion d'hypothèse est ici exprimée de deux façons: par l'antéposition de l'adverbe *segurament* et par l'emploi du conditionnel. Cette surcharge prouve que l'utilisation du conditionnel d'hypothèse n'est sûrement pas motivée par un souci d'économie, mais plutôt par l'influence de la syntaxe castillane. D'ailleurs, la présence d'une virgule curieusement placée entre l'adverbe et le verbe ne traduit-elle pas un certain malaise de la part de l'auteur de cette phrase?

D'autre part, les observations précédentes nous amènent à revenir sur l'omission des pronoms personnels *en, hi, ho*. A la lumière de ce que nous avons vu à propos des autres erreurs grammaticales, il nous semble de moins en moins évident que ces omissions puissent être dictées, là encore, par un souci d'économie conscient ou inconscient. De plus, de telles suppressions ne risquent-elles pas de

déséquilibrer l'ensemble du système et d'entraîner des inconvénients bien plus importants? Sans entrer dans les détails, lorsqu'on compare les emplois de ces pronoms avec leurs équivalents en castillan, on s'aperçoit qu'en contrepartie d'une maigre économie réalisée par leur omission, lorsque celle-ci ne nuit pas à la compréhension de la phrase, on est contraint d'utiliser des solutions bien plus lourdes lorsque la présence du complément est nécessaire: emplois d'adverbes ou de locutions adverbiales, présence du complément intégral... Et dans certains cas de renoncer à certaines nuances<sup>33</sup>, ce qui implique un appauvrissement de la langue.

Ce va et vient que nous avons noté entre respect et transgression des règles nous conduit à poser une autre question sur l'origine de ces erreurs: à qui faut-il les attribuer? À des personnages de basse extraction dont ce serait l'expression normale, ou bien purement et simplement à l'auteur lui-même? Et dans cette hypothèse, s'agit-il de simples erreurs ou bien de transgressions volontaires? Et, si tel était le cas, dans quel but? Le relevé des erreurs de morphologie et de syntaxe que nous venons de dresser au fil des pages nous ouvre une piste qui nous permettra peut-être de répondre à ces questions: celle de la cohérence ou non du registre de langue des personnages. Pour savoir si une telle cohérence se vérifie dans notre roman, il nous faut voir si les fautes que nous avons signalées proviennent toujours des mêmes personnages, ou de personnages de la même classe sociale.

---

33 Cf. A. M. BADIA MARGARIT, *Op. cit.*, T. 1, pp. 180 et 185.

Tout d'abord, lorsqu'on recense les oublis et confusions sur les pronoms *en*, *hi*, *ho* (voir ci-dessus) on constate qu'ils sont presque toujours le fait de personnages incarnant le monde de la marginalité et de la délinquance (ou même de la criminalité): Obispo, Paloma, Banderita, Muntané. Auxquels s'ajoute le héros, Paco Huertas, policier de son état. Certes, un policier n'appartient pas à la même classe sociale que ses "clients", mais ne dit-on pas qu'à force de fréquenter des malfrats, les policiers finissent par en adopter le langage? Et tant pis si ce n'est là qu'un cliché: le roman policier se nourrit aussi de ce genre de stéréotype. Jusque là, tout pourrait paraître cohérent. Le problème est que le narrateur, lui aussi, commet le même genre de faute. Certes, nous avons vu (v. 1.2) qu'à certains moments – et c'est le cas ici – il parle au nom de ses personnages et que dans ce cas il utilise le même registre de langage qu'ils auraient eux-mêmes utilisé. Toutefois, ceci est surtout vrai pour le lexique (dont nous parlerons plus loin). Dans la mesure où ce narrateur n'est pas un personnage mais un être abstrait dont nous ne savons rien, il n'a nul besoin d'être caractérisé par son langage. Et puisque, en utilisant le style indirect libre, il a choisi de remodeler le discours des personnages, pourquoi, dans quel but, reproduirait-il leurs fautes de grammaire? On comprend volontiers que pour traduire leurs pensées il reprenne leurs mots, mais la construction de la phrase est de sa responsabilité. C'est précisément la caractéristique du discours indirect.

Voilà pourquoi ces fautes commises par le narrateur sont troublantes. Elles ne

se limitent d'ailleurs pas à quelques oublis de pronoms personnels: nous avons relevé aussi (voir ci-dessus) un conditionnel d'hypothèse et une faute sur le relatif *el que* / *el qui*. Pronom relatif qui, ailleurs, est correctement utilisé (voir ci-dessus). De plus, dans les deux cas, le narrateur exprime la pensée du personnage principal. Cette différence de construction ne se justifie donc pas. La même remarque est valable pour l'alternance *devia ser* / *devia de ser*. Il n'y a aucune raison apparente pour qu'un même personnage emploie la première forme dans une réplique, puis la deuxième dans la réplique suivante. Entre les deux il n'y a aucun bouleversement dans la situation qui puisse justifier un tel changement.

Le seul cas que nous avons pu déceler qui puisse étayer la thèse de différents degrés de correction grammaticale selon la classe sociale des personnages concerne la phrase "*no hi ha res més a parlar*". Celle-ci est en effet prononcée par Huertas, le policier. Or, la version correcte de cette même phrase apparaît (p. 142) prononcée par un avocat (puis reprise par le même Huertas dans sa réponse). Voilà donc un avocat qui, étant d'un milieu social plus élevé, s'exprime mieux que notre policier (lequel corrige alors son erreur). Seulement, cette belle hiérarchisation linguistico-sociale (pour éviter le terme *sociolinguistique* dont le sens est différent) s'écroule lorsqu'on constate, p. 99, que le magistrat Solà – donc un personnage de même niveau social que le susdit avocat –, dit, lui aussi, et sur un ton fort sentencieux: "*el que té el vici del joc, jugarà*". Voilà qui ruine nos derniers espoirs de découvrir une cohérence entre la classe sociale des personnages et la correction

morphosyntaxique de leur expression.

Mais une question demeure: si les fautes grammaticales que nous avons constatées ne peuvent s'expliquer par l'appartenance sociale des personnages, alors qui en est le responsable? À ce stade de notre raisonnement, procédant par élimination, comme dans une enquête policière, si nous ne pouvons pas accuser les personnages ni le narrateur, il ne nous reste plus qu'un seul suspect: l'auteur. Mais alors, si c'est lui le coupable, si c'est de lui que viennent les fautes, nous devons nous demander pourquoi. Quel est, en somme, le mobile du crime?

Pour nous aider à élucider ce mystère, il nous semble nécessaire d'approfondir les questions lexicales. Ce qui devrait nous permettre, pensons-nous, d'établir des liens entre grammaire et vocabulaire et, peut-être, de nous sentir à même de répondre à cette question.

### **1.3.3 Questions de lexique**

Il a déjà été question de lexique à propos de la langue soutenue (v. 3.1). Nous avons vu comment, dans ce registre de langue, lexique et rigueur grammaticale vont de pair. On pourrait, à l'inverse, supposer qu'une expression plus relâchée sur le plan morphosyntaxique soit accompagnée d'un certain type de vocabulaire (v.2.1). Et tout naturellement on pense à certains mots ou expressions qui figurent sur les

dictionnaires, précédés d'un qualificatif (généralement abrégé: *fam.*, *pop.*, *arg.*, *vulg.*) indiquant leur appartenance à un registre de langue. Cette catégorisation pose cependant de nombreux problèmes. En premier lieu celui de l'imprécision de ces termes. Prenons par exemple celui qui semble couvrir le champ le plus large: *populaire*. C'est un dérivé de *peuple*. Mais comment faut-il comprendre ce mot? *Peuple* peut, en effet, désigner l'ensemble des membres d'une société ou bien seulement la partie inférieure de cette société. C'est évidemment cette dernière acception que nous retiendrons. Mais la limite, on le voit bien, est imprécise. Jusqu'où vont et où s'arrêtent ces classes, dites *populaires*? Dans les sociétés occidentales actuelles, la majeure partie de la population appartient à la classe (ou aux classes) moyenne(s). Faut-il les inclure, totalement ou partiellement, dans le concept de *peuple*? Si on le fait, on va se trouver en contradiction avec l'idée topique du *peuple*, de sa culture, de son parler. Si on ne le fait pas, on va découvrir que le *peuple* est minoritaire dans la société, ce qui est en contradiction avec le sens premier du mot. D'autre part, qualifier un mot ou une expression de *populaire* signifie qu'ils ont une certaine relation avec les *classes populaires*. Mais laquelle? S'agit-il de mots inventés par le peuple ou simplement utilisés par lui? Et pour finir, l'adjectif *populaire* semble limiter l'usage de ces mots aux seules *classes populaires*, ce qui, de toute évidence n'est pas exact. La notion de *lexique populaire*<sup>34</sup> est donc, on le voit, à la fois imprécise et trop restrictive. C'est une notion qui relève davantage de

---

34 Sur ce sujet, voir: P BOURDIEU, Vous avez dit "populaire"?, in: *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 46, 1983, pp. 98-105.

l'appréciation subjective de chaque locuteur que de critères précis et vérifiables. Nous avons vu ci-dessus (v. 2) que les locuteurs du sociolecte *bleda* perçoivent comme *populaires* ou même *vulgaires* des mots pourtant utilisés sans complexes par les meilleurs écrivains. Où se situe, d'ailleurs, la limite entre ces deux adjectifs ? Etymologiquement, *vulgaire* signifie la même chose que *populaire*. La seule différence est la nuance péjorative qu'il comporte. On trouve aussi, dans certains dictionnaires le qualificatif *grossier*. Là encore, la différence avec *vulgaire* ne va pas toujours de soi.

Prenons comme exemple un mot que l'on rencontre fréquemment dans ce roman ainsi que dans le parler quotidien : *merda*. On constate que le *Diccionari Català-Valencià-Balear*<sup>35</sup> le qualifie simplement de *familier*. Le *Diccionari de la Llengua Catalana de l'Institut d'Estudis Catalans*<sup>36</sup>, pour sa part, semble le considérer comme un mot tout à fait standard, puisqu'il ne précise aucun registre de langue (ce qu'il fait pourtant pour d'autres mots). Si on prend maintenant son équivalent français qui est, on en conviendra, au moins aussi fréquemment utilisé par les locuteurs de notre langue que par les catalanophones, on observera alors, non sans surprise, que le *Petit Robert*<sup>37</sup> le qualifie de *vulgaire* dans toutes ses

---

35 ALCOVER, A. M., MOLL, F., *Diccionari Català-Valencià-Balear*, 2ème édition, 1975. Nous conviendrons de le désigner désormais par l'abréviation AlcM.

36 Institut d'Estudis Catalans, *Diccionari de la Llengua Catalana*. Nous conviendrons de l'appeler désormais par l'abréviation DIEC.

37 *Dictionnaire le Petit Robert*, Paris 1978, p. 1184.

acceptations ; le *Petit Larousse Illustré*<sup>38</sup> considère *vulgaire* uniquement sa première acception et *très familier* toutes les autres ; quant au *Dictionnaire du français* de Hachette (édition 1989), il définit ce mot comme *grossier* dans toutes ses acceptions. Enfin, du côté des dictionnaires castillans, on constate que le *Diccionario de la Lengua Española* de la Real Academia Española<sup>39</sup> considère ce mot comme standard pour le sens premier, comme *coloq. (coloquial)* pour la plupart des autres acceptions et comme *vulg. (vulgar)* quand il s'agit d'une interjection ; tandis que le *Diccionario del uso del Español* de María Moliner<sup>40</sup> le qualifie de *vulgar e inconveniente* dans tous les cas. On voit par là la part de subjectivité que suppose l'application de ces qualificatifs aux entités lexicales. Cela est dû au fait que la frontière entre ces différentes catégories est extrêmement imprécise et d'ailleurs mouvante, puisque toute langue vivante est en perpétuelle évolution (par conséquent, ce qui est considéré vrai aujourd'hui peut être remis en question demain) et en particulier dans ces registres de langue où les locuteurs n'éprouvent aucune gêne à transgresser les normes.

Les choses sont encore moins claires lorsqu'on parle d'*argot*. Prenons comme autre exemple le mot *calés*. L'Alcover-Moll le range dans cette catégorie. Mais en toute rigueur, un mot d'argot qui figure dans un dictionnaire généraliste (car il existe

---

38 *Petit Larousse Illustré*, Paris, 2000, p. 645.

39 Nous conviendrons de le désigner désormais par l'abréviation DRAE.

40 M. MOLINER, *Diccionario del uso del Español*, ed. Gredos, Madrid, 1990, vol.2, p. 412.

aussi des dictionnaires spécialisés, comme celui de J. Pomares<sup>41</sup>) n'est plus tout à fait de l'argot. Car, au fond, qu'est-ce que l'argot? Ou plus exactement qu'est-ce qu'un argot, puisqu'il en existe, en fait, plusieurs (l'argot des casernes, celui des prisons, celui des lycéens et collégiens, etc.)? Pour les linguistes il s'agit de *"variantes linguistiques parlées par des collectivités fermées sur elles mêmes et ayant une forte conscience de groupe "*<sup>42</sup>. Mais, bien entendu, l'argot par antonomase est celui des groupes situés au plus bas de l'échelle sociale et surtout dans la marginalité. Celui des délinquants, des prostituées, des trafiquants... Voilà qui pourrait concerner notre roman, puisque l'on y trouve précisément ce type de personnages. Mais, pour ses locuteurs réels, l'argot est à la fois un signe de reconnaissance et une manière de communiquer entre eux sans être compris du commun des mortels. C'est pourquoi il doit être en évolution permanente, car il cesse de jouer ces deux fonctions dès lors qu'il est compris des personnes extérieures à la communauté. A partir du moment où un mot ou une expression d'argot est connue et utilisée par un large public, il cesse donc d'être de l'argot au sens strict. On peut, tout au plus, dire qu'il s'agit d'un mot *d'origine argotique* (c'est d'ailleurs ce qu'il faut comprendre lorsqu'un dictionnaire donne ce qualificatif à un nom) ou alors le qualifier de *populaire*, comme le fait le DIEC. Et, si son usage se répand – comme c'est le cas

---

41 J. POMARES, *Diccionari del català popular i d'argot*, edicions 62, 1997. Par commodité nous conviendrons de le désigner désormais par l'abréviation DCPA.

42 Cf. L. PAYRATO, E. BOIX, M.R. LLORET, M. LORENTE, *Corpus, corpora. Actes del 1er i 2n Colloquis lingüístics de la Universitat de Barcelona* (CLUB 1, CLUB 2), PPU - secció de Lingüística Catalana, departament de Filologia Catalana, Universitat de Barcelona, 1996, p. 177.

du mot *calés* – on peut même le considérer comme simplement *familier*.

Contrairement aux vrais marginaux, les personnages du roman ne peuvent pas s'exprimer vraiment en argot: s'ils le faisaient, leurs paroles seraient incompréhensibles pour la quasi totalité des lecteurs. Leur "argot" se limitera donc à l'emploi de mots d'origine argotique, répertoriés ou non par les dictionnaires, mais en tout cas suffisamment connus pour être compréhensibles par tous. C'est là une nouvelle limitation à laquelle se heurte le romancier dans son souci de réalisme. Nous ne trouverons donc pas de véritable argot dans notre roman, mais des mots et des locutions argotiques, populaires, familiers, vulgaires ou même, comme nous l'avons vu, *grossiers, inconvenants, malsonnants* ou *malséants*... Et, puisque nous avons vu que ce genre de classification pose plus de problèmes qu'elle n'en résout, nous préférons regrouper tous ces mots et expressions dans une catégorie unique. Les linguistes anglo-saxons utilisent, pour ce faire, l'adjectif *colloquial*: « *colloquial word, colloquial English, colloquial style*... ». Ce terme a été repris tel quel par les linguistes hispaniques (en catalan comme en castillan). En français, par contre il ne convient pas puisque *colloque* désigne dans notre langue une discussion savante et non une conversation informelle. Nous préférons donc parler de mots ou de locutions *informels* ou encore *non conventionnels*. En effet, ils ont en commun d'être des mots que l'on n'utilise que lorsque le locuteur ne respecte pas les conventions sociales du langage, soit parce qu'il en méconnaît les règles, soit parce qu'il a délibérément choisi de les transgresser. C'est ce genre de lexique que nous nous

proposons d'analyser ici.

Ainsi donc, lorsqu'on relève les occurrences de mots et de locutions *informels* dans *Barcelona connection*, on constate d'abord que la liste est longue et variée. Visiblement, Martín dispose d'un répertoire conséquent et n'hésite pas à s'en servir. Il n'est évidemment pas possible de commenter chacun de ces mots ou expressions. Il est, par contre, possible de les classer, non pas selon les critères auxquels nous venons de nous référer, mais – pour commencer – selon qu'ils figurent ou non dans les dictionnaires généralistes. Pour ce faire, nous avons choisi en premier lieu le *Diccionari Català-Valencià-Balear* d'Antoni M<sup>a</sup>. Alcover et Francesc de B. Moll<sup>43</sup>, pour plusieurs raisons. En premier lieu, parce qu'il s'agit d'un dictionnaire très détaillé, fruit d'enquêtes menées sur l'ensemble des territoires de langue catalane et, par conséquent, très bien documenté sur la langue orale. En deuxième lieu parce que sa version définitive, selon les tomes, a été fixée entre les années 1950 et 1965 (L'édition dont nous avons fait usage date de 1975, mais il ne s'agit que d'une réimpression). Ces dates relativement anciennes nous permettront de reconnaître les mots qui sont depuis longtemps reconnus comme faisant partie de la langue catalane, même s'ils sont parfois désignés comme castillanismes.

---

43 Antoni M<sup>a</sup>. Alcover et Francesc de B. Moll, *Diccionari Català-Valencià-Balear*, 10 vol., 2ème édition, 1975. Par la suite, nous désignerons cet ouvrage par l'abréviation AlcM.

En complément de l'AlcM, il nous a paru nécessaire de consulter aussi un dictionnaire plus récent, en l'occurrence le *Diccionari de la Llengua Catalana* de l'Institut d'Estudis Catalans<sup>44</sup>. D'une part pour échapper à une tendance à l'autocensure parfois perceptible sur AlcM, en particulier pour les mots ou expressions concernant le sexe ou irrespectueux envers la religion (parfois qualifiés d'« *indecorosos* » par les auteurs de ce dictionnaire). Exemple caractéristique de cette tendance, l'interjection – pourtant si fréquente dans le langage parlé quotidien – *cony* ne figure pas comme telle, alors que *coi* y figure... comme euphémisme de *cony*.

D'autre part et surtout, parce que dans toute langue vivante il y a un renouvellement permanent. Il est donc normal que, postérieurement à la publication de l'AlcM, de nouveaux mots aient pu être fixés par l'usage et aient donc été admis dans le dictionnaire. C'est pourquoi nous avons utilisé la version « en ligne » du DIEC <sup>45</sup>, celle que l'on peut consulter par Internet, de façon à être sûrs d'avoir la toute dernière version avec les modifications les plus récentes de cet ouvrage. L'AlcM a également été mis sur internet par l'IEC mais il s'agit d'une simple transcription de l'unique version sur papier de ce dictionnaire.

---

44 Par la suite, nous désignerons cet ouvrage par l'abréviation DIEC.

45 Il s'agit, en fait, de la deuxième édition de ce dictionnaire.

Enfin, parce que ces deux dictionnaires ont des objectifs nettement différents : le premier vise à donner une présentation exhaustive des mots, locutions et dictons de la langue catalane dans l'ensemble de son aire linguistique. On pourrait dire que c'est un *dictionnaire d'emploi* ou *d'usage*. Le deuxième est celui de l'institution qui « fait autorité » sur la langue catalane. L'Institut d'Estudis Catalans est en effet l'équivalent catalan de l'Académie Française ou de la Real Academia Española. C'est lui qui définit officiellement les mots ou expressions de la langue ainsi que ses normes grammaticales. Son dictionnaire est un *dictionnaire normatif*. La présence d'un mot dans ce dictionnaire est donc un label de « catalanité » (ou de « non catalanité » en cas d'absence). Ce qui n'empêche pas, bien entendu, que les décisions de l'IEC soient quelquefois contestées par certains philologues. Les différences entre ces deux dictionnaires sont donc significatives. D'un côté l'AlcM est un ouvrage de grande envergure (il se compose de dix volumes). Il est donc nettement plus détaillé que le DIEC qui n'en comporte qu'un. Ses auteurs avaient, de plus, l'ambition de donner une vision aussi complète que possible de la langue catalane sur l'ensemble de ses territoires. C'est pourquoi ils ont recueilli dans leur dictionnaire des mots (avec parfois des acceptions très particulières), des locutions et des dictons en grand nombre y compris lorsqu'ils n'étaient employés que dans des zones restreintes (parfois une seule localité). Ils ont également fait figurer des mots qu'ils considéraient – parfois à tort – comme des castillanismes, quitte à préciser tantôt avant même la définition, tantôt dans les explications étymologiques que tel ou tel mot (ou locution) est emprunté au castillan. De l'autre, le DIEC ne donne aucune

indication sur l'étymologie. Les mots considérés comme non authentiques sont tout bonnement exclus. En revanche, ceux qui y sont acceptés deviennent « officiellement », quelle que soit leur origine, des mots catalans.

Nous faisons donc figurer ci-dessous tous les mots et expressions *informels* relevés, classés en plusieurs listes. Le premier critère de ce classement sera la présence ou non de ces mots et locutions dans les dictionnaires cités. Précisons que nous n'avons considéré comme attestés par les dictionnaires que les mots ou expressions qui y apparaissent avec le sens et la construction trouvés dans le roman. Par exemple, le verbe *cabrejar[se]* (dont *cabrejat* est le participe passé) y figure, mais avec la seule définition suivante: "*fer blancalls la mar moguda pel vent (Empordà)*". Rien à voir, donc avec le sens que l'on trouve dans le roman: [se] mettre en colère (même si l'on pourrait y voir une relation métaphorique: la mer en colère). Nous avons donc considéré ce mot comme non attesté. En revanche, nous avons considéré comme attestés des mots qui ne figurent pas eux-mêmes dans les dictionnaires mais qui sont des dérivés normaux ou de simples abréviations d'autres mots qui, eux, apparaissent en bonne et due place. C'est le cas de *empitofar-se* et *trempera*, dérivés respectifs de *pitof* et *trempar*, ainsi que de *coca*, *estupa*, *poli* et *porno*, abréviations de *cocaïna*, *estupefaent*, *policia* et *pornogràfic*, respectivement<sup>46</sup>.

---

46 Cette dérivation est signalée sur les listes par le signe < placé avant le mot racine. Par ex. : *empitofarse* (<pitof)

Nous avons ainsi établi une première liste de mots et expressions catalans (intitulée « lexique catalan »). Mais, compte tenu des différences que nous avons signalées entre les deux dictionnaires utilisés, il nous a semblé utile de séparer quatre « sous catégories » :

1. Mots et locutions attestés par les deux dictionnaires.
2. Mots et locutions attestés par le DIEC uniquement.
3. Mots et locutions attestés par l'AlcM uniquement.
4. Mots ou locutions catalans attestés par les deux dictionnaires mais d'origine castillane ou castillanismes (d'après AlcM et le DECC)

Cette dernière sous-partie nous a semblé utile, dans la mesure où les auteurs de l'AlcM ont pris soin de préciser l'origine castillane de certains mots. Cette précision est donnée de manière très variable selon les cas. Par exemple, à l'entrée *maco, maca*<sup>47</sup>, avant même de donner une définition de cet adjectif, on nous prévient de ce qu'il s'agit d'un « castellanisme (pres de *majo, maja*) molt estès en el llenguatge vulgar de Catalunya i Mallorca »<sup>48</sup>. Par contre, pour un mot comme *xaval* il faut se reporter aux explications étymologiques (situées en fin d'article) pour lire : « Del cast. *chaval*, al qual s'atribueix origen gitanesc.<sup>49</sup> » Ce qui semblerait indiquer

---

47 Ce mot n'apparaît pas dans *Barcelona Connection*. Mais on le trouvera dans d'autres ouvrages étudiés.

48 AlcM, vol 7, p. 104.

49 AlcM, vol 10, p.922.

que *maco* serait moins acceptable en catalan que *xaval* qui, pourtant, ne semble pas moins castillan.

On peut évidemment se demander en fonction de quels critères s'établit cette différence de traitement. Sûrement pas celui de l'usage courant puisque AlcM signale lui même que *maco* est très utilisé en Catalogne et à Majorque. De plus les explications étymologiques d'AlcM ont été parfois contestées par les spécialistes, en particulier par Joan Coromines, auteur, entre autres, des trois dictionnaires étymologiques de référence pour les langues catalane et castillane<sup>50</sup>. Deux exemples : les mots *borratxo* et *borratxa* sont considérés par AlcM comme venant du castillan *borracho*, *borracha*. Ce que conteste catégoriquement Joan Coromines qui affirme dans son *Diccionari Etimològic i Complementari de la Llengua Catalana* (DECC) : « No hi ha cap raó filològica per creure que siguin castellanismes o mots suspectes de ser-ho<sup>51</sup> ». De même, le mot familier de salutation qui est aujourd'hui le plus courant dans les deux langues, *hola*, est considéré par AlcM comme emprunté au castillan, qui l'aurait lui-même pris de l'arabe. Ce que nie Coromines dans son

---

50 A savoir : -*Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, Madrid, Gredos, 1954-1957.

-*Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico* [avec José A. Pascual], Madrid, Gredos, 1980-1991.

-*Diccionari etimològic i complementari de la llengua catalana* [amb Joseph Gulsoy, Max Canher, Carles Duarte i Àngel Satué], Barcelona, Curial, 1980-1991. Par commodité, nous conviendrons de l'appeler DECC.

51 DECC, vol II, p. 136.

DECC, dans les termes suivants : « Interjecció de creació purament romànica (...) Absolutament infundat que la vàgim prendre del castellà (on és més recent i menys vivaç)<sup>52</sup> ». A l'inverse, pour *fulà* (ou *fulano*), *fulana*, AlcM donne l'explication etymologique suivante : « de l'àrab **fulan**, 'un tal', segurament pel conducte del castellà *fulano*. ». Ce à quoi le DECC répond : « castellanisme intolerable : es diu *En Tal* o *En Tal de Tal*. ». Nous avons donc pris la précaution, au moment de classer les mots et locutions, de vérifier les étymologies données par AlcM en consultant le DECC.

Une fois cette première liste établie, nous avons cherché les mots et locutions *non conventionnels* restants (ou, le plus souvent, leurs équivalents littéraux) sur les dictionnaires castillans afin d'établir une deuxième liste comprenant ce que nous avons appelé le lexique non catalan. Nous avons utilisé pour cela, en premier lieu le *Diccionario de la lengua española* de la Real Academia Española (DRAE) dans sa version «en ligne» (accessible par l'Internet)<sup>53</sup> qui présente l'énorme avantage, par rapport au support papier traditionnel, de bénéficier des toutes dernières modifications apportées par les académiciens, ce qui est particulièrement important concernant notre registre de langue. En effet, on constate que, dans cette version du dictionnaire, un soin particulier a été apporté à définir des mots, des locutions ou

---

52 (DECC, vol.IV, p. 801).

53 Au moment où nous avons fait ces recherches l'édition en ligne était la 22<sup>ème</sup> (2001) mais incluait, pour un bon nombre d'articles, les modifications prévues pour la 23<sup>ème</sup>.

parfois simplement des acceptions non conventionnelles, autrefois considérés sans doute comme trop vulgaires pour y être acceptés. Nous avons quelquefois complété ces recherches par la consultation du *Diccionario de uso del español* de María Moliner<sup>54</sup>.

Là encore, en fonction de ce que nous avons trouvé, il nous a semblé utile de subdiviser cette liste en plusieurs sous-parties. La première d'entre elles comprend des mots ou locutions qui existent en catalan mais dans un autre sens que celui du texte. Par contre nous en avons trouvé l'équivalent dans les dictionnaires castillans, avec le sens exact qu'ils ont dans le roman. Il s'agit donc de traductions littérales attestées du castillan. Nous faisons figurer en note la définition du dictionnaire correspondant à l'emploi du mot ou de la locution dans le texte.

La deuxième sous-partie regroupe des mots qui, de toute évidence, sont des mots castillans (ils n'apparaissent dans aucun dictionnaire catalan, même dans une acception différente de celle du texte), éventuellement adaptés aux règles de l'orthographe catalane. Ainsi le pluriel de *gilipolla* s'écrit *gilipolles*; le *s* de *pase*, *pasota* et *resaca* est doublé, tandis que le *z* de *chorizo* devient *ç* et le phonème [tʃ], que le castillan transcrit par *ch*, est ici transcrit par *x* (en début de mot) ou *tx* (dans les autres positions) : *xoriço*, *xivatasso*, *ricatxo*.

---

54 M.MOLINER, *Diccionario de uso del español*, Ed. Gredos, Madrid, 1990 (réimpression de la 1ère édition de 1966-1967). Nous conviendrons de l'appeler désormais MMol.

Enfin, nous avons regroupé dans une troisième et dernière sous-partie cinq mots d'origine anglaise et un d'origine franco-italienne (*travesti*), dont aucun n'est attesté par les dictionnaires catalans. Par contre, on constate, là encore, que certains d'entre eux sont bel et bien présents dans le DRAE. La liste « lexique non catalan » s'organise donc comme suit :

1. Traductions littérales attestées du castillan
2. Mots castillans (éventuellement adaptés)
3. Mots et locutions d'origine étrangère non attestés en catalan.

Pour finir, nous avons dû établir une troisième catégorie pour quelques cas douteux qui ne sont attestés ni en catalan ni en castillan. Précisons que les numéros qui figurent après chaque entrée indiquent la page (ou les pages) où on les trouve dans le roman. Lorsque ces numéros sont suivis de l'indication \*2 ou \*3, cela signifie qu'à cette même page on trouve ce mot deux ou trois fois. Voici donc ces listes.

## I LEXIQUE CATALAN

### 1 Mots ou locutions catalans attestés par AlCM et le DIEC

*[anar-se'n] a l'altre barri*<sup>55</sup> 67

*bagassa* 45

*barreja (fer la)* 33

*bordell* 15

*borratxo*<sup>56</sup> 8 77

*cagar-la* 70

*cagada* 11, *recagada* 11

*calés, calerons (quatre)* 35 45 46 47 60 64 86 88

*cangrí* 23 42 60

*cardar, cardador, cardades, 86 87\*2 92 94\*2 98 147*

*closca [= tête]* 121

*coca (<cocaïna)* 149

*coi* 29 30\*3

*collons!* 9 68 81 105 116 128 145 148

*collons (no em passa, no em rota pels)* 62 64 73

*collons (per)* 62

*collonut* 121 154

---

55 Castillanisme d'après AlCM. Mais J. Coromines conteste que cette locution soit un castillanisme ou même d'origine castillane : (DECC, vol.1, p.684)

56 Mot d'origine castillane d'après AlCM., ce que conteste formellement, exemples à l'appui, J. Coromines dans son DECC.

*d'amagatotis* 18

*embolica que fa fort* 19

*emmerdar-se* 40

*empatollar-se* 71

*empitofar-se (<pitof)* 38

*emprenyament* 152

*emprenyar* 15 25 90 91 139

*encolomar* 126

*engarjolar* 10

*entabanar* 93 138

*estupa, estupes (<estupefaent)* 52 81\*2 106 134 135 153

*fer la pell* 80, 90

*fot!* (tant me) 9 (em) 62 85 88 101 (me'n) 100

*fotimer* 110

*fotis!* (no) 21 22 84 122

*fotre* 22 46 61 70\*2 73 78\*2 88 89 93 106 99 110 116\*2 122 126\*2 134 135

*fotre's* 89

*fotut, da* 87

*fuls* 57

*galifardeu* 60 80 102 137

*gamarús* 122

***gana (donar la)* 88**

*ganàpia* 46

***gargall* 58**

*garjola* 34 42

*grapa (fotre-li la) a sobre* 134

***jugar-se la pell* 43**

*jugar-se-la 100*

*macarró 60 87*

***mala llet 50***

*mamar [la trena] 138*

*mamelles 54*

*marfanta 147*

*mecagondena<sup>57</sup> 11 29 81 116 150 152*

*mecaguntú 77*

*merda (de) 43 87 104 103\*2 107 108 110 118\*2 122 148 152*

*merda! (i una) 32 67 72 116*

*merda! (vés a la) 107*

*merder 37 110\*2 126*

*merdeta 30 141*

*meuques 11 21 45 137 147*

*morros (fotre pels) 99*

***mutis (fer) 91***

*nano 28 45 49 114*

*panadera 60 134*

***parroquià (d'un bar) 85***

*passar per la pedra 86*

*pelar-[se] algú 27 29 50 92*

***peles 72 84 89 122***

*penques, quines penques! 19 64*

***picaplets 142***

---

57 Cette interjection, ainsi que la suivante, n'apparaissent pas telles quelles sur le dictionnaire, mais sous la forme *me cago en dena* (signalé comme un euphémisme permettant d'éviter le blasphème) et, plus généralement, *cagar-se en algú o alguna cosa*.

***picar-se [ofendre's] 57***

*pilotes (en) 82 123*

*pispa 45 103*

*pispar 47*

*pitam 55*

*piular 46*

*pixats, amb els pixats al ventre 154*

*pixum 45*

*poli (<polícia) 8(\*2) 19 57(\*3) 65 69\*2 102*

***porno (<pornogràfic) 90, 104***

***prendre el pèl 35 73 152***

***punyetes (anar a fer) 43***

***puta (fill de) 75 84 103 108 110 153\*2***

***puta 60 67 64\*2 67\*3 84\*2 93 105 107 121 154***

***putada 126***

*ratera 67*

*rei 45*

*rota (si em; no em) 62*

*semental (=amant) 89 92\*2 93*

***tenir-les totes (no) 131***

***timba 15 46 67 99***

*tocat de l'ala 8*

*trempera (<trempar) 122*

***trena [=presó] 10 67 89\*2 138***

*trincar 29 75 89 141*

***trompa [=embriaguesa] 46***

*trompa [=embriac] 94*

*xerrar* 45 67

*xaruc (vell)* 147

## 2. Mots ou locutions catalans attestés par le DIEC uniquement

*bombar (que el bombin)*<sup>58</sup> 149

*botifarra (fer [una])* 113

***cabró*<sup>59</sup> 15**

*camell* 11 44 67 77 84\*2 85 99

***cavall (héroïne)* 46 47 75\*2 84 89 90 93 99 120\*2 149**

*cara nova (fer una)* 15

*clau (fotre un)* 93 122\*2

***cony*<sup>60</sup> 8 9 10 45 103\*2 108 116 121 122 128 133 142\*2 149 151 153**

***cul (donar pel)* 64**

***cul (prendre pel)* 67**

***enganxar al cavall* 41 46 84**

*fotre el camp* 105 147

***goril·la* 71 86 105**

***hòstia* 103 123**

---

58 Dans AlcM, l'expression *que el bombin* n'apparaît pas. Elle figure, par contre, dans le DIEC avec le sens du texte : « Expressió emprada per engegar algú. ».

59 Le mot *cabró* apparaît sur les deux dictionnaires. Mais son sens dans le texte : « pop. Persona que fa males jugades », selon le DIEC (2<sup>ème</sup> édition), ne figure pas sur l'AlcM.

60 D'après Coromines (DECC) ce mot est documenté depuis le XIV<sup>ème</sup> siècle. Mais, dans le texte, il est employé comme interjection, emploi qui ne figure pas dans AlcM, ni dans DECC, ni dans le dictionnaire castillan MMol, sans doute par autocensure. On le trouve, par contre, dans le DIEC.

*malparit* 41 110

*marxa (la) [= animació, diversió]* 94

*porro, porret* 83

*ressaca* 8 50 65 68

### 3. Mots ou locutions catalans attestés par AlcM uniquement

*bronca*<sup>61</sup> (*clavar una*) 154

*fulana*<sup>62</sup> 48 12

*maricons*<sup>63</sup> 64

*panarra (fer el)* 8

### 4. Mots ou locutions catalans attestés par les deux dictionnaires mais considérés comme d'origine castillane ou castillanimes (d'après AlcM et le DECC)

*espatarrants*<sup>64</sup> 14

---

61 Mot d'origine castillane d'après AlcM.

62 Mot d'origine castillane d'après AlcM. Mais « castellanisme intolérable » d'après le DECC.

63 « Pres del castellà », d'après AlcM.

*fatxenda 15, 93*

*grenyes 51 77*

*paio 18 30 48 76 92 127 129*

*pescar (= atrapar) 143*

*pinxo 21 23*

*sereno 52*

*xato 45 51*

*xaval 47 52 84 101 115*

## II LEXIQUE NON CATALAN

### 1. Traductions littérales du castillan attestées (mots et locutions attestés en castillan mais pas en catalan)

*anar-li [una cosa a algú]<sup>65</sup> (et va la marxa) 94*

*anar-se('n) del morro<sup>66</sup> 29*

*anar-se'n de la llengua<sup>67</sup> 81*

---

64 Ce mot figure sur AlcM avec la même orthographe que dans le livre. Mais le DIEC n'admet que l'orthographe espaterrants.

65 Cf. DRAE, *ir*: « ~le algo a alguien. 1. loc. verb. coloq. Sentarle, convenirle, cuadrarle. ».

66 MMol donne la locution *irse de boca* (vol. 1, p.388). Le passage de *boca* à *morro* est très compréhensible.

*boja*<sup>68</sup> 50 51  
*cabrejat*<sup>69</sup> 47 106\*2 109 142 143  
*cara (trençar la)*<sup>70</sup> 15  
*carregar-se algú*<sup>71</sup> 8 42  
*colar*<sup>72</sup> [= *encolomar*] 106  
*col·locar-se [=drogar-se]*<sup>73</sup> 84  
*enrotllar, enrotllar-se*<sup>74</sup> 87\*2  
*ex (la seva)*<sup>75</sup> 19 36  
*liquidar*<sup>76</sup> 75  
*llit rodó*<sup>77</sup> 86  
*maria*<sup>78</sup> [= *marihuana*] 84

---

67 L'expression *irse de la lengua* est attestée par MMol, vol. 1, p. 238.

68 Cf. DRAE, *loca* : « 8. f. Hombre homosexual. »

69 Cf. DRAE, *cabrear* : « 2. tr. coloq. Enfadar, amostazar, poner a alguien malhumorado o receloso. U. m. c. prnl. ».

70 Cf. DRAE, *cara* : « romperle la ~ a alguien. 1. loc. verb. coloq. partirle la cara.. ». Et aussi: « partirle a alguien la ~. 1. loc. verb. coloq. Dejarlo en una pelea muy maltrecho. U. m. c. amenaza. ».

71 Cf. DRAE, *cargar* : « 45. prnl. coloq. matar (lquitar la vida). Se cargaron A un delincuente. ».

72 Cf. DRAE, *colar* : « 6. intr. coloq. Dicho de una cosa: Pasar en virtud de engaño o artificio. ».

73 Cf. DRAE, *colocar* : « 6. prnl. coloq. Dicho de una persona: Ponerse bajo los efectos del alcohol o de una droga. ».

74 Cf. DRAE, *enrollar* : « 8. prnl. coloq. Tener relaciones amorosas, normalmente pasajeras. Se ha enrollado CON una mujer mayor que él ».

75 Cf. DRAE, *ex* : « 2. com. Persona que ha dejado de ser cónyuge o pareja sentimental de otra. ».

76 Cf. DRAE, *liquidar* : « 8. tr. vulg. Desembarazarse de alguien, matándolo. ».

77 Cf. DRAE, *cama* : « ~ redonda. 1. f. Aquella en que duermen varias personas. 2. f. Promiscuidad sexual entre varias personas. » .

*mono (síndrome d'abstinència)*<sup>79</sup> 84

*nen de papà*<sup>80</sup> 18

*passar-se*<sup>81</sup> 73

*penjar-se, penjat (= dependre d'una droga)*<sup>82</sup> 85

*personal*<sup>83</sup> (escandalitzar el) 19

*pringat*<sup>84</sup> 67

*quedar-se de Rodríguez*<sup>85</sup> 48

*tirar-li*<sup>86</sup> (una cosa a algu) 11

---

78 Cf. DRAE, *maría*: « 6. f. coloq. marihuana. ».

79 Cf. DRAE, *mono*: « 9. m. En el lenguaje de la droga, síndrome de abstinencia. »

80 Cf. DRAE, *hijo*: « ~ de papá. 1. m. y f. Persona bien situada, más que por sus propios méritos, por el influjo o el poder de sus padres. ».

81 Cf. DRAE, *pasar*: « 8. tr. Exceder, aventajar, superar. U. t. c. prnl. ».

82 Cf. DRAE, *colgar*: « 14. prnl. coloq. Adquirir dependencia de alguien o algo, especialmente de las drogas. ».

83 Cf. DRAE, *personal*: « 5. m. Conjunto de personas, gente. ».

84 Ce mot figure sur AlcM dans un sens différent et ne figure pas du tout sur le DIEC. Par contre sur le DRAE à l'article *pringar* on trouve : « 7. tr. coloq. Comprometer a alguien en un asunto ilegal o de dudosa moralidad. U. m. c. prnl. *No quiso pringarse en un asunto tan turbio.* ».

85 Cf DRAE, *rodríguez*: « 1. m. coloq. Hombre casado que se queda trabajando mientras su familia está fuera, normalmente de veraneo. *Anda, está, se queda de rodríguez.* ».

86 Cf DRAE, *tirar*: « 29. intr. Dicho de una persona o de una cosa: Atraer la voluntad y el afecto de alguien. La patria tira siempre. *A Juan le tira la milicia.* » .

2. Mots castillans, éventuellement adaptés (mots inexistant en catalan, même dans un autre sens)

*bocata*<sup>87</sup> 33 138

*burlanga* 44 45

*camarutes (bar de)* 17 45

*coño*<sup>88</sup> 25

*cubata*<sup>89</sup> 45 49 137 139 149 150

*encabronar-se*<sup>90</sup> 64

*fluixera*<sup>91</sup> 88

*gilipolles*<sup>92</sup> 67-68

*joder*<sup>93</sup> 23 25

*macarra*<sup>94</sup> 86

*nanai*<sup>95</sup> 52 88

*papelina*<sup>96</sup> 47 58\*2 95 123

---

87 Cf. DRAE, *bocata* : «1. m. coloq. bocadillo (ll panecillo relleno de alimentos variados).».

88 En italique dans le texte.

89 Cf. DRAE, *cubata* : « 1. m. coloq. Esp. cubalibre.».

90 Cf. DRAE, *encabronar* : « 1. tr. Enojar, enfadar. U. t. c. prnl.».

91 Cf. DRAE, *flojera* : « 1. f. Debilidad o cansancio. 2. f. Pereza, negligencia o descuido.».

92 En italique dans le texte.

93 Idem

94 Cf. DRAE, *Macarra* : «3. m. rufián (ll hombre que trafica con mujeres públicas). Mais avec l'explication étymologique suivante: « (Del cat. macarró, y este del fr. maquereau). ».

95 Cf. DRAE, *nanay* : «1. interj. fest. coloq. U. para negar rotundamente algo.».

*passe*<sup>97</sup> [màgic] 67

*passota*<sup>98</sup> 78

*pito del sereno*<sup>99</sup> (prendre algú pel) 52

*polvo (un)*<sup>100</sup> 123

*putero*<sup>101</sup> 151

*ricatxo*<sup>102</sup> 122

*sudaca*<sup>103</sup> 73 135

*tarro (menjar-se el)*<sup>104</sup> 24

*trileros*<sup>105</sup> 77

*trullo*<sup>106</sup> 29\*2

---

96 Cf. DRAE, *papelina*: « 1. f. Paquete pequeño de papel que contiene droga para su venta al por menor.».

97 Cf. DRAE, *pase 1*: « 5. m. Esgr. finta (ll amago de golpe). 6. m. Taurom. Cada una de las veces que el torero, después de haber llamado o citado al toro con la muleta, lo deja pasar, sin intentar clavarle la espada. » La phrase du texte d'où est tiré ce mot est la suivante: « *El Boter i l'Abalart, que no sé quin passe màgic volien fer, a prendre pel cul* ». L'idée est donc bien celle d'une feinte, d'une tromperie (Cf. la locution française: un tour de passe-passe).

98 Cf. DRAE, *pasota*: « 1. adj. coloq. Indiferente ante las cuestiones que importan o se debaten en la vida social, frecuentemente por hostilidad a esta. U. m. c. s.».

99 Cf. DRAE, *pito*: « tomar a alguien por el ~ del sereno. 1. loc. verb. coloq. Darle poca o ninguna importancia.».

100 Cf. DRAE, *polvo*: « 6. m. coloq. coito. Echar un polvo.».

101 Cf. DRAE, *putero*: « 1. adj. coloq. Dicho de un hombre: Que mantiene relaciones sexuales con prostitutas.».

102 Cf. DRAE, *ricacho*: « 1. m. y f. coloq. Persona acaudalada, aunque de humilde condición o vulgar en su trato y porte.».

103 Cf. DRAE, *sudaca*: « 1. adj. despect. coloq. Esp. suramericano. Apl. a pers., u. t. c. s.».

104 Cf. DRAE, *tarro*: « comer el ~ a alguien. 1. loc. verb. coloq. Ocupar insistentemente su pensamiento con ideas ajenas, induciéndole a hacer cosas que de otro modo no haría. U. t. con el verbo c. prnl.».

105 Cf. DRAE, *trilero*: « 1. m. Tahúr que dirige el juego del trile.».

106 Cf. DRAE, *trullo 2*: « 2. m. jerg. cárcel (ll de presos).».

*xivatasso* <sup>107</sup> 127

*xoriços* <sup>108</sup> 25 67

### 3. Mots et locutions d'origine étrangère (non attestés en catalan)

*bisnes*<sup>109</sup> 53 85

*díler* 89

*top-less* <sup>110</sup> 85

*travesti* <sup>111</sup> 45

*xut* 47 78\*2 80 84 103 123\*3

*xutar-se-la* <sup>112</sup> 95

---

107 Cf. DRAE, *chivatazo* 2 : « 1. m. coloq. Acción propia del chivato (|| soplón). ».

108 Cf. DRAE, *chorizo* 2 : « 1. m. y f. vulg. Ratero, descuidero, ladronzuelo. ».

109 Cf. DRAE, *bisnes* : « 1. m. Negocio, actividad comercial, dinero. En América, u. t. en pl. con el mismo significado que en sing. ».

110 Cf. DRAE, *topless* o *top-less* : « 2. m. Bar o local de espectáculos en el que las empleadas trabajan con los pechos al aire. ».

111 Cf. DRAE, *travesti* o *travestí* : « 1. com. Persona que, por inclinación natural o como parte de un espectáculo, se viste con ropas del sexo contrario. »

112 Cf. DRAE, *chutar* : « 2. prml. jerg. Inyectarse droga. ».

### III CAS DOUTEUX (non attestés ni en catalan, ni en castillan)

*benzina [=alcool o droga] 51*

*cec (portar un) 45*

*confits [=confidents de policia] 41 44 37 43 23 45 48 50*

*enganxar del cavall 46 85*

*i un bè negre 93*

*mandanga<sup>113</sup> [=droga] 84*

*manso [=proxeneta] 58 65 76 81 91 100 99 138*

*merda [= heroïna] 77\*2 123*

*paperina<sup>114</sup> (no fotis el) 76*

*quasi res!<sup>115</sup> 19*

*veure-se-les (amb...)<sup>116</sup> 41*

---

113 Ce mot est attesté par l'AlcM (vol.7, p.187), qui le considère comme un castillanisme récent (ce que ne confirme pas Coromines qui se contente de signaler son apparition récente dans les deux langues). La définition donnée par l'AlcM est la suivante : « Gresca, conjunt de coses confuses i sorolloses. », en opposition complète avec celle donnée par les dictionnaires castillans : « Calma, flema, pachorra, tranquilidad » (MMol, vol.2 p.325). Mais ni l'une ni l'autre ne correspondent au sens du mot dans le texte où il désigne la drogue, en général.

114 Aucun des sens donnés par les dictionnaires catalans pour *paperina* ou castillans (aux articles *papalina* ou *papelina*) ne correspond à l'emploi trouvé dans le texte : *no fotis el paperina*.

115 Telle quelle, cette expression n'apparaît pas dans les dictionnaires, ni en castillan ni en catalan. mais dans le DRAE, à l'article *nada*, on trouve une locution très proche et ayant le même sens : «no es ~. 1. loc. interj. coloq. U. para ponderar por antífrasis algo que causa extrañeza o que no se juzgaba tan grande.»

116 Cette locution ne figure pas dans les dictionnaires consultés, mais on peut la rapprocher d'une autre locution attestée : *veure's les cares amb*, dont elle semble être un raccourci (AlcM , vol. 10, p. 775).

Compte tenu de ces listes, une première constatation s'impose: sur 192 mots ou locutions relevés, 127, soit 66% (ou deux tiers), sont attestés par l'un au moins des deux dictionnaires catalans généralistes consultés. Il faut probablement y ajouter une partie des mots et locutions figurant dans la liste III (cas douteux) comme : *confits* [=confidents de policia]; *i un bè negre*; *fer* (ou *fotre*) *el paperina* qui, bien que non attestés, sont, de toute évidence authentiquement catalans<sup>117</sup>. Bien entendu, ces résultats appellent quelques explications. Tout d'abord, il convient de se demander d'où viennent les différences constatées entre les deux dictionnaires catalans consultés. La liste I.3 met en évidence cinq mots qui figurent sur l'AlcM mais qui ont été refusés par les linguistes de l'Institut d'Estudis Catalans et par conséquent exclus du DIEC, dictionnaire normatif, rappelons-le, de la langue catalane. Pour quelle(s) raison(s) ? Dans quatre cas sur cinq (*bronca*, *fulana*, *maricons*, *pito*) parce qu'ils ont probablement été considérés comme des intrus dans cette langue ou, si l'on préfère, comme des « castillanimes inadmissibles » (selon les termes utilisés à maintes reprises par J. Coromines dans son DECC). Ces quatre mots seraient donc à exclure du vocabulaire catalan (Le cinquième, *panarra*, figure bien sur le DIEC mais avec un autre sens : « que menja molt pa ». La deuxième acception donnée par AlcM « Beneitot, molt curt d'enteniment » a probablement été considérée désuète et

---

117 On peut, en effet, difficilement croire que ces deux locutions et ce mot soient des castillanimes. *Fer el paperina* semble être une variante de *fer el paperot*, locution attestée par le DIEC et l'AlcM (« Fer comèdia, fingir, amb el fi d'aconseguir un profit. »). *I un bè negre !*, exclamation dont le sens est proche du français *et mon œill*, n'a pas d'équivalent littéral en castillan. Enfin le mot *confite* existe bien en castillan mais il ne semble pas qu'il soit utilisé dans cette langue comme abréviation servant à désigner les « indics » de police. De plus, d'après le DRAE ce mot est emprunté au catalan.

exclue du dictionnaire pour cette raison<sup>118</sup>). Si l'on ajoute à ces quatre castillanisms les neuf mots et locutions de la liste I.4 (Mots et locutions attestés bien que considérés comme castillanisms ou d'origine castillane), cela fait donc un total de 14 mots dont la « catalanité » serait sujette à caution. Soit, au bout du compte, un nombre assez réduit et qui ne modifie pas fondamentalement la proportion indiquée ci-dessus : deux tiers, environ, des mots et locutions *informels* utilisés par Martín dans ce roman sont attestées par les dictionnaires et peuvent, à ce titre, être considérées comme authentiquement catalans.

A l'inverse, on constate que le DIEC a recueilli une quinzaine de mots et locutions absents de l'AlcM. Là encore il convient de se demander pourquoi. La première raison, nous l'avons déjà évoquée, est sans doute une autocensure volontaire ou non, consciente ou inconsciente, concernant la sexualité et le blasphème, de la part des auteurs de l'AlcM. En effet la moitié des mots ou locutions de cette liste (*que el bombin, fer [una] botifarra, fotre un clau, cony, donar pel cul, prendre pel cul, hòstia*) sont dans ce cas. D'un point de vue strictement linguistique, l'authenticité de ces expressions ne semble pourtant guère contestable. Leur présence dans le DIEC le confirme.

Une autre partie de cette liste est composée, comme nous l'avions supposé,

---

118 *Panarra* et *fer el panarra* ne figurent d'ailleurs pas, non plus, sur le DCPA, ce qui semble confirmer qu'il s'agit bien d'une expression tombée en désuétude.

de mots ou de locutions entrés dans le lexique après la publication de l'AlcM. Il s'agit d'abord de : *camell, cavall, enganxar al cavall, porro, porret*. C'est-à-dire d'un lexique provenant du monde de la drogue. Autre acquisition probablement récente du lexique : le mot *marxa*, dans le sens d'animation, amusement. En revanche il est difficile d'en dire autant de *goril·la* (employé dans le sens de garde du corps). Et en aucun cas on ne peut penser que *fer una cara nova* et *fotre el camp*, soient des nouveautés ou des castillanismes. Ce sont là, apparemment, des lacunes de ce dictionnaire par ailleurs remarquable.

Compte tenu de ces observations, on peut être surpris de constater le faible nombre de nouveautés que l'on trouve dans le vocabulaire *non conventionnel* attesté, utilisé par Andreu Martín dans ce livre. La quasi-totalité des mots ou locutions qu'il emploie figurent sur l'AlcM. Ce qui prouve qu'ils étaient déjà en usage, avec le même sens qu'ils ont dans le roman, dans les années 1950-1965, période, comme nous l'avons vu, de fixation de ce dictionnaire. De plus, il est facile de voir que parmi tous ceux-là, les plus utilisés sont visiblement les plus anciens : des mots qui viennent du latin, et qui, déjà en latin, faisaient partie de ce registre *informel*. Ainsi le verbe *fotre* apparaît au moins 36 fois dans le roman, sous différentes formes et avec différents sens (le sens original indiqué par le dictionnaire étant d'ailleurs tombé en désuétude). Il est suivi de près par *merda* qui, lui aussi, a donné lieu à plusieurs locutions et à des dérivés, avec 27 occurrences. En troisième lieu on trouve *puta* et ses dérivés, avec 23 occurrences. Puis *cony* et son euphémisme *coi*, avec 21. Cet

étrange « peloton de tête » prouve que des mots très anciens, considérés comme vulgaires depuis l'antiquité, jouissent cependant d'une vitalité et d'une longévité exceptionnelles. Notons que cela n'est pas particulier au catalan et que l'on retrouve ces mots, avec la même vitalité, aussi bien en castillan qu'en français (ainsi que dans d'autres langues romanes). Après tout, n'expriment-ils pas (du moins dans leur sens premier) ce que l'humanité a toujours perçu comme les choses les plus sordides: la scatologie et la sexualité non sublimée?

Que faut-il en déduire ? Que le catalan *non conventionnel* a peu changé ? Que les linguistes de l'IEC sont trop réticents à admettre les innovations lexicales ? Ou bien qu'Andreu Martín est excessivement conservateur ? Ne serait-ce pas plutôt que les vraies nouveautés se trouvent ailleurs que dans le lexique catalan attesté ? L'analyse des mots et locutions de la deuxième liste, celle que nous avons intitulée « lexique non catalan », pourra peut-être nous apporter quelques éléments de réponse.

Cette liste, nous l'avons vu, se subdivise en deux. Les mots et locutions regroupés dans la première sous partie (II.1) peuvent, à première vue, sembler tout à fait catalans. En effet, pris individuellement, tous les mots qui y figurent sont bien présents dans les deux dictionnaires catalans dont nous nous sommes servi<sup>119</sup>. À la

---

119 Toutefois, le verbe *pringar*, d'emploi assez fréquent, est un cas particulier. Il figure sur l'AlcM avec la définition suivante : "ferir (en l'argot dels malfactors)". Ce qui n'a évidemment rien à voir avec la phrase où ce mot apparaît dans notre roman : "ha estat el Bertran qui l'ha deixada anar - mormolà el Huertas, com si hagués de fer

lecture de cette liste on n'a nullement l'impression de se trouver en face d'un lexique emprunté au castillan (sauf, peut-être, pour l'expression *quedar-se de Rodríguez*, à cause du nom de famille employé). D'autant que la plupart de ces mots et expressions sont d'un emploi fréquent dans la langue orale. C'est le cas, par exemple du verbe *cabrejar* dont il a déjà été question plus haut<sup>120</sup>. Mais aussi de *trencar la cara*, *passar-se*, *personal*... pour ne citer que les plus employés. Le problème est que le sens qui est donné à ces mots dans le texte ne correspond à aucune des définitions proposées par ces dictionnaires. En revanche, ce sens apparaît bien dans les dictionnaires castillans, et en particulier dans le DRAE (pour plus de clarté, nous avons fait figurer les définitions correspondantes sous la liste, en note de bas de page).

Les mots et locutions de cette liste sont donc en fait des traductions littérales du castillan. Mais, comme c'est le sens qui est emprunté et non les mots eux-mêmes (le signifiant), on peut avoir la fausse impression qu'il s'agit d'un vocabulaire authentiquement catalan. On pourrait appeler ce genre de phénomène des *castillanismes invisibles*.

---

un gran esforç per parlar -. Ara sí que n'estic segur que el Bertran està pringat fins més amunt de les celles...". Ce verbe, on le voit, est ici synonyme de *embrutar*, *empastifar*. Sens que l'on trouve dans le DRAE actuel mais également dans des dictionnaires beaucoup plus anciens. Par exemple, un dictionnaire castillan de 1894 donne pour ce mot, en première définition: "untar con pringue alguna cosa"; et en deuxième: "manchar con pringue" (Ce n'est qu'en quatrième acception que l'on trouve l'unique sens catalan de « blesser »). Il est par contre exclu du DIEC, sans doute parce que considéré comme castillanisme (ce que confirme Coromines dans son DECC) mais aussi parce que ce sens de *ferir* est tombé en désuétude.

120 Voir supra, p.85

Il n'en va pas de même avec la liste II.2. Tous ces mots et locutions ont la double particularité commune d'être totalement absents des dictionnaires catalans – même avec un autre sens – et d'être attestés par les dictionnaires castillans dans le sens exact du texte. On pourrait les appeler des *castillanismes absolus*.

Deux exceptions, cependant, sont à signaler : *burlanga* et *camarutes* (catalanisation de *camarutas*). Ces mots n'apparaissent pas dans les dictionnaires castillans parce qu'ils sont, en fait, des transformations d'autres mots, en l'occurrence *burla* et *camareras*. On trouve dans le roman plusieurs mots transformés par le même procédé : en plus de ces deux là, on a *sudaca*, *pasota*, *cubata* et *bocata* qui ont quand même fait leur apparition, récemment<sup>121</sup>, dans le DRAE. Il s'agit en fait de mots du vocabulaire castillan courant, modifiés à l'aide des suffixes *-ata*, *-eta*, *-ota*, *-uta*, *-anga*, fréquemment utilisés pour la formation de mots d'argot. Ils rappellent le principe du *javanais*, sorte d'argot consistant à ajouter une ou deux syllabes au début, au milieu ou (comme ici) à la fin d'un mot<sup>122</sup>. Ainsi *burla* donne *burlanga*, *camarera* > *camaruta*<sup>123</sup>, *Cuba [Libre]* > *cubata*, *pasar [de algo ou de todo]* > *pasota*, *sudamericano* > *sudaca*. Le mot *bocata* appartient, lui aussi, à cette

---

121 Ils ne figurent pas encore, par exemple, dans la 20ème édition de ce même dictionnaire (1984).

122 V. J. J. VINYOLES i VIDAL, *Vocabulari de l'argot de la delinquència*, ed. Millà, 1978.

123 Ce mot présente l'avantage de pouvoir aussi être interprété comme un « mot-valise », formé du début de *camarera* et de la fin de *puta*, ce qui correspond à la double fonction de ces personnages dans le roman.

catégorie: c'est en fait une transformation du mot castillan *bocadillo* (ce qui correspond au sens du mot dans le texte) à l'aide du suffixe *-ata* et non, comme on pourrait le penser, un dérivé de l'italien *boccàta* (« bouchée »). A partir de ces exemples on pourrait croire que le catalan informel n'adopte pas seulement des mots ou des expressions toutes faites mais encore certains des mécanismes de création des mots d'argot. Ce qui serait une bonne nouvelle, puisque cela permettrait la création d'un argot catalan original. Malheureusement nous n'avons trouvé dans le texte d'Andreu Martín aucun indice d'une telle tendance, aucun mot spécifiquement catalan déformé selon ce même système. Bien au contraire, *camaruta* et *bocata*, formés à partir de *camarera* et *bocadillo* prouvent bien que les mots de départ sont castillans et non catalans (les mots correspondants, en catalan, étant respectivement *cambrera* et *entrepà*).

Il y a encore d'autres cas où le suffixe est révélateur de l'origine du mot. On trouve en effet dans nos listes certains mots dont le radical existe bien en catalan mais dont le suffixe est, par contre, clairement castillan. C'est le cas de *putero*, *ricatxo* et *xivatasso*<sup>124</sup>. Leur radical est aisément reconnaissable, mais leurs suffixes respectifs sont, en fait, des « catalanisations » des suffixes castillans *-ero*, *-acho*, *-azo*, inexistants en catalan (leurs équivalents approximatifs seraient *-er*, *-ot* *-ada*, ce qui donnerait: *puter*, *ricot*, *xivatada*). On pourrait y ajouter *trilero* mais, en

---

124 Mais *xivatasso* est formé à partir de *xivato*, mot attesté par AlcM mais refusé par le DIEC. D'après Coromines il proviendrait, en effet, du *caló* par l'intermédiaire du castillan (DECC, vol. IX, p.568).

l'occurrence, même son radical n'existe pas en catalan.

Assez différent est le cas de *fluixera*, formé sur l'adjectif *fluix*. Le suffixe *-era* – à la différence de ceux cités ci-dessus – existe bien en catalan mais il ne s'applique qu'aux substantifs et aux verbes, et non aux adjectifs<sup>125</sup>. On a donc là une formation anormale. Appliqué à un verbe, ce suffixe donne lieu à un nom exprimant l'action et l'effet correspondant au verbe ou l'envie de faire cette action<sup>126</sup>: *xerrar, xerrera; badallar, badallera*... Ici, on a procédé comme si, au lieu d'un adjectif, on avait un verbe qui signifierait *sentir-se fluix*. Par rapport aux substantifs dérivés de *fluix*, attestés par les dictionnaires : *fluixedat, fluixesa, fluixea, fluixor*<sup>127</sup> qui ont le sens de « faiblesse », ce mot exprime une idée différente : la sensation de faiblesse. Il représente donc un apport sémantique intéressant puisque, en plus de ce sens différent, il est perçu comme plaisant. On pourrait, dès lors, féliciter Andreu Martín de sa créativité si le mot n'était, en fait, calqué sur le castillan *flojera*<sup>128</sup>.

Signalons enfin un cas extrême : celui du substantif *macarra*, attesté par le DRAE (alors qu'il ne figure ni sur AlcM, ni sur le DIEC) mais avec l'explication

---

125 Cf. A. M. BADIA MARGARIT, Op. cit., T. 2, p. 355.

126 Ibid. p. 332-333.

127 Fluixea et fluixor ne sont attestés que par AlcM Ils ne figurent pas sur le DIEC.

128 Voir la définition de ce mot par le DRAE, en note de bas de page, sous la liste II.1. Voir aussi, sur ce même dictionnaire à l'article *-era*. En effet, l'application de ce suffixe aux adjectifs est normale en castillan. Dans ce cas, il a le sens suivant : « 4. suf. Señala defecto o estado físico. Cojera, cansera, borrachera, sordera. ».

étymologique suivante : « Del cat. *macarró*, y este del fr. *maquereau* ». Autrement dit, le catalan a réussi le tour de force de réemprunter au castillan ce que celui-ci avait emprunté... au catalan.

En définitive, d'un point de vue statistique, on notera que la liste II compte 48 entrées sur 192, soit 25% (ou un quart) du total. Ce qui signifie une proportion extrêmement élevée de mots et expressions castillanes dans le vocabulaire catalan *non conventionnel*. Cette constatation a de quoi inquiéter ceux qui sont attachés au devenir de la langue. N'est-ce pas là un symptôme d'une certaine dégradation de la santé du catalan ? Et, si tel est le cas, va-t-on vers une amélioration ou vers une dégradation ? En d'autres termes, cette proportion est-elle en diminution ou en augmentation ?

L'étude des quelques mots figurant dans le DIEC et dont nous avons dit qu'il s'agissait de nouveautés pourra, peut-être, nous apporter quelques éclaircissements. Ces mots et locutions nouveaux venus, que l'on pourrait appeler *néologismes informels*, sont particulièrement intéressants pour nous car ils sont révélateurs, à la fois, de l'évolution des mœurs et, par voie de conséquence, de celle de la langue informelle – objet de notre étude – dans les dernières décennies. Il est significatif qu'une bonne partie des nouveautés admises par le DIEC, comme on l'a vu ci-dessus, concernent le trafic et la consommation de la drogue – phénomène qui a pris une très grande ampleur à partir des années 1980. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls

mots de ce champ lexical : on en dénombre au total une vingtaine dans le roman<sup>129</sup>. Leur nombre et la fréquence de leurs occurrences (le terme *cavall*, qui désigne l'héroïne, apparaît 12 fois) s'explique, bien entendu, par le sujet même du livre. Or, sur cette vingtaine, quatre seulement sont attestés par le DIEC. Qui plus est, il est facile de constater que ces quatre termes existent également en castillan et sont attestés par le DRAE :

- *caballo* : « 7. m. coloq. heroína 2.»
- *camello*: « 2. m. Persona que vende drogas tóxicas al por menor.»
- *enganchar* : « 10. tr. coloq. Dicho de una droga, del juego o de otra actividad: Causar adicción. U. t. c. intr. y c. prnl. *Engancharse a la heroína.*»
- *porro*: « (De or. inca). 1. m. Cigarrillo liado, de marihuana, o de hachís mezclado con tabaco.»

Remarquons au passage que d'après ce dictionnaire *porro* serait d'origine inca (?), ce qui signifie, en toute logique, qu'il est parvenu au catalan par l'intermédiaire du castillan. Il n'est vraisemblablement pas le seul puisque beaucoup de mots de ce domaine sont attestés uniquement en castillan : *papelina* (dont le l correspondant à *pape* trahit l'origine castillane), *col·locar-se*, *maría*, *mono* et *penjar-se* (dont les définitions du DRAE figurent en note sous notre liste II.2 : « lexique non

---

129 Il s'agit, outre les mots déjà cités, de : *bisnes*, *cec* (*portar un*), *col·locar-se*, *díler*, *estupa*, *papelina*, *enganxar del cavall*, *mandanga* [= *droga*], *maria* [= *marihuana*], *merda* [= *heroína*], *mono* [= *síndrome d'abstinència*], *penjar-se*, *penjat* [= *dependent d'una droga*], *xut*, *xutar-se-la*.

catalan, traductions littérales du castillan attestées »).

Par ailleurs, quatre mots de ce champ lexical ne sont attestés ni dans une langue ni dans l'autre (liste III « cas douteux »). Mais pour ceux-là quelques remarques s'imposent. On notera d'abord l'étrange lapsus *enganxar de cavall* – construction qui est normale en castillan<sup>130</sup> mais inadmissible en catalan – à côté de la forme correcte (attestée par le DIEC, mais aussi par le DRAE) *enganxar al cavall*. D'autre part, *cec [portar un]* ne figure pas sous cette forme dans les dictionnaires, mais à l'article *ciego*, le DRAE donne tout de même l'acception suivante : « 7. adj. coloq. Atiborrado de comida, bebida o drogas. *Se puso ciego de mariscos.* ». Ce qui est proche du sens de ce mot dans le texte, à la différence près que d'adjectif il est devenu substantif:

– *que ets sord ?!*

– *Sord? El que porto és un cec que no m'hi veig, nano.*

Enfin, il reste quatre autres mots provenant de la langue dominante, au niveau mondial cette fois : *bisnes*, *díler*, *xut*, *xutar-se-la* qui, eux non plus, ne sont pas attestés en catalan. Par contre, dans le DRAE on trouve :

- *bisnes* : « 1. m. Negocio, actividad comercial, dinero. »

---

<sup>130</sup> Par assimilation avec la construction courante du verbe colgar, comme le démontre l'exemple donné par le DRAE pour sa première acception : « 1. tr. Suspende, poner algo o a alguien sin que llegue al suelo. U. t. c. prnl. Colgarse de una cuerda. ».

- *chutar* : « 2. prnl. jerg. Inyectarse droga.»

En somme, de tout ce vocabulaire, il n'y a guère que trois ou quatre mots qui ne soient pas du tout attestés en castillan : *estupa*, *díler*, *mandanga* et *merda*. Le premier est une abréviation (de *estupafaent*) servant à désigner les policiers spécialisés dans la répression du trafic de stupéfiants. Il est vraisemblable que cette abréviation soit également utilisée en castillan (à partir du mot *estupefaciente* et de l'expression *brigada de estupefacientes* donnée en exemple par le DRAE) même si elle n'apparaît pas dans les dictionnaires (notons qu'une abréviation semblable est utilisée en français : « brigade des stups »). *Mandanga* est, de toutes façons, un mot commun avec le castillan, même si ses origines et son sens premier restent mystérieux (voir note 112). Quant aux deux autres il s'agit d'anglicismes utilisés dans le domaine des stupéfiants non seulement en castillan et en catalan mais aussi en français et probablement dans d'autres langues (*Díler* est bien évidemment l'adaptation phonétique du mot anglais *dealer* et *merda*, pour désigner une substance narcotique, est la traduction de *shit*). Quoi qu'il en soit n'y a aucun doute : ils font bel et bien partie du vocabulaire courant de la drogue, aussi bien en castillan qu'en catalan (même s'il est difficile de le démontrer ici : il faudrait, pour cela, procéder à des enquêtes lexicographiques sur la langue orale, ce qui n'est pas à notre portée). On peut donc dire que tout ceci forme un faisceau concordant d'indices tendant à prouver que le vocabulaire « catalan » de la drogue, même

lorsqu'il est attesté par les dictionnaires catalans, est intégralement emprunté au castillan (y compris pour les mots d'origine anglaise)<sup>131</sup>.

En dehors du champ lexical de la drogue, on peut relever d'autres mots récemment entrés dans la langue non conventionnelle (ce que nous avons appelé des *néologismes informels*) parce qu'ils sont en rapport avec des habitudes ou des comportements qui n'existaient pas ou qui étaient peu répandus il y a quelques décennies. Ainsi les mots *boja* et *travesti* qui désignent des comportements tout à fait tabous et durement réprimés, en Espagne, jusqu'à l'avènement de la démocratie. Il en va de même des *bars de camarutes* que l'on appelle également bars (ou cabarets) *top-less* (ce mot apparaît aussi dans le texte), qui ont fait florès dans les années 80. Tout aussi récents sont: le raccourci *la seva ex* qui, en toute logique, n'est utilisé que depuis la légalisation du divorce; l'expression *quedar-se de Rodriguez*, qui désigne une habitude qui s'est beaucoup répandue à partir des années 60, avec la multiplication des résidences secondaires; ou le mot *sudaca*, qui s'est répandu à la fin des années 70 avec l'arrivée en grand nombre de réfugiés politiques, puis d'immigrés « économiques » latino-américains. Or, encore une fois, il semble bien que tous ces mots soient empruntés au castillan. Nous avons déjà vu ce qu'il en était de *camaruta*. Tous les autres sont attestés par le DRAE mais absents des dictionnaires catalans.

---

131 Voir infra, à propos des mots *xandall* (p. 192-193) et *ionqui* (p. 284).

En commentant, ci-dessus, le vocabulaire attesté en catalan, nous avons noté qu'il n'y avait guère de nouveautés (entendons par là des mots ou locutions postérieurs aux années 60). Par contre, nous venons d'en signaler un certain nombre dans les mots ou les expressions empruntés au castillan. Ce qui semble confirmer l'impression déjà exprimée ci-dessus : l'innovation lexicale *informelle* en catalan ne consiste-t-elle pas, dans la quasi-totalité des cas, à emprunter au castillan des mots et des locutions « prêts à l'emploi » (y compris ceux que le castillan a lui-même empruntés à d'autres langues) ?

Bien sûr, on peut objecter que le fait que ces néologismes n'apparaissent pas dans le DIEC n'est pas une preuve, en soi, de ce que ces expressions ne soient pas authentiquement catalanes. On entend parfois d'éminents linguistes contester les décisions de l'IEC, accusant cette institution d'être trop restrictive ou trop puriste à l'heure d'admettre les nouveautés lexicales. Un exemple de ce purisme : le refus de *travesti* auquel on préfère la forme *transvestit*, plus cohérente du point de vue linguistique avec l'existence du verbe *transvestir-se* (dont c'est le participe passé) et du substantif *transvestisme*, tous les trois présents dans le DIEC. Mais ces mots relèvent en fait de la langue soutenue. Dans la langue *non conventionnelle* c'est bien *travesti* qui s'est imposé.

Cependant ce purisme a ses limites. En étudiant le lexique de la drogue nous avons vu que certains mots, de toute évidence empruntés au castillan ont été,

malgré tout, acceptés par le DIEC (voir en particulier le cas de *porro*, qui, selon le DRAE, provient d'une des anciennes langues de l'empire des Incas, ce qui veut dire qu'il est nécessairement parvenu au catalan par l'intermédiaire du castillan). Et il semble évident que si les linguistes de l'IEC sont réticents à adopter d'autres *néologismes informels* c'est précisément parce que la plupart d'entre eux proviennent du castillan. Les nombreux mots et locutions de la liste II en sont la preuve.

On peut même aller plus loin et constater que de nombreux mots et expressions attestés par les dictionnaires catalans existent aussi en castillan et sont dûment répertoriés par les dictionnaires de cette langue. Nous avons mis en caractères gras tous les mots et locutions de la liste I (vocabulaire catalan attesté) qui sont dans ce cas. On observe que cela concerne 55 des 129 entrées répertoriées (soit 43%). Bien entendu, il n'est pas question d'en déduire que tout ce vocabulaire est emprunté ou copié sur le castillan. D'une part, ces deux langues ont une origine commune et il est donc normal qu'il existe des ressemblances entre les mots et même les locutions, dans tous les registres de langue. Nous avons vu que les termes informels les plus fréquemment utilisés sont ceux qui proviennent de mots latins appartenant depuis très longtemps à ce registre. Il n'est donc pas surprenant que l'on retrouve la plupart de ces mots dans les deux langues (ainsi que dans les autres langues latines), même si, parfois, leur évolution a donné lieu à des constructions, des emplois ou des sens plus ou moins différents. De plus, il peut y avoir des

coïncidences, même entre des langues nettement différentes. L'un des procédés les plus fréquents pour créer de nouveaux mots ou de nouvelles locutions consiste à élargir le sens de ces mots par métaphore. Il est donc tout à fait possible que la même métaphore soit utilisée dans des langues différentes. Par exemple, le mot *goril·la* sert à désigner un garde du corps en catalan et en castillan, mais aussi en français. Autre exemple : dans *jugar-se la pell*, le substantif a bien évidemment le sens de *vie*. On retrouve cette métaphore dans des expressions telles que : *Arriscar la pell, salvar la pell, t'hi va la pell, esser [algú] amic de la seva pell, deixar-hi la pell...* Cette même métaphore se retrouve en castillan dans des expressions telles que *jugarse, salvar la piel* (ou *el pellejo*) ; en français : *risquer, sauver sa peau* ; en italien : *rischiare, salvare la pelle* et même en anglais : *to save one's skin*.

Cependant, ce qui est troublant c'est la fréquence de ces coïncidences. A titre d'exemple, en partant de cette même liste, on peut rechercher les ressemblances avec le français, langue voisine du catalan – tout autant que le castillan – et ayant aussi des origines historiques communes. Or on ne trouve guère que : *bordell / bordel* ; *fer la pell, jugar-se la pell / faire la peau, risquer sa peau* ; *fotre, fotre's, fotre-se'n / foutre, se foutre, s'en foutre* ; *macarró / maquereau* ; *merda, merder / merde, merdier* ; *porno / porno* ; *puta, fill de puta / pute, fils de pute*. Sachant que *macarró* est emprunté au français et que *porno* est l'abréviation d'un mot « savant », il ne reste guère que des mots ou locutions de formation très ancienne. Si on les trouve dans ces deux (et même trois) langues c'est, à coup sûr parce qu'ils existaient déjà

en bas latin. Seules les locutions *fer la pell*, *jugar-se la pell* semblent un peu plus récentes.

Il semble donc évident qu'il y a une très grande perméabilité entre le castillan et le catalan. Bien sûr, les influences peuvent se faire dans les deux sens. Nous avons souligné dans la liste quelques mots dont les dictionnaires nous disent qu'ils sont passés du catalan au castillan. C'est le DRAE lui-même qui l'affirme pour les mots *burdel* et *macarra*. Quant à *bagassa* et *borratxo* c'est le DECC qui nous apprend qu'ils sont documentés en catalan plus tôt qu'en castillan, ce qui laisse penser que ce sont peut-être ces mots qui ont donné naissance aux mots castillans *bagasa* et *borracho*. Il est possible qu'ils ne soient pas les seuls à avoir fait le voyage dans le sens catalan-castillan. Mais il est plus que probable que la plupart d'entre eux l'aient fait dans le sens contraire, ce qui est la règle générale lorsqu'il y a une langue dominante qui s'impose au détriment d'une (ou plusieurs) langue(s) dominée(s).

De plus, il est frappant de constater que les castillanismes ne sont pas toujours perçus comme tels. En effet, quasiment tous ces mots sont imprimés en caractères ordinaires. Tous sauf trois qui apparaissent en italique: *coño*, *joder*, *gilipolles* (ce dernier, pourtant, orthographié selon les normes catalanes, avec la désinence du pluriel en *-es*). On peut donc se demander pourquoi cette différence. En reprenant le livre dans son ensemble, on constate que les caractères italiques y

sont utilisés dans trois cas:

- Pour la notation des surnoms de certains personnages (*Passerell, Obispo, Novelista, Grassot, Pagano...*) par opposition aux prénoms et aux noms qui sont en caractères normaux.
- A la fin du roman pour citer les commentaires des journaux.
- Pour tout ce qui est écrit en langue étrangère.

Ainsi, en plus des trois mots cités ci-dessus, le seul et unique dialogue en castillan du roman (p. 25, déjà cité), la chanson de la *Banderita* (p. 51, également citée), sont entièrement imprimés en italique. De même que la répartie de ce personnage (p. 45) que nous reproduisons ici avec les mêmes types de caractère, pour éviter toute confusion: "Olé, va fer la *Banderita*, admirat o admirada. *Una Paloma que volaba alto...* pel que es veu." (remarquons, au passage, que l'interjection initiale est en caractères ordinaires). Enfin, on trouve aussi en italique un mot qui ne figure pas sur notre liste parce qu'on ne peut pas le considérer comme *informel* (il appartient, à l'origine, à la langue standard) : *desalmat*. Si ces mots sont ainsi typographiés, c'est de toute évidence parce qu'ils sont considérés comme étrangers au catalan. Et les autres? Tous ces mots, toutes ces expressions dont nous venons de voir qu'ils sont également castillans? S'ils sont imprimés en

caractères normaux c'est qu'ils ne sont pas perçus comme des mots étrangers, mais bel et bien comme catalans.

Ainsi, une fois de plus, nous sommes amené à nous demander: qui? Qui considère des mots tels que ceux que nous avons commenté plus haut (que l'on pense à *cubata, nanay, pase, perista, mandanga, polvo, chorizo, cubata, trilero, etc.*) comme des mots catalans? Une fois de plus nous ne pouvons penser qu'à l'auteur. Et de façon plus nette encore qu'auparavant. Car ni les personnages ni le narrateur ne sont à même de décider de la typographie à utiliser. Seul l'auteur a ce pouvoir. La question subséquente est donc: s'agit-il d'une confusion involontaire ou d'un choix délibéré? Disons-le tout de suite, la première hypothèse nous semble peu plausible. Il suffit, comme nous l'avons fait, de procéder à quelques vérifications à partir des dictionnaires pour savoir si tel ou tel mot peut être ou non considéré comme authentiquement catalan. Parfois cette démarche n'est même pas nécessaire, tant la réponse est évidente. Nous préférons donc supposer qu'il y a là une démarche volontaire qu'il nous faut donc découvrir. C'est une fois de plus du côté de la cohérence interne des personnages que nous allons chercher la réponse, en nous efforçant, cette fois, de joindre les observations sur le lexique à celles que nous avons déjà faites sur la morphosyntaxe.

### 1.3.4 Cohérence ou incohérence lexicale

De même que nous avons étudié (v. 3.2) la cohérence morphosyntaxique du discours des personnages, il nous faut maintenant apprécier leur cohérence lexicale. C'est un problème plus ardu à résoudre, ne serait-ce que parce que la présence des personnages, à travers les dialogues, est très inégale dans ce roman. En dehors du héros, seuls deux ou trois personnages ont des dialogues assez longs et fréquents pour nous permettre de porter un jugement sur le lexique qu'ils emploient. Les autres ne sont pratiquement qu'évoqués. Ce qui rend difficiles les comparaisons. Nous avons cependant tenté une comparaison statistique sur trois d'entre eux, dont la longueur cumulée des dialogues est comparable. Il s'agit de Paloma (prostituée), Faura (policier) et Solà (juge). Les dialogues du premier personnage représentent un peu moins de 300 lignes d'écriture du livre. Ceux de chacun des deux autres environ la moitié. Quand on compte le nombre de fois où chaque personnage fait usage des mots de notre lexique, on obtient les résultats suivants: Paloma 84, Faura 44, Solà 10. Voilà qui semble conforme aux stéréotypes sociaux: le policier et la prostituée ont une fréquence de recours à ce type de vocabulaire quasiment identique, le juge une fréquence nettement inférieure.

Il faut néanmoins nuancer ces résultats. Tout d'abord parce que le lexique

utilisé par chaque personnage dépend autant de sa situation dans l'intrigue que de sa classe sociale. Or, ce roman étant issu de la réécriture du scénario d'un film (comme nous l'apprend la dédicace), il se compose d'un savant mélange de scènes calmes et de scènes "d'action". Et c'est bien évidemment dans ces dernières que le recours au langage informel est le plus fréquent. Ensuite, parce que cette approche purement quantitative ne nous éclaire pas sur la spécificité du langage de chaque personnage. Ce que nous cherchons à voir c'est comment se répartissent ces occurrences en fonction des classifications lexicales que nous avons établies. Il serait particulièrement intéressant, par exemple, de savoir quels sont les personnages qui utilisent le plus les castillanismes les plus notoires.

Dans ce but, un autre type de calcul statistique est possible. Il s'agit d'établir une liste des principaux castillanismes et de compter quels sont les locuteurs qui les utilisent le plus. Les occurrences que nous avons constatées par locuteur se répartissent comme suit:

- Narrateur 29
- Huertas 12
- Faura 8
- Paloma 5
- Autres personnages: Obispo 2; Amèlia 1; Bertran 1; Solà 1; Valbuena 1.

Le premier enseignement que l'on peut tirer de ces résultats est que tous les personnages ont recours à des castillanismes. Y compris les deux juges (Solà et Bertran) et Amèlia, fille de bonne famille. Ce n'est donc pas l'apanage des personnages issus des classes humbles. La deuxième observation est que d'après ces résultats le principal utilisateur de castillanismes serait en fait le narrateur. Voilà qui est bien surprenant car, comme nous l'avons vu précédemment (v. 3.1) ce même narrateur ne se prive pas, par ailleurs, d'utiliser un langage soutenu, voire recherché par moments.

Il est vrai que ces changements de registre s'expliquent en grande partie par ce que nous avons appelé les mutations du narrateur (v. 1.2). Tout ceci nous amène néanmoins à nous interroger sur la cohérence du langage du narrateur. Sans vouloir reprendre une question que nous avons déjà en grande partie traitée, il nous semble possible d'apporter quelques remarques supplémentaires concernant son vocabulaire. Nous avons remarqué que le narrateur commet quelquefois des fautes de grammaire. Nous constatons maintenant qu'il emploie fréquemment des castillanismes. Nous pourrions penser que ceix-ci sont induits par le contexte: on est dans le monde de la criminalité et de la délinquance, et le narrateur utilise les mots, catalans ou non, qui lui paraissent adaptés à ce milieu. Il n'y aurait donc là qu'un effet de style. Mais dans certains cas cette explication ne convient pas. Car il arrive aussi que l'on trouve des castillanismes dans des passages où le narrateur s'exprime dans un registre soutenu.

Par exemple, dans ce passage (p. 28) où le narrateur décrit le jugement de Huertas sur son compagnon Faura:

*"...uns acudits al bar mentre desdejunaven o prenien l'aperitiu, i para de comptar. Li havia semblat una mica massa jove i eixelebrat i havia tingut tendència a mirar-se'l d'una manera un tant despectiva."*

Le moins que l'on puisse dire est qu'ici le narrateur s'exprime dans un style qu'il veut soigné. Et pourtant, il emploie la tournure *un tant*, empruntée au castillan, là où le catalan dispose de mots tels que *una mica*, *força*, *lleugerament*, *més aviat*, etc.

Dans un contexte semblable (conversation entre policiers), le narrateur dit, un peu plus loin:

*"Contra el que esperava, el Faura no li va enxampar l'onda immediatament. Va haver d'arrufar les celles, com questionant-se "de què parla ara aquest", va haver de dir: – ah, si..."*

Tout semble parfaitement correct, sauf cette *onda*, mot qui en catalan signifie ondulation (des cheveux, notamment); l'onde au sens des sciences physiques se disant *ona*. On retrouve d'ailleurs cette confusion p. 87, dans une réplique de Huertas: *"alguna onda t'arribaria"*. Preuve qu'il ne s'agit pas d'une simple faute

d'imprimerie.

Même dans des scènes d'action le narrateur fait très souvent le choix d'une langue soutenue:

*"El Huertas parà el cop i estirà d'aquell canell al mateix temps que perllongava l'embranzida de l'altre, posant-se de sobines, arrossegant-lo, obligant-lo a passar pel seu damunt."*

Et pourtant, là aussi, une petite préposition de trop trahit une construction castillane: *tirar de*, au lieu de *estirar* + complément d'objet direct, construction correcte en catalan.

C'est encore le changement d'un seul mot, un verbe cette fois, qui révèle l'influence du castillan, p. 72: *"Això no ve al cas."* Au lieu de: *això no fa al cas* (ou *del cas*). En l'occurrence c'est pourtant un avocat qui s'exprime, ce qui prouve, une fois de plus que l'usage de castillanisms transcende les classes sociales.

Un dernier exemple concernant à la fois le narrateur et un des personnages: *"La Paloma arrufà els llavis. Va dir un "No" que volia dir "No molt".* (p. 87). Est-ce le narrateur ou bien le personnage qui oublie que, lorsque l'adverbe *molt* est utilisé dans une négation (ou dans une interrogation), il faut le remplacer par *gaire*?

Ces quelques exemples montrent une certaine incohérence lexicale chez le narrateur. Incohérence lexicale qui s'ajoute à l'incohérence grammaticale déjà observée. Or cette double incohérence n'est pas l'apanage du narrateur. On la retrouve aussi chez certains personnages.

Le personnage de Paloma, que nous avons déjà évoqué, est particulièrement intéressant pour approfondir ces questions car, en dehors du héros, c'est le seul qui émet des dialogues suffisamment longs et nombreux pour que nous puissions vraiment juger de sa cohérence linguistique. Nous avons d'ailleurs vu que Paloma apparaît fréquemment dans nos relevés d'erreurs morphosyntaxiques. On pourrait en déduire que son expression est caractéristique de sa condition sociale: héroïnomane, prostituée, on imaginerait mal qu'elle emploie une langue très châtiée. En ce qui concerne son répertoire lexical, on peut constater, en effet, de nombreuses occurrences de mots et expressions figurant sur nos listes de vocabulaire *informel*. Ce qui ne l'empêche pourtant pas d'employer de temps à autre des expressions nettement plus recherchées, comme, par exemple (p. 93):

*"I el Muntané trepitjava fort i es feia el senyor, com si tot el mèrit d'haver entabanat l'americà fos seu.(...) Anava molt de fatxenda, com si fos el gall del corral."*

Cependant, l'utilisation de ces mots, d'un registre plus soutenu, n'est pas forcément incompatible avec le personnage. D'autant que l'on perçoit bien le côté hyperbolique

de cette phrase, destinée à dresser un portrait caricatural, ce qui justifie un changement de registre. L'incohérence dans le lexique est donc ici peu visible. Plus surprenante, en revanche, est la contradiction que l'on observe p. 92 : l'emploi tout à fait correct de *devia ser*, remplacé, quatre lignes plus loin, par le castillanisme *devia de ser* (répété p. 94 par le même personnage).

Des observations similaires peuvent être faites à propos du personnage principal. L'expression du protagoniste – et des autres policiers du roman – ressemble beaucoup, en fait, à celle de la jeune prostituée. Lui aussi recourt fréquemment au lexique *non conventionnel*, sans pour autant renoncer à l'emploi d'un vocabulaire plus soutenu: "*saraus encarcarats de gent creguda*" (p. 38); "*estic cercant algú*" (p.34); "*un aldarull*" (p. 29); "*posar-se a sou d'altri*" (p. 48)... Parfois même de mots un peu surannés: "*tu festejaries amb una que treballés en un topless?* "

D'autre part, lui aussi pourrait passer pour un puriste dans certains cas. Par exemple, lorsqu'il emploie le prétérit périphrastique: "*el vam enxampar tots dos*" (là où la plupart des catalans diraient "*vem enxampar*"). Ou encore lorsqu'il construit certaines phrases conditionnelles: "*si anava a la festa, el Grassot o el Castanys vindrien cap a mi i em demanarien alguna mena de compromís*" (p. 114). Cette construction avec l'imparfait de l'indicatif (au lieu du subjonctif) est qualifiée de "*más*

*genuina, sobre todo literaria*" par Antoni Badia Margarit<sup>132</sup>.

Mais d'un autre côté, lui aussi parsème ses répliques de fautes de grammaire. Nous en avons déjà signalé un certain nombre. Fautes de pronom: "*hi ha uns que*"; "*deté uns, però no uns altres*"; "*parlem-ho demà*". Fautes de construction: "*segurament, haurien fet malbé la nau*"; "*no hi ha res més a parlar*". C'est donc, encore une fois, un mélange déconcertant de registres de langue opposés. Petit détail à peine perceptible mais néanmoins révélateur, il fait une erreur sur le sens de la locution *fer la viu viu* (p. 42). Cette expression signifie en catalan, tous les dictionnaires le confirment, *vivoter, survivre*. Alors qu'elle est employée dans le texte au sens *de faire le malin*. Il ne s'agit plus, en l'occurrence, d'un castillanisme, mais probablement d'une confusion avec *fer el viu*.

Or, cette erreur, qui n'a rien à voir avec le castillan, n'est pas tout à fait un cas isolé. On trouve, en effet, cinq fois dans le roman, une bien curieuse interjection: "*per la mort de Déu!*" pp. 73, 131, 142, 147, 148.) On pourrait évidemment disserter longuement sur cette étrange confusion entre l'Amour et la Mort, Eros et Thanatos. Ainsi que sur l'étrange blasphème sur la mort de l'Etre immortel. Nous nous en tiendrons néanmoins à un commentaire strictement linguistique. Le passage de *l'amor* à *la mort* est en effet le résultat d'une déformation phonétique fréquente dans la prononciation barcelonaise. En catalan oriental le *r* final de la plupart des mots

---

132 Op. cit., T. 2, p. 278.

(verbes et substantifs notamment) est généralement muet. Sauf dans quelques cas: *bar, car, cor, mar, motor...*et, bien entendu, *amor*. Mais il n'est pas rare de les entendre prononcer avec un *t*, après le *r*: *L'han operat del cort, fa mala mart...* Dans notre phrase cet ajout est d'autant plus évident que le mot suivant commence par une occlusive [d]. La confusion est donc facile à faire<sup>133</sup>.

Au bout du compte, aussi bien le discours du narrateur que celui des personnages est un curieux mélange de purisme et de castillanisms, d'hypercorrection et de fautes de grammaire parfois grossières. Une dernière remarque sur le non-respect des normes: on trouve dans ce livre une utilisation bien particulière des signes d'interrogation et d'exclamation. Les signes inversés, que le castillan place systématiquement au début des phrases exclamatives ou interrogatives, sont réservés, en catalan, à des phrases longues, assez longues pour empêcher le lecteur de percevoir, en commençant à les lire, qu'il s'agit d'interrogations ou d'exclamations<sup>134</sup>. Or, dans ce livre, on trouve tous les cas de figure. La plupart des fois, on trouve bien un seul et unique signe en fin de phrase interrogative ou négative. Mais dans de nombreux cas on trouve aussi un signe inversé en début de phrase, y compris pour des phrases très courtes: "*¿ Tu picaries Passerell?*" (p. 46); "*¿ O potser fóra millor...?*" (p. 106); "*¿ Entesos?*" (p. 112); "*estaràs content, ¿ no?!*"

---

133 Il faut remarquer qu'un autre roman policier, publié en 1997 (soit une dizaine d'années après *Barcelona Connection*) est intitulé *Per l'amor de Déu* (voir bibliographie).

134 Voir: A. M. BADIA MARGARIT, Op. cit., T. 2, p. 133.

(p.118); "*¿El què sé?*" (p. 127); "*¡l una merda!*" (p. 32). En somme, on trouve tantôt un seul signe, tantôt deux, tantôt trois (en combinant points d'exclamation et d'interrogation). Et parfois même l'absence de signe, comme à la page 145; "Què" (alors que le personnage est censé exprimer sa surprise et sa consternation). En cherchant dans le texte, on finit par comprendre que tout cela obéit tout de même à une règle implicite (à l'exception du dernier cas qui n'est, de toute évidence, qu'un oubli) : la double ou triple ponctuation sert à accentuer l'intonation, à donner plus de relief à l'interrogation ou à l'exclamation. Il y a donc bien une règle, mais ce n'est pas la règle officielle des grammairiens. C'est celle de l'auteur. Car tout ceci nous ramène, bien évidemment, à l'auteur, qui est le seul à pouvoir décider des questions orthographiques et typographiques. C'est lui aussi, tout compte fait, le grand démiurge qui peut décider de tout : intrigue, personnages, style, langue... C'est donc vers cet auteur que nous allons nous tourner maintenant pour tâcher de comprendre la raison de tous ces phénomènes que nous avons observés.

## 1.4 BILINGUISME, ÉVOLUTION ET SUBSTITUTION

### LINGUISTIQUE

La biographie d' Andreu Martín indique qu'il a commencé par écrire en castillan. Ce fait n'a rien de surprenant. Né en 1949, l'auteur de *Barcelona Connection* appartient à une génération qui a fait ses études à une époque où la langue catalane était proscrite et, par conséquent, absente des écoles. Sa formation scolaire et universitaire, comme celle de millions d'autres catalans nés avant les années 60, s'est donc faite exclusivement en castillan. Toutes ces générations ont reçu le catalan par transmission orale et par conséquent leur apprentissage du catalan écrit s'est fait de façon essentiellement autodidacte, à travers la lecture, principalement. Du moins pour ceux qui ont fait l'effort de l'apprendre. Car nombreux sont, dans ces générations, ceux qui ne savent toujours pas écrire et parfois même lire en leur langue maternelle ou qui le font avec difficulté. Dans ces conditions, pour une personne qui envisage une activité d'écriture – occasionnelle ou professionnelle – le choix du catalan ne va pas de soi. Il est évident que le fait d'avoir une connaissance orale – même excellente – d'une langue ne suffit pas pour produire une œuvre littéraire dans cette langue. Nous avons déjà vu les différences entre langue parlée, langue écrite et langue littéraire. Ecrire, et qui plus est, écrire une

œuvre littéraire, exige une grande maîtrise non seulement des techniques littéraires (mais celles-ci sont les mêmes d'une langue à l'autre, elles peuvent donc être apprises dans une langue et appliquées dans une autre), mais aussi de toutes les subtilités de la langue employée. Or, pour toute cette génération l'apprentissage de la langue écrite qui, dans une situation « normale » est en majeure partie assurée par le système éducatif a été une sorte de course d'obstacles. Ce n'est que lorsqu'il y avait une motivation individuelle forte, éventuellement soutenue par l'entourage, que ces populations ont pu apprendre – souvent de façon désordonnée et lacunaire et au prix de beaucoup d'efforts, de temps et de lectures – les règles et les subtilités du catalan écrit. Ce basculement du castillan vers le catalan (qui, dans le cas de Martín s'est produit vers le milieu des années 80) s'explique probablement par ces raisons mais aussi, probablement, par des raisons de marché : l'édition en catalan s'étant considérablement développée au cours de cette décennie, ainsi que la production audiovisuelle, en particulier grâce à la création de la télévision catalane, TV3 (dont Martín est aujourd'hui un des scénaristes les plus réputés).

Le fait qu'Andreu Martín ait délibérément choisi d'écrire en catalan, alors qu'il avait commencé sa carrière d'écrivain en castillan est loin d'être négligeable. Dans une société monolingue l'écrivain n'a pas besoin de choisir sa langue d'écriture. C'est sa langue (qu'on l'appelle maternelle, habituelle ou propre) qui s'impose à lui sans qu'il ait même besoin d'y penser et son rapport avec cette langue d'écriture ne pose pas de problèmes particuliers. Choisir d'écrire en catalan n'a pas du tout la

même signification ni les mêmes conséquences : c'est choisir d'écrire dans une langue minoritaire, dans laquelle on ne peut espérer que des tirages relativement faibles, qui se trouve en concurrence avec une autre langue sur son propre territoire et dont l'avenir, en fin de compte, n'est pas assuré. C'est donc manifester la volonté de défendre cette langue, prendre le parti et faire le pari de sa pérennité. Ce choix comporte donc, qu'on le veuille ou non, une dimension militante.

Par voie de conséquence, la façon de manier la langue ne saurait donc être un simple choix littéraire : elle traduit aussi, inévitablement, un parti pris – conscient ou non – quant à la manière de la préserver et de la faire évoluer. La conscience du risque permanent de disparition ou de dénaturation du catalan à cause de la situation déjà évoquée et en particulier de la pénétration de plus en plus grande de mots, de tournures et de constructions empruntés au castillan fait qu'il existe parmi les écrivains et les linguistes un très vieux débat sur la façon dont il convient de parler et d'écrire le catalan : qu'est-ce qui est correct et authentiquement catalan, quelles sont les nouveautés (en particulier les castillanismes) que l'on peut ou que l'on doit accepter ? Notons que ce débat déborde largement du cercle des spécialistes. Nombreux sont, en effet, les catalans qui ont conscience de cette situation et s'obligent à une sorte de résistance linguistique. Ainsi, on a vu régresser certains castillanismes autrefois récurrents: *bueno, menos, hasta, pues...*, Il n'empêche que, dans le même temps, d'autres se sont installés.

Dans ce contexte les écrivains catalans se sont assigné (ou peut-être leur a-t-on assigné) la tâche de défendre une langue non pas pure – ce qui serait une forme d'intégrisme absurde – mais un peu plus authentique, et en tous cas plus riche.

A la lecture de ce roman, il semble bien que Martín ait voulu assumer cette obligation et même la mission de défendre la richesse de la langue. Nous avons vu, à travers un certain nombre d'exemples, qu'il s'efforce d'utiliser une langue plus riche et variée que celle que l'on entend, non seulement dans la rue, mais même dans les médias catalans.

Mais une autre exigence, propre au roman noir et contradictoire par rapport aux précédentes, s'est probablement présentée à lui. C'est celle du réalisme social que nous avons évoqué ci-dessus. Car comment peut-on mettre en scène des personnages qui n'ont que mépris pour les règles sociales, politiques, juridiques ou morales, tout en leur faisant respecter celles de la langue? Il y a là, de toute évidence, une première contradiction. D'autre part, nous avons vu comment l'auteur suggère qu'un bon nombre de ses personnages sont d'expression castillane. Des castillanophones en Catalogne, on peut en trouver, bien entendu, dans toutes les classes sociales. Mais ils sont largement majoritaires dans les classes les plus modestes de la société. La raison, nous l'avons vu, en est l'immigration massive de travailleurs venus du reste de l'Espagne, principalement au cours des années 60. Or la plupart des petits délinquants proviennent bien évidemment des classes sociales les plus pauvres. Le résultat de cette situation est que la langue presque exclusive

de ces milieux (d'où viennent plusieurs des personnages du roman), est le castillan. Cette domination du castillan dans les bas-fonds explique sans doute pourquoi le langage *informel* de création récente est quasi exclusivement emprunté au castillan (que ce soit par traduction, par adaptation ou par simple adoption). Comment peut-on, dans ces conditions là, faire parler en catalan, dans un langage à la fois cohérent et crédible des personnages qui, dans la réalité s'expriment vraisemblablement en castillan? Les faire parler en catalan peut suffire à leur ôter une partie de leur crédibilité, à les faire paraître moins réels. Des écrivains comme Manuel Vázquez Montalbán ou Eduardo Mendoza, qui, bien que catalans, écrivent du roman noir en castillan, n'ont évidemment pas ce genre de difficultés.

Pourtant, ces exigences contradictoires qui s'imposent à Andreu Martín ne sauraient tout expliquer. Elles expliquent, certes, la présence de nombreux castillanismes dans les dialogues des personnages. Car ces castillanismes, l'auteur ne les a pas inventés : ils sont bel et bien présents dans la langue orale quotidienne des catalans et tout particulièrement des barcelonais. Elles peuvent aussi expliquer que certains personnages enfreignent les règles de la syntaxe. Mais alors pourquoi ces mêmes personnages s'expriment-ils, par moments, comme des puristes et surtout, pourquoi le narrateur lui-même est-il aux prises avec ces mêmes incohérences? Et enfin, pourquoi l'auteur lui-même y succombe-t-il? Comment l'expliquer? Il nous est impossible de répondre avec certitude à cette question. Seul l'auteur pourrait sans doute le faire. Nous ne pouvons donc qu'avancer des

hypothèses.

Première hypothèse: l'auteur n'a pas conscience des erreurs qu'il a commises. Il écrit donc dans ce qui lui paraît être le meilleur catalan possible. Dans cette hypothèse, l'alternance entre formes recherchées et hypercorrectes, d'une part et erreurs grammaticales et castillanimes de l'autre s'expliquerait par une connaissance lacunaire du catalan. Compte tenu de ce que nous avons dit ci-dessus sur la formation des catalans de la génération d'Andreu Martin, une telle hypothèse est loin d'être absurde. Pourtant, nous le verrons postérieurement, l'analyse d'autres œuvres du même auteur ne semble pas confirmer cette hypothèse.

Deuxième hypothèse: l'auteur a agi de façon consciente et volontaire. Il assume les transgressions des normes grammaticales et les castillanimes comme faisant partie de la langue catalane, telle qu'elle est parlée actuellement. Ce faisant il affirme et applique un principe fondamental de la linguistique qui est celui de la supériorité de l'Usage sur l'Autorité. Echo d'un vieux débat, récurrent dans la langue française: est-ce l'Académie qui décide des évolutions de la langue, ou la pratique quotidienne de millions de francophones? Mais appliqué au catalan, ce débat prend une autre gravité. Puisque tous les catalanophones sont aussi castillanophones (la réciproque n'étant pas vraie) accepter sans discussion toutes les modifications linguistiques, ne revient-il pas à accepter la castillanisation progressive du catalan? Mais inversement, comment s'opposer à ces modifications dès lors qu'elles sont

adoptées par la majeure partie des catalanophones? Dans cette hypothèse, la réponse implicitement faite ici par l'auteur serait qu'on ne peut pas s'y opposer, que tout ce que l'on peut faire c'est montrer par l'exemple que la langue catalane possède aussi d'autres ressources, les faire connaître, de façon à en éviter la disparition. D'où cette coexistence entre catalan "classique" et formes castillanisées, le premier ayant un but en quelque sorte pédagogique, les deuxièmes étant destinées à ce que chaque lecteur puisse se reconnaître dans la langue utilisée, sans se sentir rebuté par une langue trop académique.

Au fond, pourrait-on dire, quelle que soit l'hypothèse vraie, le résultat est le même. Celui d'un texte représentatif d'une langue qui se cherche et qui cherche son avenir. Celui d'un peuple partagé entre, d'une part, la volonté de préserver sa langue, considérée comme son patrimoine culturel le plus précieux et, d'autre part, l'impérieuse nécessité de faire vivre cette langue, ce qui implique de la faire évoluer afin de l'adapter jour après jour aux conditions et aux modes de vie du moment. Or, ces évolutions ne se font pas de façon réfléchie et organisée, bien au contraire, elles sont la résultante de toute une série de forces qui s'exercent dans la société en fonction des aspirations, des ambitions, des préoccupations et des difficultés quotidiennes des uns et des autres. Au bout du compte les individus, mais aussi les institutions et les pouvoirs publics, sont bien obligés, la plupart du temps, de faire des concessions, d'accepter le fait accompli, même si le résultat peut parfois manquer de cohérence. C'est, après tout, ce que fait Andreu Martín dans *Barcelona Connection*.

Car il ne semble pas que sa manière d'utiliser la langue dans ce roman soit le produit d'une théorie particulière et précise mais plutôt d'une adaptation au genre et au sujet traité. Pour nous en assurer il conviendra de voir si son comportement linguistique est le même dans d'autres œuvres et dans d'autres genres.

## **2. LA NOUVELLE POUR ADOLESCENTS : XAVIER HERNÁNDEZ ET ISABEL-CLARA SIMÓ**

Après le roman policier, il nous a semblé intéressant d'aller voir du côté de la littérature destinée aux adolescents. Bien entendu, on peut trouver là des genres et des sujets très différents et par conséquent des emplois linguistiques également très variables, quoique le plus fréquent soit de loin le roman court ou nouvelle. La plupart des fois, ces œuvres destinées aux adolescents – mais écrites par des adultes – comportent une intention éducative. Il s'agit, à travers la fiction, d'évoquer les préoccupations et les problèmes propres aux adolescents et de guider la réflexion des lecteurs au moment où ils quittent le monde de l'enfance et découvrent celui des adultes. C'est pourquoi la quasi-totalité de ces narrations mettent en scène des personnages dont l'âge correspond à celui des lecteurs recherchés. Ce genre est intéressant pour notre étude car, comme dans le cas du roman policier, il suppose parfois que la fiction littéraire cherche à ressembler le plus possible au monde réel. Et pour cela, il est indispensable que les personnages, voire le narrateur lui-même (qui est souvent le personnage principal), emploient une langue qui paraisse vraisemblable en fonction de leur condition d'adolescents, de leur contexte (école,

famille, amis) et éventuellement de leur statut social et culturel.

Nous avons retenu deux nouvelles qui ont beaucoup de choses en commun : leur longueur (120 pages environ), leur forme (toutes deux sont supposées être le journal intime, d'un adolescent dans le premier cas, d'une adolescente dans le deuxième, tous deux âgés de 17 ans), et le sujet traité, celui évoqué ci-dessus : les difficultés de l'adolescence, la sortie du monde de l'enfance, les illusions perdues et la découverte du monde des adultes, de ses contraintes, de ses hypocrisies, de sa dureté et parfois même de sa violence mais aussi les espoirs, les projets et, surtout, la découverte de la sexualité et de l'amour. Les deux livres ont aussi en commun d'être publiés par le même éditeur et dans la même collection, *Columna Jove*.

Dans les deux cas, le statut du narrateur est parfaitement défini, puisque tout le texte est supposé être écrit par un(e) adolescent(e) de 17 ans. Les deux narrateurs sont donc des lycéens, appartenant à une classe moyenne, ce qui implique, pour les besoins de la vraisemblance, une certaine façon de s'exprimer, ce que l'on pourrait appeler le « parler jeune ». Bien entendu, ces narrateurs « transcrivent » parfois en discours direct les paroles d'autres personnages. Mais ces personnages appartiennent à leur entourage (famille, amis, voisinage...). Par conséquent, on ne trouvera pas ici les mêmes contrastes sociaux que dans le roman policier. Il ne faut donc pas s'attendre à de grandes différences sociolinguistiques. Cette homogénéité sociale supposée des personnages permet, en outre, de situer la

narration dans un milieu monolingue catalan et, ainsi, d'éluder la question du bilinguisme (à laquelle il n'est pas fait la moindre référence, dans aucun des deux cas). Par contre, en lisant ces deux livres, on est surpris de constater que, malgré toutes les similitudes, l'utilisation de la langue y est nettement différente.

## 2.1 XAVIER HERNÁNDEZ, *COM LA TERRA VOL LA PLUJA*

Cette nouvelle de X. Hernández commence par le passage suivant:

*" – Uala, Pipo ! – m'ha dit el Tavi – No em diguis que hi aniràs, al Poli !*

*El Tavi és un bon paio, autèntic, legal i noble, molt noble.*

*I bé, vaja, de vegades també una mica cafre.*

*Però això va a dies, no sé, que jo sempre dic que deu ser segons com li agafa.*

*Llavors, a mi, ja m'està bé.*

*– Mira, Tavi, tio, no vinguis, no cal, sents?, que ja sé que et passaràs la nit  
fotent-me la pallissa."*

En guise d'introduction, avant même de présenter les personnages et la situation, la première indication donnée au lecteur vient du type de langage utilisé : c'est à travers lui que nous comprenons que le narrateur est un adolescent et que celui-ci nous introduit dans son monde. La présentation effective des personnages et de la situation ne viendra qu'après. Ce début est une sorte d'avis : l'auteur nous prévient que, dans ce roman, le langage va jouer un rôle de premier plan. Et, en effet, tout au long de l'œuvre, le langage « ado » sera constamment présent. Pourquoi ? Probablement par souci de vraisemblance : l'auteur cherche à ce que ses

personnages paraissent réels et, pour ce faire, puisqu'il s'agit d'adolescents, il faut qu'ils s'expriment comme les « vrais » adolescents de « la vraie vie ». Comme nous l'avons vu, ce souci est présent aussi dans le roman policier, mais, de toute évidence, pour des raisons différentes. Nous avons vu comment Andreu Martín allait jusqu'à brouiller les limites entre fiction et réalité, laissant entendre que son récit n'était peut-être pas tout à fait fictif. Façon de dire que les manigances de ses personnages existent bel et bien dans le monde réel. Le roman « noir » contient une part de critique, voire de satire sociale. Ici, bien entendu, le but recherché n'est pas du tout le même. Il ne s'agit pas de critique sociale, mais probablement de faire en sorte que le lecteur adolescent – à qui cette œuvre est destinée – s'identifie au personnage narrateur et, de cette façon, se sente personnellement impliqué dans ses difficultés et ses problèmes. Problèmes qui sont supposés ressembler à ceux de tous les adolescents. Ainsi, à travers le récit, c'est une véritable réflexion sur la problématique de l'adolescence qui est menée. Le but est donc, comme dans beaucoup de publications destinées à la jeunesse, principalement éducatif.

Le point de vue narratif est, lui aussi, complètement différent : le texte est censé être – dans la fiction, bien sûr – le journal intime d'un adolescent, ce qui signifie qu'il n'est pas question ici de narrateur extérieur supposé linguistiquement neutre. Au contraire, le narrateur est en même temps le protagoniste et aussi le sujet du récit : le lecteur s'attend à ce qu'il parle de lui, de sa vie, de ses problèmes, de ses états d'âme et qu'il le fasse, bien entendu, dans son langage, sans aucune

retenue, sans aucune concession aux conventions sociales puisque le propre d'un journal intime c'est qu'il ne peut être lu que par son auteur (et, éventuellement, par quelques amis très proches). Ce qui permet une grande liberté et une grande homogénéité dans le langage. Il y a bien quelques interventions au discours direct d'autres personnages mais elles sont, en fin de compte, très limitées et le registre de langue n'y est pas différent puisque la plupart de ces personnages sont eux aussi, comme le narrateur, des adolescents. Tout au plus peut-on signaler un personnage, présenté par le narrateur de la façon suivante : « *la senyora Carme, que també és gran i xerraire i que jo dic que es passa de simpática* ». Un personnage qui utilise des expressions plus « adultes » et qui correspondent plutôt à un autre stéréotype, celui de la « commère » : « *Ai, senyor, senyor ! I quines coses que té la vida !* » (p. 38) ; ou encore : « *una roba preciosa, nena, preciosa !* » (p. 49). Les questions que nous nous sommes posées sur l'identité du narrateur et sur l'appartenance sociale des personnages dans le roman policier n'ont donc pas cours ici.

### 2.1.1 LE PARLER ADOLESCENT

Dès les premières lignes, nous l'avons vu, le lecteur perçoit, uniquement à travers le type de langage utilisé et sans que cela soit explicite, que le narrateur et les deux personnages qui s'expriment au discours direct (l'un d'eux étant d'ailleurs le narrateur lui-même) sont des adolescents. La langue utilisée est donc perçue comme tout à fait caractéristique des lycéens et collégiens. D'après notre définition ci-dessus on pourrait d'ailleurs qualifier ce parler d'*argot* lycéen<sup>135</sup>. Il s'agit bien, en effet d'une « *variante linguistique parlée par une collectivité ayant une forte conscience de groupe* », même si, en l'espèce, elle est compréhensible par tous les catalanophones (Il ne saurait d'ailleurs en être autrement dans une publication qui doit pouvoir être lue par tous). On peut donc se demander ce qui permet au lecteur de reconnaître d'emblée, dès le premières lignes et plus encore, bien sûr, tout au long de la nouvelle, que le langage utilisé est celui des adolescents.

Une des caractéristiques, sans doute ici la plus notable, de ce 'parler ado' est l'emphase. Une emphase souvent outrée, excessive, répétitive. Et omniprésente dans ce texte. Elle est liée, bien évidemment, à la manière qu'ont très souvent les adolescents de chercher à s'affirmer en mettant en valeur leur discours, mais

---

135 Voir p.79-80.

également, au sujet même de cette nouvelle et à la technique narrative choisie, celle du journal intime. De ce fait tout le texte est censé être écrit par un adolescent qui découvre le monde des adultes et qui se découvre lui-même, avec toutes les émotions que cela suppose, de l'émerveillement absolu à la déception la plus amère, de la joie intense à la profonde tristesse, de la plus grande satisfaction à la plus noire des colères. De plus ce personnage-narrateur adolescent fait toutes ces expériences vitales dans une situation particulièrement difficile puisqu'on nous explique qu'il a récemment perdu ses parents dans un accident de la route, qu'il vit seul et qu'il ne dispose donc d'aucune aide pour affronter tous ses émois, ses sentiments désordonnés et contradictoires. C'est là, en réalité, le sujet principal de ce livre. Ce texte est essentiellement un texte expressif (selon la classification des fonctions du langage définies par Jakobson)<sup>136</sup>.

L'emphase se manifeste donc dans son journal par de nombreux moyens. Tout d'abord par de nombreuses et fréquentes interjections telles que : *ala !, aguanta !, ai, ui, ai, ui !, ala !, au ! (ou au va !), botifarra !, ca !, collons !, què collons !, cony !, déu !, merda !, i una merda !, i un ou !, i què més !, no et fot !, òstia !, tela !, uala !, uauu !, uff !, uaff !, vinga ! (ou au vinga !)*. Ces interjections viennent se placer au début, au milieu ou à la fin d'une phrase pour insister, de façon parfois outrée sur les impressions et les sentiments du narrateur :

---

136 Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale I et II*, Editions de Minuit, 1963 et 1973.

- «*La Marta no només em diu que m'estima sino que a més – i **aguanta!** – em diu que apassionadament!*» (p. 69)
- «*Que la Marta – **òstia i òstia!** – se n'havia anat. Amb un altre.*» (p. 106)
- «*l llavors, **tela**, que el torracollons del Jordi Pla s'ha posat dels nervis.*» (p. 51)
- «*Després, al llit, no hi havia manera, **no et fot: vinga i vinga** a donar voltes a tot plegat i ni pensaments de quedar-me clapat.*» (p. 99)

On remarquera que ces interjections sont aussi, pour la plupart, une façon de prendre le lecteur à témoin. Il s'agit en fait de la transposition écrite d'un procédé, fréquent dans la conversation orale, où l'on s'adresse à son (ou ses) interlocuteur(s) pour s'assurer de leur attention et obtenir leur approbation. Cela apparaît clairement dans des expressions comme *aguanta!* ou *no et fot*, qui sont à la deuxième personne, mais au fond c'est également vrai pour presque toutes les autres. On constate donc que le texte est conçu – chose normale et même banale pour un journal intime, mais intéressante pour nous parce qu'elle oblige l'écrivain à *écrire de la langue orale* – comme une conversation entre le narrateur et un interlocuteur indéfini. On peut donc parler aussi de fonction conative (toujours selon la classification de Jakobson) sauf qu'en réalité cet interlocuteur n'est autre que le narrateur lui-même, ce qui apparaît lorsqu'il s'auto-interpelle, comme, par exemple (p. 113) : « *que jo no sé com fer-ho per treure-me-la del cap, tio, Pipo, que no em marxa i em fa molt de mal...* ». Ou encore (p. 26) : « *No vegis, Pipo, l'òstia. La Marta*

*fa de Gwendoleen. La Marta – Déu i com està! – és la teva parella. Quina història, tio, quina història!*

A côté de ces interjections et de ces auto-interpellations le narrateur emploie d'ailleurs toute une série d'expressions qui jouent également ce même rôle expressif et parfois conatif (beaucoup d'entre elles sont également à la deuxième personne). Bon nombre d'entre elles sont construites sur le verbe *veure* : *ja veus, que ja veus* (utilisée 4 fois), *no vegis, que no vegis* (11 fois). Le verbe *dir* est également très sollicité dans ces expressions : *que aviat està dit, que ja em diràs, que dic jo que, que dic jo si, i dic jo que* (15 fois). On trouve aussi les verbes *cagar* : *que t'hi cagues* (8 fois) ; *saber* : *què sé jo, jo què sé, que jo què sé* (6 fois) ; *explicar* : *que no t'ho explico, que ni t'ho (ou us ho) explico* (3 fois) ; *aguantar* : *que no s'aguanta* (2 fois) ; *tombar i girar* : *que si tomba i que si gira* (2 fois). On trouve enfin une expression sans verbe : *que també* (7 fois). Quelques exemples :

1. **No vegis**, Pipo, l'òstia. *La Marta fa de Gwendoleen. La Marta – Déu i com està! – és la teva parella. Quina història, tio, quina història!* (p.26)
2. *Avui, en canvi, saber que l'Oliva puteja la Mònica i veure la Marta dalt del cotxe del Jaume – **que ja em diràs** – també m'ha cardat que no vegis.* (p 48)
3. *Per millor fotre'm. O per del tot cardar-me, **que també**.* (p 105)

4. *Però que jo no n'he quedat satisfet, **vaja**, que no m'ha dit res del que jo esperava, **que no sé, que no vegis** i que tot plegat és un merder.* (p.42)
5. *Però jo, **au**, que fins he pagat les dues entrades, que – **ja em diràs** – m'he volgut fer l'homenet. (...) I bé, **vaja**, que no sé per què em carrego tant la peli si tampoc m'hi he fixat gaire. **I dic jo que** ni la Marta, que ha tornat a ser com si no hi fos, que em sembla que no s'ha enterat gaire de res.* (p. 91)
6. *El que de veritat ha estat, però, és una estona xunga **que t'hi cagues**, tio, Pipo, i **tela** de cabrona, que jo, tota l'estona, **no vegis**, morint-me perquè em digués què i perquè m'expliqués qui.* (p. 92)

Les procédés caractéristiques de la langue orale ne s'arrêtent évidemment pas aux mots ou aux expressions utilisés. La construction des phrases s'inspire aussi directement de l'expression orale. Si on reprend les trois dernières phrases citées ci-dessus, on constate l'emploi extrêmement fréquent de *que*, pronom relatif ou conjonction de subordination avec des sens extrêmement variés selon les cas. Dans la phrase 4, le premier *que* [*jo no n'he quedat satisfet*] est l'équivalent de *cal dir que*, *he de dir que* (ou encore une des expressions signalées ci-dessus : *jo dic que*, *dic jo que*). Le deuxième équivaut à *ja que* [*no m'ha dit res*]. Le troisième et dernier est synonyme de *i és que* [*tot plegat és un merder*]. Dans la phrase 5 le premier *que* a la

valeur de *és que [fins he pagat]*, le deuxième équivaut à *perquè*<sup>137</sup> [*m'he volgut fer l'homenet*], le troisième est de nouveau synonyme de *és que [no sé per què]*. Vient ensuite l'expression *i dic jo que* (déjà commentée) puis un emploi normal du pronom relatif *que* et enfin un dernier *que* équivalent à *perquè*. La phrase 6 commence par le pronom relatif *el que*, puis vient l'expression (déjà commentée) *que t'hi cagues*. Enfin, on trouve un dernier *que* avec la valeur de *perquè* qui introduit une subordonnée dont le verbe n'est pas exprimé : *que jo [he estat] morint-me*. En somme, *que* semble devenu un mot de liaison passe-partout permettant d'expliquer (= *perquè*), de justifier (= *ja que*), d'insister (= *és que*). On peut encore trouver d'autres emplois, par exemple pour donner un ordre : « *Que no, tia, que no ho facis, que jo rento al vespre* » (p. 97). Le sens de *que* étant ici « *et dic que* ». Il permet ainsi des constructions simplifiées, telles que : « *ell que va, que s'agafa una cadira i que seu a la nostra taula* » (p. 10), ou encore : « *que millor si m'ho hagués callat, però, ja veus, jo mai no, que em sap greu. Per la Mònica, clar* » (p. 75). Un seul mot de liaison pour exprimer de nombreuses idées et résoudre différentes formes de construction, c'est une forme de simplification à laquelle tend souvent la langue orale au détriment, parfois, de la précision et de la variété de l'expression. La langue informelle possède, aussi bien en catalan qu'en castillan, en français ou dans les autres langues, des mots, des expressions, des constructions, dont le sens est très variable, en fonction du contexte, de l'intonation utilisée pour les prononcer, etc. (il

---

137 Cet emploi de *que* dans le sens de *perquè* est signalé par Antoni Badia Margarit dans sa *Gramàtica catalana* (Vol II, § 252.3.c, p 106) avec le commentaire suivant : « *que* es la forma más popular de las conjunciones causales, se encuentra profusamente en el cancionero, y aun varios escritores le han dado categoría literaria ».

suffit de penser au français *con*, par exemple, auquel on peut donner une infinité de sens et qui, sur le plan grammatical peut être un adjectif, un substantif ou une interjection). Mais, on l'a vu, ce qui compte ici, avant tout, c'est l'emphase, l'hyperbole, avec l'objectif primordial de mettre en évidence l'intensité des émotions et des sentiments du narrateur. La précision et le sens de la nuance n'ont guère d'importance. Dès lors ces constructions simplifiées conviennent parfaitement.

En revanche, contrairement à ce que l'on pourrait croire, cette simplification de la construction syntaxique n'a pas pour but l'économie ou la concision dans l'expression. Bien au contraire, on constate dans le texte que des phrases raccourcies ou simplifiées comme celles que nous venons de voir cohabitent sans problème avec d'autres où les mots et les idées sont maintes fois répétés : « *A l'hora d'enraonar, jo tarta, però tarta-tarta, o sigui tarta* ». Ou encore : « *Jo avui, majara – la Marta, ella, a casa. Entrant primer, quedant-s'hi; després jo, a ella, fent-li, servint-li un cafè; la Marta, més tard, encara a casa, assajant –, però majara perdut, tios, tarumba – ella, després, amb mi al cine, amb mi pel carrer – i jo pirat, pirat fins a baix i guillat – ella, llavors, fent mig que sí, dient-me una mica que sí –, sumbat total de l'olla, xiflat per la vida i per sempre – la Marta, però, tan trista a la Societat després del cine i parlant fluixet, fluixet i fent que sí, que sí, com perquè callés i cardant-me, és clar, matxacant-me pitjor que si m'hagués dit que no –, que no vegis quina tarda, que tela, la tarda.*» (p. 70).

Cette dernière et longue phrase, comme on le voit, est pleine de répétitions, d'expressions hyperboliques, d'un vocabulaire très informel. C'est d'ailleurs souvent au cours de ces répétitions – fréquentes dans le texte – que le narrateur a besoin de plusieurs synonymes afin d'insister sur ses idées sans trop se répéter dans les mots. Ce qui l'oblige à recourir à de nombreux castillanismes. Dans la dernière phrase ci-dessus, par exemple, l'idée de folie est exprimée successivement par *majara* (2 fois) puis par *pirat*, *guillat*, *sumbat*, et *xiflat*. Dans cette liste, on le verra plus tard, seuls *pirat* et *guillat* sont des mots authentiquement catalans.

Ce passage permet d'ailleurs de mettre au jour l'un des artifices les mieux réussis de ce texte : l'impression de spontanéité, voire d'improvisation orale. En effet, si l'on observe la structure de cette phrase, on remarque que, contrairement aux apparences, elle n'a rien de spontané : l'auteur l'a soigneusement organisée en deux parties, scrupuleusement séparées par le jeu des tirets, l'une contenant le référentiel (ou la narration) qui n'est ici – comme dans le texte en général – qu'anecdotique, l'autre, celle qui compte et sur laquelle le narrateur insiste lourdement, l'expression des sentiments. L'impression d'oralité que donne cette phrase est donc, en fait, une illusion, paradoxalement obtenue grâce à cette savante construction. Ainsi nous apparaît un auteur connaissant bien les subtilités de l'écriture et capable de multiplier habilement les procédés linguistiques et stylistiques afin de créer l'impression d'un récit mal maîtrisé par un narrateur adolescent dépassé par les événements et par la tourmente de ses passions et de ses sentiments.

Cet auteur est, selon sa biographie, professeur de langue et littérature. De ce fait il possède, outre les connaissances que nous avons vu transparaître dans le domaine de la littérature et des procédés littéraires, une excellente maîtrise de la langue. Les apparentes maladresses et les quelques « erreurs » que l'on peut relever dans le texte sont donc voulues, toujours dans le but de contribuer à cette illusion de spontanéité. Voyons-en quelques-unes.

### **2.1.2 QUESTIONS GRAMMATICALES**

En premier lieu, nous avons déjà vu que l'emploi des pronoms personnels dits « faibles » (ou « atones ») est variable en fonction des zones géographiques. Les normes grammaticales concernant les combinaisons de plusieurs de ces pronoms ne sont nulle part appliquées au pied de la lettre. L'auteur se trouve donc ici confronté à un choix : soit il décide que son narrateur doit respecter strictement les règles, ce qui l'éloignera du langage réellement pratiqué par les adolescents de la zone centrale de la Catalogne, soit il prend le parti du « réalisme » au détriment de la correction linguistique. On l'a vu, c'est cette dernière option que l'auteur a choisie dès le début et sans hésitation. C'est ainsi que l'on trouve, aussi bien chez le narrateur que dans le discours direct des personnages, des formes grammaticalement incorrectes mais qui correspondent à l'usage oral courant, telles que :

- *No l'hi vaig explicar, és clar* (forme correcte : *No **li ho** vaig explicar*) (p. 31)
- *L'hi hauré de demostrar (**li ho** hauré)* (p. 52)
- *Aquesta tristesa, l'hi he vist a la mirada (**la hi** he vist)* (p. 61)
- *L'hi vaig deixar caure (**li ho** vaig deixar caure)* (p. 101)

C sont donc, on le voit, les combinaisons de pronoms de la troisième personne avec *ho* et *hi* qui posent problème. En dehors de ce cas, l'emploi des pronoms est parfaitement régulier. Sans doute l'auteur a-t-il fait attention à ne pas se trouver confronté à des formes dont l'incorrection aurait été beaucoup plus visible, donc gênante, comme celles que nous avons évoquées ci-dessus (p. 59-60) : "*aparteu-se*" au lieu de "*aparteu-vos*", "*escapem-se*" au lieu de : "*escapem-nos*". Une telle hypothèse n'est pas invraisemblable (seul l'auteur peut savoir si elle est vraie) et elle est, en tout cas, significative des difficultés que peut rencontrer un écrivain catalan qui veut faire parler ses personnages « comme dans la réalité ».

Cependant, à la différence de certaines constructions que nous avons relevées chez Andreu Martín, ces écarts par rapport à la règle ne doivent rien à l'influence du castillan. On peut les considérer comme des incorrections, voire des solécismes, mais ce sont des fautes propres au catalan. On est donc là dans l'informel mais un informel authentiquement catalan. Il n'en va pas toujours de

même : on peut relever dans le texte d'autres constructions grammaticales qui sont visiblement empruntées au castillan. Nous avons signalé dans le roman d'Andreu Martín la présence de futurs et de conditionnels d'hypothèse, construction fréquente en castillan mais, en principe, incorrecte en catalan (quoique de plus en plus utilisée dans l'usage courant). On en trouve également quelques exemples dans cette nouvelle : « *I jo ara dic si deuria ser ella la que va fer que aquell dia tot plegat fos tan diferent* » (p. 36). Ou encore : « *Que t'íos, la seva olor era allà, que dic jo si el sofà se l'hauria quedat per fer-me el favor* » (p. 98). Dans ces deux cas on remarque tout d'abord que ce conditionnel est introduit par *jo dic si*, ce qui est déjà insolite puisque cela confère au verbe *dir* un sens de supposition, fort éloigné de son sens premier. De plus, le conditionnel devient alors pléonastique puisque l'idée d'hypothèse est déjà induite par cette périphrase. Et, dans la première de ces deux phrases, le verbe ainsi conjugué au conditionnel est le verbe *deure*, celui normalement utilisé pour exprimer une hypothèse. Il s'agit alors d'un double pléonasme puisque la supposition est ainsi exprimée trois fois. Le mélange des procédés expressifs des deux langues conduit ainsi à une expression tautologique. Voilà qui apporte un élément de réponse supplémentaire à la question (posée plus haut) de savoir si les castillanismes sont des apports utiles à la langue catalane.

Une autre construction visiblement calquée sur le castillan est la transformation de la conjonction de subordination *quan* en préposition : « *Quan la mort dels pares* » (p. 22) ; « *ja la vaig clissar quan l'enterrament* » (p. 45) ; « *Quan tot*

*allò, em va resoldre molts problemes »* (p. 46). C'est un emploi qui ne figure sur aucun dictionnaire ni aucune grammaire catalane. Il apparaît, par contre, sur le DRAE, à l'article *cuando* : « 7. prep. En frases sin verbo, adquiere función prepositiva. *Yo, cuando niño, vivía en Cáceres.* ». Et de façon plus explicite sur le MMol, qui précise : « En lenguaje informal se deja muchas veces elíptico el verbo de la oración con «cuando»: 'eso me pasó cuando niño. Nos conocimos cuando la guerra. Estas son historias de cuando los moros'. En todas estas expresiones puede «cuando» ser substituido por una preposición : '...de niño, ...durante la guerra, ...del tiempo de los moros'. ». Nul doute, donc, que cet emploi soit un castillanisme. En l'occurrence, il est vrai qu'il permet de faire des phrases plus courtes sans que le sens en soit affecté (toutes les solutions qu'on pourrait trouver pour remplacer cette construction sont forcément plus longues), ce qui nous ramène à la tendance à l'économie de moyens de la langue orale. L'ellipse est de toutes façons un procédé fréquent dans la langue orale informelle. Il est donc logique qu'on la rencontre fréquemment dans ce texte : « *Llavors, no sé, com si la Marta desviés la mirada cap a l'Eli, com si l'Eli també se la mirés.* » (p. 50). Ou encore : « *I aquí ja, jo, a la merda, que l'he deixat amb la paraula a la boca i me n'he anat cap una altra banda.* » (p. 44).

Un autre castillanisme de plus en plus implanté dans le catalan oral est la construction du complément d'objet direct avec la préposition *a* lorsqu'il s'agit d'une personne. Selon Antoni Badia i Margarit c'est une construction qui n'est admissible

en catalan que dans certains cas. En particulier lorsque le COD est un pronom personnel fort. Ainsi la phrase « *a ella, treu-te-la del cap* » (p. 115) est tout à fait correcte. De même lorsque le COD est placé immédiatement après (ou immédiatement avant) le sujet. On peut donc considérer comme correcte la phrase : « *M'atreu un colló, com a la por la nit.* ». On peut également « tolérer » (c'est le terme utilisé par Badia) cette construction lorsque le COD est l'un des pronoms suivants : *tothom, tots, el qual*. La phrase : « *Ens ha deixat a tots muts* » (p. 52 et 71) est donc tolérable (ce qui suppose tout de même que la construction sans préposition est préférable). Dans les autres cas Badia précise bien que : « es de aconsejar la construcció del complemento directo sin preposició y sólo se habrá de admitir su introducción mediante *a* cuando ya no exista ningún otro procedimiento para evitar que el sujeto de la oración pueda ser tomado como complemento directo y este como sujeto »<sup>138</sup>. Ainsi, on ne peut pas accepter la phrase «*El volien aixafar, al Tavi*», puisque la forme verbale montre bien ici que *Tavi* ne peut pas être le sujet. Mais la lecture de ces règles montre bien leurs limites. Leur application est bien trop compliquée pour le locuteur moyen. Dès lors, seuls les écrivains et les érudits se préoccuperont de leur application stricte tandis que la langue orale courante (et parfois même la langue écrite) aura tendance à les simplifier en adoptant la règle du castillan, nettement plus simple. Nul doute que Xavier Hernández connaît ces règles, mais son narrateur est censé être un lycéen moyen. L'obliger à suivre des normes aussi subtiles serait donc contraire à la vraisemblance de son personnage.

---

138 Op. cit., vol. 2, § 242 . 1, p. 57-59.

On peut noter également, une petite transgression orthographique : la suppression du h initial de deux interjections, *hala* et *hòstia* (cette dernière étant fréquemment employée), orthographiées ici *ala*, *òstia*. Là non plus il n'y a pas de doute : c'est forcément l'auteur qui fait commettre cette « faute d'orthographe » à son narrateur. Dans quel but ? Peut-être encore par souci de vraisemblance, pour se « mettre dans la peau » d'un adolescent pour qui ces mots ont, depuis longtemps perdu leur sens étymologique (en particulier la référence religieuse blasphématoire de *hòstia* ) pour n'être plus aujourd'hui que de simples exclamations d'une grande banalité.

Mais si ce principe de vraisemblance amène l'auteur à faire commettre à son personnage-narrateur quelques entorses aux règles académiques de la grammaire et de l'orthographe, on constate qu'elles sont, en fin de compte, en nombre très limité. Il n'en va pas de même du lexique. L'un des procédés linguistiques les plus visibles du « parler adolescent » est sans aucun doute le recours très fréquent au vocabulaire que nous avons convenu d'appeler non conventionnel ou informel. Il convient donc d'étudier ce lexique, comme nous l'avons fait avec le roman d'Andreu Martín et de le classer selon les mêmes critères.

## 2.1.3. QUESTIONS DE LEXIQUE

### 2.1.3.1 Le lexique des adolescents

#### I LEXIQUE CATALAN

##### 1. Mots et locutions attestés par Alcm et le DIEC

*acollonir[-se], acollonit 16 52 58 102 120*

*aguanta!*<sup>139</sup> 27 69

*amunt...avall (i petons amunt i abraçades avall) 25*

*animal, animalot 20 69 78*

*animalada (quina animalada, fotre animalades)*

*au! 91 92*

*babau 111*

*bandarra 24*

*bèstia (ser molt bèstia, una mala bèstia) 25 33 53 72*

*blanc (quedar[-se] en blanc)<sup>140</sup> 56*

*boi boi<sup>141</sup> 56*

---

139 Par souci de clarté nous faisons suivre les interjections d'un point d'exclamation, même quand ce n'est pas le cas dans le texte.

140 la locution attestée par Alcm et par le DIEC est, en fait, *quedar en blanc*. Mais le sens est bien le même.

*bola (= mentida) 83*

*boli[graf] 85*

*bord (adj.) 45 101*

*borratxo 79*

*brot (no fotre brot) 21*

*bufat (= pretensió, presumit) 55*

*burlata 49 78*

*burro, burrot 15 78*

*busca-raons 72*

*ca! 69*

*cabassos (tenen peles a cabassos) 21*

*cabra (estar com una cabra) 97 98*

*cacatua 68*

*cagar-la 78*

*cagar-se de por 47 53 55 76*

*cagarines 69*

*calent (estar o anar calent) 102*

*calés 27*

*canalla (= mainada) 59 110 125*

*canguelis 75*

*carall 23 34*

*cardar, cardador 37 44 48 81 93 105 109 126 129*

*carrincló 31*

*clapar 56 99 100\*2*

---

141 *boi boi* est le redoublement de *boi*, contraction de *bo i* d'après AlCM. Cette locution figure dans les deux dictionnaires.

*clavar-li (alguna cosa a algú) 34 52 54*

*clissar 45*

*cine[ma] 81 94*

*coi (què coi vol?) 10*

*cole (= col·legi) 100 102*

*colló, collons (collons!, què collons!, de collons, tocar els  
collons, m'agrada un colló) 14 23 44 51 53 61 75 79 101*

*collonut 78*

*conya (fer conya, estar de conya, de conya marinera) 14 20 43*

*cremat, cremada (estar cremat) 71 100*

*cullerada (ficar-hi cullerada) 77*

*depre[ssiu] 91*

*desgraciat (és un desgraciat) 44*

*destrempar (<trempar) 89*

*déu (tot déu) 47*

*Déu n'hi do 95*

*emprenyat, emprenyada 101*

*engrapar 34*

*escalfada de bragueta<sup>142</sup> 64*

*estaquirot 128*

*estar per algú 101 102 110\*2*

*explicar (a mi què m'expliquen) 25*

*figa (fer figa) 45*

*filo[sofia] 81*

---

142 Sur AlcM et sur le DIEC figure le mot *escalfabraguetes*. On peut considérer cette expression comme dérivée de ce mot.

*fotre's (d'algú o d'alguna cosa) 15 41 43 68 76 78 84*

*fotre, fotre animalades, fotre el camp, fotre la pallissa, fotre la tabarra 9 13 16 21 22\*2 46*

*49 51 57 54 75 76 78\*2 79 83 85 90 92 93 103 105 109 117 122 129*

*fums (= vanitat, presumpció) 52*

*gana (donar[-me, te, li...] la gana] 74*

*gana (ni ganes!) 47*

*ganyot 70*

*garlar 75 128*

*girar (i que si tomba i que si gira) 13 101*

*gorro (fins al gorro) 98*

*guillar (anar-se'n) 113*

*guillat (estar guillat) 81 97*

*guipar (no guipar-hi gaire) 27*

*història (=relació sentimental o sexual)*

*hola<sup>143</sup> 87*

*homenet (fer-se l'homenet) 91*

*idiota 110*

*i què més! 59*

*imbècil 78 88 91*

*insti[tut] 17 117*

*liró (plorar com un liró) 124*

*llarg (ser llarg = intel·ligent) 57*

*llet (mala llet) 9 102*

*males (anar a males) 72*

---

143 Mot d'origen castellà d'après AlcM, ce que conteste catégoriquement Coromines dans les termes suivants : « Interjección de creación puramente románica (...) Absolutamente infundat que la vàgim prendre del castellà (on és més recent i menys vivaç). (DECC, vol.IV, p. 801). ».

*malparit* 68 105

*mar (la mar de)* 49

*marrec* 27 70 123

*mec (ser un mec, pobre mec)* 23 100

*mec (fer el mec, fer-se el mec = fer-se veure)* 40

*merda, merdeta (i una m., anar a la m., enviar o engegar a la m., estar fet una m.)* 9 23 35

44 47 59 73 77 83 84 85 98 99 101 108\*4 109\*2 113 115

*merder* 42 51 82 127

*merdós* 46 74 98

*missaire* 45

*morrejar* 32

*mu (no poder dir ni mu)* 92 128

*naps i cols (i que si naps i que si cols)* 69

*natus (= [ciències] natu[ral]s)* 43

*orni (fer-se l'orni)* 79

*orris (anar-se'n en orris)* 87

*pagar (amb la cara ja pagava)* 128

*pallasso (fer el pallasso)* 9

*paperet (= actuació ridícula)* 27

*pasta (= diners)* 68

*patada* 44

*patapam (i patapam i patapam)* 56

*pèl (ni un pèl)* 25 46 74

*pela, peles* 21

*pelí (= pel·lícula)* 77\*4 79 83 91

*penjar (un exàmen)* 57

*penós, penosa (si serà penosa, la tia)* 44 76 89 98

*penya* 13

*pera (ser la pera, la repera)* 21 98

*petar* 90 92 93

*pilota (no tocar pilota)* 91

*pilotes (estar en pilotes)* 70

*piular* 74

*pixallits* 52

*pixar (pixar-se de riure)* 12 21

*plantar (algú)* 22

*poli[esportiu]* 9 29 33

*pols (estar fet pols)* 24 28 31 48 68 78 100 107 117

*pòtol* 26 78

*processó (la processó li anava per dintre)* 71

*profe[ssor]* 57

*prota[gonista]* 12

*punyeta, punyetes (fer la p., anar a fer punyetes)* 13 46 47 98

*punyeter, punyetera* 78

*puta, puto (fill de puta, de puta mare, ni puta idea, tot el puto dia)* 21 33 47 68 69 81 127

*putada* 111

*putejar* 48

*quedar (= donar una cita)* 79

*ronya* 85

*senyoràs<sup>144</sup>* 27

*sisplau* 122

*sòmines* 54

---

144 Il s'agit de *senyor* avec le suffixe augmentatif (et parfois péjoratif) –às.

*sous (per quins set sous) 21*

*super (està superbona) 60*

*tabarra (donar la t., fotre la t.) 20 22*

*tafaner 102*

*tal (i tal) 57 75 91 115 127*

*tallat (estar, quedar-se tallat) 23 32 59*

*tarta[mut] 70\*4*

*tarumba 79 81*

*tele[visió] 48 56 85 98*

*tocar (no tocar-hi) 77*

*total (= en conclusió) 79*

*tombar (que si tomba i que si gira) 13 101*

*tranqui[!]* 69

*vaja! (vaja si ho he fet!, que vaja, bé, vaja!) 22 42 47 53 56 60 62 65 70 80 86 91 92 93*

95 110

*valenta (a la valenta) 76*

*viciar-se (=afeccionar-se) 24*

*vinga!, au vinga! 59 72 85 99\*2 100 101*

*virguer 78*

*voltes (donar voltes a alguna cosa, per més voltes que hi dono) 36 46 95 99 118*

*xalada (<xalar = gaudir) 20*

*xandall 86*

*xaval<sup>145</sup> 9*

---

145 Mot atestat per le DIEC et par l'AlcM qui cependant signale comme origine étymologique : « del cast. *chaval*, al qual s'atribueix origen gitanesc ». Pourtant Coromines, dans le DECC affirme : « no hi ha cap raó per suposar , amb AlcM que el vàgim prendre del cast., on CHABAL no és mot més antic (no consta fins a 1859), ni més, sinó menys, acceptat. ».

*zas (i, zas, em cremava) 99*

*zero (a zero = buit) 85*

## 2. Mots et locutions attestés par le DIEC uniquement

*botifarra (que si no, botifarra) 27 69\*2*

*cabró<sup>146</sup>, cabrona, cabronada 20 43 69 75 84 85\*2 92 112 113 117\*2*

*cafre 9*

*cony<sup>147</sup> 34 52 54*

*cul (perdre el cul per algú o alguna cosa) 68*

*descontrolar-se 34 51*

*enrotllar-se (= parlar massa) 41 72 83*

*escorrer-se (= tenir un orgasma) 32*

*grogui 50 89 93*

*mare (ai [la] mare!) 51*

*morro (amb tot el morro, pel morro<sup>148</sup>) 13*

*òstia (òstia!, és l'òstia, la mala òstia)[= hòstia] 21 25 33 52 64 76 85 90 92 100 106\*3*

*parir (posar algú a parir) 75\*2*

*pebrots (el Jordi dels pebrots<sup>149</sup>) 26 91*

*sonar (em sona<sup>150</sup>) 21*

---

146 Le sens de ce mot et de ses dérivés dans le texte figure dans la 2ème (et dernière) édition du DIEC («pop. Persona que fa males jugades») mais n'apparaît pas dans la précédente. Il s'agit donc d'une entrée récente, évidemment prise du castillan où ce sens apparaît dans des éditions nettement plus anciennes.

147 Voir note 59.

148 Ces deux locutions peuvent être considérées comme dérivées de *tenir morro*, attesté par le DIEC avec le sens de «tenir barra».

149 Sens de *pebrots* («testicules») attesté par DIEC mais pas par AlCM.

*texans (pantalons texans) 50*

*tocat (estar tocat = afectat) 61 115\*2 124*

*vambes 86*

*veta (tirar de veta) 21*

*xiclet*

*zombis 93*

### 3. Mots et locutions attestés par AlcM uniquement

*aclarir-se (réfl.) 51 81 95*

*anar de (de què va, va de...) 68*

*birra 13*

*bronca<sup>151</sup> 71*

*bullla<sup>152</sup> 37 71*

*casçar-se-la<sup>153</sup> 41*

*pèl (ni li hem vist el pèl) 10*

*pelma<sup>154</sup> 16*

*porra (a la porra<sup>155</sup>) 60*

---

150 Dans le sens de « ésser vagament conegut. *Aquesta cara em sona. No ha vist aquesta pel·lícula, però el títol li sona* ».

151 Signalé comme emprunté au castillan par AlcM et le DECC.

152 Idem.

153 En fait c'est l'expression *casçar-la*, sans pronom réfléchi, qui figure sur AlcM, avec le sens de « masturbar-se ». Le DIEC ne confirme pas cette acception.

154 Considéré comme castillanisme par AlcM.

155 *Porra* figure dans les deux dictionnaires, mais l'expression *a la porra* seulement dans AlcM.

*tantes (a les tantes de la matinada) 56*

*tonto, tonta<sup>156</sup>, tontarra, tonteria 20 53 77\*2 78*

*xupa<sup>157</sup> 86*

*zis zas (zis zas i fora) 35\*2*

*xiflat<sup>158</sup> 81*

#### 4. Mots ou locutions catalans attestés par les deux dictionnaires, considérés comme d'origine castillane ou castillanimes (d'après AlCM et le DECC)

*cursi 91*

*fanfa[rró] 29 75*

*ganso<sup>159</sup> 56*

*guapo<sup>160</sup>, guapa, guapíssim, guapissima 31 78 81 82 91*

*maco<sup>161</sup> 19 73*

---

156 *Tonto, tonta* et *tonteria* sont qualifiés par AlCM, de castillanimes. Pourtant Coromines, dans le DECC, nuance cette appréciation : « no és mot gaire castís en català però és excessiu condemnar-lo en termes absoluts com a castellanisme ». *Tontarra* ne figure sur aucun dictionnaire ni catalan ni castillan.

157 D'après l'AlCM *Xupa* est une forme dialectale pour *jupa*, propre, entre autres, du Penedès. Or, l'auteur est originaire de Vilafranca, où il exerce toujours son métier de professeur de catalan.

158 Considéré par AlCM comme castillanisme.

159 D'après Joan Coromines (DECC) : « *Ganso, gansa*, 'lent', d'on després 'cautelós', és un castellanisme inadmissible, per comparació amb el pas poc àgil i cautelós de l'oca, cast. *ganso*. ». Il figure cependant sur AlCM et sur le DIEC.

160 Attesté par les deux dictionnaires, considéré comme « pres del castellà » par AlCM et comme « castellanisme que no crec possible condemnar amb abast absolut » par le DECC.

161 Attesté par les deux dictionnaires, considéré par AlCM comme « castellanisme (pres de *majo, maja*) molt estès en el llenguatge vulgar de Catalunya i Mallorca » et par le DECC comme « castellanisme vulgar, no sense arrelament en el parlar familiar, en temps modern ».

*paio, paia (aquest paio, un bon paio) 9 21 29 31 78 115*

*quartos (jugar-se els quartos) 44*

*rematar 44*

*xaladura<sup>162</sup> 84*

## 5. Mots et locutions non attestés mais visiblement catalans

*abocar el carro<sup>163</sup> 14 74*

*va!<sup>164</sup> (au va!) 73*

*estar-ne (d'algú)<sup>165</sup> 115 116*

*guapada<sup>166</sup> 79*

*nyac nyac<sup>167</sup> (i nyac nyac i nyac nyac) 21*

---

162 *xaladura* n'est pas attesté par AlCM ni par le DIEC, Par contre sur les deux dictionnaires on trouve l'adj. *xalat* : « boig 1. *Aquest noi està xalat.* ».

163 L'expression ne figure pas telle quelle dans les dictionnaires, mais dans AlCM on trouve *abocar* dans le sens de : « Dir alguna cosa que a algú convenia tenir secreta. Li va abocar tots els fàstics ». Et sur le DIEC, à cette même entrée, figure une expression semblable : « 3 2 [LC] *abocar alguna cosa pel broc gros.* Dir-la sense embuts. ».

164 *Au!* figure dans les deux dictionnaires. Mais *va* n'est attesté que comme forme du verbe *anar* (présent de l'indicatif, 3<sup>ème</sup> personne du singulier). C'est en fait un terme explétif, d'emploi fréquent en catalan (mais pas en castillan).

165 Cette expression n'est pas attestée telle quelle, mais dans les deux dictionnaires on trouve *estar per algú* (« *indica inclinació afectuosa vers algú* », d'après AlCM). Quoi qu'il en soit, il est impossible qu'il s'agisse d'un castillanisme puisque l'expression comporte le pronom *en* qui n'existe pas en castillan.

166 Non attesté, ni en catalan ni en castillan mais dérivé, de toute évidence, de *guapo, guapa* (v.ci-dessus, liste I.4 et note 160). Dans la mesure où cet adjectif est attesté – bien que considéré comme castillanisme – sa construction avec le suffixe *-ada* est logique.

167 L'onomatopée *nyac* est attestée par les dictionnaires catalans, mais avec la définition suivante : « Onomatopeya del mossegar o de dues coses que, acostant-se, s'enclouen l'una a l'altra. » (AlCM). Définition

*ou*<sup>168</sup> (*i un ou, m'agrada un ou, m'importa un ou, tocar els ous, estar-ne fins als ous*) 9 41

43 53 62 74 86 90 93 103 118

*parra* (*baixar de la parra*<sup>169</sup>) 97

*sidra*<sup>170</sup> 71

*torracollons*<sup>171</sup> 51

---

qui ne correspond pas à son emploi dans le texte, où cette onomatopée évoque plutôt le bavardage. Par contre, dans AlcM et le DECC figure une onomatopée très proche : *nyic-nyic*, 'parlar o soroll insistent i marejador'.

168 Dans toutes ces locutions *ou, ous* est un (faux) euphémisme pour *colló, collons*. Ce sens est signalé dans tous les dictionnaires (catalans et castillans), mais les expressions relevées ici, qui sont pourtant d'un usage courant dans les deux langues, n'apparaissent nulle part.

169 Locution non attestée mais qu'on peut rapprocher de *pujar dalt la parra*, qui figure sur AlcM, avec la définition suivante : « Enfadar-se molt i escridassar ». On pourrait donc penser que *baixar de la parra* signifie se calmer, ce qui est à peu près le sens de cette expression dans le texte.

170 Attesté par le DIEC, mais dans un sens totalement différent: «m. [LC] Preparat en pols o granulat compost d'àcid tartàric, bicarbonat sòdic, sucre en pols i essència, que generalment s'usa dissolt en aigua com a refresc. ». Le sens du mot dans le texte est celui que donne le DCPA : « Merder, xivarri, gresca ». Mais ce mot ne ressemble à aucun mot castillan.

171 Non attesté mais comparable à d'autres mots comme *torralets* : « beneïtot » et *torrapipes* : « persona de poca consideració », attestés par AlcM.

## II LEXIQUE NON CATALAN

### 1. Traductions littérales ou adaptations de mots et locutions castillans (mots et locutions dont le sens et l'emploi trouvés dans le texte sont attestés en castillan mais pas en catalan)

*agafar* (employé absolument: *agafava i me'n tornava cap a casa* <sup>172</sup>) 59

*ala* <sup>173</sup>! 98 100

*anar i...*<sup>174</sup> (*ella que va i que m'agafa*) 88

*apalancar-se* <sup>175</sup> 13 33

*aplatanat* <sup>176</sup> 13 101

*atontat* <sup>177</sup> [Cf. *tonto*] 15

*banda* (*agafar per banda* <sup>178</sup>) 101

*bla* (*i bla i bla* <sup>179</sup>) 74

---

172 Cf. DRAE, *coger*: «29. intr. coloq. tomar (|| resolverse o determinarse). *Cogió y se fue*».

173 L'orthographe de ce mot est en réalité *hala*. D'autre part, cette interjection, d'après les dictionnaires catalans, ne s'utilise que « per encoratjar, donar pressa. » alors que dans le texte il sert à exprimer la surprise. Sens que l'on retrouve en castillan : « interj. U. para mostrar sorpresa. » (DRAE).

174 Cf. MMol. : « IR Y... Expresión expletiva vulgar con que, en un relato, se empieza a exponer lo que ha hecho alguien : *'fue y le dio un empujón con toda su fuerza. Va y me dice que le ayude...'*»(vol. 2, p. 169, 170).

175 Cf. DRAE, *apalancar*: « 4. prnl. coloq. Acomodarse en un sitio sin querer moverse de él.»

176 Cf. DRAE, *aplatanado, da*: «1. adj. Indolente, inactivo.»

177 Cf. DRAE, *atontado, da*: «1. adj. Dicho de una persona: Tonta o que no sabe cómo conducirse.»

178 Cf. DRAE, *banda 2*: « coger por banda a alguien. 1. loc. verb. coloq. Abordarlo de forma imprevista y enérgica para tratar un asunto. »

179 Cf. DRAE, *bla-bla-bla o blablablá*: « 1. onomat. U. para imitar el ruido de la conversación ininterrumpida e insustancial. 2. m. Discurso vacío de contenido. *Estas entrevistas son puro blablablá*. ». Mais il faut remarquer que cette onomatopée existe également en français et en anglais (*blah*).

*bo, bona* (employé avec *estar*<sup>180</sup>: *li ha dit que estava bo, la que estava tan bona, bones com per matar-se a palles*) 10 12 13 42 (60)

*bones* (així, per les bones<sup>181</sup>) 10

*braga* (fet una braga<sup>182</sup>) 88\*2

*cabreig* 71 102

*carregar-se* (algú o alguna cosa) 91

*cent* ( *anar a cent*<sup>183</sup>) 33 61 122

*col·lega*<sup>184</sup> (= company, amic) 47

*cuento* (viure del cuento<sup>185</sup>) 25

*descollonar-se*<sup>186</sup> 20

*despatxar-se*<sup>187</sup> 52

*déu!*<sup>188</sup> (*déu i com està!*) 26

---

180 D'après les dictionnaires catalans, cette construction avec le verbe *estar* signifie uniquement « être en bonne santé », ce qui n'est pas du tout le sens qu'on lui donne dans le texte. En castillan, l'adjectif *bueno* (utilisé avec *ser, estar* ou un autre verbe) peut avoir, d'après le DRAE, le sens de « gustoso, apetecible, agradable, divertido. ». Et surtout, ce même dictionnaire, à l'article *tío*, signale la locution *tío bueno, tía buena* avec la définition suivante : « m. y f. vulg. Persona que tiene buen tipo o un físico atractivo. », ce qui est le sens exact de l'adj. *bo, bona* dans les expressions relevées.

181 Cf. DRAE, *bueno, na* : « por buenas, o por la ~, o por las ~s. 1. locs. advs. De grado, voluntariamente. »

182 Cf. DRAE, *braga* : « hecho una ~, o unas ~s. 1. locs. adjs. coloqs. En malas condiciones físicas o psíquicas.»

183 Cf. DRAE, *cien* : « a ~. 1. loc. adv. coloq. En o con un alto grado de excitación. *Poner a cien. Ir a cien.* ».

184 Cf. DRAE, *colega* : « 2. com. coloq. Amigo, compañero. ».

185 *Cuento* est un mot castillan même s'il figure dans l'AlcM (où il est qualifié de « castellanisme inadmissible en bon català, però molt arrelat en el nostre llenguatge parlat »). Pour *vivir del cuento*, Cf. DRAE, *cuento* : « 5. m. Embuste, engaño. *Tener mucho cuento. Vivir del cuento.* ».

186 Cf. DRAE, *descojonarse* : « 1. prnl. vulg. malson. Desternillarse, troncharse de risa. ».

187 Cf. DRAE, *despachar* : « 12. prnl. coloq. Dicho de una persona: Decir cuanto le viene en gana. *Se despachó a gusto.* ».

*empanada* <sup>189</sup> (*la tonteria o empanada o el que sigui que jo duia*) 88

*empanat* <sup>190</sup> (*m'o he passat més empanat que quan toca filo*) 81

*encabronar-se* <sup>191</sup> 74

*escalfapolles* <sup>192</sup> 36 92

*flam* (*estar com un flam, posar-se fet un flam*) <sup>193</sup> 69

*gelos* <sup>194</sup> 26

*guai* <sup>195</sup> 16 24 32\*2 36 62 64 78 82 83 91 94 102

*igual* (=potser) <sup>196</sup> 54 71 118

*llet* (*a tota llet* <sup>197</sup>, *cagant llets*<sup>198</sup>) 13

---

188 Cf DRAE, *dios* : « interj. U. para expresar admiración, asombro u horror. ».

189 Cf DRAE, *empanada* : « ~ mental. 1. f. coloq. Confusión de ideas. ». Dans le texte l'adjectif mental n'apparaît pas mais le sens est bien celui-ci.

190 Mot non attesté mais qui semble dériver du mot précédent.

191 Cf DRAE, *encabronar* : « 1. tr. Enojar, enfadar. U. t. c. prnl. ».

192 Mot composé, non attesté mais semblable à *escalfabraguetes* attesté par AlcM. Sauf que l'une de ses composantes est le mot castillan *polla*, attesté par le DRAE dans le sens qu'il prend ici : « 3. f. malson. pene. ».

193 Cf DRAE, *flan* : « como un ~, o hecho un ~. 1. locs. adjs. coloqs. Muy nervioso o excitado. ».

194 Ce mot ne figure pas dans les dictionnaires catalans. Il s'agit d'un étrange croisement entre le substantif cast. *celos* et l'adjectif catalan *gelós* (l'authentique substantif catalan étant *gelosia*). Seul Coromines le mentionne dans son DECC, dans les termes suivants : « *Celos* és naturalment un castellanisme intolerable ; tampoc no s'ha de tolerar la lletgíssima transacció *gelos* – iniciada segurament per les dides aragoneses – ni que sigui com a concessió a certa mena de llenguatge oral. ».

195 Cf. DRAE, *guay 2* : « 1. adj. coloq. Esp. Muy bueno, estupendo. 2. adv. m. coloq. Esp. Muy bien. ». Ce mot est attesté par l'AlcM, mais défini comme une interjection exprimant la douleur, la peur, la menace. A l'opposé, donc, du sens du texte.

196 Cf DRAE, *igual*. « 12. adv. duda coloq. quizá. *Igual mañana nieva*. ».

197 Cf. DRAE, *leche* : « a toda ~. 1. loc. adv. vulg. A toda velocidad. *Vino a toda leche*. ».

*mamona* <sup>199</sup> 31\*2

*mare (la mare que us va parir* <sup>200</sup>) 13

*matxacar* <sup>201</sup>, *matxacar a preguntes*, *matxacar-se-la* 31 68 81

*menys mal* <sup>202</sup> 22

*moguda* <sup>203</sup> (*aquestes mogudes m'agraden tristes*) 10

*nervis (posar-se dels nervis* <sup>204</sup>) 51

*nota (donar la nota* <sup>205</sup>) 62 90

*obrir-se (=anar-se'n)* <sup>206</sup> 13 35 113

*palla* <sup>207</sup> (*fer-se una palla, matar-se a palles*) 9 10 81

---

198 Locution non attestée, ni en catalan ni en castillan. Mais dans le DRAE, on trouve, à l'article *leche*, l'expression *echando leches*, avec la définition suivante : « loc. adv. vulg. Muy deprisa. ». Ce qui semble bien être l'origine de *cagant llets*.

199 Cf. DRAE, *mamón, na* : « 3. m. y f. U. c. insulto. U. t. c. adj. ».

200 Cf. DRAE, *madre* : « la ~ que te, lo, os, etc., parió. 1. exprs. vulgs. U. para expresar gran enfado súbito con alguien. ».

201 Le verbe *matxacar* figure sur AlcM (où il est cependant signalé comme castillanisme) mais uniquement avec le sens de : « Picar una cosa amb un instrument dur i feixuc ; reduir a trossets petits a força de cops. », ce qui ne correspond pas aux sens du texte. Par contre, à l'article *machacar* du DRAE, on trouve les acceptions suivantes : « 2. tr. **hacer polvo**. 3. intr. Porfiar e insistir sobre algo. ». Seule l'expression *matxacar-se-la* (= masturbar-se) n'est pas attestée.

202 Cf. DRAE, *mal* : « menos ~. 1. loc. interj. U. para indicar alivio porque no ocurre o no ha ocurrido algo malo que se temía, o porque ocurre o ha ocurrido algo bueno con lo que apenas se contaba. »

203 DRAE, *movida* : « 12. f. coloq. Juerga, diversión. 13. f. coloq. Alboroto, jaleo. ».

204 Cf. DRAE, *nervio* : « poner a alguien de los ~s. 1. loc. verb. coloq. poner los nervios de punta. (...) poner a alguien los ~s de punta. 1. loc. verb. coloq. Ponerlo muy nervioso, irritado o exasperado. »

205 Cf. DRAE, *nota* : « dar la ~. 1. loc. verb. coloq. Desentonar o actuar de manera discordante. »

206 Cf. DRAE, *abrir* : « 31. prnl. coloq. Irse de un lugar, huir, salir precipitadamente. »

207 Cf. DRAE, *paja* : « 8. f. vulg. masturbación. ».

*pallissa*<sup>208</sup> (fotre [la] pallissa, quina pallissa!) 9 27

*papereta*<sup>209</sup> 22

*parar* (on vas a parar<sup>210</sup>) 24

*parar els peus a algú*<sup>211</sup> 23

*passar d'algú*<sup>212</sup> 21 29 101 118

*passar-se* (= excedir-se)<sup>213</sup>, *passada* (= excés) 24 43 57 62 69 102

*perdre* (a mi, allà, no se m'hi havia perdut res<sup>214</sup>) 23

*pilota* (fer la pilota<sup>215</sup>) 83

*pitjar* (= funcionar)<sup>216</sup> 23 34

*pringar*<sup>217</sup> 21

---

208 Cf. DRAE, *paliza*: « 4. com. coloq. Persona muy pesada y latosa. *Nadie quiere saber de él, porque es un paliza*. U. t. en pl. c. sing. Un palizas. dar la ~. 1. loc. verb. coloq. Soltar un discurso fastidioso.

209 Le mot *papereta* (castillanisme selon AlCM) ne figure dans les dictionnaires catalans qu'avec les deux acceptions suivantes: « 1 f. Full petit de paper en què es notifica alguna cosa, es fa una citació, etc., cèdula. 2 papereta de vot. Full o cèdula que la persona que té dret a vot diposita dins una urna d'un col·legi electoral. » (DIEC). Par contre dans le DRAE, à l'article *papeleta*, on trouve la définition suivante: « 4. f. coloq. Asunto difícil de resolver. », correspondant au sens du mot dans le texte.

210 Cf. DRAE, *parar*: « dónde vamos, o iremos, etc., a ~. 1. loc. adj. coloqs. U. para expresar asombro o consternación ante nuevas cosas o situaciones. »

211 Cf. DRAE, *pie*: « parar los ~s a alguien que se comporta de una manera inconveniente o descomedida. 1. loc. verb. coloq. Detener o interrumpir su acción. »

212 Cf. DRAE, *pasar*: « 50. intr. Mostrar desinterés o desprecio por alguien o por algo. *Pasaba DE su familia. Pasa DE trabajar.* »

213 Cf. DRAE, *pasar*: « 60. prnl. Exceder en una calidad o propiedad, o usar de ella con demasía. Pasarse de bueno. Pasarse de cortés. ». Par contre *pasada* n'est pas attesté dans ce sens, mais c'est un dérivé logique.

214 Cf. DRAE, *perder*: « **no habérsele perdido nada** a alguien en algún lugar. 1. loc. verb. U. para justificar su ausencia o reprocharle su presencia. »

215 Cf. DRAE, *pelota*: « hacer la ~ a alguien. 1. loc. verb. coloq. Adularlo para conseguir algo. »

216 Cf. DRAE, *pitjar*: « 10. intr. coloq. Dicho de una cosa: Dar el rendimiento esperado. »

*puré, (fet puré)<sup>218</sup> 100*

*quantitat<sup>219</sup> (ell passa quantitat dels Suaus) 29*

*quedar-se amb algú<sup>220</sup> 23*

*que t'hi cagues<sup>221</sup> 65 91*

*rave (m'importa un rave<sup>222</sup>) 46*

*rotllo (de bon rotllo<sup>223</sup>) 14 59*

*rotllo (un mal rotllo<sup>224</sup>) 63 99*

*rotllo (ser un rotllo<sup>225</sup>)*

*sobar (=dormir)<sup>226</sup> 84 100*

*sonar a<sup>227</sup> (música de violins) 71*

*talla (donar la talla<sup>228</sup>) 52*

---

217 Cf. DRAE, *pringar*: « 11. intr. coloq. Tomar parte en un negocio o dependencia. ».

218 Cf. DRAE, *puré*: « hacer ~ a alguien o algo. 1. loc. verb. coloq. hacer papilla (||Destrozarlo completamente, en sentido físico o moral.) ».

219 Cf. DRAE, *cantidad*: « 7. adv. c. coloq. mucho (|| con abundancia). *Me gusta cantidad.* ».

220 Cf. Mmol, *quedarse*: « QUEDARSE CON uno (inf.) burlarse de él o engañarle. ».

221 Cf. DRAE, *cagar*: « que te cagas 1. loc. adj. coloq. malson. Esp. Muy bueno, excelente. *Un coche que te cagas.* U. t. c. loc. adv. *Trabaja que te cagas.* »

222 Cf. DRAE, *rábano*: « importar, o no importar, algo un ~. 1. locs. verbs. coloqs. Importar poco o nada. ».

223 Cf. DRAE, *rollo*: « 4. m. coloq. Tendencia, inclinación, actitud o modo de ser. No me gusta el rollo de tus compañeros. ».

224 Cf. DRAE, *rollo*: « 14. m. coloq. Cosa y, por ext., persona, que resulta aburrida, pesada o fastidiosa. ».

225 Cf. DRAE, *rollo*: « 20. adj. coloq. Aburrido, pesado. *¡Qué novela tan rollo!* ».

226 Cf. DRAE, *sobar*: « 7. intr. coloq. dormir (|| estar en reposo). ».

227 Cf. DRAE, *sonar*: « 4. intr. Dicho de una cosa: Tener visos o apariencias de algo. *La proposición sonaba a interés y la aceptaron.* ».

*tira (la tira de...<sup>229</sup>) 33 57 69 85*

*veritat (la veritat <sup>230</sup>) 95*

*xorra, xorrada <sup>231</sup> 83 84 91*

*xota (estar com una xota <sup>232</sup>) 98*

## 2. Mots castillans (mots inexistants en catalan, même dans un autre sens)

*baranda <sup>233</sup> (el germà baranda) 51*

*cateto <sup>234</sup> 42 123*

*capullo <sup>235</sup>, capullot 69 70 77\*2 100*

*empalmar-se <sup>236</sup> 92*

---

228 Cf. DRAE, *talla* : «dar alguien la ~. 1. loc. verb. Ser apto para algo.».

229 Cf. DRAE, *tira* : « 4. f. coloq. Gran cantidad de algo. Vino LA tira de gente.».

230 Cf. MMol, *verdad* : « LA VERDAD. Forma absoluta que se da frecuentemente a la expresión “la verdad es que”, usada para dar carácter de confesión a algo que se dice: ‘La verdad: no me apetecía ir con él.’».

231 Cf. DRAE, *chorra* : « 5. m. Hombre tonto, estúpido. U. t. en pl. con el mismo significado que en sing.» et *chorrada* : « 2. f. coloq. necedad (|| dicho o hecho necio). 3. f. coloq. tontería (|| cosa de poca entidad o importancia). *Guarda todas las chorradas en el cajón.*».

232 Cf. DRAE, *chota* : «estar como una ~. 1. loc. verb. coloq. estar como una cabra.».

233 Cf. DRAE, *baranda2* : « 1. m. despect. coloq. U. para referirse a una persona, especialmente si es destacada o tiene autoridad. ».

234 Cf. DRAE, *cateto* : « 1. m. y f. despect. Lugareño, palurdo.»

235 Dans AlcM, on trouve le mot *capull*, mais pas *capullo* qui est, de toute évidence, un mot castillan, même si avec l’ajout du suffixe *-ot* le mot semble plus « authentique ». Mais même dans les dictionnaires castillans, *capullo*, n’apparaît pas appliqué aux personnes et avec le sens péjoratif que prend ce mot dans le texte.

236 Cf DRAE, *empalmar* : « 3. tr. vulg. Esp. Excitar sexualmente a un animal macho, produciéndole la erección del pene. U. t. c. intr. y c. prnl. ».

*enguarrar*<sup>237</sup> 60

*fantasmada*<sup>238</sup> 44 68

*fardar*<sup>239</sup> 101

*gili, gilipolles*<sup>240</sup> 26\*2 101

*hortera*<sup>241</sup> 91

*jeta*<sup>242</sup> 69

*liar, liar-la, liar-se (amb algú)*<sup>243</sup> 22 27 31 42 43 74

*majara*<sup>244</sup> 81\*2

*minga*<sup>245</sup> 58 92 122

*molar*<sup>246</sup>, *molar guai, molar guapo* 14 17 21 31 41 60 61 68 75\*2 78 82 85 102\*2

*palmar-la*<sup>247</sup> 48

*pijo*<sup>248</sup>, *pija, pijorro* 23 27 52 68\*2

---

237 Verbe non attesté par les dictionnaires cat. et cast. mais de toute évidence dérivé du mot castillan *guarro*.

238 Cf. DRAE, *fantasmada*: « 1. f. coloq. Dicho o hecho propio de un fantasma (ll persona presuntuosa). ».

239 Cf. DRAE, *fardar*: « 2. intr. coloq. Presumir, jactarse, alardear. ».

240 Cf. DRAE, *gilipollas*: « 1. adj. vulg. gilí. U. t. c. s. » et *gilí*: « 1. adj. coloq. Tonto, lelo. U. t. c. s. ».

241 Cf. DRAE, *hortera*: « 3. adj. Vulgar y de mal gusto. U. t. c. s. ».

242 Cf. DRAE, *jeta*: « 4. f. coloq. Cara humana. ».

243 Cf. DRAE, *liar*: « 4. tr. coloq. Engañar a alguien, envolverlo en un compromiso. U. t. c. prnl. (...) 8. prnl. Dicho de dos personas: Enredarse con fin deshonesto, amancebarse. (...) ~la. 1. loc. verb. Organizar, armar un lío o ponerse en una situación comprometida. ¡La liamos!».

244 Cf. DRAE, *majara*: « 1. adj. coloq. majareta. U. t. c. s. » et *majareta*: « 1. adj. coloq. Loco, chiflado. U. t. c. s. ».

245 Cf. DRAE, *minga 2*: « (Acort. del n. p. Dominga). 1. f. malson. pene. ».

246 Cf. DRAE, *molar*: « (Voz caló). 1. intr. coloq. Gustar, resultar agradable o estupendo. ».

247 Cf. DRAE, *palmar*: « palmarla. 1. loc. verb. coloq. morir (ll llegar al término de la vida). ».

*pirat* (= *boig*)<sup>249</sup> 35 60 81\*2 114

*piro* (*agafar el piro* <sup>250</sup> = *anar-se'n*) 23

*plasta* <sup>251</sup>, *plastarada* 56 100

*pumba* <sup>252</sup> 32

*ricatxo* <sup>253</sup> 27

*sumbat* <sup>254</sup> (*sumbat total de l'olla*) 81

*tarro* (*menjar-se el tarro* <sup>255</sup>) 36 92 99 129

*tio, tia* <sup>256</sup> 9 23 24 27 28 31\*2 32 33 34\*2 36 40 43 44\*2 47\*2 48 51 55 57 58 61 62 64\*2

65 68\*2 69\*3 73 74\*2 75 77 78\*2 79\*2 81\*2 88 92 97

---

248 Cf. DRAE, *pijo, ja* : « 1. adj. despect. coloq. Esp. Dicho de una persona, especialmente joven: Que en su vestuario, modales, lenguaje, etc., manifiesta afectadamente gustos de una clase social adinerada. U. t. c. s. 2. adj. despect. coloq. Esp. Considerado propio de una clase social adinerada. Colegio pijo. ».

249 Cf. DRAE, *pirado, da* : « 1. adj. coloq. Dicho de una persona: alocada. U. t. c. s. ».

250 Cf. DRAE, *piro* : « 1. m. coloq. Acción y efecto de pirarse. *Se dio el piro.* ». Cette expression semble avoir supplanté une autre locution, attestée par les dictionnaires catalans : *tocar [el] pirandó*, aujourd'hui désuète.

251 Cf. DRAE, *plasta* « 5. adj. coloq. Dicho de una persona: Excesivamente pesada. U. t. c. s. *Este tío es un plasta.* ». Avec le suffixe *-ada* le mot semble plus authentique, mais il ne figure pas non plus dans les dictionnaires catalans (ni castillans).

252 Cf. DRAE, *pumba* : « 1. interj. U. para remedar la caída ruidosa. ».

253 Cf. DRAE, *ricacho* : « 1. m. y f. coloq. Persona acaudalada, aunque de humilde condición o vulgar en su trato y porte. ». Voir aussi ci-dessus (A.M.)

254 Il s'agit évidemment d'une adaptation du participe passé de *zumbar*. Dans ce passage du roman il apparaît comme synonyme de *majara, tarumba, pirat, guillat et xiflat*. Mais ce sens ne figure pas dans les dictionnaires castillans. L'explication vient sans doute de l'association avec *olla*. Selon AlCM ce mot peut désigner « el crani (en llenguatge familiar o humorístic) ». Or *zumbar* peut avoir, d'après le DRAE le sens suivant : « 3. tr. coloq. Dar, atizar un golpe. Le zumbó una bofetada. ». *Sumbat de l'olla* pourrait donc avoir le sens d' « étourdi comme quelqu'un qui a reçu un coup sur le crâne ».

255 Cf. DRAE, *tarro* : « comer el ~ a alguien. 1. loc. verb. coloq. Ocupar insistentemente su pensamiento con ideas ajenas, induciéndole a hacer cosas que de otro modo no haría. U. t. con el verbo c. prnl. ».

256 Cf. DRAE, *tío, a* : « 8. m. y f. vulg. U. como apelativo para designar a un amigo o compañero. ».

98\*2 100 102\*2 103 106 107\*2 113 115 126

*tope*<sup>257</sup> (*a tope*) 82 92

*tope*<sup>258</sup> (adv.: *tope liat*, *tope estranya*) 43\*2 56 58 88\*2

*xulejar*<sup>259</sup> (*aquell bord la xuleja*) 101\*2

*xungo*<sup>260</sup>, *xungo-xungo* 28 51 81 92 100 117 126 129

### 3. Traductions littérales ou adaptations non attestées

*fluixa* (*me la porta fluixa*<sup>261</sup>) 116

*folla* (*no tenir ni folla de*<sup>262</sup>) 42 103

*pal*, *palasso*<sup>263</sup> (*és un pal*, *quin pal*, *era un palasso que t'hi cagaves*) 20 31 65 79

---

257 Cf. DRAE, *tope*: « a ~. 2. loc. adv. hasta el tope. U. t. c. loc. adj.»

258 Cet emploi adverbial n'est attesté par aucun dictionnaire, même le DCPA.

259 Cf. DRAE, *chulear*: « 2. tr. Abusar de alguien, explotarlo.»

260 Cf. DRAE, *chungo*: « (Del caló *chungo*, feo). 1. adj. coloq. De mal aspecto, en mal estado, de mala calidad. *Una película chungo. El tiempo está chungo; va a llover otra vez.* 2. adj. coloq. Difícil, complicado. *Con ese rival, lo tiene muy chungo.*».

261 L'expression *me la porta fluixa* n'est attestée par aucun dictionnaire. Mais le sens du verbe *portar* est ici celui d'une des acceptions du verbe *traer* figurant sur le DRAE: « 4. tr. Tener a alguien en un estado o situación. *Traer a alguien azacorado, inquieto, convencido.*».

262 Cette expression ne figure dans aucun dictionnaire. Mais le substantif *folla* est, de toute évidence, un dérivé non conventionnel du verbe *follar*, pris, bien entendu, dans son acception sexuelle (DRAE, *follar* 4: « tr. vulg. Practicar el coito. U. t. c. intr. »).

263 Dans toutes ces expressions *pal* désigne quelque chose de particulièrement ennuyeux (un spectacle, une activité, voire une personne). Ce sens ne figure dans aucun dictionnaire catalan ou castillan. Mais en castillan on a *paliza*, mot dérivé de *palo* qui peut prendre ce même sens (attesté par le DRAE ; voir ci-dessus liste II,1 et note 208). De plus, l'utilisation du suffixe *-asso* qui n'est autre qu'une adaptation du castillan *-azo* (l'équivalent catalan de ce suffixe étant *-às*), semble bien indiquer une origine castillane.

#### 4. Mots et locutions d'origine étrangère (non attestés en catalan)

*cocacola* 85

*flaix* (= *allucinació*)<sup>264</sup> 34 98

*flipar*<sup>265</sup>, *flipat* 10 32 33 43 57 60 64 69 71 74 81 83 91

*uaau!*<sup>266</sup> 33

### III CAS DOUTEUX

*al·lucinar, una al·lucinada, al·lucinant*<sup>267</sup> 43 88 89

*boques* (*ser un boques*) 31 42 44 74 101 118

*careto*<sup>268</sup> 36

*cara de mans*<sup>269</sup> (*fotre una cara de mans a algú*) 75

---

264 Le mot est attesté par le DIEC et en castillan par le DRAE, mais pas dans le sens du texte.

265 Mot d'origine anglo-américaine (to flip : agiter, secouer), non attesté en catalan mais attesté par le DRAE : « 1. intr. coloq. Estar bajo los efectos de una droga. 2. intr. coloq. Estar o quedar entusiasmado. La gente flipaba con la música. U. t. c. prnl. 3. intr. coloq. Agradar o gustar mucho. Me flipan las motos. 4. prnl. coloq. drogarse. *Se flipaba todos los días.* ». Ce mot semble donc bien être parvenu au catalan par l'intermédiaire du castillan.

266 Probable adaptation de l'anglais *wow*.

267 Le verbe *al·lucinar*, de même que le cast. *alucinar* et le français *halluciner* est normalement transitif et signifie « provoquer des hallucinations ». Mais dans ces trois langues l'usage non conventionnel en a fait un verbe intransitif, avec le sens de « subir des hallucinations ». Ce sens ne figure pas dans les dictionnaires catalans (ni français) alors qu'il est admis par le DRAE.

268 Cf. AlcM : « 1.( Cavall o egua) que té una clapa blanca a la part interior del cap.». Sans doute une façon péjorative de désigner le visage. Sens confirmé par le DCPA : « Cara II Aspecte : *El pentinat li afavoreix el careto* II Persona molt lletja o que va excessivament pintada; cardo.» (p. 88).

*cara de pal*<sup>270</sup> 20

*ciri (tenir el cap al ciri i el ciri al cap)* 102

*controlar (employé absolument)* 59

*cul (partir-se el cul)*<sup>271</sup> 69

*déu (avec une négation: no l'aguanta ni déu, no hi ha déu que...)*<sup>272</sup> 29 79 93

*fer-se (algú)* 44

*fixo (que si no, fixo que se la fot daltabaix)* 49

*flas i flas* 58

*fluf (i, fluf, m'encenia)* 100

*mans o manso*<sup>273</sup> (dos mansos que viuen del cuento) 25

*misses (=diners)*<sup>274</sup> 13

*pena (ser un pena, fer el pena)*<sup>275</sup> 29 43 53 70 110 129

*penjat*<sup>276</sup> (estar penjat = esmaperdut) 31 48 79 82 123

---

269 Cette expression n'est pas attestée mais on peut la considérer comme une variante de *omplir la cara de dits*, attestée par AlcM.

270 *Cara de...* existe autant en catalan qu'en castillan. Mais ni *cara de pal* ni *cara de palo* ne sont attestés.

271 Locution non attestée, ni en catalan, ni en castillan. Tout au plus peut-on trouver dans le DRAE une expression semblable, à l'article *cara* : « romperse la ~ por alguien, o por algo. 1. loc. verb. Defenderlo con vehemencia. »

272 Expression à rapprocher de *tot déu*, attestée par le DIEC (*tot déu = tothom ; ni déu = ningú*).

273 L'adjectif *mans* a pour seule acception celle de « dòcil i no agressiu » (AlcM), ce qui ne correspond évidemment pas au sens du texte. Le *Diccionari del català popular* i d'argot de Joaquim POMARES (DCPA) donne plusieurs acceptions liées au sexe et à la prostitution, suivies d'une dernière : *andova*. Et ce mot est à son tour défini de différentes façons, dont la suivante : « persona de conducta dubtosa ». Mais ce sens, qui semble bien être celui du texte, n'apparaît dans aucun dictionnaire généraliste, ni catalan ni castillan.

274 Cette acception de *misses* ne figure dans aucun dictionnaire catalan ou castillan, y compris le *Diccionari del català popular i d'argot* de J. Pomares.

275 *Pena*, comme substantif masculin, n'est attesté par aucun dictionnaire, pas même le DCPA. Il s'agit probablement d'une forme alternative pour *penós* (v .ci-dessus, liste I.1).

*pirula*<sup>277</sup> (= *sorpresa desagradable?*) 98

*plas!*<sup>278</sup> 22

*tacataca* (*tacataca i tacataca, tacataca com acostuma*) 26 128

*tela!*<sup>279</sup> 51 81 92

*tipus*<sup>280</sup> (*donar el tipus*) 20

*tirar-se*<sup>281</sup> (*tirar-se els vespres [d'alguna manera]*) 59

*total* (*adv.: grogui total, flipat total*)<sup>282</sup> 50 93

*uala!*<sup>283</sup> 9 69\*2 73 82

---

276 Le sens de ce *penjat* (proche du français *paumé*) ne figure pas sur les dictionnaires catalans. Le DRAE donne, pour *colgar* deux acceptions proches mais trop précises par rapport au sens très général du mot dans le texte : « 3. adj. coloq. Dicho de una persona: Burlada o frustrada en sus esperanzas o deseos. *Dejar, quedar colgado*. 4. adj. coloq. Que se encuentra bajo los efectos de una droga. U. t. c. s. ».

277 Ce mot ne figure dans aucun dictionnaire catalan où l'on ne trouve que *pirulí* et *piruleta* avec une définition qui n'a rien à voir avec celui du texte : « f. [HO] Caramel que s'aguanta amb un pal petit. » (DIEC). Par contre *Pirulo, la* figure sur le DRAE mais, là encore, avec des sens très différents par rapport au texte.

278 Cette onomatopée ne figure pas dans les dictionnaires catalans ou castillans. En catalan on trouve *plafet plof*. La terminaison en -s fait penser à une castillanisation de la première (ou, peut-être, à un croisement avec *zas*)

279 AlcM donne l'expression *hi ha molta tela* : *hi ha molta matèria, molts d'assumptes, molt de treball* (vol. 10 p. 195). Le DIEC, pour sa part, donne l'expression "*haver-hi molta tela per tallar [o tenir tela per a estona]* : *tenir matèria per a ocupar-se'n llarga estona*". L'usage de ce mot dans le texte comme interjection hyperbolique n'apparaît nulle part mais elle est proche de ce sens.

280 *Tipus* est attesté par les dictionnaires catalans. Et la locution *tenir bon tipus* apparaît dans AlcM. Mais la présence du verbe *donar* fait penser à une autre locution, adaptée du castillan : *donar la talla*, c'est-à-dire, en fait, *dar la talla* (voir note 228, p. 178).

281 On trouve dans AlcM et dans le DIEC un sens voisin de ce *tirar-se* : «6 intr. [LC] Durar amb més o menys treballs. *Aquest vestit tirarà tot l'hivern encara. Els negocis estan encalmats: hem d'anar tirant com puguem.* » ; mais avec une construction non pronominale.

282 Cet emploi de *total* comme adverbe appliqué à un adjectif (dans le sens de *totalment*) n'est attesté dans aucun dictionnaire catalan ou castillan.

283 Peut-être dérivé de *hala*.

La première remarque qui s'impose est que la liste des mots et locutions relevés dans cette nouvelle est beaucoup plus longue que celle de tous les autres ouvrages analysés, y compris *Barcelona Connection* (333 occurrences lexicales contre 192, respectivement) pour un texte nettement plus court (la moitié, approximativement, compte tenu du nombre de pages et de la différence de taille des caractères). On trouve donc, dans cette nouvelle, une "densité" de lexique *informel* tout à fait exceptionnelle. C'est une nouvelle manifestation de la volonté de « réalisme » de l'auteur. Il est vrai que les adolescents ont tendance à user et abuser de ce genre de vocabulaire, en particulier lorsqu'ils sont entre eux. Car, plus encore que les constructions syntaxiques, ce sont les mots utilisés qui leur servent de signe de reconnaissance. Manière pour eux d'affirmer leur appartenance au groupe, mais aussi – et surtout – de transgresser des normes linguistico-sociales qu'ils ressentent souvent comme une imposition du monde des adultes et ainsi d'affirmer une forme d'autonomie par rapport à eux : n'étant plus des enfants, ils ne se sentent plus obligés d'obéir aveuglément aux règles qu'on leur avait imposées jusqu'alors.

Avant même d'étudier en détail le lexique non conventionnel dans ce roman, on peut remarquer certaines caractéristiques particulièrement visibles du vocabulaire

---

284 Aucune des définitions données par les dictionnaires généralistes ne correspond au sens de ce mot dans la phrase.

des adolescents. L'une d'entre elles est l'emploi fréquent d'abréviations concernant des objets ou des personnes de l'univers quotidien des adolescents : ainsi on trouve dans le texte : boli (= bolígraf), cole (= col·legi), depre (= depressiu o deprimit), filo[sofía], insti[tut], natus (= ciències naturals), peli (= pel·lícula), poli (= pavelló poliesportiu)<sup>285</sup>, profe[ssor], prota[gonista], tarta[mut], tele[visió], tranqui[!]. Ce à quoi on peut ajouter les surnoms, comme celui du personnage-narrateur : Pipo (son prénom étant Albert) et les prénoms abrégés : Tavi (pour Octavi), Eli[sabet]. L'intérêt de ces abréviations est double : d'une part réaliser une économie de langage en raccourcissant des mots que l'on utilise fréquemment, d'autre part les mots ainsi transformés font partie du jargon des adolescents et sont donc aussi une sorte de signe de reconnaissance entre eux.

Il est aisé de remarquer également l'utilisation répétée d'onomatopées qui semblent destinées à illustrer la narration par une image sonore : *brouuum*, *bum*, *fluf*, *nyac nyac*, *plas*, *riiing*, *shuff*, *tacataca*, *zas...* :

- *En fi, que hi pensava I no vegis, brouuum I brouuum als budells, que em venien totes les cagarines del mon... (p. 69)*
- *« I, zas, em cremava. (...) I, fluf, m'encenia. (...) I llavors ja, shuff, que em carbonitzava, m'incinerava per sempre. » (p. 99-100)*

---

285 On peut remarquer que l'on trouve ce même mot, avec la même prononciation, mais comme abréviation de *policía* dans le roman d'Andreu Martín.

- « *no m'he despertat fins que l'Ignasi i la Laura no m'han tret del llit a cops de riing i vinga riing.* » (p. 100)
- « *l quan he trucat, el cor – bum bum, bum bum – era com si em marxés.* » (p. 119)

### 2.1.3.2 Questions phonétiques

L'orthographe d'une de ces onomatopées a de quoi surprendre. Pourquoi écrire *shuff* à la place de *xuff*, ce qui semblerait logique en catalan ? Le phonème ainsi représenté (consonne fricative pré-palatale sourde) est en effet celui que l'alphabet phonétique international représente par [ʃ] et que le catalan transcrit par *x* en début de mot (*xocolata*, *xàfec*) ou par *ix* dans une autre position (*caixa*, *fluix*). Ce phonème n'existe pas dans le castillan actuel qui, par contre, possède la consonne affriquée [tʃ] qui s'écrit *ch* dans cette langue et *tx* en catalan. Mais l'influence de la prononciation castillane fait que de plus en plus de catalanophones prononcent le *x* initial comme *tx* (il faut préciser qu'en catalan central – c'est-à-dire la variante dialectale la plus importante numériquement et, en tout cas, celle qui correspond à la zone géographique de l'auteur – ce phonème n'existe en principe pas en début de mot, sauf pour des mots d'origine étrangère : *txec*, *txetxè*, *txa-txa-txa...*). Ainsi *xàfec* sera prononcé comme s'il s'écrivait *txàfec* et *xocolata* comme s'il s'écrivait *txocolata*, c'est-à-dire, en fait, comme le castillan *chocolate*. Sans doute à cause de cette évolution castillanisante de la prononciation, l'auteur a voulu préciser que la

prononciation de cette onomatopée commençait bien par [ʃ] et non pas par [tʃ] et c'est pour cette raison qu'il a utilisé la graphie *sh* qui représente cette prononciation... en langue anglaise.

Ce n'est d'ailleurs pas le seul mot du texte à propos duquel on peut se poser la question de la prononciation du x initial. On trouve également *xandall*, qui vient du français *chandail* (même s'il désigne aujourd'hui un survêtement pour le sport) et qui, par conséquent, devrait se prononcer, en catalan, avec le phonème initial du ch français, donc [ʃ], et l'accent tonique sur la dernière syllabe. Or, ce même mot existe en castillan mais, bien entendu, le phonème initial est devenu dans cette langue [tʃ] et, obéissant à la tendance naturelle du castillan, l'accent tonique s'est déplacé sur l'avant dernière syllabe (l'orthographe donnée par le DRAE est donc *chánda*<sup>286</sup>). On remarque que dans le texte (et dans le DIEC) ce mot est orthographié sans accent écrit sur le a de la première syllabe, ce qui signifie, selon les règles d'accentuation, que l'accent tonique se trouve sur la dernière syllabe, comme en français. Mais dans la pratique, la plupart du temps, c'est la prononciation castillane qu'adoptent les catalans pour articuler ce mot. Ce qui est révélateur d'une grave faiblesse – que nous avons entrevue en étudiant le vocabulaire de la drogue chez A. Martín – : la langue catalane semble incapable d'adopter directement des mots provenant d'autres langues, sans passer par le castillan. Ce phénomène n'est d'ailleurs pas nouveau et ne concerne pas que la langue non conventionnelle. Qu'on songe, par exemple à

---

286 Par contre, MMol, du moins dans sa première édition, donne l'orthographe *chanda*, sans accent.

l'adaptation du mot français *chauffeur* qui a donné *chófer* en Espagne (mais *chofer* dans plusieurs pays hispano-américains). Or, cette prononciation castillane s'est transmise au catalan (même si le DIEC accepte les deux orthographes : *xòfer* ou *xofer* et l'AlcM seulement *xofer*). En sens inverse, on peut cependant citer l'exemple du mot *futbol* : le catalan a gardé l'accent tonique à son emplacement d'origine en langue anglaise alors qu'en castillan il s'est déplacé sur l'avant-dernière syllabe. Il est vrai que ce sport s'est implanté en Catalogne avant de gagner le reste de l'Espagne. Ceci explique peut-être cela. Mais c'est peut-être aussi une question d'époque. Quoi qu'il en soit il semble bien qu'aujourd'hui ces emprunts directs ne soient plus guère possibles ou en tous cas guère appliqués. C'est un phénomène dangereux puisqu'il met le catalan en situation de dépendance par rapport au castillan.

Pour finir avec la question de la prononciation du x initial, il faut encore noter les mots *xorra*, *xorrada*, *xulejar* qui ne sont que des adaptations des mots castillans *chorra*, *chorrada*, *chulear* et des castillanismes *xiclet*, *xiflat*, *xota*, *xungo*, adaptation des mots *chicle*, *chiflado*, *chota*, *chungo*. On imagine mal qu'ils puissent être prononcés autrement que selon les normes phonétiques du castillan, pour la bonne raison qu'ils sont bel et bien perçus comme des mots castillans. Même le mot *xaval*, dont Joan Coromines affirme, nous l'avons vu, que ce n'est pas un castillanisme, est la plupart du temps prononcé comme le castillan *chaval* de même que le mot *xupa*, variante locale de *jupa* selon AlcM, mot indubitablement catalan, est prononcé comme le castillan *chupa*.

Ce n'est d'ailleurs pas le seul phonème à propos duquel on puisse se poser des questions quant à sa prononciation réelle. Dans la liste des onomatopées ci-dessus on trouve *zas et zis zas*. Faut-il comprendre que le z initial correspond à la fricative prépalatale sonore [z] comme en catalan ou à la fricative dentale sourde [θ] comme en castillan ? Lorsqu'on écoute parler les gens – en catalan, pourtant – on peut régulièrement entendre les deux. On trouve également dans cette liste *plas*. Certes ce mot n'apparaît pas dans les dictionnaires castillans (ni catalans), mais il est facile d'y reconnaître la racine du verbe castillan *aplastar* et du substantif *plasta*, tous deux inexistantes en catalan. Tandis que le catalan dispose des onomatopées *plaf* et *plof*, attestées aussi bien par AlcM que par le DIEC.

Plus surprenante et plus gênante encore est la présence des mots *pijo*, *pijorro*, *jeta*, *majara*, *gilipolles*. Ils ne peuvent en aucun cas être considérés comme catalans puisque leur prononciation comporte la consonne fricative uvulaire sourde [χ] – représentée en castillan par j (ou par g devant e et i) – qui n'existe pas en catalan. En d'autres termes, le locuteur qui utilise ces mots dans un discours en catalan ne peut en aucun cas ignorer qu'ils sont étrangers à cette langue. En procédant ainsi il reconnaît implicitement qu'il n'a trouvé dans le répertoire catalan aucune autre solution pour exprimer ce qu'il veut exprimer. Aucun autre mot ayant le même sens et surtout les mêmes connotations sociales, culturelles, etc. et que, pour

cette raison, il « importe » un mot castillan. Un tel emploi est donc un constat d'échec pour lui-même et surtout pour la langue qu'il utilise.

Mais il n'y a pas que les consonnes qui posent problème. Dans certains cas la prononciation des voyelles révèle aussi une sorte de castillanisation rampante de la langue orale, particulièrement dans la langue informelle. C'est le cas en ce qui concerne certaines des abréviations fréquemment utilisées par les lycéens et collégiens, signalées ci-dessus (p. 185-186). Si l'on écoute ces adolescents prononcer les mots *cole*, *tele*, *depre*, *profe*, on constate que tous les e sont prononcés [e] (c'est-à-dire la prononciation du français é). Ceci est normal dans les variantes dialectales du catalan occidental mais absolument anormal dans la zone centrale (celle où se trouve la conurbation barcelonaise) mais aussi le Penedès, dont l'auteur de ce texte est originaire et où il est toujours résident, semble-t-il. Selon les normes phonologiques de cette zone le e atone (ainsi que le a atone) doit être prononcé [ə] (prononciation qui n'existe ni en castillan ni en français, semblable au a anglais dans *about*, par exemple). On devrait donc prononcer respectivement [kolə] ou [kɔlə] et non [kole] ; [telə] ou [tɛlə] et non [tele]; [deprə] ou [dɛprə] et non [depre] ; [profə] ou [prɔfə] et non [profe]. Bien entendu, la lecture du livre ne nous informe pas sur la prononciation que les personnages sont censés donner à ces abréviations. C'est l'avantage du support écrit : à chaque lecteur d'imaginer la prononciation qui lui semble bonne. Pourtant la dernière d'entre elles est assez révélatrice de l'influence du castillan. En effet, l'abréviation de *tranquil* en *tranqui* ne permet pas une grande

économie de langage puisque le nombre de syllabes reste le même (sauf au féminin, c'est vrai). Contrairement au castillan où elle permet de supprimer la dernière syllabe. Il y a donc tout lieu de croire qu'il s'agit d'un calque de cette langue que l'on a gardé tel quel pour ne pas renoncer à un mot du jargon adolescent.

Enfin, puisque nous en sommes à la prononciation des voyelles, signalons aussi celle du mot *tope*. Il est utilisé dans le texte comme un adverbe avec un sens voisin de *molt*, *totalment*, *extremadament*: *un dia tope liat* (p. 43) ; *l'eina com un punyal, tope clavada a la carcanada* (p. 43) ; *i després, jo, tope clapat al sofà* (p. 56) ; *una cosa tope estranya* (p. 58). Ce mot, bien entendu n'est attesté par aucun des dictionnaires catalans (même pas par le DCPA de Joaquim Pomares). En castillan ce mot existe mais pas comme adverbe. C'est un substantif qui peut parfois avoir valeur d'adjectif. Parmi les acceptions du DRAE on trouve celle-ci : « 1. m. Extremo o límite al que puede llegar algo. *Tope de edad. Fecha tope.* ». L'utilisation que l'on trouve dans le livre est donc une extension de sens du mot castillan. De substantif, il est devenu adjectif puis adverbe en prenant le sens de « totalement, extrêmement, jusqu'à la limite ». C'est donc, une fois de plus, un castillanisme absolu, comme le prouve, là encore, la prononciation courante du mot, [tope], là où le catalan (central) supposerait de prononcer [topə] ou bien [tɔpə]. Mais il est probable que si un collégien s'amuse à prononcer ce mot de cette façon il ne serait pas compris de ses camarades.

### 2.1.3.3 Langue informelle et évolution linguistique

Si l'on revient maintenant aux résultats du classement ci-dessus, on constate d'abord que, sur un total de 334 mots ou locutions, 215 sont attestés par l'un ou l'autre des deux dictionnaires catalans généralistes que nous avons utilisés et 10 autres, bien que non attestés sont indubitablement catalans (nous avons mis en note les raisons qui, dans chaque cas, nous amènent à le penser). Soit 222 mots ou locutions sur un total de 334, ce qui fait 66,5%, c'est-à-dire, une nouvelle fois, deux tiers du vocabulaire informel que l'on peut considérer comme authentiquement catalan.

Comme nous l'avions déjà constaté précédemment, les deux dictionnaires de langue catalane que nous avons consultés pour établir notre classement ne sont pas toujours d'accord entre eux et il n'est pas toujours facile de saisir avec précision les raisons de ces différences dans l'acceptation ou non du lexique informel. En toute logique, on trouve dans l'AlcM (rappelons que ce dictionnaire a l'ambition de présenter toutes les variantes dialectales de la langue) deux mots signalés comme dialectalismes : *xupa* variante de *jupa* à Valence, à l'Alguer et dans le Penedès (d'où est originaire Xavier Hernández) et, plus surprenant, *birra*, qui semble de l'italien, mais qui, d'après ce dictionnaire, est localisé à Minorque (peut-être un vestige de la

domination britannique sur cette île, au XVIIIème siècle ?). D'autre part, étant plus détaillé (surtout en ce qui concerne les locutions et les dictons), il recense des expressions qui ne sont pas sur le DIEC : *aclarir-se*, *anar de*, *casca-la* (qui dément ce que nous avons dit plus haut sur la pudibonderie de ce dictionnaire), *no veure el pèl (d'algú)*, *a la porra*, *a les tantes* et même *zis zas* (alors que le DIEC n'admet que la deuxième partie de cette onomatopée : *zas*), dont la prononciation, nous a conduit (ci-dessus) à poser quelques questions. On y trouve également quelques mots qualifiés de castillanismes et de ce fait refusés par le DIEC : *bronca*, *bullà*, *pelma*, *tonto*, *tonteria* (mais *tontarra* est un dérivé non attesté, construit à l'aide du suffixe augmentatif-péjoratif *-arra*) et *xiflat*. D'autres castillanismes ont, en revanche, été acceptés par le DIEC, sans doute parce que considérés comme bien implantés dans l'usage (liste I.4). Dans deux cas au moins cette implantation est confirmée par le texte : *guapo* et ses dérivés (qui y figure cinq fois), et *paio*, *paia* (six fois). Et même *maco* (deux fois).

Si l'on s'intéresse maintenant aux termes acceptés par le DIEC et absents de l'AlcM on y trouve, bien entendu, des mots qui se sont implantés dans le lexique informel à partir des années 60. Certains sont liés à des habitudes de consommation culturelle, comme *grogui* et *zombi* ; d'autres à la consommation tout court, tels que *[pantalons] texans*, *vambes* et *xiclet*. Il est plus difficile de savoir si les autres mots de cette liste sont des « nouveautés » ou si, tout simplement, les rédacteurs de l'AlcM n'ont pas voulu les accepter. Nous retrouvons trois mots que nous avons déjà

relevés chez Andreu Martí : *botifarra, cony, cabró*. Nous avons attribué leur absence de l'AcIM à des réticences moralisantes. Pourtant, il faut remarquer que le sens du mot *cabró* dans ce texte (et chez Andreu Martí) n'a été accepté par le DIEC que récemment. Pour l'AlcM *cabró* est uniquement un substantif. Outre son sens premier («mascle de la cabra adult») ce dictionnaire donne également des acceptions péjoratives telles que : « marit consent de dona adúltera » et même : «home luxuriós». Mais, dans les dernières décennies, ce mot s'est banalisé et, ce faisant, il a pris un sens beaucoup plus général, celui qui figure dans la dernière édition du DIEC (mais qui n'apparaissait pas sur l'édition précédente) : « *m. i f.* [fem. **cabrona**] *POP.* Persona que fa males jugades.». Ce qui correspond bien au sens qu'il a dans le texte. On remarquera au passage que de substantif il est devenu également adjectif, d'où sa variante féminine, non pertinente si on s'en tient aux définitions d'AlcM. Il s'agit donc d'une évolution relativement récente du sens de ce mot (et de son dérivé *cabronada*), évidemment prise du castillan, où ce sens apparaît dans des éditions nettement plus anciennes. Ainsi, la 20ème édition du DRAE (1984) donne, pour *cabrón, na*, la définition suivante (entre autres) : « 5 El que hace cabronadas o malas pasadas a otro.». Et à l'article *cabronada* : «3. fig. y vulg. Mala pasada, acción malintencionada o indigna contra otro. ». On trouve même ce sens dans un dictionnaire daté de 1894 : « CABRONADA f. fam. La acción infame que permite alguno contra su honra || Cualquiera incomodidad grave e importuna. ». Tout ceci est très révélateur de la façon dont se forme une grande partie de la langue informelle catalane : un grand nombre de mots et d'expressions informels naissent et

se généralisent en castillan avant d'être adoptés par les catalanophones (d'abord dans la langue orale puis, leur usage s'étant répandu, ils finissent par être acceptés dans les dictionnaires).

Malgré tout, à la lecture de ces listes, on est amené à s'interroger sur les motifs qui font que certains mots figurent ou ne figurent pas dans l'un et l'autre de ces dictionnaires. Ainsi on peut se demander pourquoi des locutions comme *no veure el pèl, a les tantes* ou encore *aclarir-se* (au sens de retrouver ses esprits, comprendre la situation...) n'ont pas été admises dans le DIEC, alors qu'elles apparaissent sur l'AlcM, preuve de leur ancienneté, alors qu'elles sont employées dans ce livre, preuve de leur actualité et que ce sont des locutions que l'on entend fréquemment en catalan. Il est vrai que ces locutions existent aussi en castillan avec le même sens. Les a-t-on considérées comme des castillanismes ? Mais en ce cas, pourquoi accepter *cafre, descontrolar-se, enrotllar-se, morro, sonar, texans*, sans compter tous les castillanismes signalés par AlcM et Coromines (liste I.5) et bien d'autres encore qui ont également des équivalents en castillan ? L'impression que l'on retire, en définitive, de ces observations est que les linguistes de l'IEC, dans le domaine de la langue informelle, ne savent pas trop où fixer la limite de ce qui est admissible ou non. Hésitation tout à fait compréhensible s'agissant d'un registre de langue d'usage presque exclusivement oral et en perpétuelle évolution, ce qui rend difficile une perception précise de l'emploi et du sens donné à chaque mot ou locution et presque impossible la fixation de normes puisque, par définition, ce type

de langage est hors normes. Et il est facile de comprendre que cette difficulté, qui existe sans doute pour toutes les langues, est multipliée dans le cas du catalan par la pénétration envahissante des castillanismes.

Par ailleurs, lorsqu'on fait le bilan de ces innovations, on constate que chez Xavier Hernández on ne trouve que de dix à vingt mots ou locutions non conventionnels attestés par le DIEC et que l'on peut considérer comme des nouveautés n'existant pas encore à l'époque de l'AlcM. Ce qui représente, en définitive, un nombre assez limité. Dans un texte aussi riche en mots et locutions informels, un tel constat est, pour le moins, surprenant. Or, nous avons déjà fait ce même constat avec Andreu Martín et son *Barcelona Connection*. Nous sommes donc de nouveau amené à nous interroger sur la cause de cette surprenante stabilité de la langue informelle catalane. Si, parmi les 222 mots et locutions attestés, une dizaine tout au plus peuvent être considérées comme des nouveautés (entendons par là qu'ils se sont installés dans la langue postérieurement à l'édition de l'AlcM) est-ce dû à un excès de rigueur des linguistes de l'IEC, à une attitude conformiste de l'écrivain ou encore à un manque de créativité de la langue catalane informelle ?

Comme dans le cas de *Barcelona Connection* on peut constater que le mot informel attesté le plus utilisé est le verbe *fotre*, avec 34 occurrences (dans des locutions, des emplois et des sens différents). En deuxième lieu vient *merda* et ses dérivés : *merdeta*, *merder*, *merdós* avec 29 occurrences au total. En somme deux

mots utilisés dans toutes les langues romanes depuis le bas latin, dont le sens et l'utilisation se sont considérablement modifiés au cours des siècles (le sens original étant parfois totalement oublié) et que l'on continue à utiliser précisément lorsqu'on souhaite quitter le registre standard de la langue pour aller vers l'informel. On peut par contre être surpris de constater que la suite de ce classement est très différente : le troisième mot attesté le plus employé est l'interjection *vaja !* (16 occurrences), puis *òstia !* (13 occurrences). Ce sont donc de simples exclamations utilisées pour exprimer l'admiration, la surprise, la contrariété et bien d'autres sentiments humains. A la réflexion cela n'a rien d'étonnant, compte tenu du sujet et du ton du texte (dont il a déjà été question, pp. 146-152). En effet, pour ses besoins expressifs le narrateur adolescent de cette nouvelle utilise un vocabulaire informel, certes, mais moins violent (ou moins grossier si l'on préfère) que le narrateur et les personnages de *Barcelona Connection*. Les mots qui venaient en troisième et en quatrième position dans ce roman n'arrivent ici qu'après les interjections indiquées ci-dessus et avec une fréquence d'emploi bien moindre.

Or, ce premier classement ne concerne que le vocabulaire attesté par les dictionnaires catalans (liste I). Si on regarde maintenant l'ensemble des mots et locutions non conventionnels relevés dans *Com la terra vol la pluja* on est surpris de constater que le mot de loin le plus utilisé dans cette œuvre est un mot non attesté: *tio, tia* (employé 60 fois en 120 pages). Pour le DIEC, *tio* n'existe tout bonnement pas. Et *tia* a le sens de « germana del pare o de la mare » ou, dans certains cas, de

« dona soltera de molta edat ». Rien à voir, donc, avec l'emploi qu'en fait le narrateur dans ce texte. Pour l'AlcM *tío* est un castillanisme qui peut signifier « oncle » mais aussi « padrastre », « sogre » et surtout : « Individu, home en general, sobretot si és desconegut o si se l'anomena en to despectiu; cast. *tío*. '*Vaja quin tío hi ha amb tu!*' ». Cette définition peut correspondre à l'un des emplois du mot dans le texte : « *Total, que el tío, d'entrada, m'ha semblat un pijorro dels collons* » (p. 23) ou encore : « *si serà penosa la tia !* » (p. 98). Il y a cependant un autre emploi de *tío*, bien plus fréquent : c'est une manière familière d'interpeller ses amis, ses connaissances : « *Però tío, Tavi, que no ho veus que la faràs malbé, aquesta nena ?* (p. 24) ou encore : « *Uala i més que uala, Pipo ! Tu t'has vist la jeta, tío ?* (p. 69). Or cet emploi ne figure dans aucun des dictionnaires catalans. Il est par contre présent dans le DRAE (voir note 256 p. 180). Ce qui signifie que le mot informel le plus utilisé dans cette œuvre est un castillanisme absolu (selon la définition que nous avons donnée ci-dessus, p 108-109.). C'est d'autant plus significatif quant à l'évolution du catalan informel que cette forme d'interpellation est, dans les faits, très généralisée parmi les jeunes (et, de plus en plus, chez les moins jeunes). A cela s'ajoute que le verbe *molar*, un autre castillanisme absolu, est utilisé 16 fois dans le texte (donc autant que *vaja !*) ; le verbe *flipar*, d'origine anglaise, attesté en castillan mais pas en catalan, 13 fois ; l'adjectif *guai*, dont le sens est également emprunté au castillan, également 13 fois...Les différences sont donc importantes entre le lexique « ado » de *Com la terra vol la pluja* et le lexique « racaille » de *Barcelona Connection*. En dehors des deux « grands classiques » (*fotre* et *merda*) qui se classent premier et

deuxième, respectivement, dans les deux cas, la suite du classement est très différente. Les mots qui suivaient dans le classement dans le roman policier (*puta*, 23 fois et *cony* 21) ne sont que relativement peu employés dans la nouvelle (9 et 3 fois respectivement). Par contre, les autres mots fréquemment employés par Hernández sont des nouveautés. On pourrait les appeler des *néologismes informels*. Ce sont des mots qui se sont répandus récemment dans la langue informelle, ce qui semble fort logique, s'agissant de la manière de parler des adolescents. Ceux-ci tiennent avant tout, en effet, à se démarquer des générations précédentes. Il leur faut donc en permanence renouveler leur expression. Ce renouvellement se limite généralement à quelques mots ou expressions qui font florès à un moment donné et qui deviennent ainsi emblématiques entre jeunes de la même génération. Simultanément, d'autres qui, quelques années auparavant, avaient connu ce même succès, reculent et parfois finissent par disparaître. Il y a deux ou trois décennies les jeunes catalans s'interpellaient en utilisant *nano* (qui, curieusement, devenait au féminin *nená*). Aujourd'hui plus personne, tout au moins dans les jeunes générations, n'utilise cette interpellation – remplacée, donc, par *tío*, *tía* – qui apparaît comme « ringarde » (mais il n'y a pas si longtemps on disait « rétro »). Ces changements, comme on le voit, peuvent être tout à fait passagers ou s'avérer plus durables. C'est au bout du compte l'usage qui en décidera. Mais c'est souvent ainsi, par les innovations informelles (et même parfois « antiformelles », en ceci qu'elles sont créées pour s'opposer aux normes dominantes) que les langues évoluent et se renouvellent.

Or, les constatations que nous venons de faire semblent indiquer, une fois de plus, que les véritables innovations ne sont pas à rechercher dans la liste du vocabulaire attesté, mais ailleurs. C'est-à-dire dans les deux listes suivantes : celle du lexique emprunté au castillan (parfois avec des adaptations, parfois à l'état brut) et, peut-être aussi celle des cas douteux. Constaté que les deux tiers des entrées de nos listes sont attestées par les deux principaux dictionnaires de la langue catalane, c'est en même temps constater aussi qu'il reste donc un tiers de ce lexique dont la « catalanité » est pour le moins douteuse. Un peu moins, en fait, puisque l'on peut penser qu'une partie des mots et des locutions classés dans la liste des « cas douteux » sont authentiquement catalans. Il n'y a aucune raison de croire, par exemple, que *ser un boques, careto, fer una cara de mans, tenir el cap al ciri i el ciri al cap, no hi ha déu que, fixo, fluf, misses, un ou, ser un pena, estar pirat, tacataca, estar volat* et quelques autres soient d'origine castillane. Malgré cela, il reste une bonne centaine de mots et locutions dont il y a tout lieu de croire qu'ils sont empruntés au castillan. Nous les avons, comme précédemment, classés en deux groupes. D'une part ceux qui peuvent paraître tout à fait catalans, puisqu'ils apparaissent en bonne et due place dans les dictionnaires de cette langue. Mais sans qu'aucune des acceptions données par ces dictionnaires ne reflète le sens de ces mots dans le texte. En revanche, on peut retrouver ce sens exact et précis dans les dictionnaires castillans DRAE et MMol (ce sont ces mots que nous avons classés dans la liste II.1). On pourrait donc penser que la plupart des catalanophones

ignorent la provenance de ces mots et de ces locutions et les utilisent en croyant s'exprimer dans un catalan irréprochable. Il faut y ajouter encore 26 mots qui n'existent pas du tout en langue catalane puisqu'ils ne figurent dans aucun dictionnaire, et qui ont donc été empruntés tels quels. De plus, pour certains d'entre eux, leur « non catalanité » est évidente. Nous avons déjà vu pour quelles raisons phonétiques des mots comme *gili, gilipolles, jeta, majara, pijo, pijorro, tope, xulejar* et même *xorra, xorrada...* ne peuvent en aucun cas être perçus, même par erreur, même accidentellement, comme des mots catalans. La confusion est également difficile pour des mots comme *baranda, cateto, capullo, ricatxo* <sup>287</sup>, *tarro*, dont l'origine est évidente (en particulier à cause de leur terminaison) malgré d'éventuelles adaptations orthographiques. L'emploi de ces mots en catalan n'est donc pas une erreur. C'est, une solution de facilité de la part des locuteurs catalans qui, ne trouvant pas dans leur langue les mots et les locutions répondant exactement à leurs besoins expressifs – même quand ils maîtrisent cette langue sans difficulté – vont alors chercher dans l'autre langue qu'ils connaissent – bien ou mal – et que connaissent aussi leurs interlocuteurs, pour y trouver les solutions. C'est l'un des grands inconvénients du bilinguisme social. Dans une société monolingue, les locuteurs peuvent, bien sûr, faire des emprunts à d'autres langues. La pénétration des anglicismes dans toutes les langues modernes en est un témoignage irréfutable, mais les possibilités d'emprunt sont limitées par la nécessité de se faire comprendre. Or, même si de nos jours de nombreuses personnes ont des connaissances dans

---

287 Voir page 110 (à propos du suffixe –atxo et quelques autres)

une ou plusieurs langues étrangères, elles sont plus ou moins rudimentaires et, dans certains cas, inexistantes. Les emprunts ne peuvent donc être, en définitive, que marginaux (même si l'on entend parfois des discours enflammés sur l'invasion des anglicismes, le pourcentage par rapport à l'ensemble du lexique français, castillan ou d'autres langues, est en réalité tout petit). Dans une société bilingue (acceptons ce terme malgré ses imperfections) ces emprunts peuvent être illimités puisque tout le monde ou presque comprend les deux langues. Or, nous avons vu que la Catalogne est une société d'un bilinguisme nettement déséquilibré au détriment de la langue catalane. Et ce déséquilibre est encore plus criant si l'on considère l'ensemble de la société espagnole qui, pour sa part, est globalement monolingue. Dès lors, les échanges ne peuvent quasiment se faire qu'en sens unique, de la langue dominante vers la langue dominée, même si cette règle peut admettre quelques (rares) exceptions. Le résultat final est que le castillan, langue unique sur la majeure partie de son territoire et langue dominante ailleurs, évolue comme une langue normale d'une société monolingue : lorsque ses locuteurs ressentent le besoin de nouvelles formes d'expression, la plupart du temps ils les créent à partir des matériaux de leur propre langue. Parfois – exceptionnellement – ils les prennent ailleurs. Et la langue informelle est en quelque sorte le laboratoire d'essais des innovations. C'est là que tout un chacun peut se permettre d'inventer, d'innover, de transgresser, voire de subvertir sans peur et sans reproche. Or, au vu des observations que nous avons faites sur le langage informel, il semblerait que le catalan ait perdu cette capacité

d'invention, préférant aller chercher du côté du castillan des solutions toutes faites et immédiatement utilisables.

## 2.2 ISABEL-CLARA SIMÓ : *RAQUEL*

A première vue, il semblerait que cette nouvelle et la précédente doivent se ressembler tant elles ont de choses en commun : la longueur de la nouvelle, le sujet traité, le point de vue narratif (journal intime), l'âge du narrateur, sa condition sociale... Mais en littérature, à l'opposé des sciences exactes, les mêmes bases de départ ne supposent nullement le même résultat à l'arrivée. En l'occurrence, du moins, le résultat final, celui que perçoit le lecteur, est tout autre. Si le sujet, au fond, est très semblable – les difficultés et les souffrances du passage à l'âge adulte – la manière de le traiter n'est pas du tout la même. Il est vrai qu'au départ il y a une différence importante : le narrateur est ici une narratrice et l'on comprend que cela puisse supposer une autre perception des situations, une autre manière d'aborder les problèmes, des comportements et des relations dissemblables avec la famille, les amis, le monde extérieur. Une autre différence considérable est qu'au départ cette jeune fille se trouve dans une situation on ne peut plus banale : elle vit avec ses deux parents et son frère, plus jeune, elle a dix-sept ans, elle va donc au lycée pour préparer l'équivalent de son bac et elle réfléchit à son avenir. Rien à voir avec la situation exceptionnelle du narrateur de *Com la terra...* qui vit seul parce que ses parents sont morts dans un accident de la route. Pourtant, cette vie en apparence

banale va nous apparaître, au fil des pages, pleine de moments forts et d'événements extraordinaires – tout au moins quand ils sont vécus de l'intérieur. Et c'est, à coup sûr, l'effet recherché à travers la forme narrative du journal intime. Mais au bout du compte, la différence principale entre ces deux nouvelles réside dans deux formes d'écriture complètement distinctes. Les deux narrateurs doivent exprimer, dans plusieurs passages de leur journal, des sentiments extrêmement forts. Nous avons vu comment cela se traduisait chez Hernández, par un recours à de nombreuses onomatopées, à l'hyperbole, à de fréquentes répétitions, à des constructions grammaticales très particulières (voir l'utilisation de *que*). En somme une écriture très « baroque » où l'expressif efface tous les autres aspects du langage. Rien de tel chez la narratrice d'Isabel-Clara Simó qui parvient à exprimer des sentiments tout aussi intenses avec des moyens stylistiques et linguistiques beaucoup plus sobres. A titre de comparaison, les deux narrateurs racontent leur première sortie en tête-à-tête avec la personne dont ils sont tombés amoureux/euse. Celle de *Raquel* est exprimée en une dizaine de lignes :

*« Ahir va ser un dia... meravellós. Ho he contat a l'Oriana perquè si no ho contava a algú, rebentava. Vaig anar a ballar amb l'Oriol. Em va abraçar tan fort que sentia tot el seu sexe tibant contra el meu cos. El contacte amb la seva galta era una sensació com cap altra a la vida. Estava trasbalsada. M'ha fet un petó, un petó de debò. Estava tendríssim amb mi. M'ha acariciat la galta i m'ha dit que és un home afortunat perquè jo sóc única.*

*Quan he arribat a casa, m'han fet un ruixat terrible perquè es veu que era molt tard. Ni ho sé, quina hora era. Estic vivint unes vivències extraordinàries, i les nicieles de casa no m'interessen gens. M'agrada l'Oriol. No, no m'agrada : n'estic enamorada. Faria qualsevol cosa per ell. »*

Le même événement, dans *Com la terra vol la pluja* occupe une place bien plus importante : un chapitre entier (pages 81 à 95). Il commence par un passage que nous avons déjà cité en partie (mais que nous reproduisons ici pour la commodité du lecteur) :

*« Jo, avui, majara – la Marta, ella, a casa. Entrant primer, quedant-s'hi ; després jo a ella, fent-li, servint-li un cafè ; la Marta, més tard, encara a casa, assajant – , però majara perdut, tios, tarumba – ella, després, amb mi al cine, amb mi pel carrer – i jo pirat, pirat fins a baix, i guillat – ella, llavors, fent mig que sí, dient-me una mica que sí –, sumbat total de l'olla, xiflat per la vida i per sempre – la Marta, però, tan trista a la Societat després del cine i parlant fluixet, fluixet i fent que sí, que sí, com per que callés i cardant-me, es clar, matxacant-me pitjor que si m'hagués dit que no – que no vegis quina tarda, que tela la tarda.*

*Que me l'he passat més empanat que quan toca Filo, que no sé per on navego, que no m'aclareixo i que per això ho escric. Perquè ja no sé si tot plegat ha flipat guapo, o xungo, o de putíssima mare, que jo què sé. »*

Le contraste, on le voit, est saisissant, du point de vue stylistique, mais aussi en ce qui concerne l'emploi de la langue. Dans la première citation tous les mots et locutions utilisés appartiennent aux registres standard ou même soutenu. Tout au

plus pourrait-on relever les termes *rebertava* et *m'han fet un ruixat terrible* qui peuvent faire penser au registre informel. Mais il s'agit en fait d'emplois métaphoriques de mots tout à fait formels. Le deuxième exemple est au contraire une accumulation de mots, de locutions et de constructions informelles.

Il ne faut cependant pas en déduire qu'il n'y ait aucune présence de la langue informelle dans *Raquel*, loin de là, pour les raisons que nous avons déjà évoquées : le texte est censé être écrit par une adolescente et les lecteurs –adolescents eux aussi – s'attendent par conséquent à trouver un type de langage en accord avec cette condition (leur langage, en somme). Mais ce recours à l'informel ne se ressent guère dans la construction grammaticale. Certes on peut relever quelques erreurs d'emploi des pronoms personnels :

- *l'Oriana l'ha caigut fatal a la mare (li ha) (p. 41)*
- *ademés s'ho vol deixar (ho vol) (p. 120)*
- *quan ens hem adonat (ens n'hem) (p. 36)*
- *n'estic ficada fins al coll (hi estic) (p. 78)*
- *[en Josep Lluís] sap moltíssim (en sap) (p. 67)*

Mais, dans ce texte, ces erreurs ne sont pas significatives. Elles émanent d'une narratrice qui, par ailleurs, manie très correctement la morphologie et la syntaxe et qui, parfois, se permet même quelques incursions dans un purisme un

peu surprenant : *veges quin remei ! hem anat a sa casa*. Ces fautes de pronom sont vraisemblablement des « coquilles » d'imprimerie (nous en avons relevé plus d'une dans cette édition, apparemment peu soignée). Par contre, on peut tout de même noter deux castillanisms que nous avons déjà remarqués et commentés dans les textes précédents : l'emploi de *igual* dans le sens de *potser* : *igual li semblarà massa cerimións* (p. 37) ; et l'emploi erroné de la préposition *a* à la place de *de* : *la por a la mort*. Mais il semble bien que ces constructions d'origine indubitablement castillane soient de plus en plus acceptées en catalan, tout au moins dans la langue informelle.

Au bout du compte, puisque du point de vue grammatical ce texte s'avère quasiment irréprochable, la langue informelle n'est donc présente que dans le lexique. Nous avons donc encore une fois procédé au relevé et au classement du lexique informel de cette nouvelle.

## I LEXIQUE CATALAN

### 1 Mots attestés par le DIEC et l'AlcM

*acollonit, acollonida* 86 118

*amargada (ja no va d'amargada)* 58

*amargar-li la festa* 57

*animal (el molt animal)* 69

*armar (se n'ha armat una de bona)* 37

*arrapar-se* 105

*as (ser un as)* 69

*badar* 75 77

*badar (no badar boca)* 91

*bèstia (adj.)* 34

*bio[logia]* 14 28 81

*bleda* 92

*bocamoll* 58 75

*bojes (anar boig)* 26

*bola (mentida)* 39

*bolet (fotre un bolet)* 24

*bones (si estàs a bones totes et ponen)* 40

*brot (no pega ni un brot)* 31

*bufa (<bufetada)* 13

*bufa ! quin escàndol* 89

*bufona* 47

*buidar el pap* 102

*canguelis* 120

*cantar (confessar)* 89

*cap (a què treu cap?)* 122

*capsigrany* 92

*caram !* 30 55 75

*carregar (importunar)* 28

*caure bé* 12 43 44

*clau (no tinc ni un clau)* 66

*clavar-se a riure* 94

*coi !* 16 17 19 39 48 62 67 70 93 110 118 122

*collons !* 109 115

*collonut, collonuda* 15 20 52 120

*conya (de conya)* 11 14 15 23 35 38 75 97

*criatura* 110

*cruspir* 120

*dansar-la (estar en situació difícil)* 109

*de cara a guarderies* 120

*duro (ni un duro)* 92

*ecs !* 44

*embolic (estic feta un)* 98 100

*emprenyar, emprenyar-se* 17 25 26\*2 68

*enfotre's* 46

*enganxada (una enganxada = una aferrada)* 38

*enganxat (a una droga)* 47

*enrabiada (tan i tan)* 58

*enravenxinar-se* 91

*enxampar* 98

*escurat, escurada, escuradíssima* 24 66 115

*estranyot*<sup>288</sup> 98

*estupend estupenda* 12 20 96

*estúpid* 92

*fallar* 35 62 87

*fatal* 15 35 44 67 81

*fatxenda* 44 48 58

*fatxenderia* 51

*filo[sofia]* 14 44 47 58 93

*fleuma (flux de caràcter)* 91

*fomut (m'ha fomut molt)* 21

*fotre (tant se li'n fot)* 120

*fotre's* 48

*fotut, fotuda* 17 45 71 109

*galindaines (nimieses)* 26

*iaio* 96

*imbècil* 22 46 92 113

*llauna (ser una llauna)* 62

*llepat (excessivament adornat)* 25

*manifestacion[s]* 48

*mania (tenir mania contra algú)* 41

*mates (<matemàtiques)* 12 14 18 19 35 37\*2 40 48 50 58 75

*merda (a la merda)* 37 49 92 81

*merda (estar feta una merda)* 15 17 20 37 45

*merdes* 82

---

<sup>288</sup> Adjectif dérivé de *estrany*, avec le suffixe *-ot* (augmentatif et péjoratif).

*mico-filosa* 86

*nàpies* 22

*no-ningú (ser una)* 92

*nyap (un)* 16

*orni (fer l'orni)* 45

*pagat (orgullós, vanitós)* 60

*pasta (diners)* 68 69 81 92 96

*patata (dolent, maldestre)* 75

*peix (estar peix = no saber una matèria)* 14\*2 22

*pèl (ni un pèl)* 87

*pèl (una presa de pèl)* 11

*pel·li[cula]* 13 35

*peles* 16 17\*2 28 39 43 53 56 64 66\*2 69 70 91\*2 92 113 115

*pell de gallina* 91

*pencar de valent (treballar molt)* 109

*penques (ser un penques = un fresc, un barrut)* 13

*plom (ser un plom = ser pesat)* 14

*profa* 12 14\*2 21 28 29\*2 81 98

*profe* 14 22 35 47 58 67 77 109 (v. prononciation)

*profes* 37

*pols (estar feta pols)* 15 41

*quartos (diners)* 38 52 113

*quimio[teràpia]* 36

*quixotada* 113

*rau-rau (malestar)* 65

*repassada (reprensió)* 121

*romanços (coses insignificants)* 26

*ronyó (costar un ronyó = molt car) 38 75*

*ronyó (tenir el ronyó ben cobert) 67*

*ronyós (= miserable) 81*

*rotllo (ser un rotllo) 9*

*somicar 96*

*somiatruïtes 92*

*sonada (estar sonat = boig) 22*

*sufi[cient] 79*

*tipus (tenir un) 32*

*cul de got (ulleres de cul de got) 44*

*xamba 81*

*xèflis 36*

*xerrar, xerrar pels colzes 26 61*

## 2 Mots et locutions attestés par le DIEC

*cony 81 97*

*depre[ssió] 63*

*disco[teca] 39*

*enrotllar-se (parlar molt) 14*

*llest (estar o anar) 17*

*llet (mala llet) 13*

*lligar, lligar-se (= establir una relació amorosa) 49*

*longuis (fer el longuis = dissimular) 38*

*número (prendre el) 42*

*parat (quedar-se parat) 122*

*peça (fer la peça = agradar) 38 119*

*tòtila (beneitota) 77*

### 3 Mots et locutions attestés par l'AlcM

*apurada (en dificultat) 120*

*campanada (= escàndol) 82*

*cantar-ne (no cantar-ne ni gall ni gallina) 115*

*despotricar<sup>289</sup> 118*

*embalar-se (entusiasmar-se) 36*

*empollar<sup>290</sup>, empollar-se (estudiar) 15 40 64*

*fulana (amant) 103*

*hòstia (ser l'hòstia) 44*

*hòstia ! 11 49 58 64 67 70 77 96\*2 115 118\*2*

*hòsties 122*

*nano (infant, noi petit)<sup>291</sup> 24 78*

*paveria (pavero)<sup>292</sup> 59*

*pota (ficar la pota) 98*

---

<sup>289</sup> Castillanisme d'après AlcM, absent du DIEC et du DECC.

<sup>290</sup> idem.

<sup>291</sup> Le DIEC n'admet que la forme *nan* mais le DECC affirme : « A Barcelona i en alguns altres llocs del Principat *nano* s'usa familiarment en el sentit de 'nen o xicot' ».

<sup>292</sup> « Pres del castellà *pavero* », selon AlcM. Mais ce sens de *pavero* ne figure pas dans les dictionnaires castillans.

*rave ! (i un rave) 14 16 69 94 117*

*rave (ser un rave = cosa de poc valor) 44 50*

*refregar pels nassos 24*

*tantes (a les tantes) 35*

#### 4 Castilianismes attestés par le DIEC et l'AlcM

*paio 81*

*maco*<sup>293</sup>, *maca*, *maquíssim*, *maquíssima* 13 20 24 39 49 51\*2 52 57 65 67 68\*2 71 76 115 117

## II LEXIQUE NON CATALAN

### 1 Mots et locutions non attestés en catalan et attestés en castillan

*anells (caure els)*<sup>294</sup> 24

*canya*<sup>295</sup> (l'ambient és canya pura) 12

---

<sup>293</sup> Voir note 161, p. 169.

<sup>294</sup> Cf. DRAE, *anillo* : « **caérsele** a alguien **los ~s**. **1.** loc. verb. coloq. Sentirse rebajado o humillado respecto de la propia situación social o jerárquica. U. m. con neg. ».

<sup>295</sup> Cf. DRAE, *caña* : « **meter ~**. **1.** loc. verb. coloq. **dar caña**. **dar ~**. **2.** loc. verb. coloq. Aumentar la velocidad o la intensidad de algo. *Da más caña al coche.* ».

*donar-se-les de* <sup>296</sup> 13

*enfilarse per les parets* <sup>297</sup> 38

*legal (=lleial)* 22 110

*no menjar-se ni una rosca* <sup>298</sup> 51

*passar de (algú o alguna cosa)* <sup>299</sup> 17\*2 64 94 105

*perduda* <sup>300</sup> (*estúpida perduda*) 41

*pollastre* <sup>301</sup> (*embolic, complicació*) 50

*rotllo (cosa avorrida)* <sup>302</sup> 52

*tira (la tira* <sup>303</sup> = molt) 25 57

*tirat, tirada* <sup>304</sup> (*fàcil*) 15 44

*tirar-se algú (tenir relacions sexuals)* <sup>305</sup> 13

---

<sup>296</sup> Cf. DRAE, *dar*: « **dárselas** alguien **de** algo. 1. loc. verb. coloq. **echarla de algo.** ».

<sup>297</sup> Cf. DRAE, *pared*: « **subirse por las ~es.** 1. loc. verb. Mostrarse extraordinariamente irritado. ».

<sup>298</sup> Cf. DRAE, *rosca*: « **no comerse, o no jalarsse, una ~.** 1. locs. verbs. coloqs. *No tener éxito o no conseguir lo que se pretende, especialmente en asuntos amorosos.* ».

<sup>299</sup> Voir note 212, p. 176

<sup>300</sup> Cf. DRAE, *perdido, da*: « **2.** adj. U., unido a ciertos adjetivos, para aumentar y reforzar el sentido de estos. *Tonto perdido. Histérica perdida. Enamorado perdido.* ».

<sup>301</sup> Cf. DRAE, *pollo*: « **5.** m. coloq. Lío, escándalo. *Después de la fiesta se montó el pollo.* ».

<sup>302</sup> Voir note 225, p. 177.

<sup>303</sup> Cf. DRAE, *tira*: « **4.** f. coloq. Gran cantidad de algo. *Vino LA tira de gente.* ».

<sup>304</sup> Cf. DRAE, *tirado, da*: « **1.** adj. Dicho de una cosa: Que se da muy barata o es de fácil realización u obtención. ».

<sup>305</sup> Cf. DRAE, *tirar*: « **35.** intr. coloq. Poseer sexualmente a alguien. U. t. c. tr. y c. prnl. ».

## 2 Mots inexistants en catalan, attestés en castillan

*bocata* 17 57 75

« *pija* » 67

« *pijada* » 11

« *xuletes* » 34

*bovades* <sup>306</sup> 26

*cubata* 57

*currar* 64

*cutre* <sup>307</sup> 41

*empolló* <sup>308</sup> 12

*esnifar* 47

*fardar* <sup>309</sup> 44

*marica* 47\*2

*masoca* <sup>310</sup> (*masoquista*) 50

*molar* 41

*mosca* (*estar mosca = ofès*) <sup>311</sup> 13

---

<sup>306</sup> **2** Cf. DRAE, *bobada*: «. f. **tontería** (|| cosa de poca entidad o importancia). ».

<sup>307</sup> Cf. DRAE, *cutre*: «**1.** adj. Tacaño, miserable. U. t. c. s. **2.** adj. Pobre, descuidado, sucio o de mala calidad. *Un bar, una calle, una ropa cutre.* ».

<sup>308</sup> Cf. DRAE, *empollón*: «**1.** adj. despect. Dicho de un estudiante: Que prepara mucho sus lecciones, y se distingue más por la aplicación que por el talento. U. m. c. s. ».

<sup>309</sup> Cf. DRAE, *fardar*: «**2.** intr. coloq. Presumir, jactarse, alardear. **3.** intr. coloq. Servir para alardear, por lo vistoso o aparente. *Ese coche farda mucho.* ».

<sup>310</sup> Cf. DRAE, *fardar*: «**1.** adj. coloq. **masoquista**. Apl. a pers., u. t. c. s. ».

*tio, tia* <sup>312</sup> 20 22 23 42 43 46 46 50 51 52 62 67\*2 70 71 94 96 98 99 105 115 117 118 121

*xorrades* 9 54 59

*xuleta* 13 98

### 3 Mots étrangers non attestés en catalan, attestés en castillan

jogging <sup>313</sup>11

look<sup>314</sup> 40 46

### III CAS DOUTEUX

*« discutir la jugada »* 91

*estar-ne molt d'algú* 52

*fer caretes* 58

*gastar-la llarga (gastar molts diners)* 25

*lolailo* <sup>315</sup> 64

*nassos*<sup>316</sup> (*fer la vida que et passi pels nassos*) 68

---

<sup>311</sup> Cf. DRAE, *mosca* : « **estar ~. 1. loc. verb. coloq. tener la mosca en la oreja.** » et : « **tener la ~ en, o detrás de, la oreja. 1. locs. verbs.** Estar escamado, sobre aviso o receloso de algo. ».

<sup>312</sup> Voir note 256, p. 180.

<sup>313</sup> Cf. DRAE, *jogging* : « (Voz inglesa). **1. m.** Paseo higiénico que se hace corriendo con velocidad moderada al aire libre. ».

<sup>314</sup> Cf. DRAE, *look* : « (Voz inglesa). **1. m.** Imagen o aspecto de las personas o de las cosas, especialmente si responde a un propósito de distinción. ».

<sup>315</sup> *Lolailo* ne figure que sur le DCPA, avec la définition suivante : « Jove d'aspecte agitanat ».

*ostres* !<sup>317</sup> 17 62 118

*pal (ser un pal)* <sup>318</sup> 14 41 64

La première remarque qui s'impose est que la liste est nettement moins longue (environ la moitié) que la précédente. Cela signifie, bien sûr, que le vocabulaire informel de *Raquel* est nettement plus réduit que celui du narrateur de *Com la terra vol la pluja*. Plus réduit en nombre et moins utilisé. En effet, si l'on regarde nos listes on constate que la grande majorité des entrées ne sont utilisées qu'une ou deux fois. Et que même les plus fréquemment utilisées ne le sont pas autant que dans la nouvelle précédente. En somme, on trouve ici un recours beaucoup moins fréquent au vocabulaire informel. Or, nous avons vu ci-dessus qu'il n'y avait quasiment aucun « informalisme » dans la construction syntaxique. En définitive la langue de ce livre est donc beaucoup plus formelle, beaucoup plus académique que celle du précédent. Xavier Hernández a choisi un style que l'on pourrait qualifier d'*hyperréaliste*, tandis que Isabel clara Simó se contente de petites touches de langue informelle, en nombre limité, mais suffisant pour que l'expression de sa narratrice soit identifiable avec le parler adolescent, donc crédible. A la lecture on n'a effectivement aucun mal à accepter que ce texte puisse être écrit par une adolescente. Il est vrai que cette relative modération dans l'emploi de la langue

---

<sup>316</sup> Euphémisme courant pour *collons*.

<sup>317</sup> Euphémisme extrêmement courant de *hòstia*.

<sup>318</sup> Voir note 263, p. 181.

informelle est en accord avec la personnalité du personnage narrateur tel qu'elle transparaît dans son journal intime : une jeune fille « rangée » (bien qu'elle rejette le style de vie de ses parents), qui cherche sa voie mais qui paraît déjà sûre d'elle dans ses idées, dans ses valeurs fondamentales. A côté d'elle le garçon de *Com la terra...* semble plus immature, plus impulsif, plus excessif dans ses réactions. Ce qui correspond, il est vrai, à l'image sociale que se font, à tort ou à raison, nos contemporains de la différence entre garçons et filles (et peut-être même, plus généralement, aux stéréotypes de genre, le masculin associé à la force, à l'impulsivité – à la « *rauxa* » – et le féminin lié à la modération, à la douceur – au « *seny* »).

En tout cas les mots informels les plus fréquemment utilisés par cette jeune narratrice sont en accord avec cette double image de l'adolescence et de la féminité. Ainsi, le mot le plus employé est, comme dans la nouvelle précédente, *tio, tia* qui confirme ainsi son caractère de mot emblématique des adolescents. Cependant, la modération féminine, sans doute, fait que ce mot n'est employé que 24 fois, (contre 60). Viennent ensuite, ex-aequo, deux termes représentatifs des deux mondes entre lesquels se trouvent placés les adolescents : celui de l'école, donc des enfants, représenté par *profe, profa, profes* et celui des adultes, symbolisé par la préoccupation matérielle : *peles* (avec 18 occurrences chacun). Puis l'expression des élans d'affection, avec *maco, maca, maquíssim, maquíssima* (17 fois) et des élans de colère avec *hostia* (14 fois). Les « vilains mots » si fréquents chez Andreu Martín

sont ici loin derrière : *fotre* ne vient qu'en 10<sup>ème</sup> position, avec six occurrences (auxquelles il faut ajouter l'euphémisme *fomut* qui apparaît une fois) ; *puta* est totalement absent et *cony* n'est représenté que par son euphémisme *coi*. L'emploi d'euphémismes (*coi, fúmer, ostres, nassos...*) est sans doute une autre manifestation de la modération qui sied à une jeune fille.

Mais modération n'est pas synonyme d'abstention et le répertoire est malgré tout fort riche. On retrouve un trait particulier du lexique adolescent que nous avons déjà signalé chez Hernández : le grand nombre d'abréviations de mots concernant le milieu scolaire : *bio, filo, mates* (un des mots les plus employés : 12 fois), *sufi, profe...* On remarque que cette dernière abréviation se féminise en *profa*, ce qui nous ramène au problème de la prononciation. Normalement ces deux mots abrégés devraient se prononcer de la même façon, [profə], puisque le a de *profa* et le e de *profe* sont atones. Or, si la narratrice fait une différence à l'écrit cela semble signifier qu'il en existe aussi une à l'oral. C'est donc probablement que seul *profa* est prononcé avec la voyelle neutre tandis que *profe* est prononcé [profe], comme en castillan. Cette différence orthographique, apparemment anodine, trahit donc un castillanisme phonétique. On trouve aussi dans ce texte des abréviations qui concernent les occupations et les préoccupations des adolescents en dehors de l'école : *mani[festació], depre[ssiu], quimio[teràpia], disco[teca], pel·li[cula]...* On notera que, contrairement à la nouvelle précédente, ce mot, même abrégé, est ici écrit *pel·li*, avec le *punt volat* catalan et non *pèli*. Là encore on devine, à travers un

détail en apparence anodin, le souci – de la narratrice théoriquement mais en fait de l’auteur – de faire le moins de concessions possibles à la castillanisation.

Un souci qui se manifeste aussi à travers un autre procédé graphique : certains mots, comme *pijo*, *pijada*, *xuletes* sont écrits entre guillemets. Sans aucun doute pour signaler qu’on ne les considère pas comme des mots catalans. Mais cela signifie, du même coup, que les autres castillanismes, en particulier ceux qui figurent sur la liste 2.2, que nous avons qualifiés de castillanismes absolus parce qu’il s’agit de mots qui ne figurent sur aucun dictionnaire catalan, ne sont pas perçus comme tels. Autre révélation importante, de la typographie cette fois : même ces mots entre guillemets semblent être à moitié acceptés par l’auteur comme des mots catalans (ou peut-être faudrait-il dire « quasi-catalans ») puisque les mots vraiment étrangers sont pour leur part écrits en italiques. On trouve, en effet, dans le texte deux mots anglais ainsi typographiés, *jogging* et *look*, et orthographiés, il faut le préciser, selon les normes de cette langue (mais c’est avec cette même orthographe qu’ils sont attestés dans le DRAE).

Malgré ces petites hésitations, il faut bien constater que la langue informelle de cette nouvelle contient beaucoup moins de castillanismes que celle des deux livres précédemment étudiés. Sur un total de 173 mots et locutions relevées, on constate que seulement 20 sont non attestés en catalan mais attestés en castillan. Peut-être faut-il y ajouter un ou deux mots de la dernière liste (cas douteux) mais

cela ne changera guère le pourcentage qui est de 11,5 %. C'est à dire une proportion trois fois moins élevée que dans les livres précédemment étudiés. En définitive, le contraste entre les manières d'utiliser la langue informelle dans ces deux livres (si semblables au départ, si différents à l'arrivée) est peut-être révélateur de deux manières de concevoir le rôle de l'écrivain. Il semble bien que, pour Isabel-Clara Simó, l'écrivain soit investi d'un rôle « éducatif » en matière de langue – surtout dans un livre qui s'adresse à des jeunes et qui, par conséquent, a forcément une dimension pédagogique. Il ne s'agit plus de se limiter à une langue « pure et authentique », comme on l'a longtemps exigé des écrivains catalans, quand il fallait démontrer la capacité et la viabilité littéraire du catalan. Mais tout en refusant cette forme d'extrémisme linguistique, Simó semble avoir le souci d'éviter une castillanisation trop rapide du catalan. Par contraste, le livre de Xavier Hernández, semble faire peu de cas de cette « obligation » tacitement imposée pendant longtemps aux écrivains. Peut-être cela peut-il s'expliquer par les dates de publication de ces deux livres. Celui-ci est antérieur d'une dizaine d'années à celui de Xavier Hernández. De plus les carrières littéraires de l'un et l'autre commencent à des moments historiquement très différents. La première publication littéraire d'Isabel-Clara Simó (*És quan miro que hi veig clar*) date de 1979. Et auparavant cet écrivain avait été journaliste à la revue *Canigó* (catalaniste indépendantiste), dont elle fut la directrice depuis 1971 jusqu'à la disparition de la revue en 1983. Sa carrière commence pendant les années de résistance au franquisme et prend de l'ampleur pendant la période de la transition démocratique. On peut donc la

considérer comme un écrivain militant de la langue et la culture catalanes. Quant à Xavier Hernández, son premier livre, *El segrest de la Xufles* (destiné aux enfants) a été publié plus tard, en 1989. Bien entendu, cela ne permet pas de préjuger de ses convictions, mais il commence à publier à un moment où l'esprit militant s'affaiblit et il est vraisemblable qu'il soit moins impliqué dans le courant militant auquel appartient, à n'en point douter, Simó. En tout état de cause, l'emploi totalement décomplexé qu'il fait de la langue informelle montre qu'il se sent moins lié par l'obligation de défendre l'authenticité de la langue. Et derrière ces différences que nous venons d'observer dans les textes, transparait la relation complexe des écrivains de langue catalane avec la langue informelle et ses nombreux, trop nombreux, castillanismes.

### **3. LE ROMAN « RÉALISTE » : JORDI CUSSÀ, CAVALLS SALVATGES**

En dehors du roman policier et de la nouvelle pour adolescents, nous avons cherché du côté du roman plus « classique ». Cependant, ce genre englobe une très grande variété de sujets et de styles et, par conséquent, d'usages linguistiques aussi. Notre objectif étant la langue non conventionnelle, nous avons cherché un roman qui soit riche dans ce registre de langue. *Cavalls salvatges* a cette richesse en commun avec les œuvres analysées précédemment. Ce n'est d'ailleurs pas le seul point commun. Le souci de vraisemblance (ou de réalisme) que nous avons signalé dans les genres et les œuvres précédents en est un autre. C'est précisément ce choix du « paraître vrai », nous l'avons vu, qui oblige l'auteur à faire parler ses personnages dans un langage conforme à leur statut social et aux circonstances rapportées par la narration. Ses personnages et, dans ce cas précis, ses narrateurs. Car ce roman de Jordi Cussà est construit comme une narration collective où chacun des personnages – ou presque – devient à son tour narrateur pour raconter son expérience individuelle ou sa vision personnelle d'une expérience collective.

### 3.1 NARRATEUR(S), STYLE ET LANGUE(S)

Comme dans les nouvelles de Xavier Hernández et de Isabel-Clara Simó, ce sont donc ces personnages-narrateurs qui sont supposés nous parler de leur vécu. Mais, bien entendu, les différences par rapport à cette nouvelle sont considérables. Outre qu'il y a plusieurs narrateurs au lieu d'un seul, il s'agit de narrateurs adultes. Ils ne sont donc pas censés avoir la spontanéité d'un adolescent, ni dans ce qu'ils écrivent ni dans leur manière de le dire. En tant qu'adultes on attend d'eux qu'ils ne se contentent pas d'exprimer des impressions, des sentiments ou des passions à l'état brut, mais également une réflexion sur tout ce vécu. D'autant que la narration est censée se faire a posteriori, parfois bien longtemps après les événements, donc à tête reposée.

De plus, leurs différentes narrations, dans la trame même du roman, sont supposées être leur apport individuel à une œuvre littéraire collective qui serait, au bout du compte, le roman lui-même. Subterfuge habile qui permet d'ajouter encore à la vraisemblance du roman en entrelaçant la réalité avec la fiction : ces personnages – fictifs, puisqu'il s'agit d'un roman – sont censés être aussi non seulement les narrateurs mais aussi les auteurs du roman, celui-là même que le lecteur tient dans

ses mains. Ce qui donne au lecteur l'impression qu'ils existent ou ont existé réellement puisqu'il est en train de lire leur prose. En même temps, puisque ces personnages sont ainsi devenus des écrivains conscients de participer, à partir de leur expérience vécue, à l'élaboration d'une œuvre littéraire – donc artistique – destinée à la publication, il est logique de penser que, pour ce faire, ils ont réfléchi à la manière de la raconter (style, construction, etc.) et, chose importante pour nous, au langage utilisé. Un chapitre du livre raconte, d'ailleurs, une réunion d'une partie de ces « personnages-narrateurs-auteurs » et leurs discussions sur le fond et la forme du livre qu'ils préparent. Et, dans plusieurs passages, on trouve les points de vue individuels de l'un ou l'autre sur ce sujet. Nous sommes aux antipodes de l'écriture automatique et spontanée du narrateur de *Com la terra vol la pluja*. On n'est donc pas surpris de trouver ici une grande élaboration dans la structure narrative, dans l'écriture et, par voie de conséquence, dans le langage employé.

De ce fait la langue utilisée dans ce roman est, dans l'ensemble, une langue soignée, parfois même affectée jusqu'à l'excès. Ainsi, on peut y lire de temps en temps, des phrases telles que : « *Recordo, de manera particularment intensa, aquell viatge: mitjoreta del més bell Leonard Cohen contra els horitzons crepusculars dins un silenci atapeït de semiòtica i símbols i significants contextuals* ». Ou encore : « *Ja sé que puc i he d'escollir una selecció pseudoassertiva que falsegi els tants per cents, no només respecte del component tràgic, que rebentaria melodramàticament el concepte en un instant, sinó també respecte del component sòrdid, que de patac*

*ens imposaria tot seguit un diari de bord com tants se n'han escrit sobre les addictes tripulacions que solquen la pacífica segona meitat d'aquest segle gloriós»* (p. 125).

L'emploi de ce savant langage à côté de mots et d'expressions informels ou tout simplement plus courants peut paraître surprenant. C'est pourtant une constante dans ce livre et l'une de ses principales caractéristiques, ceci étant lié au sujet même du roman. Il s'agit, en effet, de donner un témoignage et une interprétation de ce qu'a été, selon l'expression du personnage central du roman *la generació dels pringats* (p. 325), génération que l'auteur définit dans une interview <sup>319</sup> de la façon suivante : « *És una generació escindida, la segona part de la dels hippies, quan els ideals s'estan perdent. En Hendrix, la Joplin i en Morrison ja són morts, i els Beatles, separats. Han quedat buits de contingut, i només retenen les formes: l'ús abusiu de diverses substàncies, per exemple* ». L'auteur lui-même – né en 1961 – appartient à cette génération imprégnée d'idées contestataires nées dans les années soixante mais déjà battues en brèche lorsqu'elle est arrivée à l'adolescence. Les personnages du livre ont en commun d'avoir voulu quitter le plus tôt possible le domicile parental afin de vivre librement et intensément leur vie, en faisant fi des règles et des interdits sociaux, spécialement dans le domaine des relations sentimentales et sexuelles et de la consommation de drogues. Or, c'est paradoxalement cette aspiration à une liberté qu'ils envisageaient comme absolue qui les a conduits à une forme d'esclavage : l'addiction aux drogues dures. Et cette dépendance les a ensuite entraînés vers des comportements de marginalité sociale –

---

<sup>319</sup> Jordi Vilarrodà, Entrevista a Jordi Cussà, *El 9 nou*, 09/06/2000.

marginalité consciemment et volontairement assumée – mais aussi, parfois, de délinquance, voire de criminalité. Ce que l'auteur semble vouloir montrer dans ce roman est que, pour cette génération, le point de départ de ce processus, n'est ni le cynisme ni l'irréflexion mais, au contraire, un idéalisme sans doute excessif, une volonté de changer les relations humaines dans l'espoir d'avancer vers un monde meilleur, ce qui les distinguerait des drogués des générations postérieures dont les motivations et l'état d'esprit seraient totalement différents.

Quoi qu'il en soit, la conséquence de cette thèse est que les personnages qui apparaissent dans ce roman sont tous dans une sorte d'introspection, de questionnement permanent sur leur vie et leurs relations avec les autres, ce qui induit un type de langage soutenu. En même temps, l'évocation de leurs parcours vitaux respectifs les conduit à raconter certains épisodes de leur vie quotidienne ce qui suppose un langage plus familier. De plus, leur dépendance de la drogue les a conduits à fréquenter les milieux de la consommation et du trafic de stupéfiants, donc à rencontrer des marginaux et des délinquants et, par conséquent, à adopter certains de leurs comportements, en particulier dans le domaine des usages linguistiques. Mais d'autre part, la plupart de ces personnages sont issus des classes moyennes ou aisées dont ils ont gardé – malgré leur rejet de certaines valeurs inhérentes à ces classes – l'essentiel des habitudes langagières. Enfin, les nombreuses citations littéraires, cinématographiques, musicales, le fait de participer à l'écriture d'un roman mais aussi, pour certains d'entre eux, de s'intéresser à la poésie et même d'écrire

des poèmes (dont certains ont été insérés dans le livre) montrent qu'il s'agit de personnes cultivées. D'où un va-et-vient permanent entre différents registres, allant d'un extrême à l'autre de la langue.

Bien entendu, le ton et le style varient selon les moments, au fil de la narration. D'une part, parce que l'auteur a pris soin de faire alterner des chapitres de tonalité différente afin d'éviter la monotonie. On trouvera donc dans certains passages une forte concentration d'un certain registre, en accord avec la narration, puis un changement total de registre dans la partie suivante. Mais, d'autre part, il se peut aussi que plusieurs types de langage se mélangent dans un même chapitre, dans un même passage, voire dans une même phrase – reflet, sans doute, des ambiguïtés et des contradictions de chacun des personnages.

Cette grande variété dans l'utilisation de la langue et le fait que la narration soit partagée entre différents personnages du roman pourrait faire penser que chacun de ces narrateurs a un style narratif et un langage différent des autres. Or, une lecture attentive montre qu'il n'en est rien. Le style narratif est d'une grande homogénéité, quel que soit le narrateur. C'est particulièrement visible dans certains chapitres dont la narration est partagée (les événements sont racontés et commentés tour à tour par l'un ou l'autre des personnages qui sont supposés les avoir vécus<sup>320</sup>). L'on constate que les écarts entre ces différents narrateurs sont

---

<sup>320</sup> Voir, par exemple, les chapitres « *dia de visites* », p. 148 à 167 et « *Transportistes transportats* », p.202 à 218.

perceptibles en fonction de ce qu'ils disent mais pas de la manière dont ils le disent. En d'autres termes, on comprend, chaque fois, que le narrateur est différent grâce au changement du point de vue narratif mais le style et le langage utilisés restent les mêmes. C'est en fait le style et le langage de l'auteur qui transparaissent derrière tous ces narrateurs.

Pourtant, l'auteur a voulu, dans certains cas, caractériser certains personnages censés parler une autre langue que le catalan ou parler le catalan avec certaines difficultés. Ainsi, p. 91, apparaît un personnage (Helena ou Lena) dont le premier dialogue commence ainsi :

*(...) puja al seient de l'acompanyant i diu « vámonos » sobre el cop que tanca la portella.*

*–¿Adónde ?*

*–Arranca. Necesito que me hagas un taxi.*

*–Te haré todo lo que quieras, Lena... però d'aquí a deu minuts. Si no me meto algo ya mismo, la espicho.*

*–Pues llavors ho farem diferent... Mira : aquí tens lo teu i aquí un gram per la profe de Torelló. T'espera a les onze. (...) Si et portes bé t'ho compensaré bonic, vale ?*

Pour marquer que ce personnage est castillanophone le dialogue commence dans cette langue. Puis, graduellement, on passe au catalan mais celui de Lena est parsemé de castillanismes tels que *pues* ou *vale*. Quelques pages plus loin (p. 100), ce même personnage prononce une phrase où, en plus des castillanismes, apparaît la transcription graphique de sa prononciation castillanisée : « *Perxò avui no vui fer córrer el cinquillo. Al menos portant matèria.* ». Par contre, dans un autre chapitre (p. 129), ce même personnage s'exprime dans un catalan irréprochable. Seule une courte phrase (« *ponme un "pequeño", Gustavo.* ») adressée au serveur du café – prénommé Gustavo, donc probablement castillanophone aussi – vient rappeler que sa langue habituelle est le castillan. Un autre personnage, également féminin, intervient à la page 136. Le premier signe qui indique au lecteur sa langue habituelle n'est pas un dialogue mais la curieuse orthographe de son prénom : *Sussana*. En effet l'orthographe courante de ce prénom est *Susana* en castillan et *Susanna* en catalan. Le double s n'apparaît dans aucune des deux langues. En castillan parce que cette graphie n'existe pas. En catalan parce qu'elle transcrit le s sourd alors que ce prénom se prononce avec un s sonore (comme en français *Suzanne*). Dans le roman, cette orthographe est donc là pour marquer une prononciation castillanisée – avec l'emploi du s sourd – du prénom. Ce n'est qu'un peu plus loin que la narratrice nous explique, à propos de ce personnage : « *parlava un català força fluid, però la sintaxi delatava haver-lo après sense llibres i fer-lo servir poc* ».

Ainsi, le souci de vraisemblance pousse l'auteur à rappeler qu'en Catalogne tout le monde ne parle pas catalan avec aisance et que certains ne le parlent même pas du tout. Ces derniers apparaissent aussi dans le roman même si c'est de façon assez marginale. Par exemple, dans le chapitre « *peix fora de l'aigua* » (p. 190-194) le narrateur rapporte une incursion dans l'un des quartiers les plus misérables de Barcelone (« *em vaig arriscar a penetrar dins la selva salvatge de Can Tunis, d'on ni el cèlebre doctor Livingstone sabria sortir il·lès.* ») où, reflet de la réalité sociale, il ne rencontre que des castillanophones à qui il se sent d'ailleurs obligé de s'adresser « *amb castellà de Vallecás* ». De même, dans un chapitre postérieur (p. 266) apparaît un individu, lui aussi issu des bas-fonds, (« *el tal M.N.O. el buscaven per tres atracaments i un homicidi des de feia vint mesos* ») qui s'exprime également en castillan pas du tout standard : outre le vocabulaire qu'il emploie (« *¡¡ hola, puta !! ¡He venido a buscar a mi hijo !* »), sa prononciation, retranscrite phonétiquement (« *Mas capao* ») est censée refléter sa condition sociale. En somme, le fait de rapporter en castillan les propos tenus par tel ou tel personnage a presque toujours une fonction bien précise : celle de connoter des personnages de basse extraction. Notons qu'il s'agit généralement de personnages secondaires, les personnages narrateurs finissant toujours par s'exprimer en catalan. A l'inverse, dans le chapitre intitulé *De la Bonanova a la London-Symphonic-band passant pel roig París*, le castillan est mentionné, cette fois, comme langue imposée par le pouvoir. Parlant de son père, diplomate espagnol à l'époque du régime franquiste, l'un des personnages narrateurs explique : « *a casa a vegades fins condescendia a parlar el català* ». On

pourrait donc dire, en résumé, que, à travers quelques références à la langue castillane, l'auteur évoque de façon implicite la situation sociolinguistique héritée du franquisme comme faisant partie du contexte historique dans lequel (et à cause duquel) s'est développé le devenir de ses personnages de la *generació dels pringats*.

Tout cela nous ramène au problème, déjà évoqué, de la langue d'écriture. La société catalane est peut-être une société bilingue, mais il n'existe pas de roman bilingue (ni, plus généralement, de littérature bilingue). Tout écrivain, au moment d'écrire, doit nécessairement choisir – lorsqu'il est en mesure de le faire – une langue d'écriture, en l'occurrence le catalan. Ce qui n'interdit nullement la présence de mots ou de phrases en castillan ou dans d'autres langues, à condition qu'elles soient occasionnelles et qu'elles constituent un apport utile au roman. Ajoutons que le castillan n'est pas la seule langue « étrangère » qui apparaisse de temps en temps dans ce roman. On y trouve aussi pas mal de mots ou d'expressions en anglais, en italien ou en français, de nombreuses épigraphes en tête de chapitre, le plus souvent en anglais (plus rarement en catalan et castillan) et tirées de chansons des musiciens ou groupes de musique en vogue dans les années 70-80 (donc à l'époque correspondant à la narration). On y trouve aussi des poèmes, ou des fragments de poèmes en catalan, mais aussi en castillan, en anglais et en italien. Les langues jouent donc un rôle important dans ce roman. Elles insèrent les personnages dans un contexte géographique et culturel bien plus large que celui de la seule Catalogne.

Elles donnent à la narration et à la réflexion qui en découle une dimension cosmopolite. Les anecdotes rapportées par ces quelques narrateurs deviennent ainsi significatives d'une génération et d'une époque qui ne concerne pas seulement la Catalogne ou même l'Espagne mais, sans doute, l'ensemble du monde occidental. La question linguistique catalane est ainsi présente dans le texte et relativisée en même temps par la présence des autres langues. L'auteur semble vouloir montrer qu'il est tout aussi naturel pour lui et pour ses personnages de passer d'une langue à l'autre que de passer d'un registre à l'autre à l'intérieur de chaque langue.

## 3.2 QUESTIONS GRAMMATICALES

Pourtant, comme nous l'avons vu, ce roman est, dans l'ensemble, écrit dans une langue plutôt soutenue. Sur le plan grammatical on constate donc un assez grand respect des normes (ce qui pourrait presque paraître surprenant chez des personnages animés d'un esprit aussi contestataire). Les quelques transgressions que l'on peut y relever ne sont que la transcription écrite de la langue parlée courante dans la zone centrale de la Catalogne. Ainsi le prétérit périphrastique est-il conjugué aux deux premières personnes du pluriel avec les formes *vem*, *veu*, (*vem passar*, p. 269; *vem sortir*, p. 140) au lieu de celles préconisées par les grammaires (*vam*, *vau*). De même, l'emploi des pronoms personnels atones n'obéit pas systématiquement aux règles grammaticales officielles, mais à l'usage courant du catalan central oral. Quelques exemples :

- *“no l'hi tinguis en compte”* (au lieu de *no li ho tinguis en compte*)
- *per no deixa'l penjat* (au lieu de *per no deixar-lo*)
- *per això s'esdevenia sense necessitat de busca'l* (*de buscar-lo*)
- *si haguéssim conseguit convence'l* (*convèncer-lo*)

- *fins i tot quan ja no és capaç ni de fe'l sempre està a punt per fumar-se un porro (fer-lo)*
- *"fote't" (fot-te)*
- *l'unic que semblava posa'l calent eren els calés fàcils. (posar-lo)*
- *trigaria quinze dies a pode'ns-les pagar. (poder-nos-les)*
- *"si necessito déu ja sé on troba'l" (trobar-lo)*
- *van seguir potejant el meu pobre cotxe per mirar d'obri'l de cop (obrir-lo)*

Seules trois de ces phrases sont extraites de discours directs. Comme on l'a vu avec les oeuvres précédentes, il serait incongru de faire parler les personnages en les «obligeant » à respecter des règles qui ne sont quasiment jamais appliquées à l'oral. Par contre, les autres phrases sont extraites de passages narratifs et théoriquement écrites par différents narrateurs. Ce qui peut surprendre, puisque dans ce cas les narrateurs sont supposés écrire et non parler, donc être en situation de contrôler la correction de leur expression. Probablement faut-il, une fois de plus, attribuer ces transgressions à la volonté de "coller au réel". Même lorsqu'ils écrivent leur histoire, les narrateurs veulent s'exprimer avec naturel, comme ils le font à l'oral, dans la vie quotidienne. Ainsi leur narration semble plus véridique, elle apparaît comme un témoignage d'événements réellement vécus. Dans tout le roman nous n'avons relevé qu'un seul emploi pronominal surprenant (du point de vue de la vraisemblance) : « – Bé deu ser cavall? (...) – L'és. Surprenant parce qu'il donne une

fausse impression d'hypercorrection alors qu'il s'agit en réalité d'une erreur grammaticale (la réponse grammaticalement correcte à cette question aurait nécessité l'emploi du pronom neutre : *ho és* ou bien, le partitif: *n'és*. S'agissant d'un cas isolé, on peut toutefois le considérer comme une simple faute d'inattention ou d'imprimerie. Mais de toutes façons ces "fautes grammaticales" ne sont en aucun cas des castillanismes. Il faudrait plutôt les considérer comme des variantes informelles de la langue orale.

Plus significatives sont certaines tournures que nous avons déjà rencontrées chez Martín et Hernández et dont nous avons vu qu'elles sont calquées sur le castillan. C'est le cas du futur d'hypothèse que l'on ne trouve cependant qu'une seule fois dans ce roman, p. 370 : *tu sabràs*. Comme elle fait partie d'une phrase au discours direct on peut, une fois de plus, la considérer comme une manifestation de l'aspect réaliste du roman. On trouve aussi, un peu plus fréquemment, l'utilisation prépositive de la conjonction temporelle *quan*<sup>321</sup>: « *quan la primera fuga (p. 18)*»; « *quan la segona escapada, l'estiu següent (p. 19)*»; «*quan el problema amb el Lanzarote (p. 362)*». Comme c'était déjà le cas avec les « fautes » sur les pronoms, cette construction castillanisante est intégrée au corps de la narration. Ce qui semble indiquer que les narrateurs (donc, probablement, l'auteur), la considèrent désormais comme normale ou tout au moins acceptable en catalan. Pourtant, elle n'apparaît que trois fois dans ce texte, ce qui est proportionnellement beaucoup moins que

---

<sup>321</sup> Voir p. 238

dans les textes précédents (exception faite de *Raquel*). Peut-on y voir un doute sur l'authenticité de cette tournure ? En tous cas remarquons qu'on ne trouve aucun conditionnel d'hypothèse comme nous en avons relevé dans les autres œuvres. Une autre transformation semblable est l'utilisation de l'adverbe *com* en tant que conjonction conditionnelle servant à introduire une menace : *com ens pilli la pasma* (p. 229). Nous avons déjà rencontré chez A. Martín (voir p. 68-69) cet emploi, attesté par les grammaires castillanes et même par le DRAE<sup>322</sup> mais inexistant en catalan. Il est ici inséré dans un dialogue et dans une phrase courte mais qui comporte, outre cet emploi de *com*, les mots *pillar* et *pasma* dont l'authenticité en catalan est plus que douteuse. Autre construction castillane que nous avons déjà rencontrée dans *Barcelona Connection*, le verbe *penjar* suivi de la préposition de : – *estàs penjat*. – *Sí: penjat del fil vermell que separa el no res de l'eternitat* (p. 344). Cette phrase, on le voit, fait partie d'un dialogue. Mais ce n'est pas le cas de la suivante : *em vaig penjar del telèfon* (p. 181). Or, celle-ci est insérée dans la narration (et la narratrice, dans ce passage, est supposée être catalane de souche et enseignante universitaire) donc considérée comme une forme authentiquement catalane. Enfin, toujours dans ce même texte, nous avons noté la transformation du verbe intransitif *parlar* en verbe transitif, ce que nous retrouvons ici dans la phrase: « *tornem al que parlavem* » (p. 342). Le cas est toutefois un peu différent : ici le verbe *parlar* a tout

---

<sup>322</sup> Cf. DRAE, *como* : « 9. conj. En frases condicionales y seguida de subjuntivo, tiene como apódoxis una amenaza. *Como no te enmiendes, dejaremos de ser amigos.* ».

simplement le sens de *dir*. Il suffit de rétablir ce dernier verbe et la phrase devient correcte.

On peut signaler également l'emploi adverbial de *igual* dans le sens de *també*, dans la phrase : « *quatre energúmens de nacionalitat dubtosa que parlaven un anglès borratxo però igual haurien pogut ser holandesos, alemanys o escandinaus* » (p. 279). Emploi attesté en castillan<sup>323</sup> mais pas en catalan. Enfin, une dernière construction également calquée du castillan informel : « *m'agrada el jaco i m'agrada el rotllo que es porta* » (p. 343). Le sens particulier que prend le verbe *portar* (ou plutôt *portar-se*, en emploi pronominal) dans cette phrase ne figure dans aucun dictionnaire ni aucune grammaire du catalan. On le trouve par contre, avec un sens proche de celui-là dans le DRAE<sup>324</sup>.

En somme, on constate la pénétration d'un certain nombre de constructions grammaticales calquées sur le castillan. Lorsqu'elles font partie d'une réplique censément prononcée par l'un des personnages, donc reproduite au discours direct ou même indirect, on peut les considérer comme la manifestation de la volonté des narrateurs – et, derrière eux, de l'auteur – de donner au texte un caractère réaliste. Mais, lorsqu'elles font partie de la narration, l'affaire est plus compliquée. Comme

---

<sup>323</sup> Cf. DRAE, *igual* : « 10. adv. m. De la misma manera. ».

<sup>324</sup> Cf. DRAE, *traer* : « 9. tr. Tratar, andar haciendo algo, tenerlo pendiente, estar empleado en su ejecución. *Traigo un pleito con Felipe. Traigo un negocio entre manos.* U. t. c. prnl., sobre todo refiriéndose a propósitos ocultos o maliciosos. ¿*Qué se traerá Pepe con tantas visitas como me hace?* ».

chez Andreu Martín on peut se demander à qui ces castillanismes sont attribuables. Qui, des narrateurs concernés ou tout bonnement de l'auteur, considère acceptable d'écrire (et non plus de prononcer) «*igual haurien pogut ser...*»; «*em vaig penjar del telèfon*» ou encore «*quan la primera fuga*». La question est d'autant plus pertinente que par ailleurs, comme nous l'avons vu pour les ouvrages précédents – et peut-être plus encore –, l'écriture de ce livre est soignée. Les choix narratifs, la construction du roman (en forme de puzzle que le lecteur doit reconstituer au fur et à mesure qu'il avance dans sa lecture), la présence de poèmes et de citations littéraires, le maniement de différents registres de langage en fonction des situations et des sujets abordés montrent la volonté de l'auteur de soigner la forme et de construire une oeuvre littéraire ambitieuse. Le choix des mots et des locutions utilisées est particulièrement important car il contribue pour une part très importante à la création de l'atmosphère et à la tonalité dominantes du roman où se mêlent des événements et des anecdotes – allant du comique au tragique et du sublime au sordide – avec une profonde réflexion sur les vies des personnages et, au-delà, sur le sens de la vie. Il convient donc, comme pour les livres précédents, d'étudier le lexique utilisé ici et, bien entendu, tout particulièrement le lexique non conventionnel. En commençant, là encore, par un classement de ce lexique, en fonction des mêmes critères que précédemment.

### 3.3 QUESTIONS LEXICALES

#### I LEXIQUE CATALAN

##### 1. Mots ou locutions catalans attestés par AlCM et le DIEC

*acollonit 175*

*allisada 285*

*al·lucinació 175*

*al·lucinant 26 175 265*

*al·lucinats 349*

*amorrar-se 139*

*amb pèls i senyals 343*

*bacanal 224 244*

*banyes 215 236 320 335 346*

*barjaula 203*

*bi[sexual] 261*

*bòfia 96*

*bordell 104*

*borratxera* 338

*borratxo* 280 302

*bramar* 15

*burro (fer el burro)* 336 343

*burro (totxo)* 218

*cagada (= error, disbarat)* 367

*cagadubtes* 214

*cagar* 28

*cagarret* 154

*calés* 19 217

*canalla (= mainada)* 349

*cantar (fer pudor)* 339

*carai* <sup>325</sup> (què carai estic fent jo aquí?) 225

*carbassa (refús)* 369

*cardar (copular)* 203

*catau, cataus(casa o local miserable)* 24 27 274 308

*cau, caus (=casa o local)* 24 204 308

*cigaló* 132 363

*coca[ina]* 67 175 207 224 227\*2 228 233 271 304 342 346 368 369

*colló* 135 196

---

<sup>325</sup> Ce mot, non attesté est, de toute évidence, (comme le confirme le DCPA), un euphémisme de *carall* attesté, lui, dans les deux dictionnaires.

*collonades* 215

*collons (ben calibrats, què collons ha passat, uns collons et prenc el pèl)* 15

81 104189\*2 208 222\*3 223 236\*2 267 288 312 342 348

*collonut* 220

*conya (de conya)* 149 247

*cony, conyet (= vulva)* 236 244\*2

*costella (= parella)* 224 236

*cruspir-se (menjar-se)* 83 197

*cua (la cua xica entre cames)* 247

*cul i merda* 231 275

*d'allò* <sup>326</sup> (els d'allò per corbata) 70

*dallonses* 201

*emborratxar-se* 326

*empaperar (empresonar)* 199

*emprenyador* 44

*emprenyar* 34 93 348 364

*emprenyar-se* 248 284 291 295

*emprenyat* 15

*endinyar* 246 350

*endrapar* 102

*escurabutxaques* 189

---

<sup>326</sup> En fait, l'orthographe admise par les deux dictionnaires est *dallò*, en un seul mot.

*fatal* 111 171 224\*2

*fillaputa* 189

*filldelagranputa* 37

*filldeputa* 15\*3 111 206

*fill-de-puta* 341

*foteses* 227

*fotre (banyes, un tret)* 210 320\*2

*fotre (no fotem!)* 53

*fotre (no n'havia de fotre res)* 147 370

*fotre (què fots?)* 289

*fotre (tant me fot, tant li fot)* 133 202 203 227 236 340 343

*fotre* 93 97 98 115 200 208 230 231 283 285 287 294\*2 317 338 339

*fotre el camp* 15 44 132 254 294 295

*fotre's (alguna cosa)* 49 132 175 189 217 343 370 289 324 343

*fotre's (daltabaix d'un cingle)* 174

*fotre's (fote't)* 273

*fotre-se'n, enfotre's* <sup>327</sup> 84 156 151 209 357 353 312

*fotut* 158

*gall, gallet* 15 267

*gat (= borratxo)* 326

*gavatxos (francesos)* 117

---

<sup>327</sup> La variante *enfotre's* n'est pas attestée mais sa formation est aisément compréhensible.

*haixix* 159 160 80

*iaio* 66

*ianqui, ianquis* 26 205 353

*idiota* 283

*imbècil* 284 357

*jugar-se-la (la vida)* 246

*llet (mala llet)* 96 183

*macarró* 105 248 290

*malves (fer malves = estar mort)* 367

*mamella, mamelles* 138 205 324

*mamelluda* 142 226 294

*mastegot* 208

*merda!* 54\*9 56\*3 92 135 157 \*2 190 317 343 361

*merder* 208

*mixeta (=gata)* 355

*mixos*<sup>328</sup> (= gats) 326

*morenassa* 137 299

*muntar-s'ho, muntar-s'ho bonic (organitzar)* 171 203 246

*nàpia* 217

*nedar i guardar la roba* 106

---

<sup>328</sup> Le mot qui figure sur les deux dictionnaires est le féminin *mixa* (gata). *Mixo(s)* est donc un dérivé non homologué (mais fréquent dans le langage courant).

*no dir ni un piu* 133

*nota (de poca nota)* 302

*nota (donar mala nota)* 294

*orgia* 225

*ou, ous (= testicles)* 166 324 366

*pallasso* 214

*paparra (com una paparra)* 343

*paperina 78\*2* 91

*pasta (= diners)* 31 94 228 343 369

*patacades* 178

*pèl (ni un pèl)* 164 337

*pèl (prendre el pèl)* 142 208

*pela, peles (pessetes)* 41 172 197 225 294

*pençar-la (els qui la penquen)* 133

*pesçar (una noia)* 218

*petar (fer-la petar o fer petar la xarrada)* 151

*petar (reventar)* 324

*pinyes (cops de puny)* 285

*piular (= parlar)* 248

*pixar* 44 100 293 360

*plantofada, plantofades* 102 115 355

*ploramiques* 307

*profe, profes* 93 342

*prostíbul* 105

*punyetera (merda)* 92

*puta (fill de puta)* 233 247

*putamare (de putamare)* 133

*puta, putes* 37 72 80 91 104 105 134 142 188 189\*2 190 191 200 203 204 215  
222\*4 225 233 243 266\*3 267 269 270 271 272 274 278 281\*2 283 288 333 337  
342

*putada* 151

*quisso (gos)* 258

*semental (amant)* 280

*sonat (boig)* 159 285

*sous (per quins set sous)* 225

*talós* 285

*tele[visió]* 80 148

*tocar-hi (entendre-hi)* 176

*traquet* <sup>329</sup> (de whisky) 308

*(viu) fer-se el viu* 283

---

<sup>329</sup> Dérivé de *trago*, attesté par les deux dictionnaires bien que considéré comme « castellanisme inadmissible en bon català » par AlCM

## 2. Mots ou locutions catalans attestés par le DIEC uniquement

*cabró, cabrons, cabronet* 40 97 283

*calent (estar o anar = excitat sexualment)* 47 231

*cavall, cavallet (heroïna)* 36 46 78\*2 83 85 105 106 135 145 153 155 172

175 184 199 223

217 268\*2 271 275 295 308 328 342 368

*clau (fotre un clau = coit)* 231

*consolador (sexual)* 270

*cony!* 41 93 95 136 138 188 189 222 236\*3 276 278 317 348 361

*creu i ratlles (ratlla)* 41

*cul (donar pel cul)* 345

*cuques (=pessetes)* 79 296

*discjòquei* 344

*disco[teca]* 140 204

*donar la cara* 293

*enganxar-se (a una droga)* 196\*2 197\*2 275 342 367

*enganxat (a una droga)* 200 370 333

*escorrer-se (= tenir un orgasme)* 243

*esnobs* 225

*fatxa, fatxes (= feixista)* 217 342

*flaix (notícia) 208*

*follar, malfollat 97\*3 218\*2 268 269 280\*2 296 318*

*herba (marihuana) 244*

*hòstia! 35 40 149\*4 197 199 210 370*

*kif (haixix) 26*

*lligar 136 218*

*morrejada<sup>330</sup> 227 228*

*negre (diner negre = il·legal) 348*

*parida (ben parida) 296 344*

*parir (= crear) 371*

*parit (mal parit, malparit) 247\*2*

*porro, porret 26 84 93 106 134 155 159 207 211 220 308\*2 315 322 342 376*

*pub (bar d'estil anglès) 223*

*ressaca 84 213 338 345 347*

*soci (company) 345*

*texans (pantalons) 104*

*tita (penis) 366*

### 3. Mots ou locutions catalans attestés par AlcM uniquement

*afluixar la mosca 224*

---

<sup>330</sup> Le substantif *morrejada* n'est pas attesté. Seul l'est le verbe *morrejar*.

*anar de (de què vas = què et passa?) 15 173 350*

*birra 243 342*

*bitxo*<sup>331</sup> (*superbitxo, un mal bitxo*) 162 315 364 369

*bonic (= bé)*<sup>332</sup> 21

*cristo (fet un cristo) 273*

*femella, femelles (= dona) 14 265 344 369*

*fer fora 320*

*fulana 145\*3*

*ganes (quedar-se amb les ganes) 147*

*gasto*<sup>333</sup> 41

*mascle (= home) 265 295 335 269 319 369 208*

*mosqueig (enuig) 149*

*mosquejar-se (enutjar-se) 47*

*potejar (donar cops de peu) 102*

*puro*<sup>334</sup>, *puret, pur (un pur de colombiana, un puro de maria) 152 207 237*

---

<sup>331</sup> Castillanisme selon l'AlcM. et le DECC.

<sup>332</sup> Cf. AlcM, bonic : « 2. (usat adverbialment) De bona manera, amb intensitat. "Hem corregut bonic" (Solsona, Cardona). ». D'après ce dictionnaire ce mot serait d'origine aragonaise ou castillane. Mais pour Coromines « no hi ha cap raó per sospitar que *bonic* vingués del castellà o de l'aragonès. »

<sup>333</sup> En fait, le mot qui figure sur l'AlcM est *gast*. Mais dans les exemples donnés et dans certaines locutions apparaît la forme *gasto*, sans aucune explication. En consultant le DECC, on comprend qu'il y a un débat d'experts pour savoir si cette forme est « authentique » ou s'il s'agit d'un castillanisme. De toute évidence le DIEC la considère comme telle (de même que pour la forme *gast*), puisque le mot ne figure pas dans le dictionnaire. Coromines est plus nuancé et considère cette exclusion comme « un excès purista » puisque que *gasto* est documenté dès 1550.

<sup>334</sup> Signalé comme castillanisme.

*remerciar* <sup>335</sup> 195

*xupada* <sup>336</sup> (*xuclada*) 376

4. Mots ou locutions catalans attestés par les deux dictionnaires mais considérés comme d'origine castillane ou castillanimes (d'après AlcM et le DECC)

*bullanga* 362

*guapa* 296

*guapet de barri* 336

*maco, a* 141

5. Créations probables (à partir de mots attestés)

*afaitar arran* (*arrestar*)

*afgà* (*haixix*) 61\*2

*agenda* (*tenir agenda = tenir relacions*) 275

*amigamant* 83

*bistec* (*un bistec massa gros d'un cavall massa gustós*) 198

*boca-boca* 269

---

<sup>335</sup> Signalé comme gallicisme par AlcM.

<sup>336</sup> Considéré comme castillanisme par AlcM. Le DECC est plus nuancé : cela dépend des zones géographiques.

*boca-cony* 269

*boca-pits* 269

*budellam (el gran budellam napolità)* 103

*burra (=de burro)* 81

*burro (heroïna)* 36 41 45 84 85 100 105 200 206\*2 219 292 308

*burrodependència* 107

*cablcreuat* 248

*caixa (anar-se'n a la caixa = morir)* 331

*calces (trencar unes calces = seduir una dona)* 27

*cara (si et ve de cara = si et ve de gust)* 140

*cargol (= porro)* 210

*cervesera (panxa cervesera)* 290

*cilíndric (=un porro)* 24 204

*clenxa (= ratlla de droga)* 176\*2

*colombiana (= cocaïna)* 116

*combregar (=rebre hòsties)* 284

*comdeumana* 95

*content de xeringa* 104

*cossa (efectes del cavall)* 217

*cul (assentar el cul)* <sup>337</sup> 355

---

<sup>337</sup> On peut sans doute considérer cette locution comme une variante informelle de *assentar-se-li a algú el cap* défini par le DIEC comme : « Posar seny, enteniment. ».

*dimoni (= cocaïna) 236 237\*2*

*dolents (els dolents = la policia) 98 198\*2 247\*2 306*

*emburrat (drogat amb "burro") 296*

*enciams (= bitllets de mil pessetes) 96 190*

*entre cul i boca 74*

*equitació (= addicció al cavall) 190*

*escalè (= relacions sexuals entre tres persones) 105*

*escan-dir 378*

*estripar (l'anglès) 299*

*estripar de (rebentar de) 346*

*fàcil (una fàcil = una noia fàcil) 218*

*fava (ni mitja fava) 203 277*

*flautí (=porro) 215*

*forat (tomba) 369*

*formatge (=diners) 290*

*fotogrames ('30 fotogrames de pausa') 343*

*fumeta <sup>338</sup> 43 161 220*

*gàbia (presó) 98*

*garrofes (guanyar-se les garrofes) 204*

---

<sup>338</sup> *Fumeta* figure sur l'AlcM comme synonyme de *burlata*. Et avec l'explication étymologique suivante : « Etim.: derivat de *fúmer-se*, 'burlar-se', amb el sufix *-eta* que serveix per a formar noms d'agent malèvol (com *burlata*, *estafeta*, *mofeta*, etc.) ». Mais dans le texte il sert à désigner tous les fumeurs de drogues. C'est donc un dérivé de *fum*, *fumar*.

*globus (agafar un globus de cavall) 336*

*goril·la (= 'mono') 98*

*gossos (= policia) 229\*3*

*horimitja de retard 297*

*Hotel, hotel dels estrellats (presó) 215 344*

*ianquòfil 172*

*imaginària (masturbació) 47*

*jastafet (= ja està fet) 107 286*

*libanès (cavall) 308*

*lila (bitllets de 500 pessetes) 206*

*línia, línies (de droga) 225 227 237 291 302*

*lligar el farcell (fer-se un porro)138*

*llufa (patir una llufa, la llufa de la sida) 81 106*

*llufa (portava una llufa de whisky i coca) 207*

*Mala-sort-Joan 289*

*mantega (heroïna) 41 67 149 241 294 345 364*

*matamonos (una dosi matamonos) 91*

*matèria(= droga) 100 302*

*material (= droga) 95 225 304*

*merda (droga) 81*

*molles (= diners) 206*

*muntar (muntar a cavall, muntar el ruc) 217 304*

*narcomerç* 105

*nirvana* <sup>339</sup> 14 21 26 197

*pastís (droga)* 31

*pepsirellotge de paret* 189

*perfum (diners)* 19

*petar (li va petar que = se li va ocórrer)* 102

*pol·len (haixix?)* 130

*porc (un diamant en porc = en brut)* 139

*punxaplàstics* 24

*quasirapat* 23

*quatre-llavis (= petó)* 227

*ruc (= heroïna)* 176 217 274

*sella (tirar de sella = estar enganxat)* 232

*rondes nassals (nasals)* 232

*tirar-se de la moto* 211

*traçar-se un bon traç (= ratlla, línia)* 246

---

<sup>339</sup> *Nirvana* figure sur tous les dictionnaires castillans et catalans, mais dans son sens religieux d'origine. Le sens figuré lié à la drogue n'apparaît sur aucun d'entre eux.

## II LEXIQUE NON CATALAN

### 1. Traductions littérales du castillan attestées (mots et locutions attestés en castillan mais pas en catalan)

*ala* (300.000 de l'ala)<sup>340</sup> 196

*basca* (grup)<sup>341</sup> 283 377

*canut, canutet*<sup>342</sup>(= porro) 137 175 202

*capull*<sup>343</sup> 40

*cargol* (tenir un cargol fluix)<sup>344</sup> 230

*cego*<sup>345</sup> (=drogat) 200

*col·legues* (= amics)<sup>346</sup> 275 309

---

<sup>340</sup> Cf. DRAE, *ala* : « **del ~**. 1.: «Aloc. adj. coloq. U., seguida a la mención de una cantidad de dinero, como elipsis de *pesetas*. *Las 400 del ala*».

<sup>341</sup> Cf. DRAE, *basca* : « **4**. f. coloq. Pandilla, grupo de amigos o de personas afines. ».

<sup>342</sup> Voir plus bas : *canuto*.

<sup>343</sup> Voir p. 178, note 235.

<sup>344</sup> Cf. DRAE, *tornillo* : « **faltarle** a alguien un ~, o **tener flojos los ~s**. 1. locs. verbs. coloqs. Tener poca sensatez.

<sup>345</sup> Ce mot, sorte d'hybride entre le catalan *cec* et le castillan *ciego*, n'est attesté que par AlcM qui signale d'ailleurs son origine castillane. Mais évidemment pas dans le sens de « drogué » qui apparaît, par contre, dans le DRAE, à *ciego* : « **7**. adj. coloq. Atiborrado de comida, bebida o drogas. *Se puso ciego de mariscos*. ».

<sup>346</sup> Cf. DRAE, *colega* : « **2**. com. coloq. Amigo, compañero. ».

*col·locar, col·locar-se* <sup>347</sup> 175 226

*col·locat, col·locats* 195 200 220 217 345

*cosir a bales* <sup>348</sup> 300 346

*desenganxar-se (de la droga)* <sup>349</sup> 196

*encabronar-se* <sup>350</sup> 84

*enrotllar-se* <sup>351</sup> 105

*ex (el meu ex)* <sup>352</sup> 364\*2

*fregir* <sup>353</sup> (= matar) 208

*portar-me-la fluixa* <sup>354</sup> (me la portaven fluixa) 237 352

*guai* <sup>355</sup> 126

---

<sup>347</sup> Cf. DRAE, *colocar*: « **6.** prnl. coloq. Dicho de una persona: Ponerse bajo los efectos del alcohol o de una droga. ».

<sup>348</sup> Cf. DRAE, *coser*: « **5.** tr. Producir a alguien varias heridas en el cuerpo con arma punzante, o de otro tipo. *Lo cosieron a puñaladas. Lo cosieron a balazos.* »

<sup>349</sup> Cf. DRAE, *desenganchar*: « **3.** tr. coloq. Hacer que alguien deje un hábito compulsivo, especialmente el de la droga. U. t. c. prnl. ».

<sup>350</sup> On pourrait aussi classer ce mot dans la catégorie suivante (mots castillans) puisque ce verbe n'apparaît ni dans le DIEC ni dans l'AlcM. Nous l'avons mis dans cette catégorie parce qu'on peut le considérer comme dérivé de *cabró*.

<sup>351</sup> Voir note 73, p. 98.

<sup>352</sup> Voir note 74, p. 98

<sup>353</sup> Cf. DRAE, *freír*: « **3.** tr. coloq. **acribillar**. *Lo frieron a balazos, a tiros.* ».

<sup>354</sup> Expression non attestée ni en catalan ni en castillan. Mais le sens et la construction que prend ici *portar* n'existe qu'en castillan pour le verbe *traer*: « **4.** tr. Tener a alguien en un estado o situación. *Traer a alguien azacanado, inquieto, convencido.* ».

<sup>355</sup> Voir note 195, p. 174.

*infumable*<sup>356</sup> (*molt dolent*) 257

*legal* (= *lleial*)<sup>357</sup> 206 215

*lirones* (*dormir com lirones*)<sup>358</sup> 244

*llana* (*diners*)<sup>359</sup> 344

*lleig* (*fer un lleig*)<sup>360</sup> 223

*llençar la casa per la finestra*<sup>361</sup> 275

*llepar* (*rebre*)<sup>362</sup> 214

*mamar, mamada*<sup>363</sup> (= *fel·lació*) 47 269

*maria*<sup>364</sup> 24 54 84 148 152\*2 159 220

*ni cinc*<sup>365</sup> (*no valer ni cinc*) 344

---

<sup>356</sup> Cf. DRAE, *infumable*: « 2. adj. Inaceptable, de mala calidad, sin aprovechamiento posible. ».

<sup>357</sup> Cf. DRAE, *legal*: « 4. adj. coloq. *Esp.* Leal o formal en su comportamiento. ».

<sup>358</sup> Cf. DRAE, *lirón*<sup>1</sup>: « **dormir como un ~**. 1. loc. verb. coloq. Dormir mucho o de continuo. ».

<sup>359</sup> Cf. DRAE, *llana*: « 6. f. coloq. **dinero** (ll moneda corriente). ».

<sup>360</sup> Cf. DRAE, *feo, a*: « 5. m. coloq. Desaire manifiesto y grosero. *Le hizo muchos feos.* ».

<sup>361</sup> Cf. DRAE, *casa*: « **echar, o tirar, la ~ por la ventana**. 1. locs. verbs. coloqs. Gastar con esplendidez en un convite o con cualquier otro motivo. ».

<sup>362</sup> A l'article *lamer* on trouve sur le DRAE deux locutions dont le sens est proche de celui de *llepar* dans le texte : « **dejar a alguien qué ~**. 1. loc. verb. coloq. Inferirle un daño que no pueda remediar pronto. **llevar alguien qué ~**. 1. loc. verb. coloq. Haber recibido un mal que no puede remediarse pronto. ».

<sup>363</sup> Cf. DRAE, *mamada*: « 3. f. vulg. **felación**. ».

<sup>364</sup> Voir note 77, p. 99.

<sup>365</sup> Cf. DRAE, *cinco*: « **estar sin ~, o no tener ni ~**. 1. locs. verbs. coloqs. No tener nada de dinero. ».

*palla*<sup>366</sup>, *palleta (fer-se una palla)* 47 84 156 269

*parida*<sup>367</sup> (*una parida = bestiesa*) 20 324 342

*parir (la mare que ho va parir)*<sup>368</sup> 325

*passar (d'alguna cosa)*<sup>369</sup> 220 312

*pavo*<sup>370</sup>, *pava* 215

*penjar-se*,<sup>371</sup> *penjat (ésser dependent d'una droga)* 344 358

*perdre (què cony se'ns ha perdut)*<sup>372</sup> 223

*perica*<sup>373</sup> (*cocaïna*) 198 331 368

*peta[rd]*<sup>374</sup> (*dos petes cilíndrics i un de trompeter*) 204

*piano*<sup>375</sup> (*portar un piano de droga*) 31

---

<sup>366</sup> Cf. DRAE, *paja* : « 8. f. vulg. **masturbación**. ».

<sup>367</sup> Cf. DRAE, *parida* : « 2. f. coloq. **sandez** (ll despropósito, simpleza). No dice más que paridas. ».

<sup>368</sup> Voir note 200, p. 175.

<sup>369</sup> Voir note 212, p. 176.

<sup>370</sup> Cf. DRAE, *pavo* : « 2. m. coloq. Hombre soso o incauto. U. t. c. adj. ». On pourrait aussi bien le classer dans la catégorie suivante (mots castillans) puisqu'il ne figure pas dans le DIEC et que l'AlcM le considère comme provenant du latin par l'intermédiaire du castillan (ce que confirme le DECC).

<sup>371</sup> Cf. DRAE, *colgar* : « 15. prnl. coloq. Adquirir dependencia de alguien o algo, especialmente de las drogas. ».

<sup>372</sup> Voir note 214, p. 176.

<sup>373</sup> Cf. DRAE, *perico* : « 8. m. jerg. **cocaína** (ll droga). » Le passage au féminin peut s'expliquer par le genre de *cocaína*.

<sup>374</sup> Cf. DRAE, *petardo*, : « 5. m. coloq. **porro**<sup>3</sup>. ».

<sup>375</sup> Cf. DRAE, *piano*, : « **como un ~. 1.** loc. adj. coloq. Enorme, muy grande. *Se cogieron una borrachera como un piano.* ».

*pipa (pistola)* <sup>376</sup> 132 133\*2

*polletes (filles)* <sup>377</sup> 197

*pringada* 85

*pringar* 236

*pringat,* <sup>378</sup> *pringats* 73 78 325 341 378

*punxadiscos* <sup>379</sup> 38

*putejar* <sup>380</sup> *algú* 293 297

*quilo, quilet, kilo (= milió)* <sup>381</sup> 43 73 159 246 248

*quinto* <sup>382</sup> (*fent quintos als bars*) 188\*2

*ratlla* <sup>383</sup>, *ratlleta, ratllota (de cocaína)* 36 46 81 184 200 293 366 302

*ratllat (= drogat)* 283

*rotllo* <sup>384</sup> (*el rotllo del burro, mal rotllo, el rotlo que es porta*) 85 228 231 343

297

---

<sup>376</sup> Cf. DRAE, *pipa*, : « 7. f. jerg. **pistola** (ll arma de fuego de corto alcance). ».

<sup>377</sup> Cf. DRAE, *pollito, ta* : « 1. m. y f. coloq. Niño de corta edad. ». Ce sens semble désormais désuet puisqu'il ne doit plus figurer dans la 23<sup>ème</sup> édition du dictionnaire.

<sup>378</sup> Cf. DRAE, *pringado, da* : « 1. m. y f. coloq. Persona que se deja engañar fácilmente. ».

<sup>379</sup> Cf. DRAE, *pinchadiscos*, : « 1. com. Persona encargada de seleccionar y poner discos en una discoteca o en determinados programas de radio o televisión. ».

<sup>380</sup> Cf. DRAE, *putear* : « 5. tr. vulg. Fastidiar, perjudicar a alguien. ».

<sup>381</sup> Cf. DRAE, *kilo* : « 2. (Porque, en billetes antiguos de 1000 pesetas, pesaba casi un kilogramo). m. coloq. Un millón de pesetas. ».

<sup>382</sup> Cf. DRAE, *quinto* : « 7. m. Medida de líquidos que contiene la **quinta** parte de un litro. ».

<sup>383</sup> Cf. DRAE, *raya* : « 12. f. En el lenguaje de la droga, dosis de cocaína. ».

*suar tinta* <sup>385</sup> 226 296

*tall (em fot un tall horrorós = una vergonya)* <sup>386</sup> 230

*tela marinera* <sup>387</sup> 20

*tigre (ficar-me al tigre = vàter)* <sup>388</sup> 132

2. Mots castillans, éventuellement adaptés (mots inexistant en catalan, même dans un autre sens)

*canuto* <sup>389</sup> 155 227

*capullo* <sup>390</sup> 72 193 225

*carajillo* 44\*2

*cisco* <sup>391</sup> (*estava fet cisco*) 101

---

<sup>384</sup> Voir note 223, p. 177.

<sup>385</sup> Cf. DRAE, *tinta* : «**sudar ~. 1.** loc. verb. coloq. Realizar un trabajo con mucho esfuerzo. ».

<sup>386</sup> Cf. DRAE, *cortar* : «**25.** prnl. Turbarse, faltar palabras por causa de la turbación. ».

<sup>387</sup> Cf. DRAE, *tela* : «**haber ~ marinera. 1.** loc. verb. coloq. **tener tela marinera.** (||Tener gran dificultad.)».

<sup>388</sup> Allusion probable aux mauvaises odeurs du lieu. Cf. DRAE, *tigre* : «**a ~. 1.** loc. adj. coloq. Dicho de un olor: Muy malo o desagradable. ».

<sup>389</sup> Cf. DRAE, *canuto* : « **5.** m. coloq. **porro<sup>3</sup>** ».

<sup>390</sup> Voir note 235, p. 178.

<sup>391</sup> Cf. DRAE, *cisco* : «**hacer ~. 1.** loc. verb. coloq. **hacer trizas.** ».

*coquero* (<cocaïna) 226

*cubata* <sup>392</sup> 26

*culebrot* <sup>393</sup> 141

*currar* <sup>394</sup> 45

*currar-se*<sup>395</sup> (*es curra l'entrada*) 205

*docudrama* <sup>396</sup> 66

*dos* (*dur el cabell al dos*<sup>397</sup>) 290

*drogota* <sup>398</sup> (*una disco drogota*) 140

*enxufar-se* <sup>399</sup> (*injectar-se droga*) 103

*farla* (*cocaïna*) 78 106 217 236 293 332 368

*farlopa* <sup>400</sup> (*cocaïna*) 76 104 292 364 367

---

<sup>392</sup> Voir les explications sur ce mot p. 109 et la note 88, p.100.

<sup>393</sup> Adaptation de *culebrón* : « 2. m. despect. Historia real con caracteres de **culebrón** televisivo, es decir, insólita, lacrimógena y sumamente larga. » (DRAE).

<sup>394</sup> Cf. DRAE, *currar* : « 1. intr. coloq. **trabajar** (|| ocuparse en cualquier actividad). ».

<sup>395</sup> Cf. DRAE, *currar* : « 4. tr. coloq. **trabajar** (|| aplicarse con esfuerzo a la realización de algo). U. m. c. prnl.

<sup>396</sup> Cf. DRAE, *docudrama* : « 1. m. Género difundido en cine, radio y televisión, que trata, con técnicas dramáticas, hechos reales propios del género documental. ».

<sup>397</sup> Locution forgée à partir de *al cero*, expression attestée par le DRAE, à l'entrée *cero* : « 1. loc. adv. Dicho de cortar el pelo: **al rape**. ».

<sup>398</sup> Cf. DRAE, *drogota* : « 1. com. coloq. **drogadicto**. ».

<sup>399</sup> Le verbe *enxufar* qu'AlcM suppose créé conjointement en castillan et en catalan est rejeté comme castillanisme par Coromines et par le DIEC. Le sens de « s'injecter de la drogue » est une extension de sens compréhensible à partir de la définition du DRAE : « 1. tr. Ajustar la boca de un caño en la de otro. U. t. c. intr. ».

*farlopinyes* 230

*futbulero* 73

*guarro, -a* 47

*jaca (= héroïna)* 220

*jaco*<sup>401</sup> (= héroïna) 43 36 343 106 285

“*julai*”<sup>402</sup> 188

*malrollo*<sup>403</sup> 233

*mamon, mamona*<sup>404</sup> 221 228 270

*manga, mangui*<sup>405</sup> (*Alexandre el Manga*) 238 300

*maricona*<sup>406</sup> 189\*2

*mariconada*<sup>407</sup> 84

---

<sup>400</sup> *Farlopa*, ainsi que *farla et farlopinya*, n'apparaît dans aucun des dictionnaires généralistes, ni catalans ni castillans. Il figure, par contre, dans le DCPA qui donne les équivalences suivantes : « *farlopa, farlopina f falopa* » et « *falopa f cocaïna* ». Or *falopa* figure dans le DRAE, avec les définitions suivantes : « 1. f. coloq. *Arg. y Ur. estupefaciente* (ll sustancia narcótica) 2. f. coloq. *Arg. y Ur. Dosis de una droga.* ».

<sup>401</sup> Cf. DRAE, *jaco* : « 1. m. Caballo pequeño y ruin. 2. m. jerg. *heroïna*<sup>2</sup>. ».

<sup>402</sup> *julai* (ou *julay*) ne figure sur aucun dictionnaire. C'est le personnage lui-même qui nous donne son origine : “ *convençut d'estar fent el que a Vallecas se'n diu, o al menys se'n deïa, el « julai* » ”.

<sup>403</sup> Juxtaposition des deux mots *mal* et *rollo* (et non *rotllo*).

<sup>404</sup> Voir note 199, p. 175.

<sup>405</sup> Probables dérivés de *mangar* : « 1. tr. coloq. Pedir, mendigar. 2. tr. coloq. Hurtar, robar. ».

<sup>406</sup> Cf. DRAE, *maricón* : « 2. m. U. c. insulto grosero con su significado preciso o sin él. ». Le féminin n'est pas attesté, mais il est logique, dans la mesure où cette injure a perdu son sens d'origine.

<sup>407</sup> Cf. DRAE, *mariconada* : « 2. f. coloq. malson. Mala pasada, acción malintencionada o indigna contra alguien. ».

*marres (de)* <sup>408</sup> 293

*mierdastupa* <sup>409</sup> 191

*mono* <sup>410</sup> (= síndrome d'abstinència) 83 90 129 217 307 309 343

*mono, mona* (= mico) 190

*pasma* <sup>411</sup> (= policia) 91 209 229

*pel·liculeros* <sup>412</sup> 47

*pico, piquet* <sup>413</sup> (injecció) 82 93 101 104 105\*2 130 134 199 242 302 324 336

*pillar (m'has pillat de puta casualitat)* <sup>414</sup> 206 229

*pillar (com ens pilli la pasma)* <sup>415</sup>

*pillar* <sup>416</sup> (fent anar el burro s'hi ha pillat) 343

---

<sup>408</sup> Cf. DRAE, *marras* : «**de** ~. **1.** loc. adj. Que es conocido sobradamente. *Ha contado mil veces la aventura de marras. Vino a verte el individuo de marras.* ». Curieusement, ce mot, absent du DIEC, apparaît dans l'AlcM qui précise cependant : « és paraula inexistent en català. ».

<sup>409</sup> Ce mot ne figure tel quel dans aucun dictionnaire mais, outre qu'il est inséré dans une phrase en castillan, on reconnaît facilement sa composition : *mierda* et *estupa*.

<sup>410</sup> Voir note 178, p. 99.

<sup>411</sup> Cf. DRAE, *pasma* : «**1.** f. despect. jerg. policia (ll cuerpo encargado de velar por el orden público).».

<sup>412</sup> Cf. DRAE, *peliculero* : «**3.** adj. coloq. Fantasioso, que se deja llevar de la imaginación. ».

<sup>413</sup> Mot non attesté ni en catalan ni en castillan, mais dérivé probable de *picar* : « **56.** prnl. jerg. **pincharse** (ll inyectarse droga). » (DRAE).

<sup>414</sup> Cf. DRAE, *pillar* : « **7.** tr. coloq. Sobrevenir a alguien algo, cogerlo desprevenido, sorprenderlo. *La enfermedad me pilló sin dinero. La noche nos pilló en el monte.* **8.** tr. coloq. Coger, hallar o encontrar a alguien en determinada situación, temple, etc. *Me pillas de buen humor.* ».

<sup>415</sup> Cf. DRAE, *pillar* : « **5.** tr. coloq. Sorprender a alguien en flagrante delito o engaño. ».

<sup>416</sup> Cf. DRAE, *pillar* : « **4.** tr. Aprisionar con daño a algo o alguien. U. t. c. prnl. *Me pillé un dedo con la puerta.* ».

*polvo*<sup>417</sup>, *polvet* 82 294

*puto*<sup>418</sup> 245

*rallaco*<sup>419</sup> 363 345

*revanxa*<sup>420</sup> 286

*sociata (socialista)*<sup>421</sup> 187

*supertinglado*<sup>422</sup> 220

*talego (presó)*<sup>423</sup> 106

*tio, tia*<sup>424</sup> 40\*2 55 156 208 254

### 3. Mots et locutions d'origine étrangère (attestés en castillan, non attestés en catalan)

---

<sup>417</sup> Voir note 99, p. 101.

<sup>418</sup> Le masculin de *puta* n'est pas attesté en catalan.

<sup>419</sup> Cf. DRAE, *-aco*<sup>2</sup>, *ca.* : « 1. suf. U. con valor despectivo. *Libraco*. Combinado con **-arro**, toma la forma **-arraco** con valor diminutivo y despectivo. *Bicharraco, pajarraco*. ».

<sup>420</sup> Il s'agit évidemment d'un gallicisme, attesté en castillan (DRAE, *revancha* : « 1. f. **desquite**. »), mais pas en catalan.

<sup>421</sup> Voir les explications à propos de *bocata, camaruta*... p 109.

<sup>422</sup> Cf. DRAE, *tinglado* : « 3. m. Artificio, enredo, maquinación. ».

<sup>423</sup> Cf. DRAE, *talego* : « 3. m. vulg. **cárcel** (ll de presos). ».

<sup>424</sup> Voir note 256, p. 180.

*“bisnis”*<sup>425</sup> 66 242

*“bussines”*<sup>426</sup> (= *business*) 66 220

*enneurar-se*<sup>427</sup> (*obsessionar-se*) 228

*esnif* 93 152 216 238

*esnifar*<sup>428</sup> 47 97 140 145 159 176 226\*3 233\*2 236 295 343 363

*esnifar-se* 332

*flipar*<sup>429</sup> 221

*hippiós*<sup>430</sup> (<*hippy*) 24\*2

*ionqui*<sup>431</sup>, *ionquis*, *exionqui*, *ionquifilldeputa* 43 74 90 101\*2 107 111 141 142

160 161 189 196 203 211 241 277 304 308 329 333 340 341

*sexy*<sup>432</sup> 283

*stop (parada)*<sup>433</sup> 44

---

<sup>425</sup> Ce mot n'est attesté ni en catalan ni en castillan. Mais on a vu (p. ...) que *bisnes* figure sur le DRAE.

<sup>426</sup> L'auteur a voulu sans doute écrire ce mot – origine du précédent – avec son orthographe anglaise, mais une erreur s'est glissée, curieusement, les deux fois que le mot apparaît.

<sup>427</sup> Probable dérivé de *neura* : « 1. adj. coloq. Dicho de una persona: Muy nerviosa, obsesiva y maniática. U. t. c. s. 2. f. coloq. **manía** (ll extravagancia). *Tiene muchas fobias y neuras*. 3. f. **nerviosismo**. *Siempre que le da la neura, se marcha.* » (DRAE).

<sup>428</sup> Cf. DRAE, *esnifar* : « 1. tr. Aspirar por la nariz cocaína u otra droga en polvo. ».

<sup>429</sup> Cf. DRAE, *flipar* : « 1. intr. coloq. Estar bajo los efectos de una droga. ».

<sup>430</sup> Ce n'est évidemment pas cet adjectif qui figure dans le DRAE, mais le substantif *hippy* ou *hippie*, remplacés, dans la 23<sup>ème</sup> édition par *jipi*.

<sup>431</sup> *yonqui* : « 1. com. En la jerga de la droga, adicto a la heroína. ».

<sup>432</sup> Cf. DRAE, *sexy* : « 1. adj. Que tiene atractivo físico y sexual. *Es muy sexy.* ».

*xut (injecció de droga)* <sup>434</sup> 72 98 288 289 295

*xutar-se* <sup>435</sup> 96 102 337

4. Mots et locutions d'origine étrangère (non attestés, ni en catalan ni en castillan)

*“around” les cinc de la matinada* 309

*“cannone” (= porro)* 312

*cocacola* 26 45

*“cockney”* 281

*“dealer”* <sup>436</sup> 226

*Ela-Essa-De* 117

*elaessadé* 120 122 212

*èxtasi, èxtasis (=droga)* 213 215 228 229 231 233 238

*“fifty fifty”* 135 154

*fix (injecció)* 102 190

---

<sup>433</sup> Cf. DRAE, *stop* : «**3.** m. **alto** (ll detención en la marcha o en cualquier otra actividad). ».

<sup>434</sup> Ce mot est attesté dans les deux langues, uniquement dans le domaine sportif (football). Par contre, le verbe correspondant concerne aussi le domaine de la drogue (voir ci-dessous).

<sup>435</sup> Cf. DRAE, *chutar* : «**2.** prnl. jerg. Inyectarse droga. ».

<sup>436</sup> Dans *Barcelona Connection* le même mot apparaissait mais avec une orthographe catalanisée : *díler*.

*heavy* 332

*kumbaià (manifestacions kumbaià)* 172

*O.K.* 41 214\*2

*“pinkshuttle” (= èxtasi)* 207

*“road movies”* 66

*“slang”* 281

*speed-ball (droga)* 164\*2 76

*“sugar”, “brown sugar”(=heroïna)* 309

*trip (presa de LSD)* 117

### III CAS DOUTEUX (non attestés ni en catalan, ni en castillan)

*al·lucinada* 152

*al·lucinar*<sup>437</sup> 159 176

*atrapar-s'ho (deseixir-se'n)*<sup>438</sup> 199 299 202

*caldo*<sup>439</sup> (*estar fet caldo*) 129

---

<sup>437</sup> Voir note 186.

<sup>438</sup> Ce sens n'est pas attesté par les dictionnaires catalans. Sur le DRAE on trouve, à l'article *atrapar* : « 2. tr. coloq. Coger con soltura algo que ofrece cierta dificultad. » Ce qui correspond à peu près au sens mais pas à la construction pronominale.

*cul (partir-se el cul)<sup>440</sup> 157*

***dejota (< disk jockey) 39***

*fer-s'ho (=espavilar-se) 40 273*

*fer-se (m'havia fet dos semàfors) 93*

*ful (haixix) 78 137 285*

*lloro (droga) 102*

*mandanga<sup>441</sup> 100 154 187 191*

*oques (noies) 244 245*

*puticlub 101*

*rasca (= xut) 297*

*teta (passar-s'ho teta) 344*

*tirar de (tirant de pala, de coca) 287 304*

*“pirula” (= estafa)<sup>442</sup> 189*

*tiro<sup>443</sup> (= ratlla) 226*

---

<sup>439</sup> L'AlcM, dans sa note étymologique, explique que *caldo* vient du castillan et il ajoute : «És un mot inacceptable en la nostra llengua; s'ha de substituir per *brou*. ». Mais Coromines, dans le DECC, fait observer que ce mot est documenté à Valence dès 1466 et qu'il s'est depuis longtemps imposé dans l'ensemble du domaine linguistique catalan. Il appelle donc à rectifier l'affirmation d'AlcM.

<sup>440</sup> Voir note 271, p. 187.

<sup>441</sup> Voir note 112, p. 106.

<sup>442</sup> Nous avons déjà rencontré ce mot chez X. Hernández, mais dans un autre sens. Il semble donc être un mot passe-partout désignant probablement un événement désagréable, quel qu'il soit.

<sup>443</sup> *Tiro* n'est attesté en catalan que par AlcM (bien que considéré comme castillanisme) et uniquement dans le sens de «*coup de feu* ». Le sens exact du mot dans ce roman n'est pas attesté en castillan mais, dans plusieurs des acceptions données par le DRAE, on trouve l'idée de la ligne droite : «**12.** m. Longitud de una pieza de

Une nouvelle fois, on retrouve la proportion approximative de deux tiers de mots et locutions attestés (267 sur 422, soit 63,3%). Avec une particularité importante : nous avons ajouté à cette liste une catégorie supplémentaire dans laquelle nous avons inclus, d'une part, des mots attestés par les dictionnaires catalans mais utilisés dans des sens différents qui, eux, ne figurent dans aucun dictionnaire (ni catalan ni castillan), d'autre part des locutions non attestées dans aucune des deux langues, mais construites à partir de mots catalans attestés. Ces mots et locutions ont la double particularité de ne pas pouvoir être considérés comme des castillanismes et d'être aisément compréhensibles dans le contexte. C'est pourquoi nous avons intitulé cette catégorie « créations probables ». On peut en effet les considérer comme des créations, soit de l'auteur, soit de la communauté catalanophone (certains de ces emplois sont fréquents dans l'usage oral courant même s'ils ne figurent pas – ou pas encore – dans les dictionnaires). Nous aurons l'occasion de revenir sur cette intéressante catégorie.

---

cualquier tejido; como un paño, una estera, etc. **15.** m. Tramo de escalera. **16.** m. U. como medida de distancia para armas disparadas u objetos arrojados. *A un tiro de bala Dista un tiro de piedra* ».

<sup>444</sup> Ce mot n'apparaît sur aucun dictionnaire ni catalan ni castillan.

En ce qui concerne les mots non conventionnels les plus fréquemment employés, on retrouve, à la première place, l'éternel verbe *fotre* qui, avec ses différents emplois et dérivés est utilisé 57 fois. Vient ensuite *puta* employé 43 fois (lui aussi avec des sens, des constructions différents selon les cas). Jusque là, rien que de très « classique ». Par contre, la suite du classement est très différente : en troisième position vient le mot *cavall*, non dans son sens premier mais dans celui d'héroïne (qui n'est pas non plus au sens premier puisqu'il désigne une substance narcotique bien connue). Viennent ensuite *ionqui* (22 fois), puis *merda*, ex aequo avec *esnifar*, *esnif* (20 fois) ; *collons* (19) ; *cony* et *porro* (16) ; *burro* (encore l'héroïne : 15) ; *coca* (cocaïne : 14) ; *pico* (13) ; *enganxar-se*, *enganxar* (10). Il est inutile d'aller plus loin pour comprendre que, si l'on voit de nouveau apparaître les mots non conventionnels les plus fréquents dans les autres ouvrages étudiés, ils sont ici en concurrence avec le jargon de la drogue et des drogués. Ce qui est évidemment logique, compte tenu du sujet du livre. D'une façon générale, en ce qui concerne la drogue, ce livre est d'une grande richesse lexicale. Ainsi la cocaïne, couramment abrégée en *coca*, peut aussi prendre des noms d'oiseaux : *lloro*, *perica* ou bien être diabolisée en *dimoni* ou encore être désignée par ses origines : *colombiana*, *peruana*. On la désigne aussi, fréquemment, par les termes *farla*, *farlopa*, *farlopinya* qui ne figurent dans aucun des dictionnaires généralistes consultés, dans aucune des deux langues. Mais J. Pomares, dans le DCPA, a bien recensé *farlopa* et *farlopina* (et non *farlopinya*) qu'il donne comme synonyme de *falopa*, cocaïne. Or, ce dernier mot figure dans le DRAE, avec les mentions d'origine

*Arg. y Ur* (Argentine y Uruguay) et avec le sens de « estupefaciente » (en général). Telle est donc l'origine probable de cette famille de mots. Autre substance narcotique dont il est beaucoup question : le haschich (*haixix* en catalan) est aussi appelé, tour à tour, *ful*, *pol·len* ou bien, là encore, par ses origines : *libanès*, *afgà*. La drogue en général porte aussi les noms de *matèria*, *material*, *mandanga*, *merda* ou *pastís*. Se droguer peut se dire, bien sûr, *drogar-se* ou *prendre drogues* mais aussi *xutar-se*, *col·locar-se*, *flipar-se*. L'individu qui se trouve sous l'emprise d'une substance stupéfiante est donc *xutat*, *col·locat* ou *flipat*, mais aussi *al·lucinat*, *cego*, *content de xeringa*, *ratllat* ou *fumat*, selon le procédé utilisé pour consommer sa drogue. Les *fumetes* pourront se « rouler » (*cargolar*, *lligar el farcell...*) un joint » (*porro*, *peta*, *canut* ou *canuto*, *flautí*, *cargol.*), qui pourra être *cilíndric*, *cònic*, *xino*. Certaines substances peuvent être aspirées par les narines (ce qui se dit *esnifar* ou, lorsque cela se pratique collectivement, *fer una ronda nasal*). Dans ce cas il faut disposer la drogue en *línia*, *ratlla*, *ratlleta*, *ratllota*, *rallaco*, *clenxa*, *traç*, *tiro*. Bien sûr, le drogué (ou *ionqui*) risque alors de devenir dépendant : *enganxar-se* ou *penjar-se*. Et, bien entendu, tout cela met en jeu beaucoup d'argent : *diners*, *formatge*, *pasta*, *peles*, *molles*, *perfum*, *enciams*, *liles*, *llana...*

Il est difficile de croire que ce soit Jordi Cussà qui ait, tout seul, inventé tous ces mots relatifs à la drogue. En fait, le milieu du trafic et de la consommation de stupéfiants est linguistiquement très créatif pour les raisons que nous avons déjà signalées, concernant la formation des argots. D'une part, il s'agit de pouvoir parler

entre initiés sans être compris du grand public, afin d'échapper à la vigilance des autorités. D'autre part, la consommation et le commerce de substances illégales est, en soi, une transgression et, de ce fait, implique un rejet des règles sociales, quelles qu'en soient les raisons – idéologiques, philosophiques ou simplement hédonistes – et par conséquent une marginalisation par rapport à l'ensemble du corps social. D'où, sans doute, le sentiment de faire partie d'une société à part, ayant ses propres valeurs, ses propres codes et, par conséquent, son propre langage. Ce à quoi il faut sans doute ajouter un aspect ludique : on joue avec les interdits de la langue comme on joue avec les substances – interdites aussi – et avec les valeurs morales. C'est donc un langage très riche parce qu'il se renouvelle perpétuellement et rapidement. En fait, seuls les initiés et quelques spécialistes connaissent les derniers développements de cet argot ou jargon de la drogue. Il est donc parfaitement logique que les dictionnaires ne reflètent qu'une partie de ces pratiques linguistiques, puisque leur rôle est d'enregistrer les mots et les locutions qui sont passés dans l'usage courant et connus d'une partie importante de la communauté linguistique, ce qui n'est le cas que d'une petite partie du lexique employé par les connaisseurs. Si l'on veut avoir une idée plus précise et surtout plus actuelle de la richesse lexicale du « narcomilieu » on peut, par exemple, se rendre sur des sites internet informant sur les dangers des addictions. En procédant de la sorte nous avons pu comparer les listes de noms argotiques donnés aux principales substances stupéfiantes par deux sites associatifs, l'un en castillan ([www.lasdrogas.info](http://www.lasdrogas.info) – site de l'association IEA, Instituto para el Estudio de las Adicciones), l'autre en catalan ([www.somnit.org](http://www.somnit.org) – site

dépendant de l'association Creu Roja). On retrouve là certains des mots relevés dans *Cavalls salvatges* ainsi que d'autres qui n'y figurent pas. Pour la cocaïne la liste des synonymes est la suivante : *coca, perico, pasta, blanca nieves, polvo blanco, nieve, farlopa, farla, blanca, dama blanca...* en castillan et : *farlopa, coca, perica, farina, ratlla, tiritó, tema, merca...* en catalan ; pour l'héroïne : *caballo, azúcar moreno, nieve, dama blanca, azúcar negra, manteca, tecata, H, polvo blanco, smack, skag, junk...* et : *cavall, brown, tailandesa, sugar, papelina, chute, jaco, H, pico, dama blanca...* ; Pour le LSD : *tripi, ácido, bicho, micropunto, secantes, Batman, Smiley, Conan...* et : *tripi, àcid, sellos, ajos, micropunt...* ; pour le MDMA : *pastis, pirulas, anfetás, éxtasis, eva, adán, canal +, simpson, bicicletas, píldora del amor, estrella, dinosaurio, trébol, delfín, dólar, calavera, popeye, expediente X ...* et : *éxtasis, MD, M, cristal, ice, pasti...* ; pour le cannabis : *porro, hierba, maría, hachís, chocolate, grifa, costo, pasto, tate, mota, mierda, canuto, peta, joint, aceite hash, cáñamo, mandanga, hash, kif...* et *cànnabis, maria, xocolata, haixix, costo, ful, hash, peta, porro, canuto...* La lecture de ces listes est instructive. D'abord elle confirme l'extraordinaire créativité lexicale du monde de la drogue. D'autre part, elle permet de constater que les mots catalans et castillans sont le plus souvent les mêmes. Si l'on compare, par exemple les synonymes d'héroïne, on constate que certains sont identiques dans les deux langues : *caballo / cavall, H, dama blanca*. On a aussi, dans les deux cas, la représentation métonymique par la couleur : *nieve, polvo blanco, dama blanca*. Cette dernière appellation existant aussi en catalan, on ne voit pas ce qui empêcherait de parler aussi de *pols blanca* et de *neu*. Puis on trouve la

métaphore du sucre, également présente dans nos deux listes : *azúcar moreno*, *azúcar negra* dans l'une et *brown, sugar* dans l'autre. L'idée étant la même, il est facile d'imaginer que les deux anglicismes sont également utilisés en castillan et traduits en catalan (*sucre morè, sucre negre*). Quant à la *manteca ou tecata* nous avons vu que le mot *mantega* est utilisé par les personnages de Cussà. *Pico, jaco* ne figurent ici que sur la liste catalane alors que ce sont des mots castillans et ce dernier figure dans le DRAE avec ce sens précis. Enfin, *smack, skag, junk* sont des mots d'argot anglo-américain que l'on doit probablement employer dans de nombreux pays (les marchés de la drogue étant mondiaux). On peut faire les mêmes remarques à propos de la cocaïne : dans les deux listes, castillane et catalane, on retrouve : *coca, perico / perica* (le changement de genre s'explique sans doute par le fait que tous les autres mots qui désignent cette même substance sont féminins), *farlopa* (d'où dérive *farla*) ; puis, là aussi, une série de mots ou d'expressions faisant allusion à la couleur blanche : *blanca nieves, polvo blanco, nieve, blanca, dama blanca* dans la liste en castillan et *farina* dans l'autre. On perçoit bien que ces mots sont interchangeables d'une langue à l'autre et même d'une substance à l'autre puisqu'on a trouvé plusieurs de ces appellations – *dama blanca, nieve, polvo blanco* – pour désigner l'héroïne. Le fait que les listes soient plus ou moins longues dépend des connaissances du rédacteur de chaque site plus que du nombre de mots disponibles dans chaque langue. D'autre part, le fait que des mots castillans comme *jaco, pico, perica, farlopa* ou *tirito* apparaissent dans la liste en catalan prouve bien qu'il n'y a pas de barrière pour passer du castillan au catalan. Bien sûr, il est toujours

possible de penser que certains de ces mots aient été inventés en catalan puis soient passés au castillan mais dans ce cas la traduction est indispensable : *tirito* a pu s'imposer en catalan parce que tous les catalans comprennent le castillan ; en sens inverse, un mot comme *tiret* (son équivalent en catalan) ne pourrait pas s'imposer en castillan car il ne serait pas compris de la grande majorité des castillanophones. Et il est facile de voir que dans la liste des synonymes castillans on ne trouve pas un seul mot proprement catalan. Tout ceci confirme ce que nous avons déjà pressenti en étudiant le vocabulaire de la drogue dans *Barcelona Connection* : la règle générale est que le catalan emprunte ce vocabulaire au castillan (qui, bien souvent, l'a lui-même emprunté à l'anglais), parfois en l'adaptant, parfois tel quel. On trouve d'ailleurs dans *Cavalls salvatges* une véritable valse-hésitation entre ces deux solutions : on trouvera tantôt le castillanisme *canuto*, tantôt sa traduction catalane *canut* ; tantôt *puro*, tantôt *pur* ; tantôt *capullo*, tantôt *capull*. On trouve même des mots qui ne sont ni véritablement catalans ni véritablement castillans tels que *cego* (qui a ici le sens de drogué), sorte de croisement entre *ciego* et *cec*, ou *rallaco*, dont le suffixe est castillan, attesté par le DRAE mais le radical est également un hybride entre *raya* et *ratlla*. Hésitation qui semble venir, une fois de plus, de la contradiction où se trouve l'auteur entre sa volonté d'écrire en catalan et le souci de vraisemblance.

Nous avons vu également que même les mots d'origine étrangère – spécialement anglais – n'arrivent au catalan que par l'intermédiaire du castillan. Il y a

ici quelques exceptions puisque – outre les citations littéraires – on trouve dans le texte de nombreux mots anglais écrits selon l'orthographe de cette langue (malgré une erreur sur *business*, écrit à deux reprises *bussines*) ce qui prouve qu'ils sont considérés comme des mots étrangers. Ils sont d'ailleurs, le plus souvent – mais pas toujours – placés entre guillemets : “*around*”, “*cockney*”, “*dealer*”, “*fifty fifty*”, “*slang*”, “*sugar*”, “*brown sugar*”, et le mot italien “*cannone*” mais: *fix*, *heavy*, *O.K.*, *speed-ball*, *trip* sont écrits sans guillemets (sans doute faut-il comprendre que ces mots, bien qu'étrangers, font partie du vocabulaire quotidien des drogués, ce qui peut se comprendre pour *fix*, *speed-ball* et *trip*, ainsi que pour *O.K.*, américanisme bien connu de tout le monde, mais semble moins évident pour *heavy*). Une autre exception, plus significative, est *bisnis*, écrit cette fois phonétiquement, comme l'exigent les règles du catalan (et du castillan), mais dont l'orthographe ne correspond pas à celle adoptée par le DRAE, *bisnes*. Ce qui semble indiquer que le narrateur a adapté ce mot directement de l'anglais, sans passer par le castillan. Autre mot d'origine étrangère (de l'arabe, cette fois) dont l'écriture est nettement différente de celle du castillan: *haixix*. Mais il s'agit là d'un mot entré dans la langue depuis longtemps (Coromines signale qu'il est documenté dès 1806) donc dans un contexte très différent. En fin de compte, il semble bien qu'en dehors de ce *bisnis* tous les autres mots récents empruntés à l'anglais (ou à d'autres langues), relatifs à la consommation et au trafic de drogues, soient parvenus (et parviennent encore) au catalan par l'intermédiaire du castillan. La meilleure illustration de ce processus est le mot *ionqui* (qui apparaît, nous l'avons vu, 22 fois dans le roman). Son origine est le

mot d'argot américain *junky* (ou *junkie*). Comme le castillan ne possède pas le phonème initial de ce mot anglais, la consonne afriquée [dʒ], il l'a logiquement remplacé par un phonème castillan relativement semblable, la semi-consonne [j] (écrite y: *yonqui*). Mais ce phonème [dʒ] existe par contre en catalan. On le trouve, par exemple, dans les mots *platja*, *pitjor*, *adjectiu*, *adjunt*... Il est vrai qu'on ne le trouve théoriquement pas en début de mot où il est alors remplacé par la fricative [ʒ] (*joc*, *gent*). Mais dans la pratique, la différence entre ces deux phonèmes est si peu perceptible que dans de nombreux cas on passe de l'un à l'autre sans s'en apercevoir (en particulier après l'article indéfini masculin : *un joc* [undʒɔk]). En toute logique, le catalan aurait donc dû garder ce phonème et, par conséquent, orthographier ce mot *jonqui*. L'orthographe *ionqui* et la prononciation à laquelle elle correspond sont la preuve la plus évidente de ce que ce mot – comme beaucoup d'autres – est emprunté au castillan et non pas directement à l'anglais. C'est un phénomène que nous avons déjà perçu chez Martín et qui ne concerne pas seulement le vocabulaire des stupéfiants: nous l'avons également remarqué chez Hernández (à propos du mot *xandall*) et nous avons signalé les dangers de cette dépendance du castillan même pour les emprunts à d'autres langues. Ce *ionqui* ne fait que les confirmer.

En fin de compte les castillanismes sont nombreux dans ce texte comme dans les deux précédents. Nous les avons classés, comme précédemment, en "castillanismes invisibles" (lorsqu'il s'agit de mots catalans employés dans un sens

non reconnu par les dictionnaires) et “castillanimes absolus” (lorsque les mots utilisés sont de toute évidence castillans). On pourrait ajouter les “semi-castillanimes”, c'est-à-dire certains des mots attestés par les deux dictionnaires catalans consultés (liste 1.4) ou seulement par l'AlcM (liste 1.3) mais considérés par lui-même et par le DECC comme des emprunts au castillan. Outre les quatre mots de la liste 1.4 c'est aussi le cas de *bitxo*, *fulana* (dont il a déjà été question) et de *cristo* qui, bien que figurant sur ce dictionnaire comme « forme vulgaire », n'est en fait que la forme castillane du nom du Christ (elle n'apparaît donc pas dans le DIEC ni même dans le DECC). C'est probablement vrai aussi, bien que Coromines soit moins affirmatif dans ces cas, pour *gasto* et *xupada*. Du point de vue numérique, cela fait, au total, une petite centaine de mots ou locutions, c'est-à-dire proportionnellement un peu moins que dans les œuvres précédemment étudiées.

Nous avons classé parmi les mots castillans trois adjectifs qui ne figurent pas en tant que tels dans les dictionnaires: *coquero*, *futbolero* et *pel·liculero*. Leur radical peut aussi bien être catalan que castillan: *coca*, *futbol* ou *fútbol*, *pel·lícula* ou *película*. Mais le suffixe –ero est indubitablement castillan. C'est pourquoi nous les avons classés ainsi. On pourrait se demander pour quelles raisons on a préféré utiliser cette terminaison plutôt que son équivalent catalan –er ? D'après Antoni Badia i Margarit celui-ci offre de grandes possibilités puisqu'il peut se rattacher à des substantifs, des verbes, des adverbes et des noms géographiques, pour former des noms d'objet, de plante, de lieu, de profession ainsi que des adjectifs en relation

avec le radical<sup>445</sup>. On aurait donc parfaitement pu construire *coquer*, *futbolero*, *pel·liculer*. Mais on perçoit bien que ces mots sont neutres. Ils indiquent seulement une relation avec le radical, sans ajouter aucune nuance. Par contre, la forme castillanisée en *-ero* ajoute, lorsqu'elle est utilisée en catalan un sens péjoratif. Sens qui n'est pourtant pas systématique en castillan. La dernière acception que donne le DRAE de ce suffixe est : «5. Suf. En adjetivos significa, en general, carácter o condición moral. Altanero, embustero, traicionero. ». Des trois exemples donnés par ce dictionnaire, on voit bien que les deux derniers sont effectivement péjoratifs mais pas le premier. Tout se passe donc comme si le catalan informel avait emprunté ce suffixe uniquement dans son sens péjoratif et précisément pour exprimer cette nuance, absente du suffixe catalan *-er*. On pourrait donc dire que cet emprunt est fonctionnel, puisqu'il ajoute une possibilité expressive supplémentaire à la langue catalane.

Nous avons dû, cette fois, ajouter une nouvelle catégorie, dans laquelle nous avons regroupé un bon nombre d'expressions créées à partir du vocabulaire catalan et des emplois de mots non attestés par les dictionnaires (ni en catalan ni en castillan). Certains d'entre eux sont probablement d'usage courant – ou relativement courant – même s'ils ne figurent pas dans les dictionnaires. D'autres – une bonne partie – semblent, par contre, être des inventions de l'auteur. C'est pourquoi nous avons intitulé cette nouvelle liste « créations probables ». Dans certains cas, il s'agit

---

<sup>445</sup> Op. cit. p. 355.

seulement de regroupements de mots. Des mots qui sont fréquemment prononcés ensemble et que l'auteur écrit ici sans séparation, comme s'il s'agissait d'un mot unique : *amigamant, comdeumana, horimitja, ionquifilldeputa, jastafet, quasirapat*. Manière, sans doute, de souligner qu'il s'agit d'expressions toutes faites. C'est évidemment un procédé purement visuel qui, la plupart des fois, ne fait que mettre en évidence la prononciation orale courante. Il est assez fréquent dans ce roman, c'est pourquoi nous n'avons pas relevé systématiquement toutes ces constructions. Mais, parmi celles-ci, on en trouve quelques-unes beaucoup plus originales parce qu'elles aboutissent à la création d'adjectifs ou de substantifs originaux et évocateurs : *un pepsirellotge de paret, una dosi matamonos, la burrodependència, estar o trobar-se cablecreuat*. On en comprend aisément le sens et la pertinence puisqu'on ne peut les remplacer que par des périphrases, forcément plus lourdes. Il s'agit donc là d'une véritable création lexicale.

La création lexicale est particulièrement importante, dans ce roman, pour tout ce qui touche au domaine de la drogue. L'auteur (par le truchement, bien sûr, de ses personnages et de ses narrateurs) ne se contente pas de reproduire passivement les mots et les expressions connues de tous – y compris des personnes n'ayant rien à voir avec ce milieu – mais développe un véritable langage métaphorique de la drogue. Ainsi, l'héroïne – la substance la plus prisée du personnage central du roman – est, nous l'avons vu, couramment appelée cavall (et caballo en castillan). Partant de ce « cheval » et cherchant sans doute à éviter la répétition d'un mot

fréquemment utilisé, il emploie comme synonyme les mots *ruc* et *burro*. Puis, jouant sans doute sur le sens du mot *burro* en italien, il appellera cette même substance *mantega*. Ailleurs, dans le texte, on découvre un autre synonyme : *jaco*, *jaca*. On revient donc vers la race chevaline, puisque *jaca* signifie jument en castillan et que, selon le DRAE, *jaco* peut désigner un mauvais cheval mais aussi l'héroïne<sup>446</sup>. Ces passages d'un équidé à l'autre ne servent pas seulement à briser la monotonie lexicale, mais permettent aussi de créer des expressions métaphoriques telles que *muntar a cavall*, ou *amagar-se entre les potes del burro*. Ce qui l'amène parfois à filer la métaphore. On trouve ainsi des phrases telles que : « *jo, de manera esporàdica, tornava a muntar a cavall i els últims mesos (...), havia tornat a accelerar el trot* » (p. 304). Ou bien : « *el cavall no es dexa mai: hi pots muntar, però un cop t'hi has ben encavalcat ja no pots desmuntar-ne* » (p. 342). Ou encore : « *un bistec massa gros d'un cavall massa gustós els va deixar tots dos ben bé arran d'una sobreposi involuntària* » (p. 198). De cette façon, l'auteur parvient à enrichir considérablement le vocabulaire de la drogue. Non seulement l'héroïne devient *cavall*, *ruc*, *burro*, *mantega*, *jaco* mais à partir de là on parvient à créer une infinité de dérivés : *muntar*, *desmuntar*, *fer equitació*, *tirar de sella*, *un bistec de cavall*, *les cosses del ruc*, *un cigarret emburrat*, *una ratlleta burra...* Ces jeux sur les mots permettent parfois d'exprimer avec un certain humour des situations de détresse : « *m'havia menjat dotzenes de micos, de monos, d'orangutans i simis i més d'un gorila adult, però això d'avui és el que els ionquis en diuen un autèntic King Kong* ». A partir du mot utilisé

---

<sup>446</sup> Voir note 401 p. 264.

pour exprimer le syndrome d'abstinence des drogués (*mono*, dans le jargon courant de ce milieu), et partant du sens castillan de ce mot, la dernière phrase nous propose un large choix de synonymes, allant du plus petit au plus grand. Ailleurs on parlera aussi de *dosi matamonos*.

Mais même en dehors de ce domaine, les créations lexicales sont nombreuses et variées dans ce livre. Un certain nombre sont fondées sur une métaphore, parfois évidente : *anar-se'n al forat* ou *a la caixa* pour mourir, *gàbia* pour prison, ou encore *estripar l'anglès* ; parfois plus imaginative : *el gran budellam napolità*, *trencar unes calces*, *trenta fotogrames de pausa*, *dibuixar un escalè* <sup>447</sup>... D'autres sur l'ellision : *una [noia] fàcil* ; sur un jeu de mots : *l'hotel dels estrellats*, *els gossos* (les policiers catalans sont appelés *mossos d'esquadra*), *combregar* (à partir du double sens de *hòstia*), *escan-dir* (dédoublément du sens d'un verbe par dissociation d'une syllabe) ; sur l'inversion ironique des valeurs traditionnelles : *els dolents* (pour désigner les policiers) ; sur une construction faussement savante : *ianquòfil* (association burlesque d'une racine grecque exprimant l'amitié et d'un adjectif souvent péjoratif)... Il est vrai que toutes ces créations ne sont certainement pas l'oeuvre exclusive de l'auteur. Certaines de ces locutions, *anar-se'n al forat*, *a la caixa*, *guanyar-se les garrofes*, bien que non enregistrées par les dictionnaires, sont en fait courantes dans la langue parlée. Il faut reconnaître à l'auteur le mérite de

---

<sup>447</sup> Définition de *escalè* (pour les non spécialistes en géométrie) : « 1 1 adj. [MT] Que té els tres costats desiguals. *Triangle escalè*. ».

savoir les utiliser et sans doute d'en créer de nouvelles. Car beaucoup d'autres semblent bel et bien originales. Jordi Cussà fait donc preuve dans cet ouvrage d'une remarquable et méritoire créativité lexicale.

## 4 LE THEATRE : JORDI GALCERAN ET JOSEP MARIA BENET I JORNET

En dehors du genre narratif, dont nous avons vu plusieurs déclinaisons, un autre genre prometteur pour qui s'intéresse à la langue informelle est le théâtre. Le théâtre c'est à la fois de l'écrit et de l'oral. Avant de pouvoir être jouée, une pièce de théâtre est d'abord écrite. En ce sens c'est une œuvre littéraire. Pourtant, cette œuvre littéraire n'est pas directement destinée à la lecture (bien que celle-ci soit possible et tout à fait intéressante) mais à la représentation scénique. Cette finalité conditionne donc la forme de l'écriture. En premier lieu, il n'y a pas de narrateur, à proprement parler, dans une pièce de théâtre. Il y a certes quelques indications scéniques qui jouent parfois le rôle de la narration dans le roman pour « poser le décor », et préciser le jeu des personnages, leurs mouvements sur la scène, l'intonation qu'ils doivent adopter. Mais elles sont relativement peu nombreuses et généralement brèves. L'essentiel de la pièce écrite se trouve donc dans les dialogues. Ces dialogues sont écrits, mais destinés à être récités oralement. L'illusion théâtrale consistera à donner aux spectateurs l'impression que la scène qui est jouée devant eux est vraie et que ces dialogues sont spontanés, c'est-à-dire que c'est chaque personnage qui, réagissant chaque fois à la situation et à ce que disent les autres personnages, invente, au fur et à mesure du développement de la pièce, ses propres répliques. Cette illusion passe bien sûr par toute une série de moyens scéniques : mise en scène, décors, costumes, accessoires, jeu des acteurs, etc.

Mais avant tout, il faut que les dialogues soient crédibles, qu'ils soient en accord avec la situation et avec les personnages qui sont censés les prononcer. Et cet accord nécessaire passe, bien entendu, par l'emploi du ou des registres de langue adéquats.

#### **4.1 JORDI GALCERAN, *EL METODE GRÖNHOLM***

La première pièce de théâtre que nous avons choisie a été créée à Barcelone en 2003 et a rapidement remporté un très grand succès. Elle a même été adaptée au cinéma par le réalisateur argentin Marcelo Piñeyro. Ce n'est évidemment pas pour ces raisons que nous l'avons choisie, mais à cause de la manière dont on y utilise différents registres de langue et, en particulier, la langue informelle. La situation représentée s'y prête. Il s'agit d'un entretien d'embauche d'un « cadre de haut niveau » par une grande entreprise multinationale. Mais un entretien peu banal où les quatre candidats retenus à l'issue d'un processus de présélection se trouvent réunis à huis clos et reçoivent des instructions par l'intermédiaire d'une boîte aux lettres. Une telle situation crée évidemment une atmosphère d'intimité teintée d'hostilité. Ambiance naturellement propice à l'abandon des formes sociales conventionnelles et, par conséquent à l'emploi de la langue informelle. Notons que, d'emblée, ces quatre candidats se tutoient, même s'ils ne se connaissent pas. Et,

nous l'avons vu, tutoiement et langue informelle vont souvent de pair (signalons au passage que ce seul fait poserait un gros problème s'il fallait traduire cette pièce en français, langue dans laquelle le tutoiement est moins fréquent : on imagine mal, dans cette langue, quatre cadres de haut niveau, en compétition pour un même poste, se tutoyer aussi facilement). De plus, au cours de cet entretien-compétition les responsables invisibles de l'épreuve vont s'appliquer à déstabiliser les candidats en les soumettant à des épreuves inattendues et déconcertantes, ce qui provoquera des situations d'angoisse, de méfiance réciproque, d'hostilité, de colère... sentiments qui vont logiquement s'exprimer par la langue informelle.

Cette langue informelle ne se manifeste pourtant guère en ce qui concerne la grammaire. L'emploi des pronoms personnels est ici quasiment irréprochable, à une seule exception près : *m'estranya no coneixet* (p. 18) au lieu de *no conèixer-te*. Mais, comme nous l'avons vu, la forme académique n'est jamais utilisée à l'oral parce que perçue comme « artificielle » (puisqu'elle oblige à prononcer le r final de *conèixer* qui normalement est muet et à ajouter une syllabe supplémentaire). Par contre on trouve deux autres formes académiques, elles aussi différentes de celles qui sont couramment utilisées dans la conversation orale, et qui pourraient donc être également perçues comme « artificielles ». Il s'agit, d'une part, de *convèncer-vos*, *estovar-vos*, *tallar-vos [el rotllo]*, et d'autre part de *donar-nos [peixet]*. On peut donc se demander quel est le critère – s'il y en a un – pour passer de la forme académique à la forme orale, c'est à dire du formel à l'informel. En fait, dans les trois premiers

cas, les deux formes ne sont pas très éloignées. Et il est fort probable qu'au moment de prononcer ces mots, les acteurs le fassent selon l'habitude orale, que l'on pourrait transcrire « *convènçe-us, estovar-us, tallar-us* ». Mais ces formes ne sont jamais écrites, sans doute parce qu'on les perçoit comme une faute (le pronom étant différent) alors que dans le cas précédent on se contente d'une élision, signalée par une apostrophe, ce qui semble plus admissible puisque ce genre de modification existe dans d'autres cas, pour ce même pronom. Dans le cas de *donar-nos* les deux formes, orale et écrite, sont au contraire nettement différentes. Là non plus la forme orale n'apparaît jamais à l'écrit et on a d'ailleurs du mal à imaginer une transcription (ce pourrait être quelque chose comme « *donanze* » ou « *dona-nze* » ou encore « *dona'nze* »). Mais, de plus, il semble que cette forme ait régressé (probablement grâce à la généralisation de l'enseignement du catalan) et que, même à l'oral, de plus en plus de personnes utilisent aujourd'hui la forme « correcte ». Il n'empêche que cette hésitation entre la représentation graphique de la prononciation orale et le respect des normes est sans doute symptomatique d'un certain malaise de l'écrivain vis-à-vis de la langue informelle. Malaise particulièrement sensible en ce qui concerne la grammaire. Les scrupules, curieusement, semblent moins importants quand il s'agit du vocabulaire. A l'exception notable du roman d'Andreu Martín, c'est un phénomène que nous avons remarqué dans toutes les autres œuvres. Pourtant, ces formes orales que nous venons de voir sont en fait des formes dialectales barcelonaises, même si les autorités linguistiques ont tendance à les considérer comme des barbarismes (et il est vrai qu'elles obéissent à une logique grammaticale

désequilibrée). Quoi qu'il en soit, il ne s'agit en aucun cas de castillanismes, mais de formes authentiquement catalanes.

Des castillanismes grammaticaux, on en trouve peu dans cette pièce. Un seul futur d'hypotèse : *serà cabró*, qui a ici valeur d'euphémisme pour éviter une affirmation directe : *és cabró* ou *que n'és de cabró*. On trouve également une subordonnée conditionnelle introduite par *com*, et introduisant une menace : *com em tornis a faltar el respecte et foto un gec d'hòsties*. Mais nous avons vu précédemment que ces deux constructions étaient désormais devenues « normales » en catalan. Elles peuvent tout au plus être considérées « familières » (ce qui correspond, en quelque sorte, au premier degré de l'informel) mais en aucun cas incorrectes. A côté de ces formes, on trouve aussi, dans les répliques des personnages, des formes « hypercorrectes » : « *Si em triaven pensava explicar-ho (...) – Ja, i quan t'haguéssin contractat tu els ho explicaves i si et fotien fora els portaves a magistratura.* » (p. 52). Construction conditionnelle à l'imparfait de l'indicatif dont nous avons vu qu'elle est qualifiée de « *más auténtica, sobre todo literaria* » par la grammaire d'Antoni Badia Margarit <sup>448</sup> (par opposition à la même construction au subjonctif, « *construcción más usada en el habla corriente* »). Détail significatif, cette dernière réplique est prononcée par le personnage principal de la pièce, Ferran, qui est pourtant dans la pièce celui qui manifeste le comportement et l'expression les plus informels.

---

<sup>448</sup> Op. cit., T. 2, p. 278.

En somme, l'aspect informel dans cette pièce n'est guère présent du côté de la grammaire. C'est donc dans doute dans le lexique que nous devons le rechercher. Voici ce vocabulaire, classé selon les mêmes critères que pour les œuvres précédentes.

## I LEXIQUE CATALAN

### 1. Mots attestés par le DIEC et par l'AlcM

*agafar (què t'ha agafat amb mi) 40*

*banyes 33*

*cagar-la, cagar-la de dalt a baix, cagar-la fins al fons 36 33 37 65 90*

*cagar (a cagar te'n vas tu) 82*

*calbot 77*

*calés 36*

*clissar 66*

*collons 48 65 69 78\*2*

*collons (de collons) 8 33*

*collons (fins els) 82*

*collons (alguna cosa, passar pels collons) 73*

*collons (què collons) 80*

*cony 16 29 30 52 74*

*conya (de conya = molt bé) 51*

*conya* 51 75

*cul (tenir el cul pelat = tenir experiència)* 73

*voltes (donar voltes)* 71

*peixet (donar peixet = deixar-se guanyar)* 19

*empitofat (<pitof = borratxo)* 71

*emprenyar-se* 48

*engegar (a prendre...)* 64

*fatal* 10 43

*ficar-se (en algun afer)* 40

*fotre (= fer)* 33 77 40

*fotre (al carrer, fora)* 32 33 35\*2 38 51 52

*fotre algú (= perjudicar-lo)* 75

*fotre el camp* 64

*fotre (no fotem broma)* 80

*fotre (no fotis, no fotem)* 37 75

*fotre (no n'has de fotre res)* 60

*fotre (una hòstia, un gec d'hòsties, una cara nova, un calbot)* 54 55 73\*2 77

*fotre (pena, molta llàstima)* 90\*2

*fotre-se-la* 42

*fotre ([tant] se me'n fot)* 32 34 35

*fotut (faci el fotut favor)* 82

*iaios* 71\*2

*idiota (fer l'idiota)* 33 40 72

*llautó (se li veia el llautó)* 89

*llepar el cul* 8

*mecagun* <sup>449</sup> *l'hòstia* 54

*merda (aquesta merda de selecció)* 64

*merda (engegar a la)* 92

*merda (ets un merda)* 73

*merda (fet una merda)* 10

*merda (i una merda !)* 72

*merda ([no] m'importa una merda)* 31 54

*merda !* 35 40 62 75 78

*petar (fer-la petar = fer petar la xerrada)* 73

*pols (fet pols)* 28

*ous (= testicles : posar els ous per corbata)* 54

*pasta (diners)* 52

*pelut (ho tenim pelut = difícil)* 12

*quatre (= pocs : duros, dies)* 8 51

*plantar (algú = deixar, abandonar)* 33

*plantar cara* 86

*pèl (prendre el pèl)* 22 28

*punyeta* 53 86

*puta (fill de puta)* 34 40 62 79 90\*2

*puta (ni puta idea, tota la puta vida)* 77\*2

*mamelles* 34

*un gec d'hòsties* 54

*vaja* 35

---

<sup>449</sup> Voir note 57, p. 96.

## 2. Mots et locutions attestés par le DIEC

*marxa (a aquesta gent els va la marxa) 36*

*sac (a prendre pel sac) <sup>450</sup> 8 32*

*cabró 38*

*deixar anar (deixar de contenir alguna cosa) 35 86*

*embolicar-se (amb algú) 32 34*

*enrotllar-se (no t'enrotllis) 44*

*hòstia (una curiositat de l') 73*

*hòstia (fotre una hòstia, un gec d' hosties) 73 54*

*hostia !, mecagun l'hòstia ! 8 18 46 61 71*

*lligar 31*

*llum (estar com un llum) 92*

*nassos (ésser de nassos) 74*

*pocapena 35*

*vinga 50 65 66*

## 3. Mots et locutions attestés par l'AlcM

*explicar (a mi què m'expliques ?) 13*

*caure malament 75*

*de ca l'ample <sup>451</sup> 54*

---

<sup>450</sup> Cette locution n'est pas attestée, mais, de toute évidence *sac* est un euphémisme pour *cul*.

<sup>451</sup> AlcM donne une locution semblable, avec un sens voisin : « *A ca l'Ample* indica un lloc on hi ha massa llibertat i poc respecte (Valls). ».

*pet (de pet = tot seguit) 31*

*Déu (ens costarà Déu i ajuda) 32*

*enterro 75*

*nano, nanos 7 53 59 92*

*nassos (posar davant dels nassos)<sup>452</sup> 40*

*nenà, nena de casa bona 31 32 74 78*

*pamplines<sup>453</sup> 33*

*pito<sup>454</sup> 54*

*seguir la veta (a algú) 20\*2*

#### 4. Castillanimes attestés par AlcM et le DECC

*guapa<sup>455</sup> 61*

*maco, maca 18 28 31 60 75*

*paio 31 37 52*

*xaval 21*

---

<sup>452</sup> L'expression attestée par AlcM est : « **Tirar-ho** o **Clavar-ho pels nassos** d'algú: dir ho sense eufemismes, sense contemplacions. ».

<sup>453</sup> Castillanisme d'après l'AlcM et le DCEC.

<sup>454</sup> Castillanisme d'après l'AlcM et « castellanisme parfaitement évitable i tan lleig com superflu » d'après le DECC.

<sup>455</sup> Voir note 160, p. 173.

## II LEXIQUE NON CATALAN

### 1. Mots et expressions non attestés en catalan, attestés en castillan

*baixar-se els pantalons* <sup>456</sup> 8

*canvi (a les primeres de canvi)* <sup>457</sup> 21 55

*canya* <sup>458</sup> (els va la) 40

*enrotllar-se (amb algú)* 52

*escamar* <sup>459</sup> 21

*ex (el teu ex)* 61

*gust (quedar-se ben a gust)* <sup>460</sup> 35

*passar de* <sup>461</sup> (= desinteressar-se) 8 33\*2

*passar-se (excedir-se)* 36 55

*penjat* <sup>462</sup> (quedar-se penjat) 33

*pilota* <sup>463</sup> 39

---

<sup>456</sup> Cf. DRAE, *pantalón* : « **bajarse los pantalones**. 1. loc. verb. vulg. Ceder en condiciones poco honrosas. ».

<sup>457</sup> Cf. DRAE, *cambio* : « **a las primeras de ~**. 1. loc. adv. **de buenas a primeras**. ».

<sup>458</sup> Cf. DRAE, *caña* : « **meter ~**. 1. loc. verb. coloq. **dar caña**. **dar ~**. 2. loc. verb. coloq. Aumentar la velocidad o la intensidad de algo. *Da más caña al coche*. ».

<sup>459</sup> Cf. DRAE, *escamar* : « **3**. tr. coloq. Hacer que alguien entre en cuidado, recelo o desconfianza. U. m. c. prnl. ».

<sup>460</sup> Cf. DRAE, *gusto* : « **a ~**. 1. loc. adv. Según conviene, agrada o es necesario. ».

<sup>461</sup> Cf. DRAE, *pasar* : «**53**. intr. coloq. Mostrar desinterés o desprecio por alguien o por algo. *Pasaba DE su familia*. *Pasa DE trabajar*. ».

<sup>462</sup> Cf. DRAE, *colgado* : «**3**. adj. coloq. Dicho de una persona: Burlada o frustrada en sus esperanzas o deseos. *Dejar, quedar colgado*. ».

*pirat*<sup>464</sup> (*estar*) 92

*polla*<sup>465</sup> (*ser la polla*) 30 51\*2

*que t'hi cagues*<sup>466</sup> 52

*rotllo*<sup>467</sup> (*tallar el rotllo*) 43

*segur* (*anar sobre segur*)<sup>468</sup> 74

*veure's*<sup>469</sup> (*com et veus ? = en quin estat ?*) 34

## 2. Mots castillans, inexistants en catalan

*capullo* 61

*carinyo* 64

*culebron* 53

*finiquito i a una altra cosa* 33

*forro* (*me'l passo pel forro*)<sup>470</sup> 33

*gilipolles* 8

---

<sup>463</sup> Cf. DRAE, *pelota* : « **15.** com. coloq. Persona adulatora, que hace la rosca. ».

<sup>464</sup> Cf. DRAE, *pirado, da* : « **1.** adj. coloq. Dicho de una persona: **alocada**. U. t. c. s. ».

<sup>465</sup> Cf. DRAE, *polla* : « **3.** f. malson. **pene**. ».

<sup>466</sup> Voir note 221, p. 181.

<sup>467</sup> Cf. DRAE, *rollo* : « **13.** m. coloq. Discurso largo, pesado y aburrido. ».

<sup>468</sup> Cf. DRAE, *seguro* : « **sobre seguro**. **1.** loc. adv. Sin aventurarse a ningún riesgo. ».

<sup>469</sup> Cf. DRAE, *ver* : « **17.** prnl. Hallarse constituido en algún estado o situación. *Verse pobre, abatido, agasajado*. ».

<sup>470</sup> Cf. DRAE, *forro* : « **pasarse algo por el ~ de los cojones**. **1.** loc. verb. vulg. *Esp. pasarse por la entrepierna*. **1.** loc. verb. vulg. U. para expresar menosprecio hacia ello. ».

*mandanga* <sup>471</sup> 52

*tia, ties* <sup>472</sup> 34\*2

*toma frase !* 53

*xutar-se (hormones)* 53 54

### III CAS DOUTEUX

*baixar de l'arbre* 33

*ballar la jota* <sup>473</sup> 54

*Déu (ni Déu = ningú)* <sup>474</sup> 71

*fer-se algú* 60

*menjar-se (tot el que s'ha dit = acceptar una equivocació)* 86

*parlar de manual* <sup>475</sup> 59

*passat de voltes* 58

*tirar milles (anar endavant)* 34

*xiulat* <sup>476</sup> (estar més xiulat que el pito d'un àrbitre) 54

---

<sup>471</sup> Cf. DRAE, *mandanga* : « 2. f. pl. Tonterías, cuentos, peji gueras. ».

<sup>472</sup> Voir note 256, P184

<sup>473</sup> AlCM précise que ce mot est prononcé « amb so de j castellana ».

<sup>474</sup> Même si cette expression ne figure pas dans les dictionnaires, on peut cependant trouver son antonyme *tot déu* dans le DIEC.

<sup>475</sup> Probablement dérivé de *parlar com un llibre*, attesté par AlCM (et par le DRAE).

<sup>476</sup> Le sens de ce *xiular* fait penser au castillan *chiflado* : « 1. adj. coloq. Dicho de una persona: Que tiene algo perturbada la razón. U. t. c. s. » (DRAE).

Quantitativement parlant, nous avons relevé 125 mots et locutions, soit une densité de mots informels comparable (un peu plus importante tout de même) à celle de la nouvelle d'Isabel-Clara Simó (dans celle-ci le nombre était de 173, mais la pièce de théâtre est plus courte : deux tiers environ de la longueur de la nouvelle). Or, nous avons trouvé que la narratrice, dans cette nouvelle, faisait preuve d'une certaine retenue dans l'utilisation de la langue informelle. Pourtant la lecture de cette pièce donne au contraire l'impression d'un grand relâchement des formes conventionnelles (relâchement progressif, certes, mais qui atteint un degré élevé à certains moments). L'explication de cette impression est sans doute à rechercher autant dans le comportement des personnages que dans le nombre de mots et d'expressions informels. Et tout particulièrement dans celui de Ferran, le personnage principal. Celui-ci veut donner de lui-même l'image d'un cynique intraitable, persuadé que c'est de cette façon qu'il sera choisi pour le poste qu'il convoite (il l'exprime à deux reprises : « *a aquesta gent els va la marxa* », p.36 et « *els psicòlegs aquests són... Els va la canya* », p.40). Poussé par cette conviction, il va donc, dans certaines circonstances, se montrer extrêmement arrogant et méprisant envers les autres personnages. Avant même la langue employée, c'est évidemment son attitude qui est, en soi, informelle. Elle conduira souvent ce personnage à l'emploi de termes informels, mais parfois sa raillerie et son ironie, souvent mordantes, s'expriment au moyen d'un langage tout à fait conventionnel. Ainsi, il peut tourner en dérision ce que

vient de dire l'un de ses interlocuteurs sans employer de mots ou d'expressions informels : « *Mira, el que dius sona tan bé que no m'ho crec* » (p. 23). Ou : « *Perdona, però abans que continuis aquesta bonica història, ¿ens podries dir a què treu cap aquest psicodrama ?* ». Mais le plus souvent le vocabulaire informel s'impose, surtout lorsque la raillerie monte en intensité et devient sarcasme. A cette progression burlesque correspond parfois une intensification de l'usage de mots informels : « *A veure, per mi, com si et vols transformar en gall dindi, però el que no pots fer és optar a una feina amagant una cosa com aquesta. Si ets transvestit o transsexual o transatlàntic és cosa teva. Però aquí estàs optant a un càrrec executiu d'alt nivell. Si no tens clar si ets mascle o femella, vol dir que al teu cervell hi ha un embolic de ca l'ample, i ara que a sobre has començat a xutar-te hormones en vena, les teves pobres neurones poden acabar ballant una jota. Perdona però tu has d'estar més xiulat que el pito d'un àrbitre* » (p. 54).

On a évidemment du mal à imaginer que, placés dans une telle situation (qui va d'ailleurs aboutir à un violent affrontement), les personnages puissent éviter l'emploi de la langue informelle (et même, reprenant le terme que nous avons employé précédemment, antiformelle). L'un des aspects les plus réussis de cette pièce est, sans aucun doute, l'adéquation entre les situations et la langue employée par chaque personnage à chaque moment. La fin est riche en surprises et en revirements de situation, accompagnés de changements dans la façon de s'exprimer – et de se comporter – de chaque personnage. Ainsi Ferran, jusque là bavard et

agressif, va se trouver sur la défensive et, dès lors, son attitude et son expression changeront du tout au tout. A l'inverse, le seul personnage féminin de la pièce, Mercè qui, jusque là, apparaissait plus humaine et compréhensive, s'avèrera être l'un des psychologues de l'entreprise chargés du recrutement et adoptera alors une attitude et un langage bien plus agressifs, reflet de sa nouvelle situation de pouvoir : c'est ce personnage qui communiquera au candidat qu'il a échoué et lui en résumera les raisons avec les deux phrases suivantes : « *No busquem un bon home que sembli un fill de puta. El que necessitem és un fill de puta que sembli un bon home* ». Le changement de registre accompagne ainsi le changement de situation et permet, en outre, à l'auteur de mettre en évidence la violence des rapports humains dans le monde de l'entreprise. Et puisque nous avons vu que, grammaticalement parlant, la langue utilisée dans cette pièce est, en fin de compte, très respectueuse des normes, c'est donc le vocabulaire qui y joue un rôle essentiel.

Bien entendu, lors de la représentation scénique, le jeu de l'acteur, l'intonation et la mise en scène viendront accompagner ses paroles et contribueront ainsi à cette impression d'informalité. Le lecteur, pour sa part, devra se fonder sur les dialogues et les indications scéniques et faire appel à son imagination. A propos de ces indications scéniques, il faut remarquer qu'elles sont relativement nombreuses dans cette pièce, mais généralement brèves (mis à part la première, qui présente le décor). Leur fonction est, comme dans toutes les pièces de théâtre, de préciser les éléments scéniques : décor, mouvement des acteurs, pauses, silences, intonation,

etc. D'une certaine façon elles jouent, pour le lecteur de la pièce, le rôle d'un narrateur omniscient externe dans un roman. Mais un narrateur qui resterait toujours neutre, qui n'exprimerait aucune réflexion ni opinion sur la situation ou sur les personnages. On pourrait donc s'attendre de sa part à l'emploi d'une langue tout aussi neutre et, en tout cas absolument formelle. Or, dans cette pièce, on peut remarquer qu'à deux reprises ce « narrateur » emploie l'adjectif *emprenyat*, indubitablement informel (le DIEC lui adjoint l'abréviation *pop.* et l'AlcM le qualifie explicitement de *familiar i grosser*) : « *CARLES, emprenyat* » (p. 48) ; « *MERCÈ se'l queda mirant, emprenyada.* » (p. 63). On retrouve donc ici, d'une certaine façon, le curieux phénomène que l'on avait observé chez Martín d'un narrateur qui, emporté par le cours de son propre récit, se laisse gagner par les sentiments et par le registre de langage des personnages. Mais dans une pièce de théâtre, encore plus nettement que dans un roman, derrière ce narrateur (qui, d'ailleurs, ne porte pas ce nom) se trouve en réalité l'auteur. Un auteur qui a sans doute voulu ajouter à son texte une touche de réalisme. Mais à l'intention de qui ? Le spectateur de la pièce, rappelons-le, n'a pas connaissance de ces indications scéniques. Celles-ci s'adressent évidemment aux lecteurs et tout particulièrement à ceux qui vont ensuite participer à la représentation de la pièce, c'est à dire les acteurs et le metteur en scène. Une manière de plus, sans doute, de leur faire bien percevoir le ton et l'atmosphère que l'auteur a imaginé dans les scènes concernées. Peut-être est-ce pour cette même raison que l'on retrouve ici des signes de début d'interrogation et d'exclamation, comme on l'avait remarqué dans *Barcelona Connection* d'Andreu

Martín. Autre point commun entre cette pièce de théâtre et ce roman qui, ne l'oublions pas, est l'adaptation du scénario d'un film. Or, ne peut-on pas considérer que la version écrite d'une pièce de théâtre n'est ni plus ni moins que le scénario de cette pièce, destinée à la représentation scénique ?

Pour en revenir aux statistiques sur les mots et expressions informels en fonction de leur présence ou non dans les dictionnaires, on constate que sur les 128 termes relevés, 92 sont attestés par l'un au moins des deux dictionnaires catalans, ce qui représente 72 % du total (soit approximativement les trois quarts). On est donc dans une proportion intermédiaire entre les deux tiers constatés dans la plupart des œuvres précédentes et *Raquel* où cette proportion atteignait 84,8 % (c'est-à-dire environ six septièmes). On pourrait donc dire que le vocabulaire informel dans cette pièce est plus authentique que dans les autres œuvres étudiées, mais moins que dans la nouvelle d'Isabel-Clara Simó. Ce qui ne semble d'ailleurs pas incompatible avec la présence de mots castillans dont l'origine est parfaitement reconnaissable. On en trouve quelques-uns que nous n'avons pas encore rencontrés, comme *carinyo*, *culebrón*, *finiquito*, *forro*. Et on peut noter que l'auteur ne cherche pas à les « catalaniser ». Ainsi *capullo* n'est pas dissimulé en *capull* ou *capullot*, comme c'était le cas dans *Com la terra vol la pluja* ; de même que *culebrón* n'a pas perdu son *n* final pour paraître plus catalan. Seul *carinyo* a été orthographié avec le *ny* catalan à la place du *ñ* castillan et *xutar-se* avec le *x* à la place du *ch* castillan. Mais il s'agit là de simples adaptations orthographiques que nous avons déjà constatées à plusieurs

reprises, simples applications de la règle qui veut que les mots en provenance d'autres langues soient orthographiés selon les normes catalanes. Enfin, on trouve ici une courte phrase exclamative, entièrement en castillan : *toma frase*, dont il faut supposer qu'elle est entièrement prononcée à la castillane (puisque aucune autre prononciation ne semble possible). Manière de signaler qu'il s'agit d'un apport castillan probablement original et en tout cas assumé sans complexe. L'auteur affirme peut-être ainsi, implicitement, une nouvelle norme de comportement linguistique : éviter les castillanismes autant que faire se puisse mais lorsqu'on les estime nécessaires ou utiles (cette exclamation est ici destinée à produire un effet comique), les accepter comme tels sans tergiversations puisque c'est ainsi qu'ils sont employés dans l'oral informel courant. C'est une nouvelle application du principe de vraisemblance assorti du principe de modération.

Si l'on observe maintenant, comme nous l'avons fait pour les œuvres précédentes, quels sont les mots informels les plus fréquemment employés, on constate que ce sont les mots « traditionnels » qui reviennent. Ceci explique sans doute aussi la différence qualitative que l'on avait perçue par rapport à la nouvelle *Raquel*. Les mots les plus fréquents sont de nouveau *fotre* (employé 27 fois au total, mais dans des locutions très variées et avec des sens très différents), *merda* (12 fois), *collons* (10), *puta* (8), *hòstia* (7). Un vocabulaire, en somme, plus proche de celui des délinquants, des prostituées et des policiers de *Barcelona Connection*, ou des drogués de *Cavalls salvatges* que de celui de la narratrice adolescente *Raquel*.

Ce qui paraît logique, d'un côté, puisqu'on a affaire à des adultes, mais surprenant de l'autre puisque les personnages sont supposés être des cadres d'entreprise « de haut niveau ». Mais au fond, c'est sur cette surprise que joue cette pièce qui est une satire des mœurs des milieux d'affaires.

On peut remarquer aussi que, pour s'interpeller, ces personnages utilisent les mots *nano*, *nená* (qui apparaissent huit fois dans la pièce) et non *tío*, *tía* (que l'on y trouve deux fois mais dans un sens différent : *les tíes*, équivalent informel de *dones*). Cette différence est significative non seulement de la différence d'âge entre ces personnages (dont on nous dit qu'il se situe autour de la quarantaine) et les adolescents de *Raquel* et de *Com la terra vol la pluja*, mais aussi et surtout de leur appartenance à une génération différente. Ce qui illustre la règle que nous avons déjà vue sur l'évolution de la langue informelle : c'est forcément un registre qui se modifie beaucoup plus vite que les autres, ne serait-ce que parce que chaque génération cherche à s'affirmer en se démarquant de la (ou même des) génération(s) précédente(s). Et tout naturellement, la langue employée est l'une des manifestations les plus perceptibles de cette différenciation. Et sans doute l'une des plus importantes, tant il est vrai que ce qui touche à la langue touche au plus profond de l'être humain.

## 4.2 JOSEP M. BENET I JORNET, *QUAN LA RÀDIO PARLAVA*

### *DE FRANCO*

Ce n'est pas par goût du paradoxe que nous avons placé en dernier lieu la plus ancienne des œuvres étudiées, mais plutôt parce que cette pièce est représentative, à bien des égards, du changement d'attitude qui s'est produit chez les écrivains catalans (ou du moins chez certains d'entre eux) vis à vis de la langue informelle, après la fin du franquisme et qu'elle peut nous permettre d'apprécier les évolutions intervenues depuis la date de sa création. La première nouveauté est que, dans le préambule qui précède la pièce proprement dite, l'auteur exprime clairement les règles qu'il s'est fixées à lui-même dans son rapport avec la langue informelle :

*« L'art és convenció. I tan convencional és el costumisme o el realisme com qualsevol altra refistolada fórmula teatral. Vull dir, per tant, que no ens hem d'enganyar, que la manera com trobareu que parlen els personatges no és mai la manera literal com parlen realment les gents del meu barri. No ho és en absolut. Però he volgut fer la impressió "com si" ho fos. Per tant, llisquen a través dels diàlegs barbarismes, castellanismes, que m'han semblat característics del lloc i de l'època. Però en certa*

*manera, he procurat que aquests barbarismes fossin obvis. En alguna altra ocasió, i perquè no estava segur d'aquesta obvietat, he preferit el mot català correcte.»*

On est d'abord surpris de constater que J. M. Benet i Jornet semblait presque s'excuser, dans ce passage, de l'emploi de « barbarismes et castillanisms ». Ce qui prouve qu'il avait conscience de transgresser une règle implicite en vigueur jusque là, qui imposait aux écrivains une certaine exemplarité dans le maniement de la langue. Tant que le catalan était proscrit dans de nombreux domaines – et spécialement dans les établissements scolaires – on comptait, nous l'avons vu, sur les écrivains pour servir, en quelque sorte, de rempart face à la castillanisation de la langue. Mais cette pièce a été écrite au moment où la langue retrouvait sa place dans l'enseignement et dans la vie publique, libérant ainsi les écrivains de cette obligation didactique de montrer le catalan « authentique ». Libération seulement partielle, on le voit, puisque l'auteur se sent obligé de justifier l'introduction de ces formes, auxquelles le public – celui des lecteurs comme celui des spectateurs – ne semble pas habitué, en invoquant le genre (*costumisme, realisme*) de sa pièce. Autre symptôme de cette gêne, un certain nombre de ces mots sont écrits soit en italiques, soit entre guillemets, chose surprenante dans une pièce de théâtre, destinée, en principe, à la représentation plus qu'à la lecture. On peut d'ailleurs se demander sur quel critère est fondée la distinction entre ces deux présentations. A première vue ce sont les mots étrangers que l'on écrit, par convention, en italiques. En effet, la plupart des mots ainsi typographiés sont des mots castillans. Mais certains d'entre eux sont

pourtant attestés par les dictionnaires catalans. C'est le cas de *tarambana* qui ne semble pas être considéré comme un castillanisme ni par le DIEC où il figure en bonne et due place ni par l'AlcM (qui ne mentionne aucune origine castillane) ni même par le DECC. C'est aussi le cas de *boleio*, *ditxosa*, *fiera*, *jalar*, *tio*, *verbena*, attestés par l'AlcM mais signalés comme castillanismes (sauf *jalar* qui en est pourtant un selon le DECC). Le cas de *boleio* et *gelos* est tout à fait particulier puisqu'il s'agit de mots qui ne sont ni catalans ni tout à fait castillans. Il s'agit en fait de déformations catalanes des mots castillans *voleo* et *celos*, respectivement (ce dernier étant un hybride de ce mot castillan et de l'adjectif *gelós* – comparable à ce que l'on avait vu pour *cego*).

Inversement, *a cuerpo*, et *calderilla* apparaissent en caractères normaux alors qu'ils ne sont attestés par aucun des deux dictionnaires catalans (ils figurent, par contre dans le DRAE). Quant à *autògrafos* c'est la désinence du pluriel en –os qui en fait un mot castillan (le singulier *autògraf* étant, bien entendu, attesté par les deux dictionnaires). Les mots qui sont entre guillemets semblent être les fameux "barbarismes" dont parle l'auteur dans son préambule. Il s'agit en effet de mots déformés : "*broncomònia*" pour *broncopneumònia*, "*dominanta*" (*dominant*), "*tebeios*" (qui apparaît également écrit ainsi *tebeos*), "*graciosa*" (qui est encore une déformation catalane d'un mot castillan, *gaseosa*). Mais "*lili*" semble être une simple abréviation castillane de *libre* et *calderilla*, comme nous l'avons vu, est un mot tout à fait castillan. En toute rigueur, ces deux derniers mots auraient donc dû figurer en

italique, alors que *gelos* et *boleio* auraient dû être inscrits entre guillemets puisqu'ils sont, comme *graciosa*, des déformations de mots castillans. Ces erreurs d'appréciation, probablement dues à l'auteur lui-même – mais qui n'ont pas été remarquées par les correcteurs non plus – sont un nouveau témoignage de l'insécurité linguistique des écrivains catalans face aux pièges de la langue informelle. A travers elles, Benet i Jornet illustre, sans doute involontairement, ce qu'il exprime dans son préambule, à savoir qu'on ne peut pas demander à chaque écrivain d'être en même temps un philologue de haut niveau. Et que, pour un écrivain, s'interdire tout castillanisme équivaut à s'interdire toute incursion dans les genres où il semble nécessaire d'utiliser la langue informelle pour représenter de manière crédible toutes les strates de nos sociétés (Benet i Jornet parle de *costumisme* et *realisme*, nous pouvons y ajouter d'autres genres que nous avons vus précédemment).

Pourtant, malgré cette déclaration d'intention et les quelques castillanismes signalés ci-dessus, l'analyse attentive de la langue informelle utilisée dans cette pièce révèle en fait une grande modération dans l'acceptation de castillanismes et de barbarismes. Voyons d'abord ce qu'il en est du vocabulaire.

## 1 LEXIQUE CATALAN

### 1. Mots et locutions attestés par le DIEC et l'AlcM

*alça Manela* 48

*armar (enrenou)* 56

*arrambar (algú)* 72

*bacona* 38

*ballarugues* 35

*bandarra* 57

*barrut* 25

*batibull* 61

*bon jan* 31

*brètol* 35

*"broncomònia" (<broncopneumònia)* 26

*burro, a* 48

*cago en* 26

*calé, calerons* 31 95

*camàndules* 55

*campana (fer campana)* 56

*cardar* 41

*catre* 76

*clavar (una plantofada)* 61

*collons* 36 87

*confitar-se (us el podeu ben confitar)* 37

*conya (és la conya)* 103

*corcó* 64

*dallonses* (“*als homes no us queden dallonses*”) 61

*“dominanta”* (dominant) 64

*encolomar* 36

*entabanar* 57

*esguerradet* 46

*espentes* (*clavar espentes*) 71

*estabornir* 80

*estirar més el braç que la màniga* 23

*estossinar* 61\*2

*estovar* (*es mereixeria un bon estovat*) 58

*fardot* (*un fardot amb una cotilla*) 73

*flors i violes* 23

*remenar* (*feixistes dels que remenen*)<sup>477</sup> 53

*fotre* (= *fer*) 36

*fotre* (*fer-se fotre*) 28 39 76

*fotre* (*no et fot?*) 72

*fotre* (*un cop, una cara nova*) 80\*2 87

*fotre fora* 28

*fotre-ho tot enlaire* 87

*fúmer el camp* 71

*galifardeu* 31

*galipàndria* 37

*ganàpia* 82

*llana al clatell* (*tenir o portar*) 28

---

<sup>477</sup> Le sens de ce *remenar* n'est cependant attesté que dans l'expression *remenar les cireres* (« tenir el poder, obrar sense restriccions d'altri. » selon l'AlcM et « Tenir el poder, dirigir un assumpte. » selon le DIEC).

*llauna (clavar la launa) 64*

*ma (una ma de plantofades) 28*

*maca 31 33*

*maco 31*

*magarrufa 76\*2*

*mamar (= obtenir una cosa i gaudir-ne sense mèrits o sende esforç) 39*

*masegar (= apallissar) 31*

*merda 39 61 80 102*

*merder 52 60 87*

*merdeta 30*

*mullader (escàndol) 60*

*nena 25*

*orni (fer l'orni) 53*

*paio 87*

*pencar 86*

*petar-la<sup>478</sup> (= morir) 34*

*pioc (malalt) 51*

*plantofada 61*

*pèl (prendre el pèl) 43*

*punyeta 48*

*punyetera 64*

*punyetes 93*

*puta (fills de puta) 53*

*redeu! 36*

*veure visions 29*

---

<sup>478</sup> Le sens de *petar* (= *morir*) est attesté par les deux dictionnaires mais pas la construction pronominale *petar-la*.

*ranca (pota ranca) 46*  
*rotar (el que els rotava) 36 81*  
*salvatjada 61*  
*senderi 51*  
*sòmines 56*  
*somiar truites 82*  
*tarambana 92*  
*tele[visió] 23*  
*tocat del bolet 73*  
*torrar-se,estar torrat (embriac) 36 80*  
*xarnegos 98*  
*xitxarel·lo 57*

## 1.2 Mots et locutions attestés uniquement par le DIEC

*anar de bòlit 87*  
*bombar (que et bombin) 41*  
*botifarra (fer) 59*  
*cara nova (fotre una cara nova) 80 87*  
*cony 25 26 41 93*  
*emmerdar (= complicar) 31*  
*emmerdar-se (estar emmerdat) 92*  
*escarxofar-se 36*  
*llufa (fer llufa) 71*  
*malparit 78 86*

*òndia 38*

*tebeos 31*

*“tebeios” 57*

### 1.3 Mots et locutions attestés uniquement par l’AlcM

*animalot 64*

boleio (anar-se’ de boleio)<sup>479</sup> 92

*buscar les pessigolles 72*

*carcamals 68*

ditxosa 35

*esvalotar el galliner 57*

fiera (*semblava molt fiera el senyor Tomàs*)

*“graciosa” (= gasosa) 47*

jalar 28

*nanos 26*

*parar (on paren les sandàlies) 25*

tio<sup>480</sup> 53

verbena, verbenes 35 73

---

<sup>479</sup> La locution qui figure sur l’AlcM est *anar a boleio*, avec la définition suivante : « **2.** Anar a boleio: anar a passejar, a esplaiar-se (Vallès). Etim.: del castellà *voleo*, ‘volada’. ».

<sup>480</sup> Tio figure sur l’AlcM uniquement dans le sens de : « Individu, home en general, sobretot si és desconegut o si se l’anomena en to respectiu ». Ce qui est bien son sens dans ce texte.

## 2 LEXIQUE NON CATALAN

### 2.1 Mots et locutions non attestés en catalan et attestés en castillan

*cabrits*<sup>481</sup> 61

*cul (anar de cul)*<sup>482</sup> 87

*cul (passar-se una cosa pel cul)*<sup>483</sup> 90

*ma (amb una mà al davant i l'altra al darrere)*<sup>484</sup> 23

*paquet*<sup>485</sup> (caure un paquet = un càstig) 40 95

### 2.2 Mots et locutions non attestés en catalan mais attestés en castillan

*a cuerpo*<sup>486</sup> 78

---

<sup>481</sup> Cf . DRAE, *cabrito* : « **1.** adj. eufem. **cabrón** (ll que hace malas pasadas). U. t. c. s. ».

<sup>482</sup> Cf . DRAE, *culo* : « **ir de ~.** **1.** loc. verb. coloq. malson. Dicho de una persona: **estar lista.** **2.** loc. verb. coloq. malson. Dicho de una cosa: Ir muy mal o desarrollarse insatisfactoriamente. *Nuestras expectativas de beneficios van de culo.* ».

<sup>483</sup> Cf . DRAE, *culo* : « **pasarse algo por el ~.** **1.** loc. verb. coloq. malson. Despreciarlo, desdeñarlo. ».

<sup>484</sup> Cf . DRAE, *mano* : « **con una ~ atrás y otra delante,** o **con una ~ delante y otra atrás.** **1.** locs. advs. Con pobreza o miseria. ».

<sup>485</sup> Cf . DRAE, *paquete* : « **6.** m. coloq. Castigo, arresto, sanción. ».

alivio 26  
*autògrafos* 37  
*“calderilla”* 25  
carajillo 80 81  
*Barato (comprar al Barato)* 29  
despedir-se 99  
gelos<sup>487</sup> 41  
guateques 82  
logros 27  
lujos 29 56  
pata (*mala pata*) 72  
plaços (*pagar a plaços*) 91  
sello 28  
sostens 38  
viso 81

### 3 CAS DOUTEUX

*el Déu que em va matricular!* 61  
*empitimar-se*<sup>488</sup> (*emborratxar-se*) 78  
*“lilí”*<sup>489</sup> (= *lliure*) 64

---

<sup>486</sup> Cf . DRAE, *cuero* : « **2. a ~.** loc. adv. Sin una prenda de abrigo exterior. ».

<sup>487</sup> Voir note 61.

<sup>488</sup> Ce mot ne figure sur aucun dictionnaire (ni catalan ni castillan). Dans le DCPA on trouve toutefois *empinar-se* dans le sens du texte.

*nassos (per nassos) 59*

*refregar alguna cosa per la cara<sup>490</sup> 56*

*retratar (fer-se retratar = quedar malament) 56*

*sac (donar pel sac) 87*

Sur 138 termes relevés, 110 sont attestés par l'un ou l'autre des dictionnaires. Il est vrai que, comme nous l'avons vu, la plupart des mots attestés par l'AlcM sont signalés comme castillanismes. C'est le cas de : *boleio*, *ditxosa*, *fiera*, "*graciosa*", *tio*, *verbena*, auxquels il faut ajouter *jalar* et *carcamals*, considérés comme castillanismes par le DECC ainsi que *maco*, *maca*, *paio* attestés par les deux dictionnaires mais qui sont également, nous l'avons vu précédemment, des castillanismes. Soit 11 mots à retirer, mais probablement cinq ou six à ajouter (parmi ceux qui figurent sur la liste des cas douteux mais qui, mis à part *lili*, semblent des mots ou des locutions bien catalans). Au bout du compte cela fait une proportion comprise entre 72 et 80 %. On peut donc dire qu'entre les trois quarts et les quatre cinquièmes du lexique informel de cette œuvre est authentiquement catalan. C'est une proportion élevée, seulement dépassée par la nouvelle *Raquel* d'Isabel-Clara Simó. Autant dire que par rapport aux autres écrivains le lexique informel de cette pièce de théâtre est l'un des moins

---

<sup>489</sup> Mot probablement formé à partir de la répétition de la première syllabe du mot castillan *libre*.

<sup>490</sup> On trouve une locution semblable (et ayant le même sens) sur l'AlcM : *fregar una cosa pels morros*.

castillanisés que nous ayons vus. Il en va de même, d'ailleurs, de la correction grammaticale. C'est à peine si on peut trouver, dans toute la pièce, deux formes pronominales non conformes aux normes grammaticales, mais conformes à l'usage barcelonais oral : « *vostè és un podrit i li passem tot perquè és esguerrat* » (p. 80) ou bien : « *miri qui l'hi diu* » (p. 84). Ce sont des formes que nous avons déjà rencontrées et dont nous avons bien dit qu'en aucun cas il ne s'agit de castillanisms. On peut ajouter qu'à côté de ces tournures informelles et de ces castillanisms on trouve parfois d'autres formes qu'on pourrait qualifier, dans ce contexte, de puristes. Parfois même ces deux registres de langue se trouvent dans la même phrase : « *vam sortir de la guerra amb una mà al davant i l'altra al darrere* ». Dans la première partie de la phrase la forme verbale *vam* est bien celle recommandée par tous les manuels de grammaire. Mais la locution *amb una mà al davant i l'altra al darrere* est en fait un castillanisme puisqu'on ne la trouve sur aucun des dictionnaires catalans alors qu'elle est attestée par le DRAE.

Une autre observation que l'on peut faire au vu de ces listes de vocabulaire est que chacun de ces termes n'est employé qu'un nombre limité de fois. Le mot informel le plus fréquent est, là encore, le verbe *fotre*. Mais, en comptant tous ses différents emplois, il n'est finalement utilisé que dix fois (auxquelles il faut ajouter son euphémisme *fúmer*, une fois). Les suivants sont *merda* (8 fois auxquelles il faut ajouter *emmerdar*, 2 fois) et *cony* (4 fois). C'est bien peu par rapport à ce que nous avons vu dans d'autres œuvres. La plupart des mots et des locutions ne sont

employés qu'une fois ou deux. Ce qui donne, en fin de compte un langage informel très varié. Il est vrai qu'il ne s'agit pas, dans cette pièce, de représenter une classe d'âge particulière ou un groupe social très précis, mais l'ensemble des habitants d'un quartier pauvre de Barcelone (« *els carrers barcelonins de dintre muralles, estrets i llardosos* ») pendant les années de l'après-guerre. Population qui, malgré la modestie du quartier, comporte une certaine diversité sociale. Le langage est donc, lui aussi représentatif de cette diversité. A côté de mots comme ceux que nous venons de citer, qui sont, nous l'avons vu, des « classiques » de la langue informelle, on trouve ici un bon nombre de termes que nous n'avons pas vus ailleurs et qui appartiennent à ce petit monde que veut mettre en scène l'auteur. En particulier des mots et des expressions caractéristiques de l'époque et aujourd'hui un peu désuets, comme *ballaruga*, *calderilla*, *calerons*, *fer campana*, *esguerradet*, *tenir llana al clatell*, *tebeios*, etc. Parmi ces exemples on peut d'ailleurs remarquer la présence fréquente de suffixes au sens burlesque (*ballaruga*) ou affectueux (*calerons*) ou encore euphémistiques (*esguerradet*). Certains de ces termes sont par eux-mêmes des témoignages de leur époque : «*estirar més el braç que la màniga*», «*feixistes dels que remenen [les cireres]*», «*dominanta*» (adjectif qui, appliqué à une femme, indique, bien sûr, un vilain défaut)... Le machisme ambiant est d'ailleurs exprimé par des expressions allusives comme *tenir-los ben posats* ou au contraire *no tenir-ne*. Mais en l'occurrence la première se réfère à une femme («*els té ben posats, la teva parenta*») et la deuxième à un homme («*Dona i tot, els tinc més ben posats que vostè. Si és que no en té, vostè!*»). Si nous n'avons pas inclus ces expressions dans

nos listes de vocabulaire c'est parce qu'elles ne contiennent aucun terme informel : elles ne sont informelles que par ce qu'elles sous-entendent. Il y a ainsi dans cette pièce un bon nombre d'expressions formées avec des mots standard, mais que l'on perçoit comme informelles par l'agressivité, le mépris, la raillerie qu'elles expriment : *vestir com un lloro, més lletja que pegar una mare, a mi em van desmamar fa dies...*

Le mérite de Benet i Jornet est soit d'avoir créé ces expressions (ou certaines d'entre elles) soit, au moins, de les avoir recueillies puis incluses dans son œuvre. Dans un cas comme dans l'autre c'est une créativité ou au moins une capacité constructive très importante pour la langue.

# BILAN

Nous avons constaté, tout au long de nos recherches sur différentes œuvres de différents auteurs, que l'utilisation de ce que nous avons jusqu'à présent appelé *langue non conventionnelle* ou *langue informelle* est très inégale selon les auteurs, mais aussi selon les œuvres et même, parfois, à l'intérieur de chaque œuvre. On peut alors se demander quelles sont les raisons qui poussent un écrivain à utiliser abondamment ce registre de langue ou à l'utiliser plus occasionnellement ou encore à ne pas l'utiliser du tout. En théorie, on peut tout exprimer sans sortir des registres de la langue formelle. A chaque mot, chaque locution, chaque tournure informelle on peut substituer un ou plusieurs mots, locutions, tournures standard. Ou bien, tout au moins, s'en tirer par une périphrase ou une construction différente de la phrase. Pourtant, il est évident que le message émis n'est pas le même selon le type de langage utilisé. Si l'on cherche dans le dictionnaire le mot *cardar*, on trouvera, en guise de définition « *copular* » (définition du DIEC) ou « *tenir coit* » (définition de l'AlcM). Mais chacun perçoit que le mot informel, en plus de ce sens, identique à celui des équivalents donnés par les dictionnaires, comporte un autre sens, ou même d'autres sens non dits. En premier lieu une appréciation subjective du locuteur sur l'acte signifié par ce verbe (*copular* et *tenir coit* sont neutres, tandis que *cardar* est presque toujours péjoratif). Cette projection de la subjectivité du locuteur est particulièrement évidente dans les exclamations et les interjections et, plus généralement dans tous les discours à caractère expressif. Par quoi remplacer, par

exemple, des interjections comme *hòstia* ou *collons* ou des locutions hyperboliques comme *no et fot* ou *que t'hi cagues ?* Ce qui explique l'existence de nombreuses formes euphémistiques qui, tout en restant dans le registre informel, atténuent l'intensité expressive du mot originel et permettent, en toute circonstance, au locuteur de trouver le ton qu'il estime juste en fonction de la situation. Car il y a, c'est évident, plusieurs degrés dans l'informel, ce que traduisent, de manière imprécise comme nous l'avons vu, les qualificatifs attribués par les dictionnaires (*familier, populaire, vulgaire, argotique, grossier, inconvenant* et sans doute d'autres encore).

D'autre part, l'usage d'une tournure informelle suppose une modification dans la relation entre locuteur et interlocuteur. Dans la relation sociale « normale » (ou formelle), les règles du langage, mais aussi, plus généralement, celles du comportement, imposent une distance prudente entre des personnes qui ne se connaissent pas ou se connaissent peu. Distance qui a pour but d'éviter toute forme de conflit en permettant à chacun de préserver son intimité et sa dignité personnelles et en obligeant, par conséquent, chaque individu à respecter celles des autres. On est censé ne pas aborder certains sujets, ne pas employer certains mots ou expressions, et, dans les langues qui font une différence entre tutoiement et vouvoiement, utiliser cette dernière forme. Au fur et à mesure que les personnes apprennent à se connaître, elles peuvent alors s'affranchir progressivement de ces règles – ou seulement d'une partie d'entre elles – ce qui est une marque de confiance qui symbolise le rapprochement. En ce qui concerne plus précisément la

langue, c'est l'introduction de tournures informelles qui exprime ce rapprochement. Bien entendu, on commencera par les degrés les plus atténués de l'expression informelle. De plus, selon la personnalité, la culture et l'origine sociale, ce rapprochement se fera plus ou moins vite et il peut y avoir des déphasages et des surprises (Il est évident, par exemple, que les Catalans – mais aussi les Espagnols en général – abandonnent beaucoup plus facilement le vouvoiement et le langage formel que les français). Lorsque les choses se passent ainsi, l'utilisation de ce registre informel est un signal de confiance et de sincérité. Il signifie que l'on renonce aux conventions (ou, plus exactement, à certaines d'entre elles : il faut, à chaque étape, trouver le « bon réglage ») pour s'exprimer sans détours, donc sans faux-semblants. Tout ceci obéit donc à un code social et, de ce point de vue, les mots, les expressions et les tournures informels sont irremplaçables.

Dans certains cas, ce rapprochement peut aussi être une manifestation d'hostilité : des personnes qui entrent en conflit peuvent passer brutalement du vouvoiement au tutoiement et du formel à l'informel et même à ce que nous avons déjà appelé l'« *antiformel* ». En effet, dans ce cas, le registre de langue employé – et le ton sur lequel il est prononcé – comporte une forte charge émotionnelle qui justifie (ou prétend justifier) que l'on ne se sent plus tenu de respecter aucune règle, pas plus celles du langage que celles du comportement social. Autrement dit, on abolit, là aussi, les distances avec l'interlocuteur mais c'est pour se livrer, cette fois, à une agression verbale (et parfois physique). Les paroles deviennent alors des armes

avec lesquelles on cherche à blesser l'adversaire, en lui attribuant les pires bassesses et les turpitudes les plus indignes. C'est pourquoi les références à la sexualité et à la religion sont nombreuses dans ce registre : dans la morale sociale ces deux domaines ont un caractère sacré et le manque de respect à leur égard est donc d'une gravité exceptionnelle. On ne se contente donc plus de se dispenser d'une partie des normes sociales et langagières : on affirme son intention de briser consciemment toutes les règles qui obligent, en temps normal, chaque individu à réfréner ses pulsions afin d'éviter les affrontements violents. Dès lors, le langage n'est plus seulement informel, mais véritablement antiformel (ou anticonventionnel) puisqu'il s'oppose frontalement aux formes sociales conventionnelles. C'est évidemment ce registre là que les dictionnaires qualifient de vulgaire ou grossier, par opposition, nous l'avons vu, aux qualificatifs familier ou populaire que l'on applique à un registre (ou, disons, à un sous-registre) informel, mais considéré comme acceptable. Bien entendu, ce langage n'est pas réservé aux situations de conflit. Il sert également à donner de l'emphase à l'expression de jugements, d'impressions, de sentiments, de passions... Choisir ce registre de langue c'est prévenir qu'on est décidé à exprimer ce que l'on pense avec une totale sincérité et sans le moindre ménagement, pour les auditeurs ou les lecteurs et, le cas échéant, pour les personnes concernées. En somme, c'est le langage de la subjectivité sans entraves.

On comprend, dès lors, l'intérêt que les écrivains, peuvent porter à la langue informelle et antiformelle, souvent perçue comme du « parler vrai » par opposition à

une langue conventionnelle qui peut paraître artificielle, voire hypocrite. Et ceci non seulement pour assurer la vraisemblance des personnages, comme nous l'avons vu dans la plupart des œuvres étudiées, mais aussi, parfois, dans le cas d'un narrateur omniscient (comme dans *Barcelona Connection*) pour signaler implicitement au lecteur qu'on ne lui cache rien, que le narrateur, quel qu'il soit, est totalement sincère avec lui. A fortiori, bien sûr, lorsque le narrateur est l'un des personnages et, plus encore, lorsqu'il s'agit d'un adolescent qui se confie à son journal intime. L'emploi de la langue informelle ouvre un bon nombre de possibilités aux écrivains qui savent en jouer : effets comiques, effets dramatiques, effets de contraste... on pourrait écrire une thèse sur ce seul sujet.

Est-il possible à un bon écrivain de parvenir à ces mêmes résultats sans employer ce registre ? Nous avons vu que même les écrivains qui l'utilisent le plus sont aussi capables, dans certains passages, de créer l'illusion de réalisme, de sincérité, de brutalité, etc. sans y recourir. Mais, si par ailleurs ils utilisent ces formes linguistiques, c'est sans doute qu'ils les estiment irremplaçables et, très probablement, qu'ils pensent que, sans elles, leurs œuvres perdraient de la valeur. Quoi qu'il en soit, se priver volontairement de la langue informelle c'est se priver d'un procédé stylistique bien utile et d'ailleurs bien utilisé aujourd'hui dans la littérature (et nous pensons, bien entendu, à toutes les littératures, pas seulement la catalane). Un peu comme cet auteur<sup>491</sup> qui a réussi à écrire tout un roman sans jamais utiliser la

---

<sup>491</sup> Georges Perec, *La Disparition*, Gallimard, 1989.

lettre e. Belle performance, mais performance unique qu'il semblerait absurde d'imposer à tous les écrivains. Et ce serait non moins absurde de leur demander de se priver du recours à la langue informelle en raison d'un purisme déplacé. Or, c'est un peu ce qui s'est longtemps passé pour les écrivains catalans. En effet, ce registre de langue, qui ne pose aucun problème à un écrivain s'exprimant dans une langue « bien établie », n'ayant pas subi de marginalisation et ne subissant pas sur son territoire la concurrence d'une langue plus puissante, en pose beaucoup dans le cas du catalan. Le principal étant bien évidemment l'influence du castillan. Nous avons vu que pendant plus d'un siècle la préoccupation principale des défenseurs de la langue catalane a été de faire vivre la langue écrite (longtemps confondue avec la langue littéraire). Les écrivains ont donc toujours été considérés comme les « gardiens du temple », chargés de veiller à la préservation de l'« authenticité » (en catalan : *genuïtat, genuí*) de la langue. Or, cette notion d'authenticité est principalement liée (par opposition, on le comprend), à la pénétration des mots et des formes castillanes. L'écrivain s'est donc vu investi, à son corps défendant, d'une mission linguistico-politique, celle de résister non seulement à ceux qui prétendaient interdire la langue catalane, mais aussi à la pénétration des castillanisms. On attendait de lui qu'il donne vie – parfois même qu'il redonne vie – à des mots, des expressions, des tournures authentiques mais qui avaient parfois été déplacées, dans la langue orale courante, par des formes d'origine castillane ou même, quelquefois, par des formes tout à fait catalanes mais perçues comme castillanisées parce qu'elles ressemblaient aux tournures castillanes équivalentes. Mission difficile

et scientifiquement contestable puisque fondée sur une vision excessivement puriste et passéiste de l'authenticité de la langue. Mission aussi plutôt paradoxale car, en même temps que l'on imposait cet effort aux écrivains (ou qu'ils se l'imposaient eux-mêmes, dans certains cas), les locuteurs pour leur part n'en faisaient pas autant dans leur parler quotidien. Ce qui risquait – et risque encore – de créer un fossé de plus en plus grand entre la langue écrite et la langue parlée. Certes, dans toutes les langues, il existe une différence entre ces deux modalités linguistiques, mais si elle devient trop importante cela finit par donner deux langues différentes. C'est, on le sait, ce qui s'est passé avec le latin au moyen âge : pendant que les érudits continuaient à écrire en latin, la langue du peuple (y compris ces mêmes érudits) s'en est de plus en plus éloignée jusqu'à produire les langues romanes actuelles. Sans arriver à une telle extrémité, on pouvait craindre qu'en suivant cette voie le catalan écrit ne devînt l'apanage d'une minorité cultivée et restât inaccessible pour la grande majorité des gens. Ce danger avait déjà été signalé en son temps, en particulier par Pompeu Fabra, en 1927<sup>492</sup> :

*« Si el català escrit no s'hagués mogut de l'àrea que li assignava Milà i Fontanals – que el considerava solament cridat al conreu de certs gèneres literaris –, podia llavors més lliurement adoptar qualsevol innovació enfora de tota consideració de viabilitat dins de la llengua comuna ; però si ha d'ésser emprat per tothom i en tota ocasió, hom ha d'anar amb un compte especial que no perdi el contacte amb la llengua parlada, sospesant bé la viabilitat de cada innovació i espaiant, àdhuc, oportunament,*

---

<sup>492</sup> Pompeu Fabra, « De la depuració de la llengua literària », in : *La Nova Revista*, N° 1, janvier 1927.

*la introducció de les innovacions viables. El problema de la depuració de la llengua esdevé, així, particularment difícil, puix que ens trobem, d'una banda, amb una llengua a redreçar en la qual és imprescindible introduir nombroses modificacions, i d'altra banda hi ha el perill de caure, per efecte d'aquestes modificacions, en un llenguatge excessivament distanciat del llenguatge parlat i poc apte, doncs, a ésser adoptat per tohom. »*

On remarquera que, tout en signalant les dangers que cela comporte, Fabra affirme tout de même la nécessité de «*depurar la llengua* ». Et, dans ce court extrait, il emploie des formes qui n'ont plus cours (et qui n'avaient probablement plus cours à l'époque) dans la langue parlée, comme *adhuc*, *puix*, *ésser*, ou la construction avec le pronom indéfini *hom*. Cette conviction qu'il était indispensable d'épurer la langue (de ses castillanismes, bien sûr) et de remettre en usage des formes tombées en désuétude et remplacées par d'autres plus proches du castillan, était donc bien présente et communément admise. Elle est encore d'actualité aujourd'hui, d'ailleurs, même si de nombreux linguistes – à commencer par Fabra – sont intervenus depuis pour la nuancer et en définir les limites. Tout écrivain catalan se trouve donc confronté, qu'il le veuille ou non, au problème de la langue à employer : faut-il s'en tenir à une langue absolument et totalement « authentique » ou doit-on se rapprocher de la langue telle qu'elle est pratiquée à l'oral ?

Bien entendu, les écrivains ont pris part à ce débat, parfois directement, parfois de manière implicite, à travers leur production. Pendant longtemps, cette

nécessité de « redresser » ou d' « épurer » la langue a été assumée par la majorité d'entre eux. Mais une telle attitude est, comme nous l'avons vu, problématique pour la création littéraire. De plus, un écrivain n'est pas nécessairement un militant et il est normal, pour lui – c'est la seule manière de s'affirmer comme écrivain – de chercher à être lu par le plus grand nombre possible de lecteurs. Il n'a donc pas intérêt à ce que la langue dans laquelle il écrit ne puisse plus être lue que par une sélecte mais infime minorité. Toutes ces contraintes ont amené les écrivains à assouplir leur position. La langue littéraire s'est rapprochée de la langue orale courante et la langue informelle a été de plus en plus admise dans les œuvres littéraires. On la trouve, par exemple, chez Mercè Rodoreda, bien qu'expurgée des castillanisms. Ceux-ci feront une entrée encore timide chez les romanciers de la génération suivante (citons, par exemple Terenci Moix, Montserrat Roig, Jaume Fuster...). Josep Maria Benet i Jornet appartient à cette même génération. Mais les nécessités propres du genre théâtral « *costumiste* » le rendront, on l'a vu, un peu plus audacieux dans l'acceptation des castillanisms les plus fréquents ou les plus représentatifs du parler des gens qui peuplent son œuvre. Toujours avec une grande prudence, comme le prouve cette justification qu'il lui a semblé nécessaire d'ajouter en introduction d'une de ses pièces. Mais à sa suite, on constate que d'autres écrivains ont osé aller plus loin et ouvrir plus grandes les portes de la langue informelle, quitte à admettre un beaucoup plus grand nombre de castillanisms. Le livre d'Andreu Martí que nous avons analysé semble être l'un des points culminants de cette attitude. Il a été publié dans une période relativement euphorique où l'édition en catalan était en forte

croissance et où les inquiétudes concernant la santé et la pérennité de la langue paraissaient s'éloigner, grâce à la nouvelle situation politique. D'autres écrivains ont suivi, nous en avons vu quelques exemples. Mais une fois passée cette période d'optimisme des années 80, les interrogations et les inquiétudes semblent être revenues. Avec, bien entendu, des attitudes et, par conséquent, des comportements différents selon les personnes. Il est curieux de constater que les écrits de Martín postérieurs à *Barcelona Connection* sont beaucoup plus prudents en matière de langue informelle. On constate en effet que, sans revenir à l'interdiction absolue des castillanisms, ceux-ci y sont beaucoup moins fréquents et « réservés » aux personnages. Et cette nouvelle circonspection l'a ramené sur une ligne plus prudente, celle que certains auteurs comme Isabel-Clara Simó n'ont jamais quittée et qui semble aujourd'hui partagée par des auteurs plus jeunes, comme Jordi Galceran. Attitude que l'on pourrait résumer ainsi : la langue informelle est aujourd'hui indispensable à la création littéraire, il est hors de question de la rejeter, mais il faut s'efforcer de la catalaniser. Il faut donc chercher, dans toute la mesure du possible, à utiliser les ressources de la langue informelle authentiquement catalane et n'accepter les castillanisms que lorsqu'ils sont vraiment irremplaçables pour atteindre les objectifs que s'est fixés l'auteur.

Mais alors, que faut-il entendre par authenticité linguistique ? Pour les historiens de la langue, le premier critère pour dire qu'un mot est authentique, est qu'il ait été créé dans la langue, principalement à partir du latin, langue-mère du

catalan. Mais on considérera également authentiques des mots provenant d'autres langues ayant eu une présence historique sur les territoires de langue catalane (gothique, francique, arabe...). Or, en toute rigueur, ces derniers sont des emprunts, même s'ils sont anciens. Ce qui signifie que l'influence d'autres langues n'est pas nouvelle et qu'un mot (ou une locution ou une tournure) qui s'implante durablement dans une langue finit par devenir un mot de cette langue, quelle que soit son origine. Mais à partir de quand peut-on et doit-on considérer qu'un mot, une expression, une construction grammaticale, bien que d'origine étrangère, fait désormais partie de la langue catalane ? De plus en plus, les spécialistes considèrent aujourd'hui que l'usage doit primer sur toute autre considération. Que dès lors qu'un terme ou une tournure est couramment et durablement employé par les locuteurs il doit être admis dans le corpus de la langue. Le problème est que ce critère laisse une grande marge à l'interprétation, à la perception subjective, à l'expérience de chacun. Qui doit décider ? Les linguistes de l'*Institut d'Estudis Catalans* ? Ou les écrivains eux-mêmes ? Dans la pratique, d'après ce que nous avons vu, il semble bien que ce soit la deuxième solution qui s'applique aujourd'hui, l'IEC n'intervenant, de toute évidence que postérieurement, et probablement en se fondant, entre autres, sur l'usage des écrivains.

D'autre part, pour toutes les raisons que nous avons vues, l'influence du castillan est extrêmement forte. Et aujourd'hui plus pressante, sans doute, que jamais. C'est donc principalement par rapport au castillan qu'il faut définir des

critères d'authenticité (ou de non authenticité). Et par rapport au castillan aussi, que l'écrivain est (implicitement) prié d'avoir une attitude à la fois sélective (savoir choisir quels sont les castillanismes admissibles et ceux qui ne le sont pas) et une attitude active : montrer qu'il est possible de satisfaire tous les besoins expressifs (de la littérature à la démonstration scientifique en passant par l'information et l'argumentation juridique, ce qui suppose une langue qui puisse être tantôt précise et rigoureuse, tantôt riche, imagée, nuancée, etc.) sans (trop) recourir aux castillanismes, garder en vie de nombreuses formes qui, bien que peu employées à l'oral, sont encore très utiles à l'écrit, et particulièrement dans l'écriture littéraire, etc. Toutes ces exigences, on le comprend aisément, s'avèrent parfois contradictoires. Nous parlons là de l'écrivain au sens large, mais c'est surtout vrai de l'écrivain littéraire, car celui qui rédige un précis d'astronomie ou un argumentaire juridique ou même le journaliste qui doit rendre compte de l'actualité, peuvent se cantonner à un registre de langue bien précis : celui qui correspond à leur spécialité. La littérature, en revanche, doit explorer tous les domaines et en particulier tout ce qui concerne l'humain. Il lui faut, par conséquent, faire flèche de tout bois, c'est à dire faire usage de tous les moyens linguistiques existants et même en créer de nouveaux lorsque c'est nécessaire. Le travail d'un écrivain est normalement de créer et non pas de détruire, d'ajouter et non pas de retrancher, d'intégrer et non pas d'exclure. Mais, le catalan n'étant pas une langue normale – entendons par là en situation de normalité – l'écrivain catalan se trouve souvent confronté à une tâche de sélection qui, dans d'autres circonstances, ne serait pas de son ressort.

Cette nécessité de choisir entre ce qui est authentique et ce qui ne l'est pas ne concerne d'ailleurs pas que la littérature. Les médias catalans ont dû, depuis leur création (après le retour du pays à la démocratie) faire appel à des linguistes, à des « correcteurs de style » et se doter de véritables manuels à l'usage de tous les intervenants, appelés « llibres d'estil ». L'essentiel de ces livres est consacré à expliquer à tous ceux qui écrivent (ou qui s'expriment oralement) dans les médias ce qui est correct – ou tout au moins acceptable – et ce qui ne l'est pas. Fait remarquable, les rédacteurs de ces livres ont vite remis en cause l'idée d'une exemplarité nécessaire de l'expression des journalistes et des intervenants médiatiques. Ainsi que la définition de l'authenticité linguistique. Voici, par exemple, ce qu'écrit Ricard Fité Labaila dans la présentation du *Llibre d'estil* du quotidien *Avui* :

*«Durant molts anys, els criteris lingüístics imperants en el nostre àmbit cultural van ser la divulgació de les formes més literàries en perjudici de l'ús genuí més habitual – només perquè aquest ús també era possible en castellà –, el conreu indiscriminat de quan més termes millor a causa de la por que es perdéssin – sota l'eslogan salvem tots els mots – i la imposició d'un sol model de català – el literari, enciclopèdic i més culte – per a qualsevol activitat. Aquesta concepció uniforme de la llengua s'ha revelat insuficient així que el procés de normalització lingüística ha anat avançant, i en definitiva s'ha fet necessari distingir diversos registres lingüístics adequats a cada situació. ».*

Il faut remarquer que l'adjectif *genuí* est ici appliqué à *l'ús més habitual*. Ce qui en change radicalement le sens : ce qui est considéré authentique ce ne sont plus les formes héritées d'un catalan pur mais désuet, mais la langue telle qu'elle est réellement utilisée par ses locuteurs. Cette salutaire remise en cause est aisément explicable. Plus encore que les écrivains littéraires, les organes médiatiques (qu'ils soient écrits ou audio-visuels) ne vivent que par leur public. Il est donc hors de question pour eux de s'inscrire dans un purisme linguistique tellement excessif et intransigeant qu'il les conduirait à s'exprimer dans une langue incompréhensible pour le commun des mortels. Et par conséquent à se couper du grand public et à perdre ainsi une grande partie – sans doute même la majeure partie – de leur audience potentielle. On comprend donc que les responsables de ce journal préfèrent adopter un registre de langue moins savant (et non pas moins « littéraire » comme le dit, à tort, l'auteur de ces lignes) et plus proche de l'usage quotidien. Ce faisant, ils rejoignent la position dominante des écrivains, celle que nous avons énoncée ci-dessus. Mais cette position n'est pas toujours facile à tenir. Car, comme nous l'avons largement vu en étudiant ces quelques œuvres littéraires, la langue informelle actuelle en catalan est très tributaire du castillan. Et tout porte à croire que cette tendance ne fait qu'augmenter. Nous avons constaté que quasiment tous les mots et locutions informels entrés récemment dans la langue catalane : le jargon de la drogue, les mots les plus employés par les adolescents (*paio, tio, guai, gilipolles...*) – ce qui est particulièrement significatif et préoccupant quant à l'évolution à venir –, sont en fait des calques du castillan, parfois même des mots exclusivement

castillans, souvent prononcés selon la phonétique castillane. Plus inquiétant encore, des locutions et des tournures grammaticales prises du castillan sont parfois en train d'en chasser d'autres pourtant bien enracinées dans la langue, y compris dans la langue parlée. L'exemple le plus significatif est celui des pronoms adverbiaux *en* et *hi* dont nous avons vu (à travers les œuvres d'Andreu Martín, surtout) qu'ils sont souvent ignorés ou mal employés dans la langue informelle. Certes, dans toutes les langues on peut trouver des apports extérieurs, mais lorsque ceux-ci deviennent extrêmement nombreux il y a de bonnes raisons de s'inquiéter. Surtout lorsqu'ils proviennent toujours de la même langue, langue dominante sur le propre territoire du catalan. A fortiori quand on constate, comme nous l'avons fait, que même les mots provenant d'autres langues ont d'abord transité par le castillan. Et plus encore lorsqu'on se rend compte de ce que ce phénomène, loin de diminuer n'a fait que s'accroître au cours des dernières décennies. On comprend alors que pour de nombreux écrivains, linguistes et intervenants médiatiques, la « consigne » de limiter les castillanismes soit difficile à suivre et qu'elle soit, par conséquent, appliquée de manière irrégulière et parfois désordonnée.

Nonobstant ces difficultés, dans les livres que nous avons analysés nous avons noté que, malgré une présence importante de castillanismes, les tournures informelles employées étaient majoritairement attestées par les dictionnaires catalans. Il est probable que ce soit le résultat d'une sélection effectuée par les écrivains : le pourcentage des castillanismes serait vraisemblablement bien plus

importante si les auteurs avaient été moins vigilants. C'est évidemment un fait difficile à vérifier sans procéder à des enquêtes de terrain (ce que nous ne sommes pas en mesure de faire), mais en écoutant parler entre eux les adolescents actuels – particulièrement dans l'agglomération barcelonaise – on a l'impression que la proportion de castillanismes qu'ils emploient est bien supérieure à celle que l'on trouve dans les livres étudiés, y compris les plus osés (du point de vue du castillanisme, cela s'entend). Bien sûr, cette sélection des termes informels, si tant est qu'elle existe, est toujours implicite. A notre connaissance aucun des auteurs dont nous avons parlé ici n'a jamais théorisé les critères d'emploi de la langue informelle. On ne trouve rien non plus sur ce sujet dans les *manuals d'estil* de la télévision catalane *TV3* (pas plus que sur son site internet <http://esadir.cat> également consacré aux questions linguistiques), de *Catalunya Ràdio* ou des journaux en catalan (*Avui*, *El Nou 9*, *El Periódico*). Par contre il existe un intéressant article, apparemment non publié mais disponible sur internet <sup>493</sup>, écrit par Jaume Salvanya, assesseur linguistique de *Ràdio Flaixbac* et *Flaix FM*, qui expose de façon très claire la politique de cette station de radio concernant la langue informelle. En voici quelques extraits :

*«A Flaix FM i Ràdio Flaixbac —emissores musicals, i per tant d'entreteniment— s'utilitza un model lingüístic volgudament col·loquial tant en els programes com en la radiofórmula. Considerem que és clau fer servir el llenguatge habitual dels nostres oients, que es mouen sobretot entre els 14 i els 35 anys. Això sí,*

---

<sup>493</sup> A l'adresse : [http://www6.gencat.cat/llengcat/liu/36\\_564.pdf](http://www6.gencat.cat/llengcat/liu/36_564.pdf)

*sempre passat pel sedàs de la correcció. I, com veurem més endavant, no sempre és fàcil, perquè la nostra parla quotidiana està farcida d'expressions foranes.*

L'auteur de l'article donne ensuite un bon nombre d'exemples de mots et d'expressions informelles empruntées au castillan et propose des solutions de rechange « authentiquement catalanes ». Ainsi, par exemple, il propose de remplacer :

- *xungo (= chungo) par fotut ou cardat*
- *currar et estar molt currat par pencar et estar molt ben parit*
- *posar a caldo par posar ou fotre a parir*
- *petit però maton (= pequeño pero matón) par petit però malparit*
- *« no es moco de pavo » par no són punyetes*
- *joder ! par collons !*
- *jinyat (= jiñar) par acollonit*
- *xorrada par collonada*
- *sobar par clapar, etc.*

Enfin l'auteur explique la stratégie de l'organisme pour éviter l'excès de castillanismes sans renoncer à la langue informelle :

*« La llengua de cada dia respira paraules i expressions com aquestes que hem esmentat. Però tinguem en compte que en aquest terreny, com en tants altres, anem a*

*remolc de la llengua dominant.(...) A Flaix FM i a Ràdio Flaixbac volem capgirar aquesta tendència castellanitzadora fent prendre consciència als locutors que existeix un registre oral col·loquial, informal, però més genuí. Només cal posar-hi una mica d'atenció i voluntat. En aquest sentit, un dels reptes que tenim els qui assessorem lingüísticament en mitjans orals és precisament el d'esprémer-nos el cervell buscant alternatives que siguin 1) correctes, o sigui que figurin al diccionari general, o bé acceptables, és a dir, que hi hagi un cert consens en llibres d'estil o bé entre lingüistes a considerarles admissibles; 2) creïbles, és a dir, que l'emissor que les ha d'utilitzar se les pugui arribar a fer seves, perquè si no és així no funcionaran, i 3) viables, és a dir, que no desentonin amb el to dels programes —en el nostre cas, del tot informals. I un cop trobades aquestes alternatives, s'ha d'engrescar els locutors perquè les facin servir en els contextos adequats. »*

Cet article a le grand mérite de formuler clairement et explicitement le principe que, visiblement, la plupart des écrivains s'efforcent tacitement d'appliquer. En somme, il consiste à montrer par l'exemple que tous les castillanismes peuvent être évités et remplacés par des tournures tout aussi informelles mais authentiquement catalanes. L'idée peut paraître excellente et la démarche très didactique. Malheureusement, elle ne tient pas compte des mécanismes et des raisons profondes de la formation permanente de nouveautés dans le langage informel. Nous avons déjà entrevu les raisons pour lesquelles un locuteur, quel qu'il soit, décide d'utiliser un langage informel. Elles peuvent aller de la simple nécessité d'assouplir les règles du comportement social dans les rapports quotidiens à la volonté délibérée d'échapper au contrôle de toute autorité. Entre ces deux extrêmes

on peut citer beaucoup de cas intermédiaires : l'emphase qu'on veut imprimer à l'expression de ses sentiments (en particulier lorsqu'il s'agit d'exprimer le désaccord, le ressentiment, la colère, mais aussi la moquerie, le sarcasme...), l'assimilation à un groupe social ou à un groupe d'âge, etc. Elles peuvent aussi tenir, tout simplement, à des effets de mode ou à des comportements ludiques.

Ces deux derniers motifs sont probablement les moteurs les plus puissants du renouvellement de la langue informelle. Le jeu et le désir d'afficher une originalité poussent de nombreux locuteurs à inventer de nouvelles façons de s'exprimer ou, plus modestement, à reprendre celles qui leur paraissent, à tort ou à raison, plus modernes et plus originales. Et lorsque quelques-unes d'entre elles sont reprises avec une certaine fréquence, elles peuvent s'imposer, temporairement ou durablement, quelquefois au détriment de formes plus anciennes. C'est un phénomène particulièrement courant entre les jeunes, surtout les adolescents qui ont besoin d'affirmer leur personnalité individuelle et collective en s'opposant aux générations antérieures et tout spécialement, bien sûr, à celle de leurs parents. Mais les innovations qu'ils adoptent – d'où qu'elles viennent – sont souvent reprises par les tranches d'âge supérieures et inférieures, puis, parfois, par l'ensemble de la société.

Les milieux de la marginalité – on l'a vu avec le langage de la drogue – sont aussi de grands producteurs de nouveautés informelles, pas seulement comme code

permettant d'échapper au contrôle social, mais également pour opposer aux valeurs socialement admises des contre-valeurs permettant à ces groupes sociaux stigmatisés par la société – et à chacun de leurs membres – de se justifier vis-à-vis d'eux-mêmes et de leurs semblables. L'adoption d'un langage différent – mais fonctionnel puisqu'il leur permet de se comprendre entre eux – est alors symbolique de l'existence d'une sorte de communauté possédant ses propres codes, donc ses propres valeurs. Ce qui permet, en fin de compte, aux exclus de la société « établie » de se sentir inclus dans une sorte de communauté parallèle. En somme, à communauté différente, langage différent. Mais, en application de ce principe, il faut que la différence linguistique reste aussi importante que la différence sociale. Or, de même qu'une partie de ces marginaux finit par s'intégrer dans la société « bourgeoise », une partie du langage de cette communauté finit toujours par être récupérée par cette même société. Il est donc indispensable de le renouveler en permanence.

Disons, enfin, que dans toutes les classes sociales, dans toutes les tranches d'âge et à toutes les époques il y a des personnes qui, par plaisir, par simple jeu, par gouaillerie, s'amuse à jouer sur le lexique et sur la syntaxe pour inventer de nouveaux mots, de nouvelles locutions, de nouvelles constructions. Activité littéraire par essence puisqu'elle consiste à créer des formes d'expression inédites. C'est pourquoi la langue informelle ne peut qu'intéresser les écrivains même lorsqu'ils n'en sont pas les principaux créateurs. Car à travers ce registre c'est souvent toute la

langue qui, petit à petit, se renouvelle. N'en déplaise aux puristes, les incorrections et les « informalismes » d'aujourd'hui sont peut-être les formes académiques de demain ou d'après-demain. La plupart des structures, des mots, des constructions grammaticales de nos langues néo-latines, y compris dans les registres les plus savants, sont héritées, non du latin classique cultivé par quelques érudits, mais du bas latin, du latin vulgaire, propagé oralement à travers l'empire romain par l'intermédiaire des légionnaires, des commerçants et autres populations itinérantes. La langue informelle est donc une partie absolument essentielle et vitale pour qu'une langue vive. Comme tout organisme vivant une langue doit être en perpétuelle transformation afin de s'adapter à tout moment aux circonstances de chaque époque. Essayer, même au nom de l'authenticité, de figer une langue dans ses structures passées est aussi illusoire que vouloir revenir aux structures sociales d'époques révolues. Mais c'est pour cette même raison qu'il faut bien constater que la langue catalane est aujourd'hui confrontée à un problème inquiétant du côté de la langue informelle. Celle-ci, nous l'avons vu, se renouvelle de plus en plus en imitant ou en adoptant les mots, les locutions et les structures du castillan informel. L'impression qui ressort des études que nous avons faites est que le catalan a beaucoup de mal à créer lui-même ses propres nouveautés parce qu'il dispose d'une solution plus facile, consistant à aller puiser dans la langue dominante des nouveautés toutes faites et prêtes à l'emploi. Mais, ce faisant, le catalan risque à la longue, de perdre une bonne partie de sa singularité, de son identité. Plus inquiétant encore, s'il doit passer par le filtre du castillan, même pour adopter des mots ou des

tournures provenant d'autres langues, il se place lui-même en situation de dépendance. Dès lors, il se comporte non plus comme une langue ayant une existence propre et traçant son propre chemin pour avancer, mais comme un parler subordonné à la langue dominante et suivant docilement la voie tracée par celle-ci. Le catalan serait-il en voie de devenir un simple dialecte du castillan ? Au vu de ces évolutions on peut le craindre.

Or, on le sait, c'est précisément ce dont les catalans ne veulent pas. C'est contre cette « dialectalisation », prélude à la disparition, que la société catalane s'est battue et se bat encore. C'est pour l'éviter que les écrivains, les linguistes et tous ceux qui se sont mobilisés pour que leur langue vive, ont voulu reconstruire et consolider le catalan écrit, puis le catalan standard, afin de permettre à cette langue d'être présente dans tous les domaines de la vie. A cet égard, il faut saluer le remarquable travail fait par le TERMCAT, centre de terminologie créé conjointement par l'Institut d'Estudis Catalans et le gouvernement catalan et chargé d'assurer la fixation et la diffusion du lexique catalan dans toutes les activités professionnelles, culturelles, sportives, etc. On peut dire que dans toutes ces modalités de la langue leurs efforts ont été couronnés de succès. Nul n'oserait plus dire aujourd'hui, comme l'avait imprudemment fait un premier ministre du temps de la transition que le catalan ne pouvait pas servir pour expliquer la physique nucléaire. A l'heure actuelle, dans les écoles, les universités, les centres de recherche, le catalan est quotidiennement utilisé non seulement pour enseigner la physique nucléaire mais aussi toutes les

autres spécialités scientifiques, littéraires, juridiques ou autres. Le problème se situe aujourd'hui dans la partie longtemps considérée comme la moins noble de la langue. Un peu comme si, dans l'édifice linguistique du catalan, on s'était efforcé, avec un certain succès, de consolider les parties visibles de la construction, de les embellir et de les rendre aisément utilisables, en négligeant les soubassements, les sous-sols, les parties qui ne se voient pas mais qui, pourtant, soutiennent l'ensemble du bâtiment. Or, une analyse un peu attentive montre qu'aujourd'hui cette base est fragilisée et pourrait donc, à terme, menacer la stabilité de l'ensemble.

Parvenus à cette constatation, il serait bon de pouvoir ici indiquer les solutions du problème. C'est évidemment – et malheureusement – impossible. Dans ce domaine, même les autorités académiques ou politiques ne peuvent pas faire grand-chose puisque, par définition l'informel est ce qui échappe à la normalisation, à la réglementation, à l'autorité, en somme. Seuls, peut-être les médias, particulièrement audio-visuels, spécialement ceux qui programment des émissions où la langue informelle a toute sa place, pourraient (peut-être), plutôt que de se contenter de limiter la pénétration des castillanisms, s'efforcer d'abord d'encourager la création de tournures informelles nouvelles, forgées à partir des matériaux de la langue catalane, et essayer ensuite de les populariser. Car c'est de cela que la langue catalane a besoin aujourd'hui : de retrouver une capacité de création et d'innovation linguistique. Le pays a montré et montre tous les jours combien il est capable d'inventivité dans de nombreux domaines. Il est indispensable aujourd'hui que cette

créativité s'applique aussi à sa langue, s'il veut que celle-ci, donc sa culture, donc son identité vivent.

Et les écrivains, dans tout cela ? Puisque c'est d'eux que nous sommes partis, revenons à eux. Il semble évident qu'ils peuvent aussi jouer un rôle et que certains d'entre eux, d'ailleurs, ont commencé à le faire. Nous en avons trouvé des exemples dans les œuvres analysées. Créer de nouveaux mots, les transformer par tous les procédés possibles (apocope, aphérèse, javanais, verlan...), en étendre et même parfois en pervertir le sens (par métaphore, métonymie, antithèse, hyperbole, litote...), jouer sur leur sonorité (allitération, cacophonie, paronomase) et leur sens (équivoque), inventer des dérivés, les associer de façon originale... quoi de plus naturel pour un écrivain ? Ce sont là quelques-uns des procédés utilisés – parfois sans le savoir – par les créateurs (grands ou petits, connus ou anonymes) de langue informelle. C'est une tâche constructive puisqu'il s'agit d'inventer, donc d'ajouter, d'agrandir le champ des possibles et non d'exclure, comme l'ont souvent fait les écrivains catalans. Quoi de plus passionnant pour un créatif que de créer jusqu'à la matière de sa création ?

La langue appartient à tous, chacun en est le dépositaire, le bénéficiaire et le responsable. Mais, aujourd'hui et toujours, on compte sur les écrivains, plus que quiconque, pour en être les modélistes, les sculpteurs et les hérauts. N'est-ce pas là une tâche particulièrement exaltante à suggérer à ceux qui en ont le talent ?

# BIBLIOGRAPHIE DES AUTEURS

## 1 Andreu Martín :

### 1 Romans en catalan :

- Història de mort*. Barcelona: Laia, 1985.
- Deixeu-me en pau*. Barcelona: Columna, 1986.
- Muts i a la gàbia*. Barcelona: La Magrana, 1986.
- Si és no és*. Barcelona: La Magrana, 1987.
- Criminals d'aprenent*. Barcelona: Timun Mas, 1987.
- Barcelona connection*. Barcelona: La Magrana, 1988.
- Crònica negra*. Barcelona: Laia, 1988.
- Jesús a l'infern*. Barcelona: La Magrana, 1990; Barcelona: Círculo de Lectores, 1991.
- Pròtesi*. Barcelona: La Magrana, 1990.
- Per l'amor de Déu*. Barcelona: La Magrana, 1994.
- El llibre de llum*. Barcelona: Columna, 1995.
- Jutge i part*. Barcelona: Columna, 1996; Madrid: Mediasat, 2004.
- Fantasmes quotidians*. Barcelona: Planeta, 1996.
- L'home que tenia raor*. Barcelona: Edicions 62, 1997.
- Bellíssimes persones*. Barcelona: Barcanova, 2000.
- Veritats a mitges*. Barcelona: Empúries, 2000.
- Corpus delicti*. Barcelona: Planeta, 2002.
- Amb els morts no s'hi juga* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Columna, 2003.
- Cop a la Virreina* [amb Carles Quílez]. Barcelona: Plaza & Janés, 2004.
- Joc de claus* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Columna, 2004.
- El blues del detectiu immortal*. Barcelona: Edebé, 2006.
- Si cal matar, matem* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Columna, 2006.

*De tot cor*. Alzira: Bromera, 2008.

## Romans en castillan :

*Aprende y calla*. Madrid: Ediciones Sedmay, 1979; Barcelona: Plaza & Janés, 1987.

*El señor Capone no está en casa*. Madrid: Ediciones Sedmay, 1979; Barcelona: Plaza & Janés, 1984.

*Sesenta y seis horas para morir*. Barcelona: Petronio, 1979.

*A la vejez navajazos*. Madrid: Ediciones Sedmay, 1980; Gijón: Ediciones Júcar, 1987; Barcelona: Plaza & Janés, 1992.

*Amores que matan, ¿y qué?*. Barcelona: Bruguera, 1982; Barcelona: Laia, 198; Barcelona: Plaza & Janés, 1991.

*La camisa del revés*. Barcelona: Ultramar, 1983; Barcelona: Salvat, 1988; Barcelona: Plaza & Janés, 1992.

*El caballo y el mono*. Barcelona: Anagrama, 1984; Barcelona: Círculo de Lectores, 1987.

*Sucesos*. Barcelona: Laia, 1984.

*Este pueblo es mio*. Barcelona: Delta, 1985.

*El hombre en la mina de oro*. Barcelona: Delta, 1985.

*Solo sé disparar*. Barcelona: Delta, 1985.

*El día menos pensado*. Barcelona: Laia, 1986; Barcelona: Plaza & Janés, 1995.

*Ahogos y prestaciones*. Barcelona: Ultramar, 1987.

*Por amor al arte*. Barcelona: Ediciones B, 1987; Arganda del Rey: La Factoría de Ideas, 2006.

*El que persigue el ladrón*. Madrid: RENFE, 1988; Madrid: Compañía Europea de Comunicación e Información, 1991.

*A martillazos*. Gijón: Ediciones Júcar, 1988; Barcelona: Plaza & Janés, 1992.

*Cuidados intensivos*. Barcelona: Plaza & Janés, 1989.

*El hombre de la navaja*. Barcelona: Plaza & Janés, 1992.

*Lo que más quieras*. Barcelona: Bibliotex, 1998.

*Espera ponte así*. Barcelona: Tusquets, 2001.

- Impunidad* [amb Verónica Vila-San-Juan]. Barcelona: Planeta, 2005.
- Piel de policía* [amb Carles Quílez]. Barcelona: Roca Editorial de Libros, 2006.

#### Fiction pour enfants et adolescents :

- No demanis llobarro fora de temporada* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Laia, 1987; Barcelona: La Magrana, 1995; Barcelona: Columna, 2004.
- El cau dels mil dimonis*. Barcelona: La Magrana, 1987.
- Salvem l'Antàrtida* [amb J. J. Sarto]. Barcelona: Molino, 1987.
- SOS cangurs* [amb J. J. Sarto]. Barcelona: Molino, 1987.
- Infern forestal* [amb J. J. Sarto]. Barcelona: Molino, 1987.
- Operació 20 tigres* [amb J. J. Sarto]. Barcelona: Molino, 1987.
- L'Antàrtida en perill* [amb J. J. Sarto]. Barcelona: Molino, 1987.
- Mar negra, mar mort* [amb J. J. Sarto]. Barcelona: Molino, 1988.
- El cas Moby Dick* [amb J. J. Sarto]. Barcelona: Molino, 1988.
- Tots els detectius es diuen Flanagan* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: La Magrana, 1991; Barcelona: Columna, 2002.
- El carter truca mil vegades* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: La Magrana, 1991.
- El nen que sempre deia sí*. Barcelona: Barcanova, 1991.
- Ombres xineses*. Barcelona: Barcanova, 1991.
- Presoner de la fantasia*. Barcelona: Barcanova, 1991.
- La mare invisible*. Barcelona: Barcanova, 1991.
- El presoner de la fantasia*. Barcelona: Barcanova, 1991.
- Drac de paper*. Barcelona: La Magrana, 1992.
- La nena que sempre deia no*. Barcelona: Barcanova, 1992.
- El nen que era molt home*. Barcelona: Barcanova, 1992.
- El nen que tenia massa germà*. Barcelona: Barcanova, 1992.
- Només sóc una nena, sabeu?* Barcelona: Barcanova, 1992.
- Zero a l'esquerra*. Barcelona: La Magrana, 1993.
- No te'n rentis les mans, Flanagan* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: La Magrana, 1993; Barcelona: Columna, 2003.
- La guerra dels minúsculs*. Barcelona: Cruïlla, 1993.

- Flanagan de luxe* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Columna, 1994.
- Tot es trenca*. Barcelona: Barcanova, 1994.
- El bruixot no*. Barcelona: Barcanova, 1994.
- El gos del senyor gris-marengo*. Barcelona: Barcanova, 1994.
- Ai, que em faig pipí*. Barcelona: Barcanova, 1994.
- L'amic Malaspina*. Barcelona: Columna, 1995.
- Pops en un garatge*. Barcelona: Columna, 1995.
- El llibre de llum*. Barcelona: Barcanova, 1995.
- Alfagann és Flanagan* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Columna, 1996.
- Au, emboliquem la troca*. Barcelona: Edebé, 1996.
- Els caçadors de pumes*. Barcelona: Columna, 1996.
- Flanagan Blues Band* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Columna, 1997;  
Barcelona: Círculo de Lectores, 1999.
- Em diuen tres catorze*. Barcelona: Columna, 1997.
- Flanagan 007* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Columna, 1998; Barcelona:  
Círculo de Lectores, 1999.
- El vell que jugava a matar indis*. Barcelona: Cruïlla, 1998.
- Tres Pi erra*. Barcelona: Cruïlla, 1999.
- Només Flanagan* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Columna, 2000.
- El tercer de Tres*. Barcelona: Cruïlla, 2000.
- Com vam caçar l'Home del Sac*. Barcelona: Columna, 2000.
- Com vam caçar Dràcula*. Barcelona: Columna, 2000.
- Com vam caçar l'Home Llop*. Barcelona: Columna, 2000.
- Com vam caçar el monstre de Frankenstein*. Barcelona: Columna, 2001.
- L'home dels Fritongs* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Cruïlla, 2001.
- Rentat de cervell* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Cruïlla, 2001.
- El secret de l'astrònom* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Cruïlla, 2001.
- La piràmide falsa* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Cruïlla, 2001.
- Com vam caçar la cosa del pantà*. Barcelona: Columna, 2001.
- Com vam caçar la bruixa*. Barcelona: Columna, 2002.
- El gas de la ximpleria* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Cruïlla, 2002.
- Robatori a l'Orient Express* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Cruïlla, 2002.
- El diable en el joc de rol*. Barcelona: Baula, 2003.

- Els vampirs no creuen en Flanagans*. Barcelona: Columna, 2003.
- El diable en el joc de rol*. Barcelona: Baula, 2003.
- El diari vermell d'en Flanagan*. Barcelona: Columna, 2004.
- Els caçadors de monstres*. Barcelona: Columna, 2004.
- Jo tampoc em dic Flanagan* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Columna, 2005.
- El mentalista* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Cruïlla, 2005.
- El secret de Zacaries Blatt* [amb Jaume Ribera]. Barcelona: Cruïlla, 2005.
- La monja que va perdre el cap*. Barcelona: Columna, 2005.
- Els amos del paradís*. Mislata: Marjal, 2005; Barcelona: Edebé, 2005.
- Xats*. Barcelona: Columna, 2005.
- La nit que Wendy va aprendre a volar*. Alzira: Bromera, 2007.

#### Théâtre :

- Putiferi*. L'Hospitalet de Llobregat: Centre Catòlic, 1987.
- Etc, etc*. Vitoria-gasteiz: Teatre Principal, 1987.
- Un cel de sorra*. Barcelona: Teatre Regina, 1991.
- Boig per si de cas*. Barcelona: Teatre Nou Tantarantana, 1997.
- Joc*. Manresa: El Galliner, 2002.

#### Scénarios de bande dessinée (en castillan) :

- Dejad que los caimanos se acerquen a mí*. Barcelona: La Cúpula, 1981.
- Contactos* [amb Mariel Soria]. Barcelona: Formentera, 1981.
- Python Trip* [amb Mariel Soria]. Barcelona: Ediciones de la Torres, 1981.
- Contactos II* (amb Elena Soria Miranda). Barcelona: Ediciones El Jueves, 1986.
- El sueño eterno* [amb Luis Bermejo]. Barcelona: Ediciones Glenat España, 2006.
- Emma es encantadora* [amb Trini Tinturé Navarro]. Barcelona: Ediciones Glenat España, 2006.

## Scénarios de films ou de séries TV :

- Tocant de peus a terra*. [dans la série "Sota el signe de..."]. TV3.
- Barcelona connection* [llargmetratge]. Opal Films, 1986.
- Crònica negra*. TV3, 1988.
- Sauna* [basat en la novel·la homònima de Maria Jaén]. Opal Films, 1988.
- Unes vacances tranquil·les* [amb Jordi Grau Solà, Enric Gomà Ribes, Xavier Romero Corominas]. TV3, 1990.
- Estació d'enllaç* [amb altres autors]. TV3, 1995-1997.
- Laberint d'ombres* [amb altres autors]. TV3, 1998-2000.

## Traductions françaises :

- Prothèse*, Gallimard (Série Noire), 1994.
- Pour l'amour de l'art*, Le Mascaret, 1988.
- Un de ces jours*, Ed. Caribéennes, 1988.
- La sardine* [amb Jaume Ribera]. Hachette jeunesse, Coll. Bibliothèque verte, 1990 (trad. Jean-Paul Desgoutte).
- Un homme peut en cacher un autre*. Seuil, 1995 (Trad. Isabelle Gugnion).
- Flanagan de luxe*. Paris: Gallimard jeunesse, 1997 (Trad. Virginia López-Ballesteros; Olivier Malthet).
- Barcelona Connection*, trad. Jean François Carcelen et Georges Tyras, Gallimard (Série Noire), 1998.
- Jésus aux enfers*, Paris Gallimard (Série Noire), 1996.
- Tous les détectives s'appellent Flanagan*, trad. Mariane Millon, Paris, Gallimard Jeunesse (Page Noire), 1995.
- Flanagan de luxe*, trad. Virginia López-Ballesteros et Olivier Malthet, Gallimard Jeunesse (Page Noire), 1997.
- Alfagann, c'est Flanagan*, Paris, Gallimard Jeunesse (Série Noire), 1998.
- Vainqueurs et cons vaincus*, Baleine (Poulpe), 1998.
- Lieux du crime*. Paris: Père Castor Flammarion, 1998.
- Vampire malgré moi*. Paris: Gallimard jeunesse, 1999.

- *L'homme au rasoir*. París: Gallimard, 2001 (Trad. Georges Tyras; Jean Vila).
- *Enfer et Flanagan* [amb Jaume Ribera]. París: Gallimard jeunesse, 2004.
- *Bien sous tous rapports*. París: Gallimard, 2005 (Trad. Georges Tyras, Jean Vila).

#### Interviews :

- BONADA, Lluís: "L'intent de dignificar la novel·la negra és absurd", *El Temps* (València), núm. 633, 5 d'agost de 1996, p. 88.
- CASADEVALL, Gemma: "Em preocupa que cada novel·la sigui diferent de l'anterior", *Avui Cultura* (Barcelona), 5 de gener de 1991, p. 5.
- FÚLVIA, Nicolàs: "¿Qui t'ha dit que puc escollir?", *El Temps* (València), núm. 214, 25-30 de juliol del 1988, p. 64-66.

#### Livre consacré à l'écrivain :

- RIBERA, Jaume, *Retrats. Andreu Martín*, Barcelona: Associació d'Escriptors en Llengua Catalana, 2004.

#### Articles :

- ANDREANÓ, Joan: "Deixeu que els horrors vinguin a mi", *Avui Cultura* (Barcelona), 31 d'octubre de 1996, p. 5.
- BAÑOS, Antonio: "Apaguin les llums", *El Periódico de Catalunya. Llibres* (Barcelona), 4 de novembre de 2004, p. 13.
- BLASCO, Mireia: "Martín, Andreu, 'Drac de paper'", *Faristol* (Barcelona), núm. 15, març de 1993, p. 50.
- BONADA, Lluís: "Fanatisme i vida quotidiana", *El Temps* (València), núm. 518, 23 de maig de 1994, p. 87.

- CANYADA, Xavier: "Les aventures d'un Flanagan adolescent: Andreu Martín i Jaume Ribera, 'Tots els detectius es diuen Flanagan'", *Avui Cultura* (Barcelona), 2 de març de 1991, p. 10.
- CASADEVALL, Gemma: "Un escriptor que passeja per tenebres desconegudes", *Avui Cultura* (Barcelona), 5 de gener de 1991, p. 5.
- DURAN, Pep: "Martin, Andreu. Ribera, Jaume, 'El carter truca mil vegades'", *Faristol* (Barcelona), núm. 12, març de 10992, p.. 57-58.
- FERRER i Mayans, Vicent: "Andreu Martín, 'L'amic Malaspina'", *Revista de Catalunya* (Barcelona), núm. 109, juliol-agost de 1996, p. 159-161.
- FONALLERAS, Josep M.: "Merder divertit", *Punt Diari* (Girona), 30 de novembre de 1988, p. 36.
- GARCIA Trillas, Noèlia: "Un vampir molt selectiu", *Avui Cultura*, 5 de desembre de 2002, p. 13.
- GUILLELLA, Jaume: "No te'n rentis les mans, Flanagan", *Escola Catalana* (Barcelona), núm. 309, abril de 1994, p. 47-48.
- GUILLAMON, Julià: "Progres e hijos", *La Vanguardia. Libros* (Barcelona), 30 de juny del 2000, p. 6.
- LLOPIS, TOMÀS: "Andreu Martín: 'Deixeu-me en pau'", *L'aiguadolç* (Dènia), núm. 11, estiu de 1990, p. 95-96.
- MARCET i Salom, Pere: "Un 'Thriller' barceloní", *Diari de Barcelona. Llibres* (Barcelona), 1 de març de 1988, p. II.
- MOLIST, Pep: "Policia... i acció!", *El País* (Quadern), 27 de setembre de 2007, p. 5.
- MONTFERRER, Òscar: "Entrada en escena", *Avui Cultura* (Barcelona), 29 de gener de 2004, p. 5.
- NOGUERO i Ribes, Joaquim: "Zero a l'esquerra", *Escola catalana*, núm. 309, abril de 1994, p. 48-50.
- OLLÉ, Manel: "La llista negra", *El Temps* (València), núm. 189, 1-6 de febrer 1988, p. 76.
- ORIOL i Giralt, Joan: "Lladres, assassins i detectius deductius", *El Temps* (València), núm, 203, 9-14 de maig de 1988, p. 89.
- ORIOL i Giralt, Joan: "Aventures i acció", *El Temps* (València), núm. 391, 16 de desembre de 1991, p. 93.

- PELLICER, Gemma: "Ningú no és imparcial: Andreu Martín, 'Jutge i part'", *Avui Cultura*, 9 de maig de 1996, p. 7.
- PUIGDEVALL, Ponç: "Entreteniment", *El País* (Quadern), núm. 872, 24 de febrer del 200, p. 5.
- RAMON, Ramon: "Més que un afer de sectes", *El Temps* (València), núm. 523, 27 de juny de 1994, p. 87.
- SOTORRA, Andreu: "El món dels joves vist per la ironia de Ribera i la intriga de Martín", *Avui Cultura* (Barcelona), 29 de setembre de 1990, p. 7.
- SOTORRA, Andreu: "Les malifetes de la conquesta", *Avui Cultura* (Barcelona), 9 de novembre de 2005, p. 16.
- SOTORRA, Andreu: "Preparats? Càmera! Acció!", *Avui Cultura* (Barcelona), 17 de maig de 2007, p. 16.
- TOBAR, Felip: "Nou Flanagan nou", *El Temps* (València), núm. 937, del 28 de maig al 3 de juny de 2002, p. 113.
- TOBAR, Felip: "Com qui no vol la cosa", *Caràcters* (València), 2a època, núm. 28, juny de 2004, p. 13.
- TORRES, Maria: "Deliris del vampirisme", *El Periódico de Catalunya. Llibres* (Barcelona), 8 de novembre de 2002, p. 22.
- VENTALLÓ, Maria Eulàlia: "Infantil y juvenil", *La Vanguardia. Libros* (Barcelona), 14 d'abril de 2000, p. 31.
- VILÀ, Anna M.: "Notícies d'una ciutat grisa", *Avui Cultura* (Barcelona), 23 de març de 2000, p. 13.
- VILÀ i Folch, Joaquim: "'En cel de sorra' d'Andreu Martín", *Serra d'Or* (Barcelona), núm. 378, juny de 1991, p. 72.
- [s.s]: "No demanis llobarro fora de temporada", *Escola Catalana* (Barcelona), núm. 248-250, juliol-setembre de 1988, p. 43-44.

## 2 Xavier Hernàndez i Ventosa

### Fiction pour enfants

- *El segrest de la Xufles*. Saragossa: Luis Vives, 1989
- *El noi de massa lluny*. Barcelona: Baula - Luis Vives, 1993
- *La Llumdemaig i l'Arc de Sant Martí*. Barcelona: Cadí, 2000
- *L'Arnau i el volcà*, 2001
- *Els vents, que els tanquin!*, Barcelona: Empúries, 2002
- *Si la Paulina s'enfada, el riure se li escapa*. Barcelona: Cadí, 2002

### Fiction pour adolescents

- *La nit que van plorar per mi*. Barcelona: Grup Promotor, 1996
- *Com la terra vol la pluja*. Barcelona: Columna, 2000
- *La casa adormida*. Barcelona: Barcanova, 2002

### Prix littéraire :

- Columna Jove, 1999: *Com la terra vol la pluja*

### 3 Isabel-Clara Simó

#### Poésie

- ABCDARI*. Alcoi: Marfil, 1995.

#### Roman

- Júlia*. Barcelona: La Magrana, 1983.
- Ídols*. Barcelona: La Magrana, 1985.
- T'estimo, Marta*. Barcelona: La Magrana, 1986.
- El mossèn*. Barcelona: Plaza & Janés, 1987.
- Els ulls de Clídice*. Barcelona: Edicions 62, 1990.
- La veïna*. Barcelona: Àrea, 1990.
- Una ombra fosca com un núvol de tempesta*. Barcelona: Àrea, 1991.
- La Nati*. Barcelona: Àrea, 1991.
- El Mas del Diable*. Barcelona: Àrea, 1992.
- La salvatge*. Barcelona: Columna, 1994.
- La innocent*. Barcelona: Columna, 1995. València: Bromera, 2001.
- El professor de música*. Barcelona: Columna, 1998.
- El gust amarg de la cervesa*. Barcelona: Columna, 1999.
- T'imagines la vida sense ell?* Barcelona: Columna, 2000. Barcelona: Cercle de Lectors, 2000.
- Hum... Rita! : L'home que ensumava dones*. València: Editorial 3i4, 2001.
- L'home que volava en trapezi*. Barcelona: Columna, 2002.
- Adéu-suau*. Barcelona. Edicions 62, 2006.
- El caníbal*. Barcelona: Columna, 2007.
- El meu germà Pol*. Alzira: Bromera, 2008.

## Nouvelle

- És quan miro que hi veig clar.* Barcelona: Selecta, 1979.
- Bresca.* Barcelona: Laia, 1985.
- Alcoi-Nova York.* Barcelona: Edicions 62, 1987.
- Històries perverses.* Barcelona: Edicions 62, 1992.
- Perfils cruels.* Barcelona: Edicions 62, 1995.
- Dones.* Barcelona: Columna, 1997.
- Contes d'Isabel.* Barcelona: Columna, 1999.
- Estimats homes (Una caricatura).* Barcelona: Columna, 2001.
- Angelets.* Barcelona: Edicions 62, 2004.

## Théâtre

- Dona i Catalunya.*
- ...I Nora obrí la porta.* Barcelona: Revista Entreacte, 1990.
- Dones.* 1999
- Còmplices.* Alzira: Bromera, 2004.

## Fiction pour enfants et adolescents

- El secret d'en Toni Trull.* Barcelona: Barcanova, 1986.
- Raquel.* Barcelona: Columna, 1992.
- Joel.* Barcelona: Columna, 1996.
- De nom, Emili.* Barcelona: Columna, 1998.
- El Jordi i la sargantana.* Barcelona: Columna, 2000.
- Dora diu que no.* Alzira: Bromera, 2006.

## Critique littéraire et essai

- El món de Toni Miró*. València: Edicions de La Guerra, 1989.
- Sobre el nacionalisme (Carta al meu nét)*. Barcelona: Columna, 2000.
- En legítima defensa*. Barcelona: Columna, 2003.
- Si em necessites, xiula*. Barcelona: Edicions 62, 2005.

## Roman traduit en français

- La Sauvageonne: élégie pour Dolores Mendoza [La salvatge]*. Laval: Québec-Livres, 1997; Paris: Calmann-Lévy, 1997 (Trad. de Mathilde Bensoussan).

## Scénarios

- El mossèn*. Ràdio: Catalunya Ràdio, 1988.
- El braçalet*. Ràdio: Catalunya Ràdio, 1989.
- La granja* [amb altres autors]. Televisió: DCO i TV3, 1989-1990 (dins del programa "La vida en un xip")
- La ràdio i el cotxe*. Ràdio: Catalunya Ràdio, 1993.

## Articles sur l'auteur et son œuvre

- Joan Oriol i Giralt: "La veïna", *El Temps*, 3 de juny de 1991
- Ignasi Riera: "Isabel-Clara Simó o l'escriptura com a compromís", *Serra d'Or*, núm. 382, octubre 1991
- Andreu Sotorra: "Conèixer totes les claus de l'adolescència", *Avui*, 16 de maig de 1992
- Anne Charlon: "Un pont entre les consciències: les ficcions d'Isabel Clara Simó", *L'Aiguadolç* (Dénia), núm. 25, tardor 1999

## 4 Jordi Cussà

### Fiction

- *Urbana subterrània*. Sant Boi de Llobregat: Ajuntament, 1985
- *Actuació de gala*. Sant Boi de Llobregat: Ajuntament, 1987

### Roman

- *Cavalls salvatges*. Barcelona: Columna, 2000
- *La serp*. Barcelona: Columna, 2001
- *L'alfil sacrificat*. Barcelona: Columna, 2003
- *Apocalipsis de butxaca*. Barcelona: La Magrana, 2004
- *La novel·la de les ànimes*. Barcelona: La Magrana, 2005
- *Clara i les ombres*. Barcelona: Empúries, 2007

### Poésie

- *Sens ales*. Saldes: Abadia editors, 2004

### Théâtre (œuvres jouées)

- *Oi que m'entens?*, teatre propi, Barcelona, 1976
- *Tres vistes per a un paisatge*, Companyia Teatre Anònim, Barcelona, 1978
- *Sòcrates o quasi una tragèdia grega*, Companyia La Farga, Barcelona, 1980
- *Louise*, Companyia Teatre Anònim, Barcelona, 1980
- *Louise Surprise*, Companyia Teatre Anònim, Barcelona, 1982
- *Exilia Selene*, Companyia Anònim Teatre, Berga: Teatre Municipal, 1991
- *Barcelona 2012*, Companyia Anònim Teatre, Berga: Teatre Municipal, 1996

### Articles sur Jordi Cussà

- *Jordi Vilarrodà, Entrevista a Jordi Cussà, EL 9 NOU, 9 juin 2000.*
- *Ponç Puigdevall, Experiència viva, Quadern d'El País, 6 avril 2000.*

## 5 Jordi Galceran

### Prix littéraires

- Born de teatre, 1995: *Paraules encadenades*
- Ignasi Iglésias, 1995: *La realitat*
- Crítica Serra d'Or de teatre, 1997: *Paraules encadenades*

### Pièces de théâtre publiées

- *Paraules encadenades*. València: Eliseu Climent / 3i4, 1996
- *Dakota*. Barcelona: Institut del Teatre, 1996
- *Cap nen sense joguina*. Barcelona: Revista Escena, 1999
- *El mètode Grönholm (dins "T6-2a part")*. Barcelona: Proa, 2005

### Pièces de théâtre représentées

- *Dakota*. Barcelona: Teatre Poliorama, 1996
- *Fuita*. Santa Coloma de Gramenet: Teatre Josep M. de Sagarra, 1998
- *Surf*. Teatre a la Deriva, Olot: Teatre Principal, 1998
- *Paraules encadenades*. Centre Dramàtic de la Generalitat de Catalunya, Barcelona: Teatre Romea, 1998
- *Cap nen sense joguina (dins: Sopa de ràdio)*. Col·lectiu de Teatre Necessari Trono Villegas, Barcelona: Auditori del Centre de Cultura Contemporània, 1999
- *Gaudí* (amb Esteve Miralles). Barcelona: Barcelona Teatre Musical, 2002
- *El mètode Grönholm*. Projecte T6, Barcelona: Teatre Nacional de Catalunya, 2003
- *Carnaval*. Sant Cugat del Vallès, 2006

### Scénarios de fiction diffusés

- *Nissaga de poder* (amb altres autors). Televisió: TV3, 1997-1998
- *El cor de la ciutat* (amb Lluís Arcarazo Martínez). Televisió: TV3, 2000
- *Cabell d'àngel*. Televisió: TV3, 2001
- *Gossos* (amb Lluís Arcarazo Martínez). Televisió: TV3, 2002

## 6 Josep Maria Benet I Jornet

### Roman

- Poble Nou*. [et alt.]. Barcelona: Columna, 1994.
- Rosa* [et alt.]. Barcelona: Columna, 1996.

### Nouvelle

- Monòlegs* [et alt.]. Barcelona: Associació d'Actors i Directors Professionals de Catalunya, 2003.

### Fiction pour enfants et adolescents

- Fideuet i la Maldat amb potes*. Barcelona: HYMSA, 1983.

### Théâtre

- Una vella, coneguda olor*. Barcelona: Occitània, 1964 / Barcelona: Millà, 1980. Representada al Teatre Romea (Barcelona) el 1964 per la Companyia Titular Catalana.
- Cançons perdudes: Drudània*. Palma de Mallorca: Moll, 1970 / Barcelona: Millà, 1994. Representada al Teatre Estudi (Reus) el 1971 per la Companyia Tartana.
- Marc i Jofre o els alquimistes de la fortuna*. Barcelona: Edicions 62, 1970.
- Berenàveu a les fosques*. Barcelona: Edicions 62, 1972. Representada al Teatre Capsa (Barcelona) el 1972 per la Companyia Titular Catalana.
- La desaparició de Wendy i altres obres* Barcelona: Edicions 62, 1974.
- Revolta de bruixes*. Barcelona: Salvador Serres, 1976 / Barcelona: Robrenyo, 1976 / València: Eliseu Climent, 1994. Representada al Teatre Romea (Barcelona) el 1981 per la Companyia Teatre de l'Escorpí.
- La nau*. Barcelona: Edicions 62, 1977. Representada al Teatre Romea (Barcelona) el 1970 per la Companyia Titular Catalana.

- *Descripció d'un paisatge i altres textos*. Barcelona: Edicions 62, 1979.
- *Quan la ràdio parlava de Franco* [amb aportacions de Terenci Moix]. Barcelona: Edicions 62, 1980. Representada al Teatre Romea (Barcelona) el 1979 per la Companyia Produccions A.G. i Cooperativa Teatral.
- *Baralla entre olors: peça dramàtica en un acte*. Barcelona: Millà, 1981.
- *Elisabet i Maria*. Barcelona: Edicions 62, 1982.
- *Dins la catedral (Josafat)*. Barcelona: Edicions 62, 1985.
- *El manuscrit d'Alí Bei*. Barcelona: Edicions 62, 1985 / Barcelona: Teatre Lliure, 1988. Representada al Teatre Lliure (Barcelona) el 1988 per la Companyia Teatre Lliure.
- *Ai, carai!* Barcelona: Teatre Lliure, 1989 / Barcelona: Edicions 62, 1990. Representada al Teatre Lliure (Barcelona) el 1989 per la Companyia Teatre Lliure.
- *Desig*, dins Revista Escena (Barcelona), núm. 2, 1989, p. 1-15 / València: Eliseu Climent, 1991 / Barcelona: Edicions 62, 1995. Representada al Teatre Romea (Barcelona) el 1991 per la Companyia Centre Dramàtic Generalitat de Catalunya.
- *Fantasia per a un auxiliar administratiu: obra en dues parts*. Palma de Mallorca: Moll, 1970 / Barcelona: Millà, 1990. Representada a Castellar del Vallès el 1970 per Esbart Teatral.
- *Dos camerinos: apunts sobre la bellesa-3*, dins *Pausa* (Barcelona), núm. 3, març 1990.
- *A la clínica: apunts sobre la bellesa del temps - 1*. Barcelona: La Magrana, 1993, p. 43-47.
- *Fugaç*. Barcelona: Lumen, 1994. Representada al Teatre Romea (Barcelona) el 1994 per la Companyia Centre Dramàtic Generalitat de Catalunya.
- *E. R.* Barcelona: Edicions 62, 1994. Representada al Teatre Lliure (Barcelona) el 1994 per la Companyia Teatre Lliure.
- *Alopècia*. Barcelona: Curial, 1994. Representada al Mercat de les Flors (Barcelona) el 1994 per la Companyia T de Teatre.
- *Testament*. Barcelona: Edicions 62, 1996.
- *El gos del tinent*. Barcelona: Edicions 62, 1997.
- *Precisament avui / Confessió*. Barcelona: Edicions 62, 1998.
- *Olor*. Barcelona: Teatre Nacional de Catalunya / Barcelona: Proa, 2000. Estrenada al Teatre Nacional de Catalunya, el 2000.

- *Això, a un fill, no se li fa*. Barcelona: Edicions 62, 2002. Representada al Teatreneu (Barcelona) el 2002.
- *L'habitació del nen: les tretze de la nit*. Barcelona: Fundació Teatre Lliure, 2003 / Barcelona: Edicions 62, 2003. Representada al Teatre Lliure (Barcelona) el 2003.
- *Salamandra*. Barcelona: Proa, 2005. Representada al Teatre Nacional de Catalunya (Barcelona) el 2005.

## Théâtre pour enfants et adolescents

- *Taller de fantasia (La nit de les joguines)*. Barcelona: Edicions 62, 1976. Representada al Teatre Romea (Barcelona) el 1971 per EADAG. Ce livre comprend la pièce *Supertot*, représentée au Théâtre Romea (Barcelone) en 1972 par la compagnie U de Cuc.
- *El somni de Bagdad*. Barcelona: Don Bosco (EDB), 1977 / Barcelona: Bruño, 1992. Représentée au Théâtre Romea (Barcelone) en 1976 par la compagnie U de Cuc.
- *Helena a l'illa del baró Zodiàc*. Barcelona: Salvador Serres, 1977 / Barcelona: Robrenyo, 1977 / Barcelona: Millà, 1988. Représentée au Casino de l'Aliança del Poble Nou (Barcelona) el 1975 par la compagnie Pepa Palau.
- *Història del virtuós cavaller Tirant lo Blanc*. Barcelona: Edicions 62, 1989. Représentée au Théâtre Romea (Barcelone) en 1988 par la compagnie du Centre Dramàtic Generalitat de Catalunya.
- *El tresor del pirata negre*. Barcelona: Millà, 1992.
- *(Carlota i la dona de neu) La història de Carlota quan se'n va anar a salvar el seu amic de les mans de la dona de neu*. Barcelona: Vicens Vives, 1992 / Barcelona: Baula, 1998.
- *La Ventafocs. Potser sí, poster no*, 2004.

## Critique littéraire ou essai

- *Divagació informativa sobre Joan Puig i Ferrer i la seva obra amb especial atenció a "El peregrí apassionat"*, Estudios escénicos cuadernos del Instituto del Teatro (Barcelona), núm. 14, 1970, p. 63-70.

- *Què en fem, dels actors joves?* Estudios escénicos cuadernos del Instituto del Teatro (Barcelona), núm. 16, diciembre 1972, p. 22-35.
- *Fàbregas, autor teatral*, Estudis escènics quaderns de l'Institut del Teatre de la Diputació de Barcelona (Barcelona), núm. 30, desembre 1988, p. 151-166.
- *La malícia del text*. Barcelona: Curial, 1992.
- *Pròlegs*

### Œuvres de l'auteur traduites en français

- *Hélène dans l'île du Baron Zodiac* [*Helena a l'illa del Baró Zodiac*]. "Théâtre enfance et jeunesse", 1976.
- *Désir; Fugaces* [*Desig; Fugaç*]. Paris: Éditions Théâtrales, 1994. (Trad. de la première pièce : Rosine Gars; trad. de la deuxième pièce Michel Azama)
- *Testament*. Paris: Editions de l'Amandier, 1998.
- *Actrices (E.R.)* [*E.R.*]. Paris: Les Éditions de l'Amandier/Theâtre, 1999. (Trad. Rosine Gars)
- *Le chien du Lieutenant* [*El gos del tinent*], dins: *Le chien du Lieutenant* (de J. M. Benet i Jornet); *Le lecteur à gages* (de Jose Sanchis Sinisterra) i *Malaise* (de Rodolf Sirera). Paris: Les Editions du Laquet, 2002.
- *Description d'un paysage* [*La descripció d'un paisatge*]. Paris: Amandier, 2003. (Trad. Ángeles Muñoz) Inclou: *Le bois de hêtres* [*Fageda*] (Trad. André Delmas)
- *La chambre de l'enfant* [*L'habitació del fill*]. Paris: Les Éditions de l'Amandier, 2004. (Trad. Josep M. Vidal i Turon)

### Œuvres traduites par l'auteur

- GENET, Jean: *Estricta vigilància* [*Haute surveillance*]. Barcelona: Edicions 62, 1973. (Traduit du français)
- SCHROEDER, Juan Germán: *La trompeta i els nens*. Barcelona: Associació d'Actors i Directos Professionals de Catalunya, 1998. (traduit du castillan)

## Scénarios

- Un somni i mil enganyifes* [amb Sergi Shaff]. Dramàtic d'una hora, 1978.
- La senyora Llopis declara la guerra*. Telenovel·la en cinc capítols, 1980.
- A través del celobert*. Telenovel·la en cinc capítols, 1980.
- Vídua però no gaire*. Sèrie dramàtica en 13 capítols, 1982.
- Una hora en blanc*. Sèrie dramàtica en 30 capítols, 1983-1984.
- L'avinguda del Desastre*. Sèrie dramàtica en 30 capítols, 1983-1984.
- Recordar, perill de mort*. Sèrie dramàtica en 7 capítols, 1986.
- Gerani a l'hivern*. Dramàtic d'una hora, 1987.
- Una història particular*. Monòlegs, 1987-1989.
- Poble Nou*. Sèrie de 190 capítols, 1994-1995.
- Pedralbes centre*. Sèrie de 13 capítols, 1995.
- Rosa* [amb Joan Marimon]. Sèrie de 33 capítols, 1995-1996.
- Nissaga de poder* [guionista en cap]. Sèrie de més de 400 capítols, 1996-1998.
- Laberint d'ombres*. Sèrie, 1998-1999.
- Nissaga, l'herència*. Segona etapa de la sèrie *Nissaga de poder*, 1999.
- El cor de la ciutat*. En l'actualitat.
- Ventdelplà*. En l'actualitat.

## Autres

- Al peu de la lletra: setè curs de llengua* [amb Teresa Mañà i Albert Solà].  
Barcelona: Onda, 1985

## Articles sur l'auteur

- BUENO, Pere J.: "M'agradaria dur *Bearn* al cinema", *Diario de Mallorca*, 25 d'octubre 2001.
- CASTELLÓ ROVIRA, Joan: "Entrevista a Josep M. Benet i Jornet, escriptor", dins del programa *Impactes*. Barcelona: Ràdio Barcelona, 1981.
- LAGUNA, Sònia: "Josep Maria Benet i Jornet parla sobre *L'habitació del ner*".

## Autres auteurs en rapport avec la langue informelle

BAULENAS Lluís Anton

### Nouvelles et romans :

- *Qui al cel escup.* Vic: Eumo, 1987
- *Càlida nit.* Barcelona: Ed. 62, 1990
- *Novel·la Neguit.* Barcelona: Pòrtic, 1988
- *Sus Scrofa (porcs).* Vic: Eumo, 1988
- *Rampaines-451.* Barcelona: Columna, 1990
- *Noms a la sorra.* Barcelona: Columna, 1995
- *Alfons XIV, un crim d'estat.* Barcelona: Columna, 1997
- *Els caníbals.* Barcelona: Columna, 1998
- *El fil de plata.* Barcelona: Columna, 1998
- *La felicitat.* Barcelona: Ed. 62, 2001
- *Amor d'idiota.* Barcelona: Ed. 62, 2003
- *Per un sac d'ossos.* Barcelona: Planeta, 2005
- *Àrea de servei.* Barcelona: Destino, 2007

### Théâtre

- *El gran màgic d'Oz: a la recerca d'un mateix* (amb Francesc Alborch i Barranca) . Barcelona: Edebé, 1982: [Infantil]
- "La ben calçada" (amb Damià Barbany Tomàs). Barcelona: *Revista Entreacte*, 1990
- *No hi ha illes meravelloses.* Barcelona: Institut del Teatre, 1992
- *Melosa fel.* València: Eliseu Climent / 3i4, 1993
- *El pont de Brooklyn.* Barcelona: Ed. 62, 1995
- *Trist, com quan la lluna no hi és.* Alzira: Bromera, 1995

## BELBEL Sergi

### Théâtre :

- *Dins la seva memòria*. Barcelona: Ed. 62, 1988
- *Elsa Schneider*. Barcelona: Institut del Teatre, 1988
- *La nit del cigne*. Barcelona: Revista Els Marges, 1988
- *En companyia d'abisme i altres obres*. Barcelona: Ed. 62, 1990
- *Mínim.mal show* (amb Miquel Górriz ) . València: Eliseu Climent / 3i4, 1992
- *Carícies*. Barcelona: Ed. 62, 1992 Tàlem. Madrid: Lumen, 1992
- *Després de la pluja*. Madrid: Lumen, 1993
- *Calidoscopis i fars d'avui: André Gide, Virgínia Woolf*. Barcelona: Millà, 1994
- *Morir*. València: Eliseu Climent / 3i4, 1995
- *Sóc lletja* (amb Jordi Sànchez Zaragoza) . Barcelona: Ed. 62, 1997
- *La sang*. Barcelona: Ed. 62, 1999 El temps de Plank. Barcelona: Columna, 2002
- *Forasters: Melodrama familiar en dos temps*. Barcelona: Proa - Teatre Nacional de Catalunya, 2004
- *Mòbil: (Comèdia telefònica digital)*. Tarragona: Arola, 2006

### Pièces traduites en français :

- *Caresses / Lit Nuptial* [*Carícies / Tàlem*]. Paris: Éditions Théâtrales, 1992.
- *Après la pluie* [*Després de la pluja*]. Paris: Éditions Théâtrales - Maison Antoine Vitez, 1997.
- *Le temps de Planck / Le sang* [*El temps de Plank / La sang*]. Paris: Éditions Théâtrales, 2002.
- *Sans fil* [*Mòbil*]. Paris: Éditions Théâtrales, 2007.

## COLL Pep

### Nouvelles et romans :

- *Quan Judes era fadrí i sa mare festejava*. Barcelona: El Mall, 1986
- *Totes les dones es diuen Maria*. València: Eliseu Climent / 3i4, 1989
- *L'edat de les pedres*. Barcelona: Empúries, 1990
- *Muntanyes maleïdes*. Barcelona: Empúries, 1993: [Infantil]
- *Muntanyes mig maleïdes*. Barcelona: Empúries, 1994: [Juvenil]
- *Mi Long, el drac de la perla*. Barcelona: La Galera, 1994: [Infantil]
- *Les bruixes del Pla de Negua*. Barcelona: La Galera, 1995: [Infantil]
- *La fada del mirall*. Barcelona: La Galera, 1996: [Infantil]
- *Viatge al Pirineu fantàstic*. Barcelona: Columna, 1996
- *El tresor de la nit de Nadal*. Barcelona: La Magrana, 1998: [Infantil]
- *El rei de la Val d'Aran*. Barcelona: Empúries, 2003
- *El secret de la moixernera*. Barcelona: Empúries, 1988
- *La mula vella*. Barcelona: Empúries, 1989
- *La bruixa del Pla de Beret*. Barcelona: Empúries, 1991: [Infantil]
- *Què farem, què direm?*. Barcelona: Cruïlla, 1992: [Juvenil]
- *El pont de Mahoma*. Barcelona: Empúries, 1995: [Juvenil]
- *El segle de la llum*. Barcelona: Empúries, 1997
- *L'abominable crim de l'Alsina Graells*. Barcelona: Empúries, 1999
- *Per les valls on es pon el sol*. Barcelona: Ed. 62, 2002
- *Els arbres amics*. Barcelona: Empúries, 2004
- *El salvatge dels Pirineus*. Barcelona: Ed. 62, 2005: [Juvenil]

## FUSTER Jaume

### Nouvelles et romans :

- *Novel·la Abans del foc*. Barcelona: Ed. 62, 1971
- *De mica en mica s'omple la pica*. Barcelona: Ed. 62, 1972
- *Tarda, sessió contínua*, 3,45. Barcelona: Ed. 62, 1976
- *La corona valenciana*. València: Eliseu Climent / 3i4, 1982
- *L'illa de les Tres Taronges*. Barcelona: Planeta, 1983
- *Les claus de vidre*. Barcelona: La Magrana, 1984
- *L'anell de ferro*. Barcelona: Planeta, 1985
- *La matèria dels somnis*. Barcelona: La Magrana, 1986
- *Sota el signe de Sagitari*. Barcelona: La Magrana, 1986
- *Per quan vingui un altre juny*. Barcelona: Planeta, 1987
- *Quan traslladeu el meu fèretre*. Barcelona: Timun Mas, 1987
- *Vida de gos i altres claus de vidre*. Barcelona: La Magrana, 1989
- *El jardí de les Palmeres*. Barcelona: Planeta, 1993
- *Micmac* (amb Antoni Lloret Orriols) . Barcelona: La Magrana, 1993
- *Anna i el detectiu*. Barcelona: La Magrana, 1993: [Juvenil]
- *La guàrdia del rei*. Barcelona: Ed. 62, 1994
- *Les cartes d'Anna*. Barcelona: Barcanova, 1996: [Juvenil]
- *La mort de Guillem*. València: Eliseu Climent / 3i4, 1996

### Teatre :

- *Les cartes d'Hèrcules Poirot*. Barcelona: Ed. 62, 1983

### Roman traduit en français :

- *Petit à petit l'oiseau fait son nid [De mica en mica s'omple la pica]*. Saint-Maurice-es-Allier: tinta Blava, 2004 (Trad. Anne Charlon).

## MONZÓ Quim

### Contes, nouvelles et romans :

- *L'udol del griso al caire de les clavegueres*. Barcelona: Ed. 62, 1976
- *Narrativa Self-service* (amb Biel Mesquida Amengual) . Barcelona: Iniciativas Editoriales, 1977
- *Uf, va dir ell*. Barcelona: Quaderns Crema, 1978
- *... Olivetti, Moulinex, Chaffoteaux et Maury*. Barcelona: Quaderns Crema, 1980
- *Benzina*. Barcelona: Quaderns Crema, 1983
- *El dia del senyor*. Barcelona: Quaderns Crema, 1984
- *L'illa de Maians*. Barcelona: Quaderns Crema, 1985
- *Zzzzzzzz....* Barcelona: Quaderns Crema, 1987
- *La magnitud de la tragèdia*. Barcelona: Quaderns Crema, 1989
- *La maleta turca*. Barcelona: Quaderns Crema, 1990
- *Hotel Intercontinental*. Barcelona: Quaderns Crema, 1991
- *El perquè de tot plegat*. Barcelona: Quaderns Crema, 1993
- *No plantaré cap arbre*. Barcelona: Quaderns Crema, 1995
- *Guadalajara*. Barcelona: Quaderns Crema, 1996
- *Del tot indefens davant dels hostils imperis alienígenes*. Barcelona: Quaderns Crema, 1998
- *Vuitanta-sis contes*. Barcelona: Quaderns Crema, 1999
- *Tot és mentida*. Barcelona: Quaderns Crema, 2000
- *El millor dels mons*. Barcelona: Quaderns Crema, 2001
- *El tema del tema*. Barcelona: Quaderns Crema, 2003
- *Tres Nadals*. Barcelona: Quaderns Crema, 2003
- *Catorze ciutats comptant-hi Brooklyn*. Barcelona, Quaderns Crema, 2004
- *Mil cretins*, Barcelona, Quaderns Crema, 2007

## Traductions françaises

- *Le meilleur des mondes (El millor dels mons)*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 2003. Trad. Edmond Raillard.
- *Guadalajara* Nîmes: Éditions Jacqueline Chambon, 1998. Trad. Edmond Raillard.
- *L'ampleur de la tragédie (La magnitud de la tragèdia)*. Nîmes: Éditions Jacqueline Chambon, 1996. Traduit per Bernard Lesfargues.
- *Le pourquoi des choses (El perquè de tot plegat)*. Nîmes: Éditions Jacqueline Chambon, 1995. Trad. Edmond Raillard.
- *L'île de Maians (L'illa de Maians)*. Nîmes: Éditions Jacqueline Chambon, 1994. Trad. Edmond Raillard.
- *"Fievre", "N'en soyez pas si sur" et "Anisette" de L'illa de Maians, in Le Serpent À Plumes, núm. 7 (Paris, primavera 1990)*. Trad. Edmond Raillard
- *"Littérature rurale" de L'illa de Maians, in Tigre 5 (Grenoble, febrer 1990)*. Trad. Edmond Raillard
- *Gazoline, (Benzina)*. Paris, Éditions Pierre Belfond, 1989 (sous le titre *Essence*); 2<sup>e</sup> édition: Nîmes: Éditions Jacqueline Chambon, 1995. Trad. Edmond Raillard.
- *Olivetti, Moulinex, Chaffoteaux et Maury*, Lyon, Atelier du Gué, Fédérop & le Chiendent, 1983; 2<sup>e</sup> édition: Paris, Le Serpent à Plumes Éditions, 1994. Trad. Patrick Gifreu.

## MOIX Terenci

### Nouvelles et romans :

- *La torre dels vicis capitals*. Barcelona: Selecta, 1968
- *La caiguda de l'imperi sodomita i altres històries herètiques*. Barcelona: Aymà, 1976
- *Lilí Barcelona i altres travestís*. Barcelona: Ed. 62, 1978
- *Assassinar amb l'amor i altres contes dels anys seixanta*. Barcelona: Ed. 62, 1979
- *Tots els contes*. Barcelona: Columna, 2003
- *El dia que va morir Marilyn*. Barcelona: Ed. 62, 1969
- *Onades sobre una roca deserta*. Barcelona: Destino, 1969
- *Siro o la increada consciència de la raça*. Barcelona: Ed. 62, 1971
- *Món mascle*. Barcelona: Aymà, 1971
- *Sadístic, esperpèntic i àdhuc metafísic*. Barcelona: Dopesa, 1976
- *El sexe dels àngels*. Barcelona: Planeta, 1992
- *Màrius Byron*. Barcelona: Ed. 62, 1995

### Teatre :

- *Tartan dels micos contra l'estreta de l'Ensanxe*. Barcelona: Ed. 62, 1974

### Roman traduit :

- *Le Jour où est morte Marilyn*, traduction de la version castillane (*El Día que murió Marilyn*) par Gabriel et Vicky Saad de : *El Dia que va morir Marilyn*, Le Chemin vert, 1987

## OLIVER Maria-Antònia

### Nouvelles et romans

- *Coordenades espai-temps per guardar-hi les ensaïmades*. Barcelona: Pòrtic, 1975
- *Figues d'un altre paner*. Palma de Mallorca: Moll, 1979
- *Margalida perla fina*. Barcelona: Abadia de Montserrat, 1985: [Infantil]
- *El Pacaticú*. Barcelona: Abadia de Montserrat, 1988
- *Tríptics*. Barcelona: Ed. 62, 1989
- *L'illa i la dona: Trenta-cinc anys de contes*. Barcelona: Ed. 62, 2003
- *Colors de mar*. Barcelona: Proa, 2007
- *Cròniques d'un mig estiu*. Barcelona: Club Editor, 1970
- *Cròniques de la molt anomenada ciutat de Montcarrà*. Barcelona: Ed. 62, 1972
- *El vaixell d'Iràs i no Tornaràs*. Barcelona: Laia, 1975
- *Punt d'arròs*. Barcelona: Sagitario, 1979
- *Crineres de foc*. Barcelona: Laia, 1985
- *Estudi en lila*. Barcelona: La Magrana, 1985
- *Antípodes*. Barcelona: La Magrana, 1988
- *Joana E.* Barcelona: Ed. 62, 1992
- *El sol que fa l'ànec*. Barcelona: La Magrana, 1994
- i Barcelona: Ed. 62, 1995
- *Tallats de lluna*. Barcelona: Ed. 62, 2000

### Romans traduits en français :

- *Antipodes [Antípodes]*. París: Gallimard, 1998 (Trad. Anne-Marie Meunier).
- *Étude en violet [Estudi en lila]*. París: Gallimard, 1998 (Trad. Bernard Lesfargues).

## TORRENT Ferran

### Nouvelles et romans :

- *La gola del llop* (amb Josep Lluís Seguí Rico). València: Federació d'Entitats Culturals del País Valencià, 1983
- *No emprenyeu el comissari*. València: Eliseu Climent / 3i4, 1984
- *Penja els guants, Butxana!*. Barcelona: Quaderns Crema, 1985
- *Un negre amb un saxo*. Barcelona: Quaderns Crema, 1987
- *Cavall i rei*. Barcelona: Quaderns Crema, 1989
- *L'any de l'embotit*. Barcelona: Quaderns Crema, 1992
- *Gràcies per la propina*. Barcelona: Columna, 1994
- *La mirada del tafur*. Barcelona: Columna, 1997
- *Semental, estimat Butxana* (amb Xavier Moret Ros) . Barcelona: Columna, 1997:
- *L'illa de l'holandès*. Barcelona: Columna, 1998
- *Cambres d'acer inoxidable*. Barcelona: Columna, 2000
- *Societat limitada*. Barcelona: Columna, 2002
- *Espècies protegides*. Barcelona: Columna, 2003
- *La vida en l'abisme*. Alzira: Bromera - Columna, 2004
- *Judici final*. Barcelona: Columna, 2006

### Traduction en français :

- *Contre les cordes*. Trad. d'Edmon Raillard. Nimes: Jacqueline Chambon, 1992

## • BIBLIOGRAPHIE THEMATIQUE

### Dictionnaires catalans

- ALCOVER A.M., MOLL F. de B., *Diccionari Català-Valencià-Balear*, 1975.
- BALFEGÓ, X. *Diccionari policial*. Barcelona: Consorci per a la Normalització Lingüística i Departament de Governació de la Generalitat de Catalunya, 1994.
- COROMINES, Joan, *Diccionari etimològic i complementari de la llengua catalana* [amb Joseph Gulsoy, Max Canher, Carles Duarte i Àngel Satué], Barcelona, Curial, 1980-1991
- ESPINAL, M. Teresa. *Diccionari de sinònims de frases fetes*. Bellaterra: UAB, 2004.
- FABRA P., *Diccionari general de la llengua catalana*, Catalònia, 1932.
- *Gran diccionari 62 de la llengua catalana* (GD62). Barcelona: Edicions 62, 2000.
- *Gran diccionari de la llengua catalana* (GDLC). Barcelona: Enciclopèdia Catalana, 1998.
- *Gran enciclopèdia catalana* (GEC). Barcelona: Enciclopèdia Catalana, 1986-1989. 24 v.
- *Gran Larousse català* (GLC). Barcelona: Edicions 62, 1990-1993. 10 v.
- INSTITUT D'ESTUDIS CATALANS, *Diccionari de la llengua catalana*, 2a edició, 2007
- LÓPEZ DEL CASTILLO, Lluís. *Diccionari complementari del català normatiu*. Barcelona: Edicions 62, 1998.
- MIRAVITLLES A., *Diccionari general de barbarismes i altres incorreccions*, Claret, 1997.

- OBSERVATORI DE NEOLOGIA. *Diccionari de paraules noves: neologismes recollits a la premsa*. Barcelona: Enciclopèdia Catalana, 1998.
- POMARES, Joaquim. *Diccionari del català popular i d'argot*. Barcelona: Edicions 62, 1997.
- RUAIX I VINYET, Josep, *Diccionari auxiliar*, l'Arc de Berà, 1996.
- VINYOLES i VIDAL V. J. J., *vocabulari de l'argot de la delinquència*, ed. Millà, 1978.
- VOX, *diccionari manual de sinònims i antònims*, Ed. Biblograf, Barcelona (préfacé par Pere Gimferrer et Salvador Espriu)

## Grammaires catalanes

- BADIA i MARGARIT A. M., *Gramática catalana*, Biblioteca Románica Hispánica, 2 vol., Ed. Gredos, 1962.
- BADIA i MARGARIT A. M., *Gramática histórica catalana* (1951, trad. en catalan en 1981)
- BADIA i MARGARIT A. M., *Gramàtica de la llengua catalana . Descriptiva, normativa, diatòpica, diastràtica*, Barcelona, Enciclopèdia Catalana, 1994.
- FABRA P., *Gramàtica catalana*, Teide, 1956.
- SOLÀ, Joan (dir.). *Gramàtica del català contemporani*. Barcelona: Empúries, 2002.

## Dictionnaires castillans

- COROMINES J., *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico* [avec

José A. Pascual], Madrid, Gredos, 1980-1991.

- COROMINES J., *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, Madrid, Gredos, 1954-1957.
- MOLINER M., *Diccionario de uso del español*, Gredos, 1990
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la Real Academia Española*, 20a edición, 1984.

## Grammaires castillanes

- ALARCOS LLORACH, Emilio, Gramática de la lengua española, Espasa Calpe y Real Academia Española, Colección Nebrija y Bello, Madrid, 1994
- GERBOUIN P., LEROY C., Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain, Hachette supérieur, 1991
- GILI GAYA, S, Curso superior de sintáxis española, 11ª ed., Editorial Bibliograf,, Colección Vox, Barcelona 1973

## Dictionnaires français

- *Le Dictionnaire du français*, Hachette 1989
- *Petit Larousse Illustré*, Paris, 2000
- REY A., TOMI M., HORDÉ T., TANET C., *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, Paris 1998 (2ème éd.).
- REY A., REY-DEBOVE J., *Le petit Robert*, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Paris, société du nouveau Littré, 1978

## Langue catalane

- ALTURO, N.; BOIX, E.; PEREA, M. P. "Corpus de Català Contemporani de la Universitat de Barcelona (CUB). A general presentation". In : PUSCH, C. D. I W. RAIBLE (Hrsg.). *Romanistische Korpuslinguistik-Korpora und Gesprochene Sprache*, Script Orolia 126. Tübingen, p. 155-170, 2002.
- ARACIL L.V. « Llengua nacional » : una crisi sense crítica ?, *Límits 1*, pp. 9-23, 1986.
- ARTIGAL J. M., *Els programms d'immersió als territoris de llengua catalana. Estat de la qüestió*, Fundació Jaume Bofill, 1995
- BADIA i MARGARIT A.M., *La formació de la llengua catalana* (1981)
- BADIA i MARGARIT A.M., *La llengua dels barcelonins* (1969)
- BADIA i MARGARIT A.M., *Les Regles d'esquivar vocables i la «qüestió de la llengua»* (1999)
- BADIA i MARGARIT A.M., *Llengua i cultura als Països Catalans* (1964)
- BLADAS, Ò.; PAYRATÓ, L. "Conversational routines in colloquial Catalan". *7th International Pragmatics Conference* (Budapest), 2000.
- BOIX i FUSTER E., VILA i MORENO F.X., *Sociolingüística de la llengua catalana*, Ariel lingüística, 1998.
- BOYER H., LAGARDE C. (directeurs), *L'Espagne et ses langues. Un modèle écolinguistique ?*, L'Harmattan 2002.
- CALSAMIGLIA H., TUSÓN H., "Us i alternança de llengües en grups de joves de Barcelona, *Treballs de Sociolingüística catalana 3*, pp. 11-82, 1980.
- CALSAMIGLIA, H.; TUSÓN, A. "Ús i alternança de llengües en grups de joves d'un barri de Barcelona: Sant Andreu de Palomar". *Treballs de Sociolingüística Catalana*, 3, p. 11-82.

- CALVERAS, J. *La reconstrucció del llenguatge literari català. Estudi d'orientació*. Barcelona, 1925.
- CASANOVA, E. (ed.) *Estudis en memòria del professor Manuel Sanchis Guarner. Estudis de llengua i literatura catalanes*. València: Universitat de València, p. 343-348, 1984a.
- COLÓN G., *El léxico catalán en la Rumania*, Madrid, 1976.
- CONCA, M. "Una aproximació pragmàtica als llibres proverbials catalans". *Caplletra*, 7, p. 117-128, 1990.
- CORBERA, J. "Els arxius audiovisuals dels dialectes catalans de les Illes Balears". *11è Col·loqui Lingüístic de la Universitat de Barcelona (CLUB-11)*, Barcelona 2003, en premsa.
- CORBERA, J. "Les archives audiovisuelles des dialectes catalans de Iles Baléares". A: PUSCH, C. D. I W. RAIBLE (Hrsg.). *Romanistische Korpuslinguistik-Korpora und Gesprochene Sprache*, Script Orolia 126.
- COROMINES J., *El que s'ha de saber de la llengua catalana*, Palma de Mallorca, 1982 (2ème éd.).
- COROMINES, J. "Sobre l'elocució catalana en el teatre i en la recitació". *Lleures i converses d'un filòleg*. Barcelona: Club Editor, p. 94-105, 1971.
- CUENCA, M. J.; TORRES, M. "The uses of *home/hombre* ('man') and *dona/mujer* ('women') in Catalan and Spanish conversation". *7th International Pragmatics Conference* (Budapest), 2000.
- DEPARTAMENT DE CULTURA, *Pla General de Normalització Lingüística*, Departament de Cultura, Generalitat de Catalunya, 1995.
- DUARTE C., MASSIP A., *Síntesi d'Història de la llengua catalana*, Barcelona, 1984 (5ème éd).
- EBERENZ-GREOLES, R. "La categoria temporal del verb català i el problema del temps en la dimensió textual". *Estudis Universitaris Catalans, XXIII. Estudis de Llengua i Literatura Catalanes oferts a R. Aramon i Serra*. Barcelona: Curial, p. 169-180, 1979.
- FARRAS J., VILA MORENO F. X., *Informe Pentecosta : Coneixements i usos*

*lingüístics entre el jovent castellanoparlant bilingüïtzat a Catalunya*. Rapport inédit pour la Direcció General de Política Lingüística, Generalitat de Catalunya, 1998.

- FUSTER J., *Nosaltres els valencians*, Ed. 62, 1962.
- INSTITUT D'ESTUDIS CATALANS, *Proposta per a un estàndard oral de la llengua catalana, II, Morfologia*, Institut d'Estudis Catalans, Barcelone, 1992.
- OLLER, A. "The Catalan particle *llavors* ('then') in everyday conversation". *7th International Pragmatics Conference* (Budapest), 2000.
- PAYRATÓ, L. *Català col·loquial. Aspectes de l'ús corrent de la llengua catalana*. València: Universitat de València, [1988] 1996.
- PAYRATÓ, L. *Llengua catalana III. Anàlisi del discurs*. Barcelona: Universitat Oberta de Catalunya, 1999. Revisat com a *Pragmàtica, discurs i llengua oral. Introducció a l'anàlisi funcional de textos*. Barcelona: Editorial UOC, 2003.
- PAYRATÓ, L.; ALTURO, N. (ed.) *Corpus oral de conversa col·loquial. Materials de treball*. Barcelona: Publicacions de la Universitat de Barcelona, 2002. Llibre i CD-rom.
- PAYRATÓ, Lluís. *Català col·loquial*. Biblioteca Lingüística Catalana. València: Universitat de València, 1988.
- PÉREZ, M. "The language of requesting in Catalan service encounters: politeness considerations". *7th International Pragmatics Conference* (Budapest), 2000.
- PIQUER, A. "Pragmaestilística del català". *Caplletra*, 29, p. 53-68, 2000.
- RAFEL, J. "Un corpus general de referència de la llengua catalana". *Caplletra*, 17, p. 219-250, 1994.
- SOLÀ, Joan. *Lingüística i normativa*. Barcelona: Editorial Empúries, 1990.
- SOLÀ, Joan. *Parlem-ne*. Barcelona: Editorial Proa, 1999.
- VALLVERDÚ Francesc, *L'escriptor català i el problema de la llengua*, Edicions 62, Barcelone, 1968.
- VIANA, A. "Sobre el català col·loquial". *Els Marges*, 35, p. 86-94, 1986.

- VIAPLANA, J.; PEREA, M. P. *Textos orals dialectals del català sincronitzats. Una selecció*. Barcelona: PPU, 2003. Llibre i CD-rom.

## Langue et médias

- AVUI. *Llibre d'estil*. Barcelona: Empúries, 1997.
- BASSOLS, Margarida; RICO, Albert Rico; TORRENT, Anna M. (eds.). *La llengua de TV3*. Barcelona: Empúries, 1997.
- CASALS, Daniel. *El català en antena. Vint anys construïnt el model lingüístic de Catalunya Ràdio*. Benicarló: Onada Edicions, 2003.
- CASANOVA E., « Elements per a una proposta lèxica », in : *La llengua als mitjans de comunicació*, (Antoni Ferrando ed.), Institut de Filologia Valenciana, Universitat de València, 1990.
- CASSANY, Daniel. *Descriure escriure*. Barcelona: Empúries, 1987.
- CASTELLANOS, J.A. *Manual de pronunciació*. Vic: Eumo, 1993.
- CATALUNYA RÀDIO. *Orientacions lingüístiques*. Barcelona: Catalunya Ràdio, 2001 (document d'ús intern).
- CCRTV Interactiva. *Llibre d'estil*. Barcelona: CCRTV Interactiva, 2005 (document d'ús intern).
- CHAUME, Frederic. *Doblatge i subtitulació per a la TV*. Biblioteca de Traducció i Interpretació 8. Eumo Editorial, Universitat Pompeu Fabra, Universitat Autònoma de Barcelona, Universitat de Vic, Universitat Jaume I, 2003.
- CHAUME, Frederic; AGOST, Rosa (eds.). *La traducción en los medios audiovisuales*. Publicacions de la Universitat Jaume I, 2001.
- COROMINA, Eusebi. *El 9 Nou. Manual de redacció i estil*. Vic: Eumo Editorial, 1991.

- COROMINA, Eusebi. *El 9 Nou / El 9 TV. Manual de redacció i estil*. Vic: Eumo Editorial, 2008.
- DIARI DE BARCELONA. *Un model de llengua pels mitjans de comunicació*. Barcelona: Empúries, 1987.
- EL PERIÓDICO DE CATALUNYA. *Llibre d'estil*. Barcelona: Ediciones Primera Plana, 2002.
- FONTCUBERTA, Joan. "La traducció de guions cinematogràfics" dins *Actes del Primer Congrés Internacional sobre Traducció*. Barcelona: Universitat Autònoma de Barcelona, 1994.
- IZARD, Natàlia. *La traducció cinematogràfica*. Centre d'Investigació de la Comunicació. Barcelona: Generalitat de Catalunya, 1992.
- LACREU, J. *Manual d'ús de l'estàndard oral*. 2a ed. València: Servei de Publicacions de la Universitat de València, 1992.
- MARÍ, Isidor. "Varietats i registres en la llengua dels mitjans de comunicació de masses" dins *Actes de les Segones Jornades d'Estudi de la Llengua Normativa*. Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1987.
- MENDIETA, S. *Manual de estilo de TVE*. Barcelona: Labor, 1993.
- MESTRES, Josep M.; COSTA, Joan; OLIVA, Mireia; FITÉ, Ricard. *Manual d'estil. La redacció i l'edició de textos*. 3a ed., rev. i ampl. Vic / Barcelona: Eumo / UB / UPF / Rosa Sensat, 2007.
- SOLÀ, Joan. (dir.). *Llibre d'estil de l'Ajuntament de Barcelona*. Barcelona: Ajuntament de Barcelona, 1995.
- TELEVISIÓ DE CATALUNYA. *El català a TV3. Llibre d'estil*. 2a ed., rev. Barcelona: Edicions 62, 1998.
- TELEVISIÓ DE CATALUNYA. *Criteris lingüístics sobre traducció i doblatge*. Barcelona: Edicions 62, 1997.
- VALLVERDÚ, Francesc. *El català estàndard i els mitjans audiovisuals*. Barcelona: Edicions 62, 2000.

## Langue et littérature

- ARISTOTE *La Poétique*, Seuil, 1980.
- ARACIL L. V., *Articles de didáctica de la llengua i de la literatura*, 4, 1995 (La diversitat discursiva); 5, 1995 (La construcció dels discurs escrit); 6, 1995 (La interacció verbal); 12, 1997 (L'oral formal); 13, 1997 (Els textos acadèmics); 14, 1998 (La intertextualitat); 16, 1998 (La narració).
- ARTAUD A. *Le théâtre et son double*, Gallimard, 1964.
- ARTIGAS, R. *et al. El significat textual*. Barcelona: Generalitat de Catalunya, 1995.
- AUERBACH E. *Mimesis, la représentation de la réalité dans le littérature occidentale*, Gallimard, 1968.
- BACHELARD G., *L'eau et les Rêves*, Corti, 1942.
- BACHELARD G., *L'air et les songes*, Corti, 1943.
- BACHELARD G., *La poétique de l'espace*, PUF, 1957.
- BALLY C., *Traité de stylistique française*, 2 vol. 1919 et 1921, Carl Winters-Klinsieck.
- BARBERIS P., *Aux sources du réalisme : aristocrates et bourgeois*, Union Générale d'Éditions, 1978.
- BARTHES R., *Le degré zéro de l'écriture*, Seuil, 1953.
- BARTHES R., *Le plaisir du texte*, Seuil, 1973.
- BARTHES R., *L'envie et l'obtus*, Seuil, 1982.
- BASSOLS, M. M.; TORRENT, A. M. *Models textuels. Teoria i pràctica*. Vic: Eumo, 1996.
- BERLAN, Françoise (sous la direction de), *Langue littéraire et changements linguistiques*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne (PUPS), Collection / série "Etudes linguistiques", 2006
- BLANCHOT M. *Le livre à venir*, Gallimard, 1959.
- BOURNEUF R., OUELLET R., *L'univers du roman*, PUF, 1972.

- CARBÓ, F. "Estratégies discursives en la poesia de Joan Vinyoli". *Caplletra*, 7, p. 129-142, 1990.
- CHARLES M., *Rhétorique de la lecture*, Seuil, 1977.
- CHOMSKY N. *Le langage et la pensée*, Petite bibliothèque Payot, 1968.
- COQUET J.C., *Sémiotique littéraire. Contribution à l'analyse sémiotique du discours*, Delays, Paris, 1932.
- COULET H., *Le roman jusqu'à la Révolution*, A. Colin, 1968.
- DERRIDA J., *L'écriture et la différence*, Seuil, 1967.
- DIEGUEZ M., *L'écrivain et son langage*, Gallimard, 1960.
- DUPRIEZ B., *Gradus, les procédés littéraires*, Union Générale d'Éditions, 1974.
- DURAND G. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Bordas, 1969.
- ECO U., *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*. Grasset, 1985.
- ELIADE M., *Images et symboles*, NRF, 1987.
- ESPINAL, M. T. *Significat i interpretació*. Barcelona: Publicacions de l'Abadia de Montserrat, [1985] 1988.
- FONTANIER P., *Les figures du discours*, Flammarion, 1971.
- FOUCAULT M., *Les mots et les choses*, Gallimard, 1966.
- GENETTE G., *Figures I, II, III*, Paris, Seuil, 1966, 1969, 1972.
- GENETTE G., *Nouveau discours du récit*, Seuil, 1983.
- GIRARD G., OUELLET R., RIGAULT C., *L'univers du théâtre*, PUF, 1978.
- GIRARD R., *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Grasset, 1961.
- GREIMAS A.J., *Sémantique structurale*, Larousse 'Langue et langage', 1966.
- GREIMAS A.J., *Du sens*, Seuil, 1970.
- GREIMAS A.J., *Sémiotique et sciences sociales*, Seuil, 1976.
- GUIRAUD P., *La stylistique*, PUF, Que sais-je ?, 1957.

- HENRY A., *Métonymie et métaphore*, Klincksieck 1971.
- JAKOBSON R., *Questions de poétique*, Le Seuil, 1973 ; réédition partielle sous le titre *Huit questions de poétique*, « Points essais » n°85, 1977.
- KRISTEVA J., *Recherches pour une sémanalyse*, Seuil, 1969.
- LE HIR Y., *Analyses stylistiques*, A. Colin, 1965.
- LOTMAN I., *La structure du texte artistique*, Gallimard, NRF, Bibliothèque des Sciences Humaines, 1973.
- MAURON C., *Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique*, Corti, 1962.
- POULET G., *Études sur le temps humain*, 4 vol. Plon, 1950-1968.
- RAIMOND M., *Le Roman depuis la Révolution*, A. Colin, 1981.
- RICHARD J.P. *Poésie et profondeur*, Seuil, 1955.
- RIFFATERRE M., *Essais de stylistique structurale*, Flammarion, 1971.
- ROBERT M., *Roman des origines et origine du roman*, Grasset, 1972.
- SALVADOR, V. *El gest poètic. Cap a una teoria del poema*. València: Institut de Filologia Valenciana, [1984b] 1986.
- SARTRE J.P., *Qu'est-ce que la littérature ?*, Gallimard, 1970.
- SOLLERS P., *L'écriture et l'expérience des limites*, Seuil, 1968.
- SPITZER L., *Études de style*, Gallimard, 1970.
- STAROBINSKI J., *Les mots sous les mots*, Gallimard, 1971.
- TODOROV T., *Théorie de la littérature*, Seuil, 1965.
- TODOROV T., *Littérature et signification*, Larousse, 1867.
- TODOROV T., *Poétique*, Seuil, 1968.
- TODOROV T., *Introduction à la littérature fantastique*, Seuil, 1970.
- TODOROV T., *La notion de littérature*, Seuil, 1987.
- UBERSFELD A. *Lire le théâtre*, Messidor / Éditions sociales, 1980.
- ZERAFFA M., *Roman et société*, PUF, 1971.

## Linguistique, sociolinguistique, pragmatique

- ALTURO, N. La pragmàtica en la tradició (socio)lingüística catalana, *Noves SL. Revista de Sociolingüística*, <http://www.gencat.cat/llengua/noves> , 2003
- ARACIL L.V., *Papers de sociolingüística*, Ed. La Magrana, 1986(2a ed. revisada).
- ARACIL L. V., *Dir la realitat*. Barcelona: Països Catalans, 1983.
- ARTIGAS, R. (coord.). *Habilitats comunicatives. Una reflexió sobre els usos lingüístics*. Vic: Generalitat de Catalunya i Eumo, 1999.
- BAR-HILLEL, Y. (ed.). *Pragmatics of natural languages*. Dordrecht: Reidel, 1971.
- BASSOLS, M. M. “Aportacions de la pragmàtica a l’anàlisi del discurs”. *Caplletra*, 7, p. 33-49, 1990.
- BASSOLS, M. M. “Cognition, information et télévision”. *7th International Pragmatics Conference* (Budapest), 2000.
- BASSOLS, M. M. *Anàlisi pragmàtica de les endevinalles catalanes*. Barcelona: Publicacions de l’Abadia de Montserrat, [1988] 1990.
- BASSOLS, M. M. *Les claus de la pragmàtica*. Vic: Eumo, 2001.
- BENVENISTE E., *Problèmes de linguistique générale*, t. 1 et 2, Gallimard, 1966 et 1974.
- BERGSON H., *la Pensée et le Mouvant* (1939), Ed. du Centenaire, P.U.F., 1963.
- BERNICOT J., TROGNON A., MUSIOL M. & GUIDETTI M. (éds.) (2002), *Pragmatique et Psychologie*, Nancy, Presses Unviversitaires de Nancy.

- BERNSTEIN, *Langage et classes sociales, codes sociolinguistiques et contrôle social*, Minuit, 1975.
- BLANCHET, Ph. (1995), *La Pragmatique*, Paris, Bertrand Lacoste, Coll. "Référence".
- BLOOMFIELD L., *Language*, Holt & c°, 1933.
- BOIX, E.; PAYRATÓ, L. "An overview of Catalan sociolinguistics and pragmatics". *Catalan Review*, 9, 2, p. 317-403, 1995.
- BOURDIEU P., Vous avez dit « populaire » ?, in : *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 46, 1983, pp. 98-105.
- BOYER H., *De l'autre coté du discours. Recherches sur les représentations communautaires*, L'Harmattan 2003.
- CAMPS, A. *et al. Text i ensenyament. Una aproximació interdisciplinària*. Barcelona: Barcanova, 1990.
- CAMPS, A. *Caplletra*, 7, 1990 (Anàlisi del discurs); 18, 1995 (Fraseologia); 25, 1998 (Variació lingüística); 29, 2000 (Pragmaestilística); 30, 2001 (Anàlisi contrastiva).
- CASTELLÀ, J. M. *De la frase al text. Teories de l'ús lingüístic*. Barcelona: Empúries, 1992. *COM Ensenyar català als adults*, suplement 8, 1991 (Gramàtica textual).
- CHAPMAN, R.L. *American Slang*. Nova York: Harper&Row Publishers, 1987.
- COHEN M., *Pour une sociologie du langage*, Albin Michel, 1956.
- CONCA, M. *Paremiologia i teoria del text*. Tesi de llicenciatura, Universitat de València, 1985.
- CONCA, M.; COSTA, A.; Cuenca, M. J.; Lluch, G. *Text i gramàtica. Teoria i pràctica de la competència discursiva*. Barcelona: Teide, 1998.
- COOPER R.L., *Language, planning and social change*, Cambridge university press, 1989.
- COTS, J. M.; NUSSBAUM, L.; PAYRATÓ, L.; TUSON, A. "Conversa(r)". *Caplletra*, 7, p. 51-72, 1990.

- CUENCA, M. J. "La connexió textual: l'adversativitat en el nivell textual". *Caplletra*, 7, p. 93-116, 1990.
- DAVIDSON, D.; HARMAN, G. H. (ed.) *Semantics of natural languages*. Dordrecht: Reidel, 1972.
- DURKHEIM E., *Les règles de la méthode sociologique*, PUF, 1993 (1895).
- GHIGLIONE, R. et Trognon, A. (1999), *Où va la pragmatique ? De la pragmatique à la psychologie sociale*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- GRICE, H.P. (1979), « Logique et conversation », dans *Communication*, 30, 57-72.
- HABERLAND, H.; MEY, J. "Editorial: linguistics and pragmatics". *Journal of Pragmatics*, 1, p. 1-12, 1977.
- HAGEGE C., *l'homme des paroles, Contribution linguistique aux sciences humaines*, Fayard, coll. « Le temps des sciences », 1985, 320 pages
- HAGEGE C., *La grammaire générative. Réflexions critiques*, Paris, PUF, coll. « le linguiste », 1976, 244 pages
- HAGEGE C., *La structure des langues*, Paris, PUF, coll « Que sais-je ? », n° 2006, 1982
- JAKOBSON R., *Essais de linguistique générale I. Les Fondations du langage*, Paris, Minuit, 1963 (réédition 2003)
- JAKOBSON R., *Essais de linguistique générale II. Rapports internes et externes du langage*, Minuit, 1973.
- JAKOBSON R., *Hypothèses sur la linguistique*. Trois entretiens et trois études sur la linguistique et la poétique, Roman Jakobson, Morris Halle, Noam Chomsky, Laffont / Seghers, 1972.
- JUNYENT C., *Vida i mort de les llengües*, Empúries, 1992.
- KLINEBERG O., Langage, pensée, culture, in *Bulletin de psychologie*, janvier 1966

- LABORDA, X. *De retòrica. La comunicació persuasiva*. Barcelona: Barcanova, 1993.
- LAMUELA X., *Estandardització i establiment de les llengües*, Ed. 62, 1994.
- LEECH, G. N. *Principles of pragmatics*. Londres: Longman, 1983.
- LEFEVRE H. *Le langage et la société*, Paris, Gallimard, 1970.
- LEVINSON, S. *Pragmatics*. Cambridge: Cambridge University Press, 1983.
- LOPEZ DEL CASTILLO L., *Llengua estàndard i nivells de llenguatge*, Laia, Barcelona, 1976.
- MAINGUENEAU, D.; SALVADOR, V. *Elements de lingüística per al discurs literari*. València: Tàndem, [1993] 1995.
- MARÍ, I. "Registres i varietats de la llengua". *COM Ensenyar català als adults*, 1983.
- MARTINET A. *Éléments de linguistique générale*, A. Colin, 1960.
- MOESCHLER, (1998), *Pragmatique du discours : De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*, Armand Colin, 1998
- MATORE G., *La méthode en lexicologie*, Didier, 1953.
- MOESCHLER, J et AUCHLIN, A. (2005), *Introduction à la linguistique contemporaine*, Armand Colin, 2005 (2<sup>e</sup> éd.)
- MOESCHLER, J. et REBOUL, A. (1994), *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Éditions du Seuil. (ISBN 2-02-013042-4)
- MOUNIN G., Linguistique et théorie de l'information, in : *Cahiers de l'ISEA*, mars 1972.
- NUYTS, J.; VERSCHUEREN, J. *A comprehensive bibliography of pragmatics*. Amsterdam: Benjamins, 1987.
- PAYRATÓ, L. (coord.) *Oralmènt. Estudis de variació funcional*. Barcelona: Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1998.

- PAYRATÓ, L. "Sociolingüística, pragmàtica i contacte de llengües". *Acti del Convegno Internazionale Ramon Llull, il lullismo internazionale, l'Italia, Napoli 1989*. Nàpols: Istituto Universitario Orientale, 1992.
- PAYRATÓ, L.; ALTURO, N.; JUANHUIX, M. "Varcom project". *BAAL/CUP Seminar on Multimodality and Applied Linguistics*, University of Reading, 2003.
- PAYRATÓ, L.; SALVADOR, V. "Recull bibliogràfic comentat sobre anàlisi del discurs". *Caplletra*, 7, p. 143-155, 1990.
- RECANATI, F. (1981), *Les énoncés performatifs*, Paris, Éditions de Minuit.
- REYES, G. *La pragmàtica lingüística. El estudio del uso del lenguaje*. Barcelona: Montesinos, 1990.
- RIBAS, M. "Discours parlementaire et cognition sociale (La représentation de l'immigration qui émerge des questions d'une Commission d'Etude Parlementaire)". *7th International Pragmatics Conference* (Budapest), 2000.
- RIGAU, G. *Gramàtica del discurs*. Bellaterra: Universitat Autònoma de Barcelona, 1981.
- SALVADOR, V. "Cap a un nou programa d'investigació en l'àmbit de la lingüística catalana". A: FERRANDO, A. (ed.) *Miscel·lània Sanchis Guarnier, III*. València i Barcelona: Universitat de València i Publicacions de l'Abadia de Montserrat, p. 229-251, [1984c] 1992.
- SALVADOR, V. "Dialectologia, pragmàtica i anàlisi del discurs". A: LLORET, M. R. *et al. Anàlisi de la variació lingüística*. Barcelona: PPU i Universitat de Barcelona, p. 203-228, 1997.
- SALVADOR, V. "L'anàlisi del discurs, entre l'oralitat i l'escriptura". *Caplletra*, 7, p. 9-31, 1990.
- SALVADOR, V.; PIQUER, A. (ed.) *El discurs prefabricat. Estudis de fraseologia teòrica i aplicada*. Castelló: Publicacions de la Universitat Jaume I, 2000.
- SANCHO, P. *Introducció a la fraseologia. Aplicació al valencià col·loquial*. València: Denes, 1999.

- SAUSSURE Ferdinand de, 1916, *Cours de linguistique générale*, publié par Charles Bally et Albert Sechehaye (édition critique de Tullio de Mauro, Paris, Payot, 1973).
- SERRANO, S. "Més enllà de l'estructuralisme". *Actes del XVIè Congrès de Lingüística i Filologia Romàniques*. Palma de Mallorca: Moll, 1982. Reeditat a *Llengües en Contacte. Papers Genera{dors/tius} de Comunicació*, 1, p. 44-47, 1983.
- SERRANO, S. *Signes, llengua i cultura*. Barcelona: Edicions 62, 1980.
- TORRAS, M. C. "Shifting language, shifting frame: A study of service encounters in Catalonia". *7th International Pragmatics Conference* (Budapest), 2000.
- TOUTAIN, F. *Sobre l'escriptura*. Barcelona: Universitat Ramon Llull, 2000.
- TUSON, A. *Anàlisi de la conversa*. Barcelona: Empúries, 1995.
- VALLDUVÍ, E. *The informational component*. Nova York: Garland, 1992.
- VERSCHUEREN, J. *Understanding Pragmatics*. Londres: Arnold, 1999.
- VIANA, A. "Joking with doctors: Playful interaction in illness contexts". *7th International Pragmatics Conference* (Budapest), 2000.
- VIANA, A. "Sintaxi i planificació del discurs". *Caplletra*, 7, p. 83-92, 1990.
- VIANA, A. *Microsociolingüística. La variació funcional*. Tesi de llicenciatura, Universitat de Barcelona, 1983.
- VIANA, A. *Raons relatives*. Lleida: Pagès, 1997.

## Bilinguisme, diglossie

- ABDELILAH-BAUER, Le défi des enfants bilingues : Grandir et vivre en parlant plusieurs langues, La Découverte
- AIMARD, Paul - *L'Enfant et la magie du langage* ; R. Laffont, 1984

- ANATOLE Christian & Jean-Claude DINGUIRARD, 1980, "Langue tortue = langue d'oc", *Lengas*, 8, 67-69
- ARACIL L.V., *Conflit linguistique et normalisation linguistique dans l'Europe nouvelle*, Centre Universitaire Européen de Nancy, 1968.
- AZEVEDO, Milton, 2005, *Portuguese. A linguistic introduction*, Cambridge University Press.
- APPEL R., MUYSKEN P., *Language Contact and Bilingualism*, Edward Arnold, 1987.
- AZEVEDO, Milton, University of California, "*Vernacular Features in Educated Speech in Brazilian Portuguese*"  
<http://www.cervantesvirtual.com/servlet/SirveObras/79117399329793384100080/p0000008.htm>
- BAGNO, Marcos. "*Português ou Brasileiro? (Portuguese or Brazilian?)*"  
<http://paginas.terra.com.br/educacao/marcosbagnol>
- BALIBAR Renée, 1985, *L'institution du français, essai sur le colinguisme des Carolingiens à la République*, Paris, PUF
- BALKAN - *Les effets du bilinguisme français-anglais sur les aptitudes intellectuelles* ; AIMAV, Bruxelles, 1970
- BASTARDAS I BOADA, Albert. 1997. "*Contextos i representacions en els contactes lingüístics per decisió política: substitució versus diglòssia des de la perspectiva de la planetarització*", Diverscité Langues  
[http://www.telug.quebec.ca/diverscite/SecArtic/Arts/97/0997ab0/esp/0997ab0e\\_ftxt.htm](http://www.telug.quebec.ca/diverscite/SecArtic/Arts/97/0997ab0/esp/0997ab0e_ftxt.htm)
- H. BEATENS BEARDSMORE, *Principis bàsics del bilingüisme*, ED. La Magrana, 1989.
- BEAUNE Colette, 1985, *Naissance de la nation France*, Paris, Gallimard
- BEC Pierre, 1963, *La langue occitane*, Paris, PUF ("Que sais-je?", 4ème ed. 1978)
- BIJELBAC-BABIC, R. - *Le début du langage chez l'enfant monolingue et le bilingue précoce*

- BIJELJAC-BABIC, R. - Acquisition de la phonologie et bilinguisme précoce  
In : M. Fayol & M. Kail (Eds.) *Acquisition du langage. L'émergence du langage*  
Vol. 1, Paris, 2000, PUF (p.161 - 192)
- BOURIN-DERRUAU Monique, 1987, *Villages médiévaux en Bas-Languedoc: genèse d'une sociabilité*, 2 vol., Paris, L'Harmattan
- BOYER Henri, 1986, "'Diglossie': un concept à l'épreuve du terrain. L'élaboration d'une sociolinguistique du conflit en domaines catalan et occitan", *Lengas*, 20, 21-54.
- BOYER H., *Langues en conflit. Etudes sociolinguistiques*, L'Harmattan (Logiques Sociales).
- BOYER H., *Plurilinguisme, contact ou conflit de langues*, L'Harmattan 2000.
- CABRÉ, M. T. "L'anàlisi del discurs, entre la confusió i la polèmica". *Llengües en contacte. Papers genera{dors/tius} de comunicació*, 3, p. 34-50, 1984.  
Reeditat a *Llengua i Literatura*, 1, p. 281-304, 1986.
- CALVET, Louis-Jean - *La guerre des langues et la politique linguistique* ; Payot ,1987
- COHEN, R. - *Plaidoyer pour les apprentissages précoces* ; PUF, 1982
- CERTEAU Michel de, Dominique JULIA & Jacques REVEL, 1975, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois*, Paris, Gallimard
- CUMMINS J.. "Le mythe du handicap bilingue",1981, in "*L'enseignement bilingue aujourd'hui*" p. 106. Duverger 1996.
- DABENE, L. - *Les langues régionales. Enjeux sociolinguistiques et didactiques* ; Lidil. 1999, n°20
- DABENE, L., *Repères sociolinguistiques pour l'enseignement des langues*, Hachette, 1994
- DALGALIAN, Gérard, *Enfances plurilingues. Témoignage pour une éducation bilingue et plurilingue* ; L'Harmattan, 2000
- DE COURTIVRON Isabelle, *Lives in Translation: Bilingual Writers on Identity and Creativity*, Palgrave McMillion, 2003.

- DEPREZ & TABOURET-KELLER, A., *Les enfants bilingues* ; Hatier-Didier
- DESHAYES, E., *L'enfant bilingue* ; Laffont, 1970
- DUVERGER, J., *L'enseignement bilingue aujourd'hui* ; Albin Michel (Biblio. Richaudeau), 1997
- EEDEN, Petrus van. "*Diglossie*" <http://www.afrikaans.nu/pag7.htm>
- FABRE Daniel & Jacques LACROIX, 1972, "Langue, texte et société, le plurilinguisme dans la littérature ethnique occitane", *Ethnologie française*, 1/2, 43-66
- FABRE Daniel & Jacques LACROIX, 1973, *La tradition orale du conte occitan*, Paris, PUF, 2 vol.
- FISHMAN J.A., Bilingualism with and without diglossia, diglossia with and without bilingualism, in : *The journal of social issues*, XXIII, n° 2, 1967, pp. 29-38.
- FITOURY, C. - *Biculturalisme, bilinguisme et éducation* ; Delachaux et Niestlé, 1983
- FREEMAN, Andrew. "*Andrew Freeman's Perspectives on Arabic Diglossia*" [http://www-personal.umich.edu/~andyf/digl\\_96.htm](http://www-personal.umich.edu/~andyf/digl_96.htm)
- GARDY Philippe & Robert LAFONT, 1981, "La diglossie comme conflit: l'exemple occitan", *Langages*, 61, 75-91
- GARDY Philippe, 1977, "Le retour du Francitan", *Lengas*, 1, 79-103
- GARDY Philippe, 1985, *L'écriture occitane aux XVIème, XVIIème et XVIIIème siècles* (thèse de doctorat d'Etat), Béziers, CIDO, 2 volumes
- GARDY Philippe, 1987a, "Sur la textualisation du francitan dans le temps long: la mise en scène du changement linguistique comme inter-langues", *Travaux du cercle linguistique de Nice*, 9, 75-87.
- GARDY Philippe, 1987b, "Ecriture occitane et mort linguistique: la scène charivarique en Gascogne entre XVIIIème et XIXème siècle", *Cahiers ethnologiques*, 8, Université de Bordeaux II, 93-121

- GARDY Philippe, 1987c, "Tradition occitane et passage à l'écriture: l'obsession de l'oralité", Jocelyne Fernandez-Vest éd. *Kalevala et traditions orales du Monde*, Paris, CNRS, 511-522
- GARDY Philippe, 1988, "Pourquoi existe-t-il un texte francitan?" *Lengas*, 23, 127-144
- GEIGER-JAILLET *Le bilinguisme pour grandir : Naître bilingue ou le devenir par l'école*, L'Harmattan.
- GROUX, D. - L'enseignement précoce des langues. Des enjeux à la pratique ; *Chronique sociale*, 1996
- HAGEGE, Claude, *Halte à la mort des langues* ; Odile Jacob, 2000
- HAGEGE, Claude, *L'enfant aux deux langues* ; Odile Jacob, Paris, 1996
- HAGEGE, Claude, *L'homme de paroles* ; Fayard, Paris, 1995
- HAGEGE, Claude, *Le souffle de la langue. Voies et destins des parlers d'Europe*, Paris, Odile Jacob, septembre 1992, 286 pages
- HAMERS, J.F & BLANC, M. - *Bilingualité et bilinguisme* ; Margada, Bruxelles, 1983
- HOGGART R. *"La culture du pauvre"*, Minuit. 1970 (1957)
- JUNYENT C., *Vida i mort de les llengües*, Empúries, 1992.
- KAIL, Michèle & FAYOL, Michel - *Acquisition du langage*. Vol. 1, Le langage en émergence. De la naissance à trois ans, Vol. 2, Le langage en développement. Au delà de trois ans ; PUF.
- KREMnitz Georg, 1988, "La recherche (socio-)linguistique en domaine occitan", *Bulletin de l'association internationale d'études occitanes*, Westfield College, University of London, n°1 et 2.
- LAFONT Robert & Christian ANATOLE, 1970, *Nouvelle histoire de la littérature occitane*, Paris, PUF
- LAFONT Robèrt, 1980, *Mistral ou l'illusion*, Enèrgas, Vent Terral (reprint partiel de l'édition de 1954, Paris, Plon, augmentée de diverses adjonctions)

- LAFONT Robert, 1989, «'Sens' et littérature à l'origine de l'Europe moderne», *Littérature*, n°76, pp6-24.
- LAGARDE C., *Conflits de langue, conflits de groupes. Les immigrés espagnols du Roussillon*, L'Harmattan 2001.
- LAGARDE C., *Des écritures « bilingues »*. *Sociolinguistique et littérature*, L'Harmattan, 2001.
- LAURENT Jean-Paul, 1982, "L'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539) et la conversion des notaires à l'usage exclusif du français en Pays d'Oc", *Gnomon, Revue internationale d'histoire du notariat*, n°26 (nouvelle publication 1989, Lengas, n°26, pp59-88).
- LIETTI, A - *Pour une éducation bilingue* ; Payot, 1994
- LUBLINER, Jacob. *"Reflections on Diglossia"*  
<http://www.ce.berkeley.edu/~coby/essays/refdigl.htm>
- LUDI G., Devenir bilingue-parler bilingue, in : *Actes du 2è colloque sur le bilinguisme*, Université de Neuchâtel, 20-22 septembre 1984, Niemeyer, 1987.
- MACKEY, W. - *Bilinguisme et contact des langues* ; Klincksieck
- MAILLARD, J.P. & DUVERGER, J. - *L'Enseignement bilingue aujourd'hui*, Bibliothèque Richaudeau, Albin Michel.
- MERLE René, 1989, *Une mort qui n'en finit pas*, Nîmes, Marpoc.
- MISTRAL Frédéric, 1882-1886, *Lou tresor dóu Felibrige* (Reprint 1979, Aix, Edisud)
- MODOLO, Marcelo. *"As duas línguas do Brasil. (Two languages of Brazil)"*  
Editora FAUUSP.
- PARIS Gaston, 1888, "Les parlers de France", *Revue des patois gallo-romans*, 2 161-175
- PELEN Jean-Noël, 1981, "Occitan et français dans la culture cévenole", *Causses et Cévennes*, 86, 2, 298-304
- PERINI, Mário. 2002. *"Modern Portuguese. A Reference Grammar."* Yale University Press. New Haven.

- PERREGOUX, C.H., *Les enfants à deux voix : des effets du bilinguisme sur l'apprentissage de la lecture* ; Peter Lang, 1994
- PETIT, J. - L'Alsace à la reconquête de son bilinguisme ; *Nouveaux cahiers d'allemand* 1993 / 4
- PORCHER, L. & GROUX, D., *Apprentissage précoce des langues* ; PUF, (Que sais-je?), 1998.
- PUREN C. *La didactique des langues étrangères à la croisée des méthodes. Essai sur l'éclectisme*. Collection CREDIF Essais. DIDIER 1994.
- RASH, Felicity. 1998. *The German Language in Switzerland. Multilingualism, Diglossia and Variation*. Bern: Peter Lang.
- J. M. SANCHEZ CARRION, *Un futuro para nuestro pasado. Claves para la recuperación del Euskara y teoría social de las Lenguas*, Lizarrá, 1987.
- SANDERS, G., *Enfants bilingues* ; Retz ,1987
- SAUZET Patrick, 1987a, "Delai de la diglossia. Per un modèl mimetic del contacte de lengas", *Lengas*, 21, p103-120
- SAUZET Patrick, 1987b, "La Republica, Loïs XVI e lo francés: fantasiá o mite de fondacion linguistica?" *Lengas*, 22, 297-312.
- SAUZET Patrick, 1988, "L'occitan, langue immolée", in Geneviève Vermès éd. *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France*, Paris, L'Harmattan.
- SCHIFFMAN, Harold. *"Diglossia as a Sociolinguistic Situation"*  
<http://ccat.sas.upenn.edu/~haroldfs/messeas/diglossia/node1.html>
- SEGUY Jean, 1973, "La fonction minimale du dialecte", *Les dialectes romans de France*, Paris, CNRS, 27-42
- SIGUAN, M. & MACKEY, W. - *Education et bilinguisme* ; UNESCO / Delachaux et Niestlé, 1986
- STAVANS Ilán, *Spanglish: The Making of a New American Language* (contient la traduction en spanglish du premier chapitre du Quichotte) Rayo (Harper-Collins Publishers), 2003.
- TITONE, R. - *Le bilinguisme précoce* ; Dessart, Bruxelles, 1972

- VERMES, Geneviève & BOUTET, Josiane, *France, pays multilingue*, T 1, Les langues en France, un enjeu historique et social , T 2. Pratiques des langues en France ; L'Harmattan.
- WEBER Eugen, 1983, *La fin des terroirs*, Paris, Fayard (trad. de *Peasants into Frenchmen*, 1976, Stanford University Press)

## **Résumé de la thèse**

La langue catalane est confrontée, sur son propre territoire, à la concurrence du castillan. Ses défenseurs, tout particulièrement les écrivains, ont longtemps lutté pour préserver une langue écrite à la fois viable et « authentique », c'est-à-dire sans influences du castillan. Mais cette préoccupation d'authenticité s'oppose au principe de vraisemblance dans certains genres où il est nécessaire, ou simplement utile, d'employer la langue parlée informelle. Or celle-ci est de plus en plus parsemée de castillanisms, tant dans le lexique que dans la syntaxe. Nous avons donc cherché, à travers quelques œuvres contemporaines (publiées entre 1979 et 2005), à comprendre comment certains auteurs, qui écrivent du roman « noir », du théâtre ou du roman « réaliste », s'efforcent de résoudre – ou d'assumer – cette contradiction.

## **Catalan writers and the problem of colloquial language (20th – 21st c.)**

The Catalan language has long had to deal with the competing presence of Castilian on its own territory. Defenders of Catalan, writers in particular, have striven to preserve a written language that would be both viable and “authentic”, that is to say free from Castilian influences. However, their concern about authenticity clashes with the constraint of plausibility in certain genres, where the use of informal spoken language is either required or simply useful, just as informal spoken Catalan is being pervaded with more and more lexical or syntactic castilianisms. The purpose of this thesis is to explore, through several contemporary texts published from 1979 to 2005, how writers of crime fiction, playwrights and realist novelists have dealt with this contradiction – either working against it, around it, or with it.

## **Doctorat Études Romanes. Espagnol**

**Mots-clés** : Langue catalane, langue castillane, littérature, roman, nouvelle, théâtre, stylistique, narratologie, linguistique, sociolinguistique, pragmatique, interférence linguistique, bilinguisme, diglossie, sociolectes, registres de langue, langue informelle, familière, populaire, vulgaire, grossière, lexique, syntaxe, évolution linguistique, langue et médias.

**ÉCOLE DOCTORALE 4 : Civilisations, cultures, littératures et sociétés.**

**Maison de la Recherche**

**28, rue Serpente**

**75006 Paris**